





LES BATAILLES DE LA VIE

LA
GRANDE MARNIÈRE

DU MÊME AUTEUR

LES BATAILLES DE LA VIE

ROMANS

Serge Panine, *ouvrage couronné par l'Académie française.* 3 fr. 50
Le Maître de Forges . . . . 3 fr. 50
La Comtesse Sarah . . . . 3 fr. 50
Lise Fleuron . . . . 3 fr. 50
La Grande Marnière . . . . 3 fr. 50
Les Dames de Croix-Mort . . . . 3 fr. 50
Volonté . . . . 3 fr. 50
Le Docteur Rameau . . . . 3 fr. 50
Dernier Amour . . . . 3 fr. 50
Dette de Haine . . . . 3 fr. 50
Nemrod et Cie . . . . 3 fr. 50
Le Lendemain des Amours . . . . 3 fr. 50
Le Droit de l'Enfant . . . . 3 fr. 50
La Dame en Gris . . . . 3 fr. 50
L'Inutile Richesse . . . . 3 fr. 50
Le Curé de Favières . . . . 3 fr. 50
Les Vieilles Rancunes . . . . 3 fr. 50
L'Ame de Pierre . . . . 3 fr. 50
Roi de Paris . . . . 3 fr. 50
Au fond du Gouffre . . . . 3 fr. 50
Gens de la Noce . . . . 3 fr. 50
La Ténébreuse . . . . 3 fr. 50
Le Brasseur d'Affaires . . . . 3 fr. 50
Le Crépuscule . . . . 3 fr. 50
La Marche à l'Amour . . . . 3 fr. 50
Le Marchand de Poison . . . . 3 fr. 50
Le Chemin de la Gloire . . . . 3 fr. 50
La Conquérante . . . . 3 fr. 50
La dixième Muse . . . . 3 fr. 50

Noir et Rose . . . . 2 fr.
La Bête à chagrin. Illustr. de Vogel, 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Les Vieilles Rancunes. Illustrations de Simonaire. . . . . 10 fr. »

La Fille du Député (Collection Ollendorff illustrée). Illustrations de René Lelong . . . . 2 fr. »

THÉATRE

Régina Sarpi, drame en cinq actes. . . . . 2 fr. »
Marthe, comédie en quatre actes. . . . . 2 fr. »
Serge Panine, pièce en cinq actes. . . . . 2 fr. »
Le Maître de Forges, pièce en quatre actes et cinq tableaux. 2 fr. »
La Grande Marnière, drame en huit tableaux. . . . . . . 2 fr. »
La Comtesse Sarah, comédie en cinq actes. . . . . 2 fr. »
Dernier Amour, pièce en quatre actes . . . . 2 fr. »
Le Colonel Roquebrune, drame en cinq actes et six tableaux 2 fr. »
Les Rouges et les Blancs, drame en cinq actes. . . . . . 2 fr. »

LES BATAILLES DE LA VIE

LA GRANDE MARNIÈRE

PAR

GEORGES OHNET

CENT QUATRE-VINGT-SEPTIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1907

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur papier du Japon, numérotés
à la presse, 1 à 5.

Deux cents exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse, 6 à 205.

LA GRANDE MARNIÈRE

I

Dans un de ces charmants chemins creux de Normandie, serpentant entre les levées, plantées de grands arbres, qui entourent les fermes d'un rempart de verdure impénétrable au vent et au soleil, par une belle matinée d'été, une amazone, montée sur une jument de forme assez médiocre, s'avançait au pas, les rênes abandonnées, rêveuse, respirant l'air tiède, embaumé du parfum des trèfles en fleurs. Avec son chapeau de feutre noir entouré d'un voile de gaze blanche, son costume de drap gris fer à longue jupe, elle avait fière tournure. On eût dit une de ces aventureuses grandes dames qui, au temps de Stofflet et de Cathelineau, suivaient hardiment l'armée royaliste, dans les traînes du Bocage, et éclairaient de leur sourire la sombre épopée vendéenne.

Élégante et svelte, elle se laissait aller gracieuse-

ment au mouvement de sa monture, fouettant distraitement de sa cravache les tiges vertes des genêts. Un lévrier d'Écosse au poil rude et rougeâtre l'accompagnait, réglant son allure souple sur la marche lassée du cheval, et levant, de temps en temps, vers sa maîtresse, sa tête pointue, éclairée par deux yeux noirs qui brillaient sous des sourcils en broussailles. L'herbe courte et grasse, qui poussait sous la voûte sombre des hêtres, étendait devant la promeneuse un tapis moelleux comme du velours. Dans les herbages, les vaches appesanties tendaient vers la fraîcheur du chemin leurs mufles tourmentés par les mouches. Pas un souffle de vent n'agitait les feuilles. Sous les feux du soleil l'air vibrait embrasé, et une torpeur lourde pesait sur la terre.

La tête penchée sur la poitrine, absorbée, l'amazone allait, indifférente au charme de ce chemin plein d'ombre et de silence.

Soudainement, son cheval fit un écart, pointa les oreilles, et faillit se renverser, soufflant bruyamment, tandis que le lévrier, s'élançant en avant, aboyait avec fureur, et montrait à un homme qui venait de sauter dans le chemin creux une double rangée de dents aiguës et grinçantes.

L'amazone, tirée brutalement de sa méditation, rassembla les rênes, ramena son cheval et, s'assurant sur sa selle, adressa à l'auteur de tout ce trouble un regard plus étonné que mécontent.

— Je vous demande bien pardon, Madame, dit celui-ci d'une voix pleine et sonore... Je me suis très

maladroitement élancé en travers de votre route... Je ne vous entendais pas arriver... Il y a plus d'une heure que je tourne dans ces herbages sans pouvoir en sortir... Toutes les barrières des cours sont cadenassées, et les haies sont trop hautes pour qu'on puisse les franchir... Enfin j'ai trouvé ce petit chemin caché sous les arbres, et, en y prenant pied, j'ai failli vous faire jeter à terre...

L'amazone sourit un peu, et son visage aux traits nobles et délicats prit une expression enjouée et charmante :

— Rassurez-vous, Monsieur : vous n'êtes pas très coupable, et je ne tombe pas de cheval si facilement que vous paraissez le croire...

Et comme son lévrier continuait à gronder en menaçant :

— Allons, Fox, la paix! dit-elle.

Le chien se retourna et, se mâtant sur ses pattes de derrière, posa son museau fin sur la main de sa maîtresse. Celle-ci, tout en caressant le lévrier, examinait son interlocuteur. C'était un homme d'une trentaine d'années, de haute taille, au visage énergique, encadré d'une épaisse barbe brune. Sa lèvre rasée et son teint basané lui donnaient l'air d'un marin. Il était vêtu d'un costume complet de drap chiné, coiffé d'un chapeau de feutre mou, et à la main il tenait une canne en bois de fer, mieux faite pour la bataille que pour la promenade.

— Vous n'êtes pas de ce pays? demanda alors l'amazone.

— Je suis ici seulement depuis hier, dit l'étranger, sans répondre à la question qui lui était posée... J'ai eu la fantaisie d'aller me promener ce matin dans la campagne, et je me suis égaré... J'ai pourtant l'habitude de m'orienter... Maïs ces diables de petits chemins qui n'aboutissent à rien forment un labyrinthe inextricable...

— Où désirez-vous aller?

— A La Neuville...

— Très bien! Vous lui tournez le dos... Si vous voulez me suivre pendant quelques instants, je vous mettrai dans une route où vous ne risquerez plus de vous perdre...

— Bien volontiers, Madame... Mais j'espère que vous ne vous éloignerez pas de la direction que vous suiviez...

L'amazone secoua gravement la tête, et dit :

— Cela ne me détourne point d'un seul pas...

L'étranger fit un signe d'acquiescement, et, séparé de la jeune femme par le lévrier, qui ne revenait pas de son antipathie et trottait en grondant sourdement, il suivit la fraîche et verte percée, ne parlant pas, mais admirant la beauté rayonnante de son guide. Par moments, des branches basses, pendant des troncs d'arbres, barraient le chemin, et l'amazone était obligée de courber la tête pour les éviter. Dans ce mouvement, sous son feutre, apparaissait sa nuque blanche sur laquelle frisaient des mèches folles, et son pur profil se détachait sur le fond sombre de la verdure. Elle se penchait souple et se redressait avec une grâce élé-

gante et simple, ne paraissant pas se douter qu'elle était admirée, et, soit par fierté, soit par insouciance, ne tenant aucun compte du compagnon que le hasard lui avait donné. Au repos, son visage exprimait une gravité mélancolique, comme si elle vivait sous l'empire d'une habituelle tristesse. Quels chagrins pouvait avoir cette jeune et belle personne créée pour être servie, choyée et adorée? La destinée injuste lui avait-elle donné le malheur, à elle faite pour la joie? Elle semblait riche. Sa peine devait donc être toute morale.

Arrivé à ce point de ses inductions, l'étranger se demanda si sa compagne était une jeune femme ou une jeune fille. Sa haute taille, ses épaules rondes, dont l'harmonieuse ampleur était accentuée par la finesse de sa ceinture, étaient d'une femme. Mais la suavité veloutée de ses joues, la fraîche pureté de ses yeux trahissaient la jeune fille. Le lobe rosé de ses oreilles n'était point percé, et ni au cou ni aux poignets elle ne portait de bijou.

Cependant il y avait près d'un quart d'heure qu'ils marchaient dans le chemin creux, quand ils arrivèrent à une lande couverte de bruyères en fleurs, sur lesquelles voltigeaient des papillons d'un jaune soufre. Au bord d'une plaine, où poussait une herbe maigre et brûlée par le soleil, des moutons paissaient sous la garde d'un chien noir qui se mit à courir en apercevant le lévrier, et à japper gaiement. Ils étaient sans doute camarades, car ils partirent tous les deux dans une galopade folle, le lévrier, léger et rapide comme une flèche, enlaçant le chien noir dans les anneaux

de sa course circulaire et vertigineuse. L'amazone fit entendre un sifflement aigu, le lévrier s'arrêta net sur ses jarrets frémissants, regarda sa maîtresse, et, accompagné du chien noir, revint avec soumission.

— Où est donc le Roussot? murmura l'amazone entre ses dents; ses moutons et son chien sont-ils seuls ici, ce matin?

Comme elle achevait de prononcer ces paroles, des éclats de rire stridents partirent d'un petit bouquet de bouleaux, et, au bord d'une mare, entourée de paquets de linge qu'elle était occupée à laver, agenouillée dans une caisse de bois garnie de paille, apparut une belle fille, les bras nus couverts encore de mousse irisée, lutinée par un jeune drôle aux cheveux roux, vêtu d'un sarreau de toile grise, son grand chapeau de paille lui tombant sur le dos. Il avait pris la laveuse par les épaules, et, la tenant renversée, il chatouillait son cou rond et frais avec des brins de folle avoine. Elle se débattait, amusée et fâchée à la fois, criant au travers d'un rire nerveux :

— Veux-tu finir, mauvais Roussot!... Attends, tout à l'heure, je vas te caresser avec mon battoir.

Mais le berger ne lâchait pas prise, au contraire : il serrait plus étroitement la jeune fille dans ses bras noueux et étrangement velus. Ses yeux sournois brillaient, ses lèvres se retroussaient avec un rictus féroce, découvrant des dents croisées comme celles d'un loup. Il ne parlait pas, mais de sa bouche sortait un grognement sauvage. Il avait achevé de renverser la laveuse dans les joncs et il la poussait du côté de

l'eau. Elle ne riait plus, et commençait à avoir peur. Mais ses cris n'arrêtaient pas le Roussot, qui ricanait toujours comme un insensé, et maintenant posait ses lèvres sur les épaules de la fille, avec une brutalité telle qu'on n'aurait pu dire s'il voulait la mordre ou l'embrasser.

Étonnés devant ce tableau, l'amazone et l'étranger s'étaient arrêtés. Tous deux avaient éprouvé le même sentiment d'inquiétude vague en assistant aux ébats semi-câlins, semi-violents des deux jeunes gens.

— Voilà un mauvais jeu, dit l'étranger... Et, élevant la voix : Finiras-tu, garnement, ou faut-il que j'aille te secouer les oreilles?

A ces paroles, la laveuse se redressa un peu, mais le berger ne parut pas avoir entendu. L'étranger, gagné par la colère, s'apprêtait à l'interpeller plus rudement encore, lorsque l'amazone, se retournant sur sa selle, lui dit :

— Ce garçon est à moitié sourd et muet... C'est un idiot qu'on emploie par charité... Laissez-moi faire...

Elle enleva son cheval, lui fit sauter le fossé qui séparait la route de la lande, arriva en quelques foulées au bord de la mare et, touchant le berger de sa cravache, elle lui fit impérieusement signe de s'éloigner. Le Roussot poussa un cri inarticulé, éclata d'un rire stupide, puis, prenant sa course à travers les bruyères et les joncs marins, il rejoignit son troupeau, siffla son chien, et ramassant un fouet qu'il avait laissé là, se mit à le faire claquer de toutes ses forces, s'amusant à éveiller l'écho de la colline.

La laveuse s'était rajustée, et, rouge des efforts qu'elle avait faits en luttant, et peut-être aussi de confusion de s'être laissé ainsi surprendre, charmante dans son désordre et tentante comme un beau fruit sauvage, elle se leva en disant :

— Merci, Mademoiselle...

— Vous avez tort, Rose, fit l'amazone, de laisser le Roussot se familiariser ainsi avec vous... Qui sait ce qui peut se passer dans cette cervelle malade?

— Oh! il n'est pas méchant, dit la belle Rose, il est seulement un peu taquin, et il est venu pour m'aguicher... Mais je ne le crains pas, dà, et j'aurais bien su m'en débarrasser toute seule... Je ne vous en remercie pas moins...

Et posant une camisole sur la planche qui était devant elle, elle se mit à la battre à grands coups, en chantant d'une voix claire :

Tapez ferme, la lavandière,
Tapez ferme et rincez itou.
A la mare l'iau n'est pas chère,
A c'matin il a plu beaucoup!
Tapez! tapez!

Et elle rythmait sa chanson du claquement sourd de son battoir sur le linge mouillé, ne pensant déjà plus à son aventure, gaie et insouciante comme une alouette des champs, tandis qu'au bord de la lande, découpant sa silhouette grise sur l'azur du ciel, l'idiot, faisant claquer son fouet, riait toujours de son mauvais rire.

L'amazone et l'étranger avaient repris leur marche :

ils approchaient d'un petit bois dont l'entrée était défendue par une large barrière peinte en blanc. Ils le tournèrent et, soudain, arrivés au bord du plateau, la vallée de la Thelle s'ouvrit devant eux.

Sur la hauteur à droite s'élevait un château de style Louis XIII, entouré d'un beau parc, s'arrondissant jusqu'à la rivière qui coulait, dans le fond, brillante entre les saules de ses rives, serpentait au milieu des prés d'un vert émeraude et, après avoir passé sous un joli pont de pierre, se perdait derrière les murs des vergers. Abritée par la colline contre les vents du Nord, La Neuville s'étalait coquette et blanche, dressant fièrement, au-dessus des toits des maisons, la flèche dentelée de son église et les hautes cheminées de ses fabriques. Un chemin en lacets descendait vers la ville, laissant à gauche de profondes et hautes hêtraies dont les troncs gris et les feuillages noirs donnaient un aspect sévère au paysage. A mi-côte, un monticule blanc, semblable à une énorme taupinière, émergeait de la futaie. Tout autour de la ville la campagne était cultivée, et les blés jaunes, les avoines d'un beau ton vert-de-gris, les trèfles violets ondulaient jusqu'aux enclos des faubourgs. Un ciel bleu s'étendait sur cet admirable panorama, que le soleil dorait de sa lumière, et une impression de tranquillité douce se dégageait de ce lieu plaisant, où il semblait que le bonheur devait habiter.

Les deux spectateurs de ce merveilleux tableau restèrent un instant dans une contemplation muette, laissant errer autour d'eux leurs regards ravis. Un

vent léger montait de la rivière, leur apportant les fraîches senteurs des foins coupés, et ils s'oubliaient, enveloppés dans une paix délicieuse, où tous les soucis cachés, toutes les agitations intérieures, se fondaient amortis et calmés.

L'étranger secoua le premier cette enivrante torpeur. Il frappa le sol du pied, comme un exilé qui se retrouve dans le pays natal et qui en reprend possession, puis, avec un accent joyeux :

— Je me reconnais maintenant... Voici La Neuville... A droite, dans les arbres, c'est le château de Clairefont, et, là-bas, ce tertre surmonté de charpentes, c'est la Grande Marnière...

L'amazone ne répondit pas. Elle regardait au loin, dans la direction de cette excroissance de terre que son compagnon venait de désigner, et ses traits s'étaient assombris. Elle semblait scruter, avec inquiétude, cette butte blanche qui tachait la colline, comme si ses flancs crayeux eussent contenu quelque mystérieux danger. Que recélait-elle qui pût ainsi alarmer la jeune fille? Elle s'étageait silencieuse, inerte, vide de travailleurs, et les hautes poutres qui la couronnaient se dressaient comme les bois d'un échafaud. L'amazone poussa un soupir et, répondant plutôt à sa préoccupation intime qu'à la demande de l'étranger, elle répéta d'une voix étouffée :

— C'est la Grande Marnière... Puis, agitant la tête, pour dissiper son trouble, elle ajouta : Voici votre chemin, Monsieur; en descendant tout droit, vous arriverez à l'entrée des barrières de la ville...

— Je vous remercie, Mademoiselle, dit l'étranger, en admirant à loisir sa charmante compagne qui maintenant lui faisait face. Il marcha un peu, parut se consulter, puis, s'inclinant :

— Voulez-vous me faire l'honneur de me dire à qui je dois être reconnaissant de tant d'obligeance ?

La jeune fille laissa tomber sur son compagnon un limpide regard, et répondit simplement :

— Je suis Mlle de Clairefont.

A ce nom, le jeune homme recula instinctivement, une rougeur monta à son front, qu'il détourna. Étonnée, sa compagne le fixa avec attention et, comme entraînée par un mouvement irrésistible :

— Et vous, Monsieur, dit-elle, qui êtes-vous ?

Les traits de l'étranger se contractèrent. Il hésita un instant, puis, relevant la tête, il dit d'une voix sourde :

— Moi, je suis Pascal Carvajan.

A cette réponse, le visage de Mlle de Clairefont prit une expression de souveraine hauteur, ses yeux devinrent froids et durs, un sourire de dédain passa sur ses lèvres, et, coupant l'air de sa cravache, comme pour établir, entre le jeune homme et elle, une nette et infranchissable séparation, elle siffla son chien, mit son cheval au trot et s'éloigna sans tourner la tête.

Il la suivit du regard, cloué à sa place, oubliant le dédain de la jeune fille pour ne se souvenir que de sa beauté. Elle s'en allait fière et méprisante, après être restée auprès de lui, pendant une demi-heure, dans une sorte d'intimité charmante, et peut-être il

ne pourrait plus jamais approcher d'elle. Il voyait à chaque pas la distance grandir; déjà il ne distinguait plus nettement sa silhouette élégante, au milieu de la poussière soulevée par les pas du cheval. La traîne de la longue robe grise et le voile blanc du chapeau flottaient, le lévrier gambadait sur le bas côté de la route. Soudain, au tournant de la barrière qui coupait l'entrée du petit bois, l'amazone, le chien, tout disparut, et le chemin demeura vide.

Pascal Carvajan resta un instant immobile, puis, frappant les cailloux avec sa canne en bois de fer :

— Quelle fierté! murmura-t-il. Quand elle a su qui j'étais, elle ne m'a même pas fait l'aumône du regard qu'elle jetterait au mendiant qui passe... Comme elle m'a bien fait comprendre que je n'existais pas pour elle! Allons! la destinée nous a voulus ennemis, et, en toutes circonstances, elle nous place en face les uns des autres. Clairefont ou Carvajan. Entre nous, c'est la guerre... C'est dommage! Elle est bien belle!

Il tira sa montre, et vit qu'il n'était encore que onze heures. Marchant lentement, il prit pour descendre un petit raidillon qui courait entre deux bordures de genêts. A mi-côte, un peu encaissé dans un creux de la colline, ce raccourci était exposé en plein au soleil. Une chaleur violente, absorbée par les ajoncs tordus et desséchés, bourdonnait comme à la bouche d'une fournaise. Pascal chercha des yeux un abri. A la lisière d'un maigre bouquet de bouleaux il aperçut un toit rouge, et, au-dessus de la porte, la

branche de houx, enseigne des cabarets rustiques. Il se dirigea de ce côté et parvint, après avoir traversé une cailloutière, à un assez mauvais chemin d'exploitation, au bord duquel s'élevait une maison aux murs nouvellement crépis, aux volets peints fraîchement en vert. Les auvents étaient décorés de trois boules en pyramide et de deux queues de billard croisées. Autour, en grandes lettres : *Vins, café, liqueurs. Repas de sociétés.* Sur l'enseigne deux hommes étaient représentés, assis devant une table et trinquant, pendant que d'une bouteille un jet de liquide mousseux sortait avec violence. Au-dessous, en lettres jaunes : *Au rendez-vous des bons enfants. Pourtois, débitant.* Derrière le cabaret un jardinet s'étendait, divisé en tonnelles. L'allée du milieu servait de jeu de quilles, et, au fond, se dressait une balançoire.

C'était là que le dimanche, pendant l'été, la population ouvrière de La Neuville se réunissait. Au premier étage un violon et un piston faisaient danser la jeunesse, et, par les fenêtres ouvertes, la voix enrouée de l'avertisseur retentissait, au milieu des éclats joyeux, criant : En place pour la poule ! Et le bruit des lourds souliers marquant la mesure roulait comme un tonnerre sur la tête des consommateurs attablés au rez-de-chaussée.

En quelques années, Pourtois, gros homme apoplectique, abruti par la boisson, mais tenu en bride par sa femme, brune commère à la main leste et à l'œil vif, avait donné une si grande vogue à son établissement, que les cafetiers de la ville se plaignaient

amèrement de la concurrence. Situé hors barrière, n'avait pas d'octroi à payer, et vendait ses redoutables liquides moins cher que ses rivaux. Et puis son jardin offrait aux buveurs l'abri verdoyant de ses berceaux couverts de pampres et de liserons, et les jeunes gens de la société ne dédaignaient point d'y venir déjeuner en partie fine.

Au moment de l'assemblée, Pourtois faisait dresser, dans une prairie voisine de sa maison, une tente de toile, pouvant contenir deux ou trois cents personnes, et y donnait un bal. L'entrée était libre, mais les consommations se payaient en conséquence. Depuis deux ans, des influences politiques avaient même amené la municipalité de La Neuville à honorer cette réunion suburbaine de sa présence. Pourtois, agent électoral à ménager, avait tenu à mettre le comble à son triomphe en obtenant cette consécration officielle. Et dans l'intérêt de leur popularité, les représentants de l'autorité n'avaient pas cru devoir la lui refuser.

Du reste, hormis pour son établissement, il était sans ambition. On avait voulu le nommer conseiller municipal : il s'y était refusé. On citait de lui, à cette occasion, une réponse qui lui avait été certainement soufflée par sa femme : « J'ai assez à faire de débiter mon vin, je n'ai pas le temps de débiter des paroles. Je ne me présenterai pas, mais je ferai passer les amis. » Et il les avait fait passer, comme il l'avait dit. Aussi son cabaret était-il devenu une sorte de lieu de réunion obligatoire, laïque mais nullement

gratuit, où se débitaient autant de dangereuses paroles que de liquides frelatés. A ce jeu-là le gros homme se trouvait en passe de faire fortune. Mais il n'en devenait pas plus fier et ne dédaignait point, lorsqu'un charretier s'arrêtait à sa porte pour boire un petit verre ou une chopine, de lui tenir tête, surtout si sa femme n'était pas au comptoir. Car il filait doux devant la bourgeoise, et les mauvaises langues affirmaient que, dans les premiers temps, quand il s'était rebiffé, faisant valoir ses droits de maître, elle l'avait battu.

Pascal, du haut de la côte, avisant le cabaret, allongea le pas, comme un bon cheval qui flaire l'eau fraîche et le picotin de la halte. Il ne reconnaissait pas le bouchon de Pourtois, étroit, bas, aux murs salpêtrés, à la toiture de chaume rongée par la mousse, dans cette grande et pimpante maison dont les murs blancs, les volets verts et le toit rouge éclataient au soleil. L'enseigne seule, et la branche de houx, un peu vulgaire pour un cabaret qui pouvait sans forfanterie s'intituler café, avaient survécu.

La colline elle-même avait changé d'aspect. Autrefois, toute cette pente était inculte, et la lande couvrait les flancs crayeux du vallon jusqu'au mur du parc de Clairefont. Il avait bien souvent parcouru les genêts au-dessous de la Grande Marnière, alors inexplorée, tendant des lacets pour prendre des grives au mois d'octobre. Et tout ce pays était si complètement transformé qu'il ne retrouvait plus rien de ce qui le faisait si charmant dans son souvenir. Il le voyait coupé

de routes, semé de maisons, ayant perdu sa sauvagerie, ouvert et accessible à tous. Il fut curieux de savoir si l'hôte serait plus reconnaissable que le gîte. Et, poussant la porte aux carreaux dépolis, il entra

Une ombre fraîche régnait dans la salle, et les yeux du jeune homme, habitués à l'éclat violent du jour, eurent de la peine à percer cette obscurité. Cependant, au bout d'un instant, il distingua autour d'une table trois hommes assis, et, au comptoir très élevé, très vaste, couvert de flacons rangés en bon ordre, une femme sèche et brune, au visage gravé de petite vérole, à la mâchoire carrée, au front bombé sous des cheveux plats. Deux des trois hommes jouaient aux dominos, et, très actionnés à leur jeu, n'avaient pas entendu entrer Pascal. Le troisième leva la tête pour voir si la dame se trouvait à son poste, puis, tirant une épaisse bouffée de sa pipe, se remit à suivre la partie.

C'était une espèce de poussah, soufflé comme un ballon en baudruche, dont les yeux disparaissaient, refoulés par la graisse, et qui n'avait pas un poil sur sa peau luisante. Il était vêtu d'un pantalon gris et d'un gilet à manches de couleur marron. Aux pieds il avait des pantoufles en tapisserie, dont le sujet représentait un jeu de cartes déployé en éventail. Pascal reconnut à son volume le phénoménal Pourtois.

— C'est à vous à jouer, Fleury, dit le cafetier, d'une voix aiguë qui stupéfiait, sortant de sa formidable poitrine.

Fleury, greffier du juge de paix de La Neuville, était un homme de quarante ans, d'une laideur malsaine et répugnante. Ses lèvres étaient habituellement couvertes d'aphtes, qui saignaient et qu'il pansait avec des applications de papier, pour les dérober au contact de l'air. Ces bobos, recouverts de leur taie blanche, faisaient sa bouche plus ignoble, et en accentuaient la torsion hideuse et hypocrite. Ses yeux gris et vitreux ne montraient presque pas de blanc, et leur pupille avait une inquiétante mobilité. Ses cheveux mal coupés étaient pleins d'épis, qui se hérissaient dans tous les sens, achevant de donner à sa figure une expression effrayante. On le voyait toujours décemment habillé de noir. Pour l'instant, il était en bras de chemise, et avait ôté sa cravate.

Son adversaire était un homme d'une cinquantaine d'années, taillé en force, très rouge de visage, et le poil grisonnant. De petites boucles en or pendaient au lobe de ses oreilles. Une paire de guêtres en cuir fauve lui montait jusqu'aux genoux ; il était vêtu d'une blouse de roulier brodée de fil blanc aux épaules, au cou et aux poignets. Sur une chaise, près de lui, il avait posé une casquette de drap bleu à oreillettes, qu'il portait été comme hiver. Ses mains étaient presque aussi épaisses que longues, et faites pour assommer un bœuf. Il riait, d'un rire violent qui lui rendait les joues violettes et finissait par un étranglement. On l'appelait le père Tondeur. Était-ce son nom véritable, ou un sobriquet, venant de son habituelle façon de traiter les gens avec qui il faisait

des affaires? Jamais Pascal, depuis son enfance, ne l'avait entendu nommer autrement. Il se souvenait de l'avoir vu autrefois venir bien souvent chez son père. Quand il s'en allait, il disait toujours : Entendu. Ce qui prouvait le bon accord qui existait entre lui et Carvajan. Tondeur était marchand de bois, et occupait deux cents bûcherons, d'un bout de l'année à l'autre, dans les coupes qu'il soumissionnait aux adjudications du gouvernement ou des particuliers.

Pascal s'assit à une table écartée. Un silence profond régnait dans la salle, troublé seulement par les bourdonnements des mouches qui voletaient au plafond en noirs essaims, et par le claquement sec des dominos sur le marbre. De temps à autre cependant, Tondeur et Fleury poussaient de sourdes exclamations, et laissaient échapper des lambeaux de phrases, agrémentées de plaisanteries en usage parmi les joueurs :

— Blanc partout... preuve d'innocence.

— Et du six... *tème* décimal...

— Pour le coup, je pose le gros...

— Et domino!... Sept et trois dix et sept dix-sept... qui ajoutés à quatre-vingt-trois font cent... Père Tondeur, vous avez votre compte...

— A-t-il une chance, ce Fleury! Il n'y en a que pour lui...

— En faisons-nous encore une?

— Non! il faut que je monte aux coupes surveiller un peu le travail de mes ouvriers...

— Restez donc! Par cette chaleur-là, vous allez attraper un coup de sang.....

— Eh! le coup de cent... c'est vous qui l'attraperez si je reste!

Les trois hommes partirent d'un gros rire, et Fleury, dans l'ombre de la salle, commençait à remuer les dominos, quand le bruit d'une voiture s'arrêtant devant l'auberge attira l'attention générale. L'énorme Pourtois se souleva même sur sa chaise et ébaucha un mouvement de curiosité. Mais il n'eut pas à se déranger : la porte s'ouvrit, poussée par une main vigoureuse, et un jeune homme de très haute taille, vêtu d'un costume de chasse en velours marron, guêtré jusqu'aux genoux, le visage animé, entra brusquement.

— Il y a du monde, dit-il d'une voix forte, en jetant un regard autour de lui, tant mieux! Tenez, père Pourtois, allez jusqu'à ma charrette : vous y trouverez une mauvaise bête, qui est à vous, et que vous avez tort de laisser vagabonder dans nos bois... Pour cette fois, je vous la ramène... Mais à la prochaine occasion, aussi vrai qu'il y a un Dieu, je lui casse les reins! Du reste, je le lui ai dit...

— Comment? monsieur le comte... Comment! une bête à moi? interrogea le cabaretier très étonné, en ôtant sa casquette avec déférence... Une bête... à qui vous avez dit...

— Eh! allez jusqu'à la voiture, interrompit le jeune homme avec impatience. Alors vous comprendrez...

Fleury, d'un pied leste, y était déjà. Sa figure sardonique s'éclaira, ses petits yeux pétillèrent de malicieuse gaieté, sa bouche se fendit dans un éclat de rire,

qui montra ses dents noires comme des clous de girofle, et, frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Eh! c'est Chassevent! Les quatre pattes liées, ni plus ni moins qu'un veau qu'on mène à la foire!... Ah! la bonne tête qu'il a, sur sa paille!... C'est bon pour faire mûrir les nèfles, la paille, mon vieux; mais c'est mauvais pour coucher les chrétiens!

Un grondement de loup pris au piège partit de la voiture, et, se raidissant sur ses coudes et sur ses genoux, un homme vêtu d'une blouse rapiécée, la tête couverte d'un foulard brun et rouge, un pantalon bardé de cuir aux jambes, et les pieds chaussés de souliers de roulier, leva, au-dessus des ridelles de la charrette, un visage maigre, à la bouche sinistre, aux yeux obliques et aux cheveux grisonnants.

— Tu veux descendre, vieux drôle! dit le jeune comte, et, à bout de bras, enlevant son prisonnier comme un paquet, il fit deux pas, et le déposa, hurlant, sur une des tables de l'auberge.

— Quel poignet! s'écria le père Tondeur avec admiration.

— Mais quel regrettable emploi de la force! pontifia en douceur Fleury, dont l'accès de gaieté avait été calmé par de soudaines réflexions... Pourtois, prenez donc les ciseaux de votre femme et coupez ces cordes... Oh! monsieur Robert, reprit-il, l'air câlin, est-ce digne d'un homme dans votre position de traiter ainsi un pauvre diable?

Pourtois, de ses grosses mains, avait déjà délié Chassevent qui, se sentant libre, sauta sur ses pieds, se

frotta les épaules, et, avisant un verre resté plein sur un plateau, le but avec avidité...

— Ça lui a donné soif, au mâtin! dit Tondeur. Mais qu'est-ce qu'il a donc fait, monsieur le comte?

— Il a tendu des collets dans la Vente aux Sergents : c'est la dixième fois depuis un mois... On ne pouvait pas le pincer... Mais je me doutais que c'était lui, et j'ai été faire une ronde, ce matin, après la rentrée du garde... J'ai trouvé mon gaillard en train de poser ses fiches... Les collets sont dans ma poche...

Il tira un paquet de fils de laiton, et, le jetant au visage du braconnier pâle et muet :

— Tiens, coquin, voilà tes instruments de travail... Mais tu sais ce que je t'ai dit ?... Avec toi plus de procès-verbaux... On t'envoie devant le tribunal, tu attrapes huit jours de prison, pendant lesquels on te nourrit mieux que tu ne l'es chez toi! Ta fille est obligée de te payer ton tabac... C'est tout profit!... Ce matin, je t'ai pris, ficelé et laissé au pied d'un arbre, pendant trois heures... C'est bon pour cette fois... Mais si tu y reviens...

La figure tannée de Chassevent se plissa de petites rides, qui coururent sur sa peau, comme les vagues légères d'une eau effleurée par le vent. Il ne leva pas ses yeux faux, mais il laissa échapper un sifflement narquois qui fit monter le rouge au front du jeune comte.

— Ah! canaille!... dit-il, et il levait déjà sa main puissante, lorsque Fleury l'arrêta, en lui montrant, d'un coup d'œil, Pascal assis dans un coin obscur de la salle :

— Monsieur Robert... je vous en prie... devant un étranger... Allons! il faut mépriser ces bravades... Chassevent est dans son tort... Sa conduite est très blâmable... Mais votre façon de procéder est tout à fait illégale. On n'a pas le droit d'attenter, de sa propre autorité, à la liberté individuelle... Il y a des agents de la force publique... pour ces besognes-là... Ce n'est pas le greffier du juge de paix qui parle en ce moment... c'est l'homme privé... qui, vous le savez, vous est tout dévoué... et déplore des violences qui font tort à votre caractère.

— Le tort que je me fais ne regarde que moi, interrompit le jeune homme, avec un ton hautain. Les gendarmes de la brigade s'occupent de tout, excepté de courir après les coquins, et quant à vous, Fleury, vous êtes un brave garçon, mais ne vous mêlez pas de mes affaires.

— Il ne faut refuser le loyal concours de personne, murmura le greffier, en baissant la tête avec un air d'humilité désolée.

— Est-ce que vous partirez d'ici sans rien prendre, monsieur Robert? s'écria Pourtois, plein d'obséquiosité... Qu'est-ce qu'on pourrait donc bien vous offrir?

— Rien, je vous remercie, dit le jeune homme. Il fouilla dans la poche de son gilet, et, jetant une pièce de monnaie sur la table :

— Tenez, voilà pour votre garçon d'écurie qui a gardé mon cheval.

Et gagnant la porte, sans ajouter une parole, sans

faire un salut, il monta dans sa voiture et s'éloigna au grand trot.

A peine Chassevent l'eut-il vu disparaître dans un tourbillon de poussière, qu'il retrouva la parole. Toutes les invectives qui lui bouillonnaient au bord des lèvres, depuis un instant, sortirent comme un torrent; il fit, d'un coup de poing, sauter sur le marbre de la table les dominos abandonnés :

— Ah! mauvais chien! hurla-t-il, bavant de colère, ah! grand lâche! ah! tu me paieras ça! Pour quelques malheureux lièvres, il m'a attaché... oui, comme il l'a raconté... à un baliveau! Mais il m'a pris en traître, vous savez, car je ne le crains pas...

— Ne fais pas le malin, dit Tondeur : il t'aplatirait d'une seule calotte...

— Oh! malheur de malheur! La prochaine fois, j'irai avec mon fusil... Et aussi sûr que nous sommes là, je lui fais son affaire!

— Allons! allons! Chassevent, vous n'êtes pas aussi rageur que vous voulez le faire croire, interrompit Fleury, et vous dites des bêtises dans ce moment-ci...

— Jamais je ne lui pardonnerai ce qu'il m'a fait, reprit le braconnier d'un air sombre... Quand on le saura, tout le pays va se ficher de moi... Ah! ces gens de Clairefont! Quand donc leur aurons-nous réglé leur compte?

Il lança un horrible juron et, jetant à Fleury un regard sinistre :

— Oui, que M. Carvajan se charge du père... Et moi je me charge du fils...

A cette association répugnante faite par Chassevent, à ce rapprochement odieux de son père et du vagabond, Pascal se leva avec violence, et, le visage enflammé par la colère :

— Je vous défends, misérable drôle, s'écria-t-il, de prononcer le nom de M. Carvajan...

— Parce que? demanda Chassevent, d'un ton à la fois goguenard et menaçant.

— Parce que c'est mon père.

Ces mots produisirent un changement immédiat dans l'attitude des trois hommes. Pourtois avança respectueusement une chaise, Fleury chiquenauda sa redingote crasseuse, et redressa sa cravate fripée, Chassevent porta la main au foulard qui lui servait de coiffure. La femme Pourtois elle-même, du haut de son comptoir, daigna sourire entre ses deux tirelires en métal blanc.

— Ah ! vous êtes le fils à M. Carvajan ? dit le braconnier avec volubilité... C'est une autre affaire... M. Carvajan, voyez-vous, c'est notre homme, et il n'y a pas de danger que nous cherchions à le contrarier... Je ne lui ai, moi, tant seulement jamais pris un lapin dans ses bois de La Moncelle... Et pourtant il y en a, bon sang! que c'en est gris!... M. Carvajan!... On peut dire que je lui suis dévoué. S'il voulait avoir ma fille chez lui comme servante... il l'aurait, quoiqu'elle soit fiérote... Mais elle en a bien le droit : elle est assez gentille! C'est moi qui lui ai distribué, à M. Carvajan, sa liste aux élections municipales, et ces messieurs savent que le jour où il a été nommé maire,

je me suis piqué le nez, ah! mais à fond... comme ça se doit en l'honneur d'un ami!... Ah! je l'aime, M. Carvajan, autant que j'abomine les gens d'en face... Mais il ne les chérit pas non plus... et c'est lui qui nous en débarrassera...

Il montra le poing à la colline sur laquelle se dressait, entre les arbres, le château de Clairefont, et, s'excitant lui-même au souvenir de sa récente aventure :

— Ah! brigand, va! M'attacher, comme un corbeau crevé, exposé dans un champ au bout d'une perche!... Mais tu me le paieras, ou que ce que je bois me serve de poison!

Et il avala d'un trait un verre de bière que Pourtois venait de verser pour Pascal.

— Dites donc, Chassevent, s'écria le cabaretier mécontent, faudrait nous flanquer un peu la paix avec vos histoires... Nous aimerions mieux écouter monsieur, que nous revoyons dans le pays avec bien de la satisfaction... Je vous ai connu tout petit, monsieur Pascal, et quand vous vous promeniez avec votre bonne chère dame de mère, je vous ai bien souvent reçu dans mon établissement... Oh! il est changé depuis les temps!... Mais vous aussi... Et vous voilà bel homme, da... vous qui étiez un peu maigriot, soit dit sans vous offenser...

— Vous ne m'offensez pas, répondit Pascal, les yeux baissés, et comme absorbé par une profonde méditation... Tout est bien changé, en effet... hommes et choses...

— Et tout changera bien davantage avant peu, dit

Fleury d'une voix coupante... Nous avons la guerre ici, monsieur Carvajan, entre votre père et le marquis de Clairefont... Il y a trente ans que les hostilités sont engagées, et nous approchons du dénouement. Les gens d'en haut sont bien perdus, allez. Ils n'ont pas de chance d'en réchapper, car c'est votre père qui les tient. Vous êtes arrivé pour assister à la victoire... Soyez le bienvenu, monsieur Pascal...

Le greffier tendit au jeune homme une main crochue comme une griffe, que celui-ci ne vit pas sans doute, car il la laissa retomber sans la serrer.

Immobile, debout, il songeait. Dans son souvenir la récente aventure repassait. Il voyait une belle jeune fille à cheval, marchant lentement sous la voûte fraîche des arbres, escortée par un grand lévrier. Un inconnu sautait dans le chemin creux devant elle, et lui demandait sa route. Gravement, avec une fière complaisance, elle lui servait de guide. Au moment de la quitter, respectueusement, il la priait de lui dire son nom, et c'était Mlle de Clairefont, la fille de celui que l'on citait comme l'ennemi de son père. Il semblait alors à Pascal qu'une ombre descendait sur la jeune fille et qu'il la voyait vêtue de noir, le front penché sous de lourds ennuis, son beau visage creusé par le chagrin. Elle marchait en silence, les yeux rougis et fixés vers la terre, toute seule, comme abandonnée. Le chemin vert et fleuri avait perdu sa splendeur d'été. Les arbres dépouillés de leurs feuilles frissonnaient, noirs et froids, sous le vent d'hiver, et de ce tableau se dégageait une impression de malheur. Comment se

trouvait-elle ainsi seule? Où était le père? Qu'était devenu le frère, ce violent et rude jeune homme qu'il n'avait qu'entrevu? Comment la solitude morne s'était-elle faite autour de cette adorable enfant, et pourquoi pleurait-elle? Ainsi que l'avaient annoncé ces misérables qui l'entouraient, le vieux Carvajan était-il l'auteur de ce deuil et de cette tristesse?

Le cœur de Pascal se serra. Il se demanda avec trouble quel intérêt soudain il prenait à cette jeune fille, qu'il ne connaissait pas la veille. Il sentit une violente angoisse à la pensée qu'elle allait souffrir, et souffrir par un Carvajan. Devait-il donc, lui qui portait ce nom redouté, être maudit par elle? Lorsque, entraîné par une irrésistible sympathie, il aurait voulu se courber à ses pieds, protester de son dévouement, accomplir des tâches surhumaines pour se faire remarquer et pour plaire, il se découvrait irrémédiablement voué à son aversion et à son mépris.

Le vieux marquis de Clairefont, l'athlétique et violent Robert disparurent de sa mémoire : il n'y eut plus qu'elle, incarnation unique de la famille, elle seule menacée, et dont on annonçait joyeusement la ruine, elle, victime livrée à tous ces confédérés qui célébraient leur prochaine victoire, et le félicitaient, lui, Pascal, qui déjà eût voulu les écraser, d'être arrivé pour assister à la curée.

Il releva le front avec le sentiment qu'on le regardait. Il vit en effet les yeux de ceux qui l'entouraient fixés sur lui avec surprise. Depuis quelques minutes, à la suite de ces paroles triomphantes lancées par Fleury,

il se montrait absorbé, muet, la tête penchée sur la poitrine. Il passa la main sur son front, et, avide de savoir plus complètement ce qui se tramait contre Clairefont :

— Je vous remercie de votre bienvenue, dit-il en s'efforçant de montrer un visage souriant. Mais laissez-moi vous dire que j'arrive d'un pays où les intérêts qui vous mettent en mouvement paraîtraient bien mesquins. J'ai parcouru les provinces les plus sauvages de l'Amérique, j'y ai vu des domaines de cent mille hectares, où pâturent des troupeaux innombrables, gardés par des escouades de bergers à cheval. En repassant au bout d'un an dans des contrées que j'avais connues désertes, j'y ai découvert des villages poussés comme par enchantement, j'ai traversé à cheval des montagnes où l'argent est le caillou du chemin, j'ai longé des lacs de pétrole contenant de quoi éclairer l'Europe entière pendant dix années sans tarir. J'ai foulé des champs où la terre végétale a cinq mètres d'épaisseur, et où la paille du blé est haute à cacher un homme debout. J'ai assisté à la marche prodigieuse et ininterrompue du progrès, transformant tout un monde. Je reviens, au bout de dix ans d'absence, et je vous trouve ici occupés de la même intrigue, échauffés de la même haine, dévorés du même désir. Allons, on voit que tout est définitivement réglé, mesuré et établi, dans notre France, et que vous avez du temps à perdre. J'assisterai à votre amusette, puisque vous m'y conviez ; mais je suis un peu blasé, je vous en préviens : je ne vous promets pas que j'y prendrai de l'intérêt.

Il partit d'un éclat de rire qui sonna faux à l'oreille de Fleury. Le greffier conçut un peu d'inquiétude. Il dévisagea ce fils qui traitait avec tant de dédain une affaire qui tenait si fort au cœur de son père. Il crut nécessaire de lui faire toucher du doigt le fond de l'opération, pour qu'il en parlât avec moins de détachement :

— Il n'est pas question ici de lacs de pétrole, ni de mines d'argent, ni même de terres pouvant se passer d'engrais, dit-il avec une aigre ironie ; nous ne sommes pas dans le pays des prodiges, mais en France, où les gains considérables et faciles se font rares, et où une belle spéculation mérite qu'on s'en occupe et qu'on la tire de longueur. Or, il s'agit de la Grande Marnière, et cette colline de cent hectares, aride, couverte de bruyères et d'herbes blanches, contient, dans son sous-sol, des millions... Exploitée par le marquis de Clairefont, ce rêveur, elle a été une source de ruine. Aux mains de votre père et de ceux qui sont avec lui, elle sera une source de prospérité. Tout le pays, voyez-vous, est intéressé à ce que le domaine de Clairefont change de maître, et vous ne serez pas bien malheureux, monsieur Pascal, d'habiter le château qui est là-haut. Si délabré qu'il soit, il a meilleure façon que la petite maison de la rue du Marché.

Machinalement, le jeune homme se dirigea vers la porte de la salle, l'ouvrit, et soudain le parc de Clairefont, s'étageant sur le flanc du coteau, jusqu'au pied de la longue terrasse qui borde la façade du château, s'offrit à ses yeux. Les taillis étaient calmes, profonds,

et silencieux. Au loin, le coucou faisait entendre son chant mélancolique. Au delà de ces futaies ombreuses, derrière ces murailles, se trouvait la jeune fille qu'il rêvait déjà de défendre. Un bien grand espace s'étendait entre elle et lui : toute la largeur de ce vallon stérile, qui recélait dans ses flancs les trésors annoncés par Fleury. Mais plus infranchissable encore était la séparation tracée par cette fine cravache, qui avait coupé l'air avec un sifflement, quand il avait prononcé son nom, ce nom redouté de Carvajan, qui retentissait aux oreilles inquiètes comme un présage de ruine.

— Beau parc ! murmura derrière lui la voix enrouée de Chassevent... Et jolie habitation... Ma fille y travaille... Elle m'en parle...

— J'y compte deux mille pieds d'arbres à abattre, si on veut jouer du haut bois, ajouta Tondeur, avec une grosse gaieté, et encore sans abîmer les ombrages !...

— Nous en tâterons, n'est-ce pas, père sournois ? dit l'énorme Pourtois... On a besoin de madriers pour le chemin de fer... Ce sera justement le coup !...

— Et il y a derrière l'auberge vingt arpents, que nous savons comment irriguer, et qui feraient de bien jolis herbages, répliqua le marchand de bois. Bah ! vivons d'espoir !

Puis, tortillant autour de son poignet la lanière de cuir de sa trique :

— Allons, assez flâné ! Au revoir, les enfants... Monsieur Carvajan, à l'avantage...

Il donna de lourdes tapes dans les mains de ses

amis, tira son chapeau à Pascal, et, d'un pas pesant, il se dirigea vers le plateau.

Le jeune homme le suivit du regard, pensant que, peut-être, en traversant les bois, en longeant le parc, le vieux Tondeur aurait l'occasion de rencontrer la charmante amazone. Puis, ses idées prenant un autre cours, il songea avec inquiétude que les habitants de Clairefont vivaient entourés d'ennemis secrets et acharnés. N'avait-il pas, quelques instants auparavant, entendu Fleury parler familièrement au comte Robert? Pourtois n'était-il pas souriant et obséquieux devant le jeune châtelain? Et Tondeur, en relations d'affaires continuelles avec le marquis, ne circulait-il pas toute l'année sur le domaine, comptant les vieux hêtres et les grands chênes, et mesurant d'avance sa part de la conquête commune? Jusqu'à l'horrible Chassevent, dont la fille allait en journée au château, et servait d'espionne à la bande noire dont Carvajan était le chef.

Ainsi, d'instants en instants, à mesure que les agents de son père parlaient, il voyait tous les ressorts du piège tendu apparaître. Il voulut tout savoir, et, avisant Fleury qui faisait des grâces à la réfléchie et silencieuse Mme Pourtois, il prit la résolution de pénétrer jusqu'au fond de cet esprit trouble. Sortant de sa poche un étui à cigares en argent, il l'ouvrit et le tendit au greffier.

— On voit que vous revenez d'Amérique, dit celui-ci, en regardant les havanes avec une lente admiration.

Il en choisit un, en mâchonna grossièrement le

bout entre ses dents, et, le fumant à grosses bouffées :

— Si vous retournez à la Neuville, nous ferons route ensemble.

— Avec plaisir.

Ils sortirent de l'auberge, reconduits jusqu'au seuil par le colossal Pourtois. Arrivé sur la route, jetant un dernier regard sur la haute terrasse où il lui semblait voir confusément passer une élégante promeneuse, Pascal prit familièrement le bras de Fleury, et, avec l'abandon d'un homme qui se sent en confiance :

— Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, parlez-moi de ces Clairefont.

— Oh ! mon cher monsieur, ils s'enfoncent de jour en jour plus complètement... A l'heure qu'il est, il n'y a plus que la tête qui passe... Et sous peu tout y sera... Le marquis est un vieux fou qui, depuis vingt-cinq ans, s'est donné, pour se ruiner, plus de mal que bien d'autres pour s'enrichir... Tant qu'il n'a fait qu'inventer des charrues à double soc automatique, avec lesquelles on ne pouvait pas labourer, et des batteuses rotatives, qui mettaient le grain en marmelade, ça a encore été... Mais il s'est un beau jour fourré en tête de fabriquer de la chaux hydraulique, et alors il a pratiqué des sondages aux quatre coins de son domaine, il a construit une usine, puis il a hypothéqué ses terres pour subvenir aux frais de l'entreprise... Il eût mieux valu pour lui se jeter dans le puits de la Grande Marnière qui a cent vingt mètres de profondeur!... Le bonhomme était fait pour conduire cette affaire-là comme moi pour ramer des

pois... Il aurait fallu un malin pour mener la chose à bien... Et justement ce malin-là avait intérêt à ce qu'elle tournât de travers...

L'ignoble Fleury cligna ses yeux louches, et fit entendre un petit ricanement :

— Monsieur Pascal, votre père est un homme auquel on ne résiste pas, et il vaudrait mieux être mal avec le diable qu'avec lui... Le marquis sait à quoi s'en tenir aujourd'hui, et il doit amèrement regretter les noirceurs qu'il a faites autrefois à M. Carvajan.

Pascal jeta à son compagnon un regard interrogateur.

— Oh! vous n'étiez pas né... C'est de l'histoire ancienne... Mais votre père connaît la règle des intérêts composés... Et avec lui tout se paie...

— Mais si l'affaire est mauvaise, dit Pascal, pourquoi tant se démener pour s'en emparer?...

— Parce que, bien exploitée, elle deviendra excellente... La chaux de la Grande Marnière peut rivaliser avec les meilleurs produits de Belgique, elle est supérieure à celle de Senonches... Toute la colline qui va de Clairefont à Lisors contient des gisements d'une richesse admirable... Il y a des millions enterrés là-haut, et nous saurons les faire sortir... Nous obtiendrons l'autorisation de fouiller les communaux, moyennant une redevance modique, et pendant plus de cent ans on trouvera de la marne à volonté... C'est la fortune pour tous ceux qui font partie du syndicat dirigé par M. Carvajan... Oui, la fortune rapide et sûre!

Fleury montra un visage rayonnant. Il tendit ses mains comme pour saisir les richesses qu'il entrevoyait dans l'avenir.

— C'est la ruine du marquis, dit Pascal...

— Oh! complète, reprit avec âpreté le greffier... Il a dû cesser son exploitation. Toutes ses terres sont engagées. Il est sous le coup d'une expropriation au profit de votre père, qui a avancé, par l'intermédiaire de diverses personnes, des sommes importantes. Rasé, rincé, le marquis! Il est dans la nasse, le vieil aristocrate!

— M. de Clairefont n'a-t-il donc auprès de lui personne qui puisse l'aider de ses conseils, lui prêter l'appui de son activité?

— Sera-ce son fils, ce beau et violent garçon, que vous venez de voir, il n'y a qu'un instant, traitant les hommes comme ses chiens, quand ils ont fait une faute? Où prendrait-il de la raison pour éclairer son père, quand il n'en a pas pour se conduire lui-même? S'agira-t-il de tirer un coup de fusil sur un sanglier, de conduire un cheval difficile, de manger et de boire pendant toute une soirée, ou de lutiner une jolie fille? Alors vous le trouverez toujours prêt et dispos. Mais ne lui demandez pas de s'appliquer à quelque travail de tête; il ne saurait s'y astreindre. Il tomberait d'un coup de sang, s'il ne vivait pas au grand air. Voilà le seul homme qu'il y ait dans la maison, car je ne compte pas le baron de Croix-Mesnil, qui ne vient que par intervalles pour faire sa cour à Mlle Antoinette.

A ces mots, Pascal s'arrêta, comme s'il eût vu un gouffre s'ouvrir à ses pieds. Une pâleur subite s'était

étendue sur son visage, et ce fut d'une voix changée qu'il balbutia :

— Son fiancé, celui-là?

— Oui, un bon jeune homme, capitaine de dragons en garnison à Évreux, qui croque le marmot depuis deux ans, sans se décourager, mais qui prendra certainement la poudre d'escampette quand il verra le beau-père en déconfiture...

Pascal se sentit renaître. Une horrible espérance rentra dans son cœur à la pensée qu'Antoinette pouvait être délaissée. Il vit son intérêt d'accord avec celui de son père. Il n'avait rien à attendre que de la ruine du marquis. Antoinette sans fortune se rapprochait de lui. Pascal frémit en se surprenant à souhaiter que ce désastre s'accomplît.

Il se dit :

— Quelle âme de boue ai-je donc? Suis-je aussi infâme que ce Fleury qui me donne froidement tous ces détails, et escompte le malheur de cette famille? Allons! vais-je entrer dans leur horrible syndicat? Chercherai-je à obtenir cette adorable jeune fille à force d'infamie?

Il releva la tête, frappa fortement le sol du pied et, le cœur gonflé d'une audacieuse espérance, il répondit à la question que sa conscience venait de lui poser :

— Non. Ce sera à force de dévouement!

II

Celui qui avait osé se faire de Carvajan un ennemi si acharné et si dangereux était maintenant un vieillard au front ridé, aux cheveux blancs comme la neige, aux épaules voûtées et à la démarche chancelante. On l'avait autrefois appelé le beau Clairefont, et le point de départ de cette haine implacable, à laquelle il était en butte, avait été une aventure d'amour.

Au jour de sa naissance, en 1816, la Restauration était dans toute sa force et tout son éclat. Son père, riche de la fortune de sa femme, charmante Anglaise épousée pendant l'émigration, avait racheté le château patrimonial, et s'était constitué un domaine qui lui rapportait chaque année cent vingt mille livres. La faveur de Louis XVIII, dont il avait fait le whist pendant vingt-cinq ans, de Coblentz à Vérone et de Hartwel à Paris, en suivant toutes les étapes de l'exil, lui avait valu d'être nommé gentilhomme de la chambre et commandeur de Saint-Louis. Bien des fidèles qui s'étaient prodigués à la gueule des canons républicains en Vendée n'ob-

tinrent pas autant, pour leur héroïsme, que M. de Clairefont pour ses robbers.

A treize ans, le comte Honoré eut un premier chagrin : il perdit sa mère. Il fût demeuré facilement inconsolable, mais son père ne lui en laissa pas le loisir. Le marquis ne favorisait point les douleurs improductives. Il engagea son héritier à sécher ses larmes, et, pour le distraire, le fit admettre auprès du roi Charles X, en qualité de page. Honoré plut par sa gracieuse vivacité. La duchesse de Berry le prit en amitié, et daigna passer sa belle main dans les cheveux blonds de l'enfant. Le fils paraissait donc promis à la même heureuse fortune que le père : il apprenait déjà le whist, lorsque la Révolution, qui se plaît à brouiller les cartes des hommes et des rois, conduisit Charles X tout courant jusqu'à Cherbourg, et le fit embarquer pour l'Angleterre. Le marquis, dont toute la carrière s'était faite en exil, ne crut pas devoir se dérober à des tristesses qu'il savait devoir être, à un moment donné, si brillamment compensées. Il suivit son souverain à Goritz et commença à initier son fils à l'art, qui lui était familier, de courtiser le malheur.

Cette nouvelle émigration, adoucie par la jouissance d'une fortune considérable, dura plus longtemps que ne l'avait prévu le marquis. La branche cadette, plantée comme une bouture sur le trône, prit solidement racine, et Honoré de Clairefont, arrivé enfant sur la terre étrangère, y grandit et devint un homme. A mesure qu'il avançait en âge, des dissem-

blances curieuses se remarquaient entre son caractère et celui du marquis.

Autant le compagnon du comte de Provence était léger, sceptique, tout brillant des grâces un peu vicieuses du XVIIIe siècle, autant le page du comte d'Artois se montrait généreux, enthousiaste, et entraîné par le courant utilitaire des temps nouveaux. Son père, qui était d'une aristocratique ignorance, le voyant étudier, se moquait d'une application qu'il trouvait déplorablement populacière.

— A quoi vous destinez-vous donc, mon cher? disait-il à Honoré. Voulez-vous être industriel ou marchand? Il n'est qu'une science qui convienne à un homme de votre rang : c'est celle de bien vivre, et je crains que ce soit la seule qui vous manque. Je m'attriste à vous voir les goûts d'un croquant... Vous vous ferez du tort dans le monde, et vous nuirez à votre avancement... Il faut que vous ayez pris ces idées du côté de votre mère, qui a eu des drapiers dans sa famille, au temps de ce faquin de Cromwell... Car, pour les Clairefont, ils n'ont jamais rien appris, si ce n'est à tirer l'épée et à dépenser noblement leurs revenus... Pour le reste, ils le savaient assez de naissance.

Ces sarcasmes ne convertissaient pas Honoré, qui se délassait, dans l'étude des sciences, de la vie fastidieuse qu'il menait à la cour triste et maussade du roi découronné. Il s'était pris de passion pour la physique et la chimie. Il avait rencontré un très savant professeur, retiré de l'Université d'Iéna, l'avait habilement attiré par ses prévenances, et passait

avec lui, dans un cabinet aménagé en façon de laboratoire, des heures délicieuses. Son père, un matin qu'une explosion très forte s'était produite pendant une expérience, lui avait demandé railleusement ce qu'il fabriquait avec tant de tapage, et comme Honoré, qui redoutait beaucoup le marquis, demeurait muet :

— Si c'est l'élixir de longue vie, que mon ami le comte de Saint-Germain prétendait autrefois posséder, vous ferez bien, mon cher, de m'en donner une petite bouteille, car je ne suis pas dispos depuis quelque temps.

Le jeune comte s'inquiéta, prévint le médecin ordinaire de son père, mais tous les soins demeurèrent sans effet : le marquis mourut. Son seul mal était qu'il avait quatre-vingts ans.

A peine majeur, Honoré se trouva donc riche, libre, et passablement las de vivre en pays étranger. Fort peu soucieux de faire laide figure à Louis-Philippe, et de bouder, lui sixième, dans les salons d'un pauvre prince presque en enfance, il rentra en France et courut revoir Clairefont. L'air du pays lui causa une ivresse singulière, et il se sentit vraiment jeune, vraiment vivant, ce qui était assez nouveau pour lui. Il eut une montée de sève inattendue, pensa moins à ses alambics, délaissa son laboratoire, et eut fantaisie d'aller passer l'hiver à Paris.

Le marquis était mort un peu trop tôt. S'il eût vu Honoré souper, jouer, et le reste, il eût emporté la conviction consolante que le nom de Clairefont n'était point tombé à un grimaud. Le jeune homme

fut du Jockey-Club, alors à son origine ; il fit courir, eut un pied dans les coulisses de l'Opéra, et, son revenu ne lui suffisant pas, entama gaillardement le capital.

Il allait passer tous les étés deux ou trois mois à Clairefont, à l'époque des chasses, et stupéfiait La Neuville par le luxe de ses équipages et la splendeur de ses réceptions. Les bruits les plus extraordinaires circulaient sur les fêtes que donnait à ses amis le jeune seigneur du pays. On racontait qu'il s'était bu, dans un seul dîner, quatre-vingts bouteilles de vin de Champagne, et que des femmes habillées en hommes prenaient part aux battues du château. L'une d'elles avait même logé une charge de plomb dans les mollets d'un traqueur, en tirant un chevreuil. Et le blessé avait été gratifié de deux mille francs pour sa peine ; une petite fortune ! Tous les paysans en rêvaient, et, maintenant, s'aventuraient imprudemment les jours de chasse, pour tâcher d'avoir même aubaine.

Honoré était un beau garçon, de moyenne taille, blond, avec des yeux bleus très doux. Quand il traversait la petite ville, conduisant son tilbury, et faisant, au trot sonore de ses deux chevaux, vibrer les carreaux des maisons, plus d'une femme risquait un œil à la fenêtre. Bien des cœurs battaient pour lui en secret. Mais qu'espérer d'un élégant qui passait pour avoir à Paris des bonnes fortunes miraculeuses, et retenir, par les mêmes chaînes de fleurs, les comédiennes célèbres et les fières grandes dames? Cependant un événement se préparait, qui devait avoir un grand retentissement dans le pays, et exercer sur

la destinée du marquis une influence considérable.

Dans la rue du Marché, auprès de la fontaine publique, dont le rejaillissement continuel piquait la pierre des murs d'une moisissure verdâtre, s'élevait une étroite maison basse, à pignon aigu et penchant, aux fenêtres à guillotine garnies de carreaux verts, bossués, au centre, d'un cul de bouteille. Au-dessus de la porte, sur un tableau noir, étaient écrits ces mots : *Gâtelier, marchand de fourrages, sons, recoupes et avoines.* La petite boutique, au rez-de-chaussée, était encombrée de sacs de grains, et, dans un vaste casier, appliqué à la muraille, des bocaux d'échantillons rarement remués rancissaient sous la poussière. Cet humide et triste réduit, où le soleil n'entrait jamais, parut cependant lumineux au marquis. C'était un jour de marché : sa voiture avait été arrêtée par un encombrement ; il laissa tomber un regard distrait sur cet intérieur sombre, et resta ébloui. Assise auprès de la fenêtre relevée, travaillant à un ouvrage de broderie, une jeune fille, blonde comme une madone de Raphaël, le teint blanc, la bouche rêveuse et tendre, des yeux bleus ombragés par de longs cils châtains, lui apparut pleine de la grâce délicate et charmante d'une fleur qui languit sans air et sans soleil.

Les charrettes qui barraient la rue s'étaient éloignées, les paysans qui débattaient le prix d'une vente, à grand renfort de cris et de tapes dans la main, avaient gagné le cabaret voisin, le passage était libre, les chevaux du marquis, ne voyant plus d'obs-

tacle, piaffaient d'impatience, et cependant il restait là, les yeux fixés sur cette fenêtre où rayonnait cette exquise beauté, oubliant où il était, se souciant peu d'être observé, méprisant les commentaires des bourgeois de la ville, tout à son admiration, et pris d'un ardent désir de descendre, pour se rapprocher de celle qui venait de le troubler si profondément. Une aigre sonnette, mise en mouvement par l'huisserie, l'arracha désagréablement à son extase. Il jeta un regard chagrin sur la rue sale, sur la maison vieille et noire, se demandant par quelle ironie de la destinée cette perle se trouvait dans ce bourbier. Il ressentit alors une sorte de commotion magnétique. Un homme venait de paraître sur le seuil, s'était appuyé au chambranle de la porte, et, de là, faisait peser sur le marquis le regard provocant de ses prunelles jaunes. M. de Clairefont, du haut de son siège, dévisagea cet audacieux. Il le vit petit, maigre, avec une figure chafouine éclairée par des yeux d'une vivacité extraordinaire. Il était vêtu comme un ouvrier, d'une veste de ratine grise et d'un pantalon de velours vert usé aux genoux. Au même moment, la jeune fille leva la tête, et aperçut Honoré arrêté devant la boutique. Elle rougit, se détourna, affecta un air indifférent, et, quittant sa chaise, elle s'enfonça dans les profondeurs obscures de la boutique. Le marquis l'entendit qui disait d'une voix douce et chantante :

— Carvajan, au lieu de regarder dans la rue, terminez donc vos expéditions...

Le commis secoua son front basané comme pour

en chasser de pénibles pensées, tourna une fois encore vers le jeune homme son visage sombre et menaçant, puis, lentement, il laissa aller la porte qui retomba avec un bruit de carreaux ébranlés. Honoré toucha ses chevaux, et, se tournant vers son domestique qui était assis impassible, les bras croisés, sur le siège de derrière :

— Quelle est donc cette jolie fille? dit-il en affectant un air insouciant.

— C'est la demoiselle au père Gâtelier, monsieur le marquis. Oh ! elle est bien connue dans le pays : elle s'appelle Édile... Mais elle est plus habituellement nommée la belle grainetière...

— Sage?

— Oh ! monsieur le marquis, tout à fait honnête... Le père a du bien, et elle pourra, si elle a de l'ambition, épouser au moins un huissier...

— Et ce gars à museau de renard qui était sur le pas de la porte?

— C'est Carvajan, le garçon de magasin... Un finaud et un robuste ouvrier, qui fait marcher la maison, car le père Gâtelier est plus souvent au cabaret qu'à ses affaires...

M. de Clairefont fit un signe de tête indiquant qu'il savait tout ce qu'il lui plaisait d'apprendre, et le laquais bien stylé reprit son solennel mutisme.

Honoré, les jours suivants, repassa par la rue du Marché. Il inventa des prétextes pour s'en aller en ville. Il descendait à pied par la côte raide qui conduit de Clairefont à La Neuville, et les bourgeois le

rencontraient flânant, sa canne sous le bras, d'un air absorbé. C'étaient des commérages sans fin. Pour quel motif le marquis se promenait-il dans ces rues pavées de cailloux féroces qui brisaient les pieds, quand il avait les allées moelleuses de son parc? Pour qui venait-il ainsi?

Carvajan le savait bien, lui qui, du haut d'une lucarne, guettait les marches et les contremarches du jeune homme. Il avait, dès le premier jour, eu l'instinct qu'il en voulait à Édile. Et une haine subite, farouche, implacable, s'était allumée dans son cœur. Il s'était senti menacé à la fois dans son intérêt, qui était de succéder à son patron, et dans son bonheur, qui eût été d'épouser cette charmante fille. Et ce plan, soigneusement élaboré depuis dix ans qu'il était entré chez le père Gâtelier, Carvajan le voyait compromis par le caprice d'un grand seigneur.

Il pâlissait de rage en entendant sur le pavé, pendant les heures mortes où tous les habitants étaient enfermés chez eux, accablés par la chaleur, le pas net et audacieux du marquis. Il couvait des vengeances terribles, et, dans son grenier, la tête penchée sur la rue, il ne quittait pas des yeux son ennemi, songeant qu'un moellon, croulant du haut pignon de la vieille maison, pourrait terminer providentiellement l'aventure. Et, de ses doigts crispés, il labourait inconsciemment la muraille. Un jour, un fragment de plâtre, en tombant sur l'épaule du marquis, lui fit lever la tête, et, dans l'ombre de la lucarne, il découvrit une figure éclairée par deux yeux de tigre en em-

buscade. Honoré comprit le danger, et, depuis, il passa sur l'autre trottoir. Il avait reconnu l'homme qui s'était posé, le premier jour, devant lui comme un adversaire.

Il s'informa, et apprit que le commis de Gâtelier était le fils d'un bas officier espagnol entré en France à la suite du roi Joseph, en 1813, et nommé Juan Carvajal. Le Joséphin s'était fixé à La Neuville et y avait vécu pauvrement en faisant des écritures. Carvajal Juan s'était, dans la prononciation familière des bourgeois du pays, contracté en Carvajan, et le nom ainsi déformé était devenu d'usage courant. Mais si, de son père, le commis avait hérité un nom francisé, il n'en avait pas été de même pour le tempérament et le caractère. Intelligent, et relativement instruit, de par son origine, il se montrait passionné et vindicatif. Il était homme à attendre patiemment pour frapper son ennemi et, l'instant venu, à l'égorger voluptueusement et sans merci.

Entré chez Gâtelier à seize ans, Carvajan avait promptement découvert dans le commerce des grains un puissant moyen d'action sur les populations des campagnes. Ambitieux, il ne bornait pas ses désirs à l'édification d'une fortune : il rêvait de se créer une situation importante dans le pays. Avec une grande finesse, il s'était rendu compte de l'évolution sociale qui se faisait en France. Il avait prévu l'avènement de la bourgeoisie. Il voulait être bourgeois, devenir riche, et tenir tout l'arrondissement dans sa main. Le marquis Honoré se heurtait donc à un adversaire redoutable, et ne s'en doutait guère.

L'assemblée de La Neuville, qui a lieu le jour de la Saint-Firmin, tomba, cette année-là, le dimanche 25 septembre. C'est, dans cette petite ville, une occasion non seulement de se donner du plaisir, mais encore de traiter des affaires. Les gros propriétaires et les fermiers du canton viennent à la foire, qui dure quatre jours, et s'y livrent à un important commerce de chevaux, de bestiaux et de céréales. Le père Gâtelier, de tout temps, avait fait ses approvisionnements de l'hiver à la Saint-Firmin. Il voyait là les cultivateurs et, devant une table du café du Commerce, il passait ses marchés à coups de petits verres. Pendant ces trois jours, le grainetier ne dégrisait pas et, phénomène particulier, plus il était ivre, et moins il était accommodant. A mesure que sa bouche s'ouvrait, sa bourse se fermait. Aussi on disait en manière de plaisanterie : Quand le père Gâtelier est arrosé, son vendeur est à sec. Le troisième jour, le bonhomme était rond comme une futaille, et ses achats étaient terminés. On le rapportait alors chez lui, et il pouvait cuver en paix toutes les tasses de café et toutes les topettes d'eau-de-vie qu'il avait absorbées.

Pendant que les vieux faisaient leurs affaires, les jeunes s'occupaient de leur plaisir. Et le bal ne désemplissait pas. C'était alors sous une tente dressée devant la mairie que les danseurs prenaient leurs ébats. Toute la bourgeoisie de La Neuville y venait, et les grands propriétaires voisins y paraissaient, par une familière condescendance pour leurs fermiers. dont les femmes et les filles rêvaient de cette fête

pendant toute l'année. Il était de tradition d'y danser au moins une fois, et Carvajan pensait en frémissant que le jeune marquis allait pouvoir s'approcher d'Édile, l'inviter, lui parler, sans qu'il pût, lui, d'aucune façon intervenir.

A sa grande surprise, le samedi, premier jour de la fête, Honoré ne parut pas au bal. Il se montra sur la place, causa avec ses fermiers, fut empressé auprès de leurs filles, dépensa de l'argent à toutes les boutiques établies en plein vent, distribua ses acquisitions aux enfants qui se pressaient autour de lui, trouva un mot charmant pour tous, un sourire aimable pour toutes, et se retira en prétextant une violente migraine. Édile rit, dansa, se divertit, affectant une liberté d'esprit si grande que Jean, délivré de ses appréhensions, ne se contraignit plus. Il en vint à croire que le caprice du marquis n'avait eu qu'une durée éphémère, et que quelque autre fantaisie le lui avait fait oublier. Il reprit de la confiance et se railla lui-même; n'avait-il pas cru son avenir compromis, son bonheur perdu? Il montra une gaieté inaccoutumée.

Le dimanche, il se livra aux jeux d'adresse préparés pour les jeunes gens, avec l'ardeur passionnée qui lui était naturelle, et gagna plusieurs prix. Le marquis n'avait pas paru de la journée : on le disait malade. Carvajan fut, pendant quelques heures, complètement heureux, le cœur élargi, les nerfs vibrants, la voix éclatante. Il dansa, infatigable, et conduisant la fête. A minuit, au moment où le bal était dans

toute son animation, il chercha Édile pour l'inviter et ne la rencontra pas. Il la demanda à tous les amis du père Gâtelier. Nul ne l'avait vue. Les jambes de Carvajan devinrent tremblantes, sa vue se troubla, une horrible palpitation l'étouffa. Il eut le pressentiment qu'il avait été joué, et que l'absence du marquis n'était qu'une feinte. Il courut au café du Commerce et trouva son patron incapable d'assembler deux idées, hors d'état de faire deux pas. Il se précipita vers la rue du Marché, espérant qu'Édile, fatiguée, était rentrée à la maison. Il regarda de loin la façade et la vit toute noire ; aucune lumière dans la chambre de la jeune fille. Il entra, monta l'escalier, qui sonna lugubre sous ses pieds, frappa à la porte, et n'obtint aucune réponse. Il demeura un instant dans ce silence, égaré, entendant son cœur battre à coups précipités et sourds. Puis, écrasé par son impuissance, il se laissa tomber sur les marches et pleura de rage autant que de chagrin.

Il resta ainsi longtemps, écoutant au loin la rumeur de la fête, les fanfares amorties de l'orchestre, roulant de terribles projets de vengeance. Puis une idée se fit jour dans son cerveau obscurci par la colère. Édile était peut-être à Clairefont : peut-être était-il temps encore de l'arracher au marquis. Il redescendit avec rapidité, et prit à toute course le chemin escarpé du plateau. Il ne mit pas plus d'un quart d'heure à gravir la rude montée et arriva comme un fou à la grille, qu'il trouva ouverte. Une voiture attelée de deux vigoureux postiers stationnait devant le châ-

teau. Il entendit la portière se fermer avec un claquement qui lui répondit au cœur, et, comme le cocher allait rendre la main à ses chevaux, il se précipita. Dans l'intérieur obscur de la voiture, deux formes confuses s'offrirent à lui : celles d'un homme et d'une femme. Il poussa un rugissement et, saisissant la poignée de la portière, il l'ouvrit en criant :

— Édile!

Une exclamation étouffée lui répondit; au même moment une main nerveuse le prit au collet et le jeta en arrière, pendant qu'une voix impérieuse disait :

— Marchez donc!

Carvajan comprit que tout allait être fini, que deux tours de roue devaient suffire à mettre entre celle qu'il aimait et lui un abîme infranchissable. Il fit un suprême effort, s'élança à la tête des chevaux en hurlant :

— Édile, descendez!.. Il en est temps encore... Je ne vous laisserai pas partir.

Les postiers, cabrés, secouaient avec impatience les gourmettes d'acier de leurs mors. La même voix, agitée par un commencement de colère, reprit :

— Finissons-en! S'il ne s'éloigne pas, coupez-lui la figure avec votre fouet!

Le bras du cocher se leva : un sifflement se fit entendre, et Carvajan, la joue ensanglantée, la poitrine meurtrie par le timon de la voiture, roula sur le pavé.

Quand il revint à lui, la cour était sombre et silencieuse, et, comme deux étoiles, s'éloignant sur la route de Paris, brillaient les lanternes de la voiture

qui emportait Édile et son séducteur. Carvajan se releva, et, le cœur serré, les yeux secs, il redescendit à La Neuville, rentra à la rue du Marché, où le père Gâtelier venait d'être rapporté. Il alla à son maître, le secoua pour le réveiller, lui cria dans les oreilles que sa fille était partie, qu'elle s'était fait enlever par M. de Clairefont.

— Enlevée! m'entendez-vous? hurla-t-il, en enfonçant ses doigts dans le bras du vieil ivrogne. Enlevée par ce misérable...

— Ah! ah! enlevée, hoqueta Gâtelier, dans le cerveau duquel traînaient encore des lambeaux d'idées commerciales... Enlevée... Mais tu sais, Carvajan, le transport, comme dans toutes nos livraisons, à la charge du preneur!

Le garçon de magasin laissa tomber le malheureux, qui se rendormit d'un lourd sommeil, et, montant dans son grenier, il se jeta sur son lit, dévoré de honte et de colère.

Le départ d'Édile, qui semblait devoir bouleverser tous les plans de Carvajan, n'eut cependant pour lui que des conséquences heureuses. Il y a des êtres privilégiés pour qui tout tourne à bien, même le malheur. Le père Gâtelier, abandonné par sa fille, ne trouva à ses chagrins d'autre remède qu'un accroissement de son ivrognerie. Il ne quitta plus le café du Commerce, et, depuis le matin jusqu'au soir, on put le voir, les yeux flambants, la langue pâteuse, encombrant des soucoupes de ses tasses à café la table qui lui était réservée. Complètement abruti, il ne s'occu-

pait plus du tout de son commerce, ne parlait jamais de sa fille, et avait abandonné à Carvajan la direction de sa maison. En trois ans elle prit une importance qu'elle n'avait jamais eue quand c'était Gâtelier qui traitait les affaires à coups de petits verres.

Carvajan, froid, méthodique, actif et exact, se mit à parcourir le canton, à visiter les fermiers, à avancer de l'argent à ceux qui étaient embarrassés, prenant pour gage les récoltes sur pied. Il jeta ainsi les premières bases d'une banque agricole, dont il devait plus tard tirer, au point de vue financier et politique, un sérieux parti. Au commencement de la quatrième année, le père Gâtelier mourut.

Tous ceux avec qui il avait trinqué suivirent son convoi : il y eut foule. Sa fille, arrivée le matin même de l'inhumation, descendit rue du Marché. Elle parut aux côtés de Carvajan à l'église, vêtue de noir, cachée sous un voile de crêpe qui empêchait de voir son visage. Après la cérémonie, elle rentra rue du Marché, et partit le soir, après être restée enfermée avec Carvajan pendant toute la journée. Le lendemain, le peintre en bâtiment de La Neuville fut appelé, reçut l'ordre de gratter l'ancienne enseigne de la maison et, au lieu du nom de Gâtelier, d'y mettre celui de Carvajan. C'est ainsi que la ville apprit que le commis devenait patron et prenait la suite des affaires de son maître.

Quelle convention avait été passée par Édile? Quel accord avait été conclu entre elle et celui qui l'avait tant aimée? Nul ne le sut jamais. Elle s'éloigna pour

ne plus reparaître. Le bruit se répandit vaguement qu'elle habitait Paris. Des Neuvillois qui se disaient au courant des choses de la capitale racontèrent que le marquis, promptement las de la belle grainetière, l'avait galamment quittée en achetant pour elle un important magasin de lingerie. Édile enfin avait épousé un bureaucrate et vivait heureuse. Telle avait été la bourgeoise conclusion de son roman d'amour. Carvajan se montra triste et pâle pendant quelque temps. Personne n'osa le questionner, quoique la curiosité fût grandement éveillée. Mais ce petit homme sec et anguleux avait une façon de dévisager les importuns qui coupait court à toutes les familiarités.

A compter de ce jour, Carvajan ne vécut plus que pour son ambition et sa haine. Il n'était pas distrait de l'une par l'autre. Elles avaient le même objet, et marchaient de conserve. L'ambition visait à renverser et remplacer le marquis de Clairefont qui avait dans le pays la plus haute influence et la plus grande fortune. La haine se tenait pour satisfaite si ce double résultat était atteint. Un homme, qui dans la vie poursuit ardemment une idée unique, est invincible. Carvajan, doué d'une volonté impérieuse, d'une patience inaltérable, devait subordonner tous les actes de son existence à la lente et sûre préparation de sa vengeance.

Il savait que le résultat entrevu se ferait peut-être attendre pendant de longues années. Mais, impassible, il était résigné à poursuivre sa sape souterraine, jusqu'au jour où un dernier coup amènerait

l'écroulement final. L'éloignement du marquis n'avait point amorti la violence de ses sentiments. Il n'avait qu'à lever la tête pour se souvenir. Il voyait sur la colline le mur blanc de Clairefont. C'était là qu'il était arrivé, après une course haletante, pendant la nuit de la Saint-Firmin, pour reprendre Édile. Dupé si complètement, lui, Carvajan, par ce bambin de marquis! Après dix ans, il en pâlissait encore de colère et d'humiliation.

Il suivit de loin l'existence d'Honoré et vit avec une joie farouche la fortune du gentilhomme s'amoindrir, à mesure que la sienne augmentait. M. de Clairefont, promptement las de son existence joyeuse, était revenu à ses fantaisies scientifiques, et avait commandité différentes affaires industrielles qui ne réussirent pas. Son esprit était plus vif que juste, plus ardent que pratique. Il s'entichait d'une idée, la suivait, la caressait, et, après beaucoup de temps et d'argent perdus, l'abandonnait pour s'éprendre d'une autre. Carvajan, exactement renseigné sur ces coûteuses tentatives, riait amèrement en disant :

— Vous verrez que je n'aurai pas besoin de m'en mêler et qu'il se ruinera tout seul.

Un jour, une nouvelle, qui fit frémir Carvajan d'une sombre joie, se répandit dans le pays. Le marquis était rentré dans son domaine. On avait vu arriver à la gare une voiture armoriée, et du train était descendu un voyageur, ombre effacée du brillant seigneur qui faisait battre les cœurs de toutes les femmes de La Neuville. Carvajan voulut s'assurer par ses yeux de

la présence de son ennemi. Il grimpa la côte de Clairefont, et, de la route, vit les fenêtres du château ouvertes. Il resta longtemps arrêté au bord de la terrasse, plongé dans d'orageuses pensées, et, comme le soir venait, il aperçut dans les parterres Honoré qui marchait lentement. Il eut de la peine à le reconnaître, tant il était changé. La taille autrefois si svelte avait épaissi, la figure fine et charmante s'était empâtée, et les cheveux devenaient rares. C'était encore un gentilhomme de noble et belle tournure ; mais ce n'était plus ce joli garçon avec ses grâces de demoiselle qui le rendaient si séduisant. Carvajan le suivit de ses yeux perçants, et quand il l'eut vu disparaître au tournant d'une allée :

— Oh ! oh ! dit-il, en tendant vers le promeneur un bras menaçant, tu as l'imprudence de revenir à ma portée... Eh bien ! à nous deux !

Et à pas lents il reprit le chemin de la petite maison triste et noire dans laquelle, solitairement, il attisait sa haine.

Le marquis était destiné à étonner les gens de La Neuville. Autant il avait mené autrefois une existence bruyante et folle, autant il mena une vie retirée et laborieuse. Il s'occupait avec assiduité d'améliorer ses terres et d'exploiter ses bois. Il paraissait avoir sur toutes choses des idées particulières, car il transformait en herbages la plus grande partie des réserves du château, et montait une laiterie modèle. Au milieu des futaies de Clairefont il installait une scierie, et commençait à pratiquer d'importants abatis. On le

voyait inspecter ses travaux, et il ne paraissait jamais plus heureux qu'au milieu des ouvriers. Il appliquait aux procédés de sciage toutes sortes de perfectionnements de son invention, ne craignant pas de mettre la main à l'ouvrage quand les appareils ne fonctionnaient pas. Il passait le reste de son temps dans une tourelle remplie d'instruments de physique et où il avait fait construire un fourneau pour les expériences de chimie. Il vivait là, éclairé par le jour coloré qui traversait les vitraux anciens des larges fenêtres, comme une sorte de docteur Faust. Un domestique s'étant un jour cruellement brûlé les mains avec une fiole d'acide, il avait donné la tâche de ranger le laboratoire à un seul valet de confiance, qui l'avait suivi dans tous ses voyages et lui était fort dévoué.

Des récits extraordinaires couraient sur ce cabinet devenu mystérieux. On disait que le marquis défendait qu'on y pénétrât, parce qu'il s'y livrait à des expériences magiques. Quelquefois, le soir, les vitres de la tourelle s'illuminaient de fantastiques clartés et, de loin, les passants voyaient avec terreur flamber ces lueurs dans la nuit.

Il avait sans doute trouvé un secret pour engraisser ses champs et fertiliser ses prairies, car depuis qu'il s'occupait de culture, ses récoltes étaient incomparables. Ses fermiers disaient avec envie :

— Notre maître a de beaux blés et de riches fourrages, mais il sait à combien ils lui reviennent... Ses engrais ne sont pas connus, mais ils coûtent gros, et peut-être bien qu'ils ne sont pas catholiques... Marchez !

Carvajan, qui ne croyait pas aux diableries, comprit promptement le parti qu'il pouvait tirer de la conduite nouvelle du marquis. Dans les tournées incessantes qu'il faisait en cabriolet, aux quatre coins de l'arrondissement, il disait aux cultivateurs :

— Eh bien! mes bonnes gens, vous avez un concurrent inattendu. M. Honoré fait de l'élevage et envoie du lait au marché. Il a les moyens de travailler en grand... Vous n'avez qu'à bien vous tenir: les prix vont certainement baisser... Car cet homme, n'est-ce pas, il n'a pas besoin de ça, et il vendra au-dessous du cours...

Sourdement, il excitait le mécontentement. Et déjà il s'était fait un allié de Tondeur, le marchand de bois, qui ne pouvait voir avec tranquillité M. de Clairefont scier lui-même ses chênes séculaires, et les envoyer directement aux grands chantiers de la marine, pour les constructions de la flotte et les travaux des ports.

Le cheval de bataille de ce madré compère était la machine à vapeur que le marquis employait. Sur ce chapitre-là, au cabaret, il ne tarissait pas :

— Comment, nous autres, malheureux, nous n'avons que nos bras pour vivre, et voilà ce richard qui supprime le travail en se servant d'outils qui marchent tout seuls !... Les journées des scieurs, qui se payaient trois francs, ne valent plus que quarante sous... Dame ! je trouve des hommes tant que j'en veux... Il y a plus d'ouvriers que d'ouvrage...

L'usine à vapeur, avec des scies de l'invention d'Honoré, coûtait cher, loin de rapporter. En abaissant

le prix des salaires, le marchand de bois atteignit ce double résultat de faire un tort moral considérable au marquis et de gagner beaucoup d'argent.

Cependant, malgré tout ce que Carvajan et sa clique pouvaient dire, la popularité du châtelain était encore solide, et l'œuvre de destruction entamée ne devait pas s'accomplir en un jour. En 1847, aux élections pour le conseil général, M. de Clairefont s'étant porté, soutenu par les comités royalistes, réunit une forte majorité et battit haut la main Zéphyre Dumontier, le grand meunier de la vallée, qui représentait le parti républicain.

La campagne électorale avait été très chaude, et Carvajan s'était si rudement démené en faveur de l'adversaire d'Honoré, que la fille du meunier en avait été toute saisie. Ce que le jeune homme faisait par haine, elle crut qu'il le faisait par amour. Carvajan était trop pratique pour ne pas profiter des avantages que l'imagination de la demoiselle lui donnait. Et, six mois plus tard, il l'épousait avec cent mille francs de dot.

L'année suivante, le marquis se maria à son tour. Il fit, tout à l'opposé de son père qui avait fait un mariage d'argent, un mariage d'amour. Il épousa la fille cadette du baron de Saint-Maurice, son voisin de campagne, vieux gentilhomme de grandes manières et de petite fortune, très entiché de sa noblesse, et qui avait transmis ses idées aristocratiques à sa fille aînée, Mlle Isabelle. La nouvelle marquise, simple et douce nature, donna à son mari deux enfants, Rob er

et Antoinette, et fut, pendant sa trop courte existence, l'ange du foyer de famille. En partant à trente-cinq ans, elle emporta avec elle toute la sagesse de la maison, et laissa Honoré livré à sa manie inventive, devenue plus aiguë et plus coûteuse avec l'âge.

Robert avait treize ans et Antoinette dix quand ils perdirent leur mère. Ils ne trouvèrent, pour la remplacer, qu'un père absorbé par des utopies scientifiques, et une vieille demoiselle, leur tante, masculinisée par le célibat et en arrière de cinquante ans sur les idées courantes. Mlle Isabelle avait abandonné le petit château de Saint-Maurice et était venue s'installer à Clairefont. Et, pendant que son beau-frère passait sa vie à faire des découvertes admirables en théorie, mais ruineuses dans la pratique, elle mettait sa jeune nièce à cheval, faisait le coup de fusil dans le parc avec son neveu, étonnant les gens par son ton décidé, ses théories tranchantes et sa verve gauloise. C'était, au demeurant, la plus honnête femme du monde, et, d'ailleurs, si laide, qu'on n'aurait pu concevoir auprès d'elle l'ombre d'une mauvaise pensée. Ignorante, à dire que Henri IV était fils de Henri III, et d'une sensibilité brusque qui tenait du grognard. Elle avait presque de la barbe, et, si quelqu'un se fût oublié à l'appeler madame au lieu de mademoiselle, eût été capable de lui frotter les oreilles. Jamais tant de barbarismes ne tombèrent d'une bouche humaine. Elle disait couramment :

— Mon neveu monte à cheval comme un « bucentaure ».

Le marquis avait essayé de lui raconter l'éducation d'Achille, les leçons du centaure Chiron, et de lui faire saisir la différence qu'il y avait entre un homme-cheval et la galère des doges de Venise. Elle lui avait répondu tout net :

— Mon cher, laissez-moi tranquille avec vos « brouillaminis » ; chacun parle à sa manière, et je ne suis pas sûre que la vôtre soit la bonne. L'essentiel est qu'on m'entende et, jusqu'à présent, votre fils et votre fille ont compris ce que je voulais leur dire. Pour le surplus, bonsoir ! Nos pères n'en savaient pas si long, et de leur temps les choses allaient au mieux. Tandis qu'aujourd'hui c'est un vrai « capharnaüm »!...

La tante Isabelle avait eu sur le caractère de son neveu Robert une influence fatale. Elle avait choyé le jeune comte, dès son enfance, avec une rude tendresse, lui donnant à penser que le monde avait été créé pour l'agrément spécial des Clairefont et des Saint-Maurice, et que les êtres vivants quelconques, qui apparaissaient à sa surface, étaient les humbles serviteurs de ces deux nobles familles.

Robert, beau et aimable garçon, haut en couleur, doué d'une étonnante paresse d'esprit et d'une prodigieuse activité de corps, fit honneur à l'éducation que lui avait donnée sa tante Isabelle, et se révéla le plus ardent chasseur, le plus solide buveur, le plus hardi coureur de filles du département. Quelque chose de la mâle et brutale grandeur des mœurs féodales était en lui. Et la vieille demoiselle de Saint-Maurice disait avec orgueil à son beau-frère, quand il

se plaignait de l'inapplication de Robert et de sa turbulence :

— Oui, vous êtes tout ébaubi de ses allures... Vous êtes un Clairefont d'aujourd'hui, vous, et lui c'est un Clairefont d'autrefois !

Quant à Antoinette, en dépit des enseignements tumultueux de la tante Isabelle, elle était devenue une très ravissante, très simple et très moderne personne. Elle ne se montrait point du tout marquise dans ses manières, qui étaient douces et calmes, autant que celles de son frère étaient vives et bruyantes. Elle avait trouvé moyen de s'instruire, en lisant beaucoup, sans pourtant négliger les exercices du corps qui passionnaient la vieille tante de Saint-Maurice.

Elle était de haute taille et merveilleusement faite. Son visage arrondi, au teint frais, était éclairé par des yeux noirs brillants et profonds, ses lèvres fines montraient en s'ouvrant des dents petites et blanches. Elle avait des mains et des pieds exquis. L'expression habituelle de sa figure était gaie et bienveillante. On la sentait bonne et bien portante. C'était comme un beau fruit velouté, sain et savoureux.

Elle avait une adoration pour son père, qu'elle gâtait ainsi qu'un véritable enfant. Seule, dans la maison, elle prêtait attention à ses théories scientifiques. Elle s'appliquait pour les comprendre, n'y parvenait pas toujours, et les admirait de confiance. Elle lui copiait ses modèles, les mettait au net et les rehaussait de teintes à l'aquarelle. M. de Clairefont était alors au comble du bonheur, et cette touchante

admiration qu'il lisait dans les regards de sa fille était pour lui le plus doux des triomphes.

C'était du reste le seul. Nul inventeur plus malheureux dans ses essais n'avait existé. Le marquis, dont le cerveau fécond multipliait les découvertes, n'avait jamais pu obtenir un résultat utile. C'était toujours dans le domaine de l'agriculture qu'il cherchait des applications audacieuses et fructueuses. Audacieuses, elles l'étaient, d'aucuns même disaient folles, mais, fructueuses, elles ne l'avaient pû être, si ce n'est pour les marchands qui vendaient les machines, les matériaux, les produits chimiques, et autres éléments constitutifs très coûteux de ces opérations.

La tante Isabelle s'exprimait librement sur la monomanie raisonnante de son beau-frère. Elle lui disait :

— Vous n'êtes qu'une moitié de toqué... Vous n'avez pas assez de folie pour qu'on ait le droit de vous enfermer, et pas assez de raison pour qu'on puisse vous laisser libre... Avec toutes vos « machinations », vous mangerez votre bien, et, quand tout sera dissipé, ce n'est ni moi ni vous qui en apporterons d'autre! Autrefois, avec une bonne lettre de cachet on vous aurait calmé... Mais aujourd'hui... va te promener... Tout s'en va en « aune de boudin ».

Le marquis riait de ces boutades lancées par la vieille virago d'une voix forte, et se bornait à répondre :

— Ma sœur, un de ces matins, je trouverai ce que je

cherche, et vous serez bien étonnée de me voir faire une fortune qui sera jalousée par les plus grands industriels. Car je conquerrai d'un seul coup la richesse et la renommée.

— Alors, on dira : Clairefont, marchand de ceci, ou fabricant de cela... Belle gloire, en effet ! Vous aviez encore, lorsque vous avez épousé ma sœur, quatre-vingt mille francs de rentes. C'était une admirable aisance... Il fallait vous en tenir là, et pondre sur vos œufs pour doter vos enfants... Mais vous préférez doter la science. Et vous vous laissez duper par des intrigants qui vous vendent très cher des riens qui ne valent pas quatre sous... Vous ne vous préoccupez jamais de l'avenir... Cependant vous avez des ennemis, et vous connaissez le proverbe : « Qui compte sans son autre... »

— Sans son hôte, ma chère sœur, rectifiait doucement Honoré, et, secouant sa tête déjà blanche, il remontait dans sa tourelle, où il se plongeait avec une délicieuse quiétude dans les problèmes qui faisaient sa joie, en attendant qu'ils fissent sa fortune.

En dépit des soucis que la diminution progressive de la situation financière du marquis pouvait causer à son entourage, les habitants de Clairefont étaient heureux. Il n'en allait pas de même dans la maison de Carvajan, malgré l'accroissement notoire de son influence et l'augmentation cachée de sa richesse.

Depuis dix ans, la petite maison de la rue du Marché était restée telle que le père Gâtelier l'habitait.

Le ménage Carvajan s'y était installé, et y avait vécu dans le travail. La fille de M. Dumontier, tombée du haut de ses illusions, et comprenant que son mari ne l'avait épousée que pour son bien, avait pleuré des larmes amères. La maternité avait été sa seule joie, et elle s'y était abandonnée avec une ardeur passionnée. Le petit Pascal fut toute sa vie : son présent et son avenir. Elle oublia ses tristesses en le voyant sourire, et elle se plia à la rude économie de Carvajan en pensant que son fils, un jour, serait plus riche.

Pascal grandit dans cette vieille maison, basse, étroite et noire, tremblant devant son père, ce terrible homme, au teint basané, au nez tranchant et aigu, aux yeux orange, ronds et brillants comme des louis d'or. Derrière cette silhouette menaçante apparaissait la pâle et triste figure de sa mère, dont le doux regard réchauffait son cœur, et dont les tendres paroles éclairaient son esprit.

Ils vivaient, elle et lui, dans une chambre aux boiseries foncées, dont l'unique fenêtre conservait de vieux carreaux verdâtres, et sur l'appui de laquelle, dans une grande caisse, poussaient des giroflées et des œillets. Pascal jouait devant cette fenêtre, seul coin lumineux et gai de ce logis sombre. Et la mère avait ainsi à la fois sous les yeux son enfant et ses fleurs.

Carvajan ne paraissait qu'à l'heure des repas. Quand il ne courait pas les routes, il se confinait dans son cabinet, situé au rez-de-chaussée, et dans lequel, les jours de marché, les cultivateurs gênés.

en quête d'un emprunt, apportaient à leurs gros souliers un échantillon des boues de toutes les communes du canton. Le lourd marteau de la porte, poussé par des mains impatientes, retentissait sourdement dans le vestibule, et le pas traînant de la servante allant ouvrir glissait sur les dalles.

Quelquefois un bruit de discussion violente montait jusqu'au premier étage, promptement arrêté par la voix âpre et coupante de Carvajan. Les portes claquaient en se refermant. Pascal curieux avançait alors la tête au dehors, par la fenêtre, entre deux tiges fleuries, et voyait le long de la rue du Marché s'éloigner le visiteur, la tête basse, les épaules pliées, comme écrasé. Quelquefois, arrivé au coin de la place, l'homme se retournait, montrait une figure irritée et un poing menaçant. Un jour, un paysan, devant la maison même, avait crié :

— T'as mes vaques, t'as ma terre. Te faut-il core ma peau, mauvais usurier?

L'enfant avait sept ans : il était resté songeur, sentant que c'était une injure qu'on avait adressée à son père, mais n'en comprenant pas la signification. Il avait conservé ce mot profondément gravé dans sa mémoire, le tournant et le retournant, pour tâcher d'en découvrir le sens et la valeur. Dans son imagination hantée il était arrivé à se faire de l'usurier une image effrayante. Il se le figurait sous la forme d'un de ces géants noirs et féroces des contes de fées qui terrorisent les innocents et, les faibles. Il en rêvait la nuit, et voyait ce monstre terrible avec le visage de

son père. Un jour il n'y tint plus, et, après avoir hésité longtemps, il se hasarda à dire à sa mère :

— Qu'est-ce que c'est donc qu'un usurier?

Sous le regard clair de l'enfant, la pauvre femme pâlit. Elle resta un instant silencieuse, puis elle répondit :

— A propos de quoi me demandes-tu ça?

Pascal raconta la scène à laquelle il avait assisté. Mme Carvajan baissa un instant sa tête pensive, puis :

— Ne répète jamais ce mot-là, mon chéri... Ceux qui ne sont pas heureux sont facilement injustes, vois-tu... Cet homme s'en allait probablement d'ici sans avoir obtenu ce qu'il espérait, et il s'en prenait de sa déconvenue à ton père... Mais sois-en sûr, si Carvajan est quelquefois dur en affaires, c'est un homme scrupuleusement honnête... Enfin, c'est ton père : tu dois le respecter et l'aimer...

En faisant cette affirmation, sa voix tremblait un peu, et elle avait les larmes aux yeux.

Cette scène s'était gravée dans la mémoire de Pascal. Plus tard il en comprit la redoutable signification.

La lutte sans merci engagée par son père contre le marquis de Clairefont lui avait échappé pendant toute sa jeunesse. L'âme murée de Carvajan gardait bien ses secrets. Il n'avait jamais confié à personne ses espoirs de vengeance. Il travaillait sourdement à les réaliser. On ignorait le but vers lequel il tendait, à travers les années, avec une patience d'araignée qui tisse sa toile mortelle. On voyait les moyens dont il usait et c'était assez pour faire peur.

Pascal, envoyé par son père au collège d'Évreux, y avait commencé ses études. Puis, la fortune de Carvajan augmentant chaque jour, l'instruction reçue en province avait paru insuffisante, et jusqu'à vingt ans l'héritier présomptif avait vécu à Paris.

Il avait passé tous ses examens, fait son droit, et n'était rentré à La Neuville qu'avec le titre de licencié. Il était un homme alors, et son esprit savait comprendre ce que ses yeux voyaient. Rien ne lui parut changé dans la maison de la rue du Marché. Elle était toujours noire et basse, les mêmes allées et venues y laissaient leurs traces de boue et leurs grondements de discussions. Tout avait vieilli : le prêteur et les emprunteurs; mais le commerce de l'argent se faisait comme par le passé. Les visages grimaçaient de colère, et les bouches se crispaient pour lancer un mot qu'elles retenaient maintenant, car Carvajan était un homme à ménager. Et ce mot était le mot du passé, qui serait celui de toute la vie : usurier!

La manière de vivre de Carvajan n'avait point varié. Il avait pour tout domestique une servante, travaillant comme un cheval. Mme Carvajan s'enfermait, silencieuse et triste, dans sa chambre, comme avant le départ de Pascal. Elle avait des cheveux gris : c'était tout le changement. Elle eut, en reprenant possession de son fils, un moment de vive joie. Mais cette joie fut courte. Il parut certain, dès les premiers jours, que l'entente ne s'établirait pas facilement entre Pascal et son père. Et pour qui connaissait Carvajan, cette situation était grosse d'orages.

Au bout de vingt-quatre heures, concédées par lui aux épanchements maternels, le chef de la famille fit appeler son héritier dans le cabinet du rez-de-chaussée. Pascal l'y trouva se promenant d'un pas tranquille.

— Mon garçon, dit le père en s'arrêtant brusquement, te voilà revenu dans ma maison et je suis heureux de t'y voir. Tu as fait de bonnes études, et tout porte à croire que tu n'es pas une bête. Je pense donc que tu as l'intention de t'occuper... Tu es avocat de ton métier, et nous avons ici un tribunal... Ceux qui y plaident sont des ânes... Tu n'auras donc pas de peine à t'y montrer supérieur. Je suis en mesure de te former rapidement une belle clientèle... Es-tu disposé à entrer dans cette voie?

Et comme le jeune homme inclinait la tête sans répondre.

— Oui? Tu vas donc réclamer ton inscription au barreau de La Neuville, et, pour commencer, tu m'étudieras ces quelques affaires...

Il prit sur son bureau une pile de dossiers, en chargea les bras de son fils, et lui donnant une tape amicale sur l'épaule :

— Tu peux m'être très utile, si tu veux comprendre les choses, et je te ferai gagner de l'argent...

Pascal s'enferma pendant toute la journée et se plongea dans les paperasses. Il fut promptement édifié. Ce que son père appelait « les choses », c'était l'art d'exploiter son semblable avec une habileté surprenante. Tout se passait sur les marges du Code. Et, pour

les cas difficiles, il y avait des intermédiaires qui endossaient la responsabilité et laissaient à Carvajan .es bénéfices. Dans aucune de ces affaires le banquier n'était en nom. Toujours on lui avait cédé la créance, et il n'était que tiers porteur. Toute la pratique du système des hommes de paille défila sous les yeux stupéfaits de Pascal. Il jugea dans cette seule journée, et irrévocablement, son père. Il resta la tête penchée sur le fatras judiciaire, qui venait de lui révéler si lamentablement la vérité, et rêva. Tout le passé brusquement évoqué reparut devant lui. Il se rappela les malheureux qui sortaient de la petite maison, avec des airs de victimes égorgées. Il entendit de nouveau les discussions où éclataient des mots violents, il revit les figures convulsées, les poings levés vers le toit paternel, et, à son oreille, le mot infâme retentit encore : Usurier! Était-il donc le fils d'un tel homme, lui qui sentait dans son cœur bouillonner tous les sentiments généreux, lui qui aimait le bien, le vrai et le beau? Allait-il donc devenir son complice? Allait-il le couvrir publiquement de son autorité, le défendre de sa parole, et apporter l'aide de son savoir à l'œuvre basse de la spoliation des faibles? Non! jamais!

Il se leva et, tout pâle à la pensée d'oser refuser la tâche que son père lui avait confiée, il ouvrit la fenêtre et rafraîchit dans l'air du soir son front brûlant de fièvre.

La nuit tombait sur La Neuville, le silence s'étendait sur les rues désertes. Le ciel s'empourprait des

derniers rayons du soleil descendu à l'horizon. Une cloche d'église se mit à tinter dans l'éloignement, faible et mélancolique, et il sembla au jeune homme que c'était le glas de son innocence qu'elle sonnait. Il se dit que tout était fini pour lui dans la vie, qu'il n'y trouverait plus jamais un seul instant de bonheur. Et, glacé jusqu'au fond du cœur, il pleura amèrement.

La voix de la servante le tira de son engourdissement :

— Monsieur Pascal, on vous attend pour dîner...

Il frémit à la pensée d'aborder son père. Il le fallait, cependant : il se trouvait, par son honnêteté, acculé à une situation sans issue. Il descendit dans la salle où ses parents étaient déjà réunis devant la table, sur laquelle fumait la soupe. Son air abattu frappa sa mère : elle dirigea vers lui des regards inquiets. Carvajan se frotta les mains, avec un bruit sec, et, riant :

— Voilà un garçon qui a la mine d'avoir travaillé... C'est bien !... Dînons !...

Le repas fut silencieux. Pascal mangeait, absorbé, roulant des arguments défensifs dans sa tête. Mme Carvajan baissait tristement le front avec la prescience d'un orage. Carvajan dévorait. Quand le dîner fut terminé, il dit à sa femme avec un accent qui n'admettait pas de réplique :

— Ma bonne, tu peux monter chez toi. Nous avons à causer, Pascal et moi...

Il emmena le jeune homme dans son cabinet, s'assit devant son bureau, et là, le regard aigu, la voix tranchante :

— Eh bien ?

Pas de préambule, pas de précaution, pas d'hésitation : il allait droit au fait, tout de suite. Et il fallait répondre sans tergiverser à ce terrible « eh bien ? » qui contenait tant de tempêtes. Pascal prit son grand courage : il s'affermit sur ses jambes tremblantes, et, la bouche sèche, la voix changée :

— Eh bien ! mon père, à vous dire vrai, ces affaires me paraissent déplorables. Je les ai étudiées à fond... Il n'y aurait que fâcheuse opinion à récolter en en poursuivant l'exécution rigoureuse, et si je me permettais de vous donner un conseil, ce serait de transiger pour éviter des débats publics...

Carvajan ne répondit pas. Les lignes de son visage se durcirent, il fit entendre un sifflement ironique, et, se levant tranquillement :

— Mais, mon garçon, j'ai avancé des fonds, moi... Il faut que je rentre dans mes débours... Je ne crains pas la lumière... Je me vois dans la nécessité, à chaque instant, d'exproprier des débiteurs qui ne s'acquittent pas... Ces brutes de paysans ont la rage d'emprunter plus qu'ils ne peuvent rendre... Ceux qui n'ont pas de terre me donnent leurs récoltes en garantie... Mais, mon cher, c'est le crédit agricole, ça... Sans moi ils n'auraient pas de quoi payer leurs propriétaires... Crois-tu que je vais leur faire cadeau de mon argent? Eh ! sacrebleu, après tout, je ne suis pas un philanthrope : je suis un homme d'affaires... Il me faut à l'échéance des espèces ou des grains... Mais tu me laisses parler là, avec tes airs d'innocent. Tu com-

prends la question aussi bien que moi!... Vois-tu : il ne faut pas juger les choses en théorie... avec des idées d'école... Il faut voir la pratique... Veux-tu que je te montre le fond du sac?... Eh bien ! ces gaillards-là, sur qui tu t'apitoies, ils me roulent... Et ces marchés qui t'effraient, en fin de compte... j'y perds !

Il lança ces mots avec un accent de conviction si admirable que son fils ne trouva pas une parole à répondre... On le roulait! C'était lui, Carvajan, qui était la victime, et ses débiteurs le spoliaient! Le banquier fit quelques pas, puis, se posant de face et regardant son fils jusqu'au fond des yeux :

— En résumé, il n'y a qu'un mot qui serve. Veux-tu te charger de mes affaires?

Pascal hésita pendant une seconde, puis le rouge lui monta au visage, et, nettement, il répondit :

— Non.

— Ah! ah! fit sur deux tons Carvajan, tu es un gaillard qui ne mâches pas les paroles... Mais comptes-tu que je vais te nourrir ici à ne rien faire?

— Je m'occuperai, mon père, ne craignez rien... Et je vous supplie de ne pas me contraindre.

— En ai-je manifesté l'intention? fit rudement Carvajan... Crois-tu que j'aie besoin de toi? J'aurais été heureux de t'associer à mes opérations, et de te faire profiter de mon expérience. Tu fais le dédaigneux et prétends te suffire avec tes propres forces. Il est possible que j'aie engendré un aigle... Mais, jusqu'à preuve contraire, je pense que tu n'es qu'un oison... Bonsoir, mon garçon : tu poses pour l'homme

à préjugés. Nous verrons ce que cela te rapportera dans la vie...

Il ouvrit la porte, fit signe à son fils de sortir, et, sans rien ajouter, s'enferma dans son cabinet. Resté seul, il marcha pendant quelque temps en silence, la figure gonflée par l'agitation. Enfin il s'arrêta et, frappant sur son bureau avec violence :

— Comme il m'a carrément rompu en visière ! s'écria-t-il. Un marmot de vingt ans qui se permet de critiquer son père ! Eh ! sacrebleu ! je l'ai laissé libre... C'est la première fois que je supporte la résistance... Ma parole d'honneur, je crois qu'il m'a interloqué !...

Il agita la tête, resta pensif un instant, puis, avec un demi-sourire :

— C'est égal, il sait ce qu'il veut : c'est un Carvajan !

C'était un Carvajan, mais de la bonne espèce, avec toute l'énergique résolution, toute l'ardeur enflammée de sa race, appuyées sur un fond de scrupuleuse honnêteté. Il tint parole et se fit inscrire au barreau. Il exerçait à peine depuis un an que sa réputation était faite, et qu'on l'envoyait plaider à la Cour de Rouen, contre les vieux routiers de la basoche normande. Il parlait avec une clarté et une élégance remarquables, et, s'échauffant aussitôt qu'il en trouvait l'occasion, il atteignait souvent à la véritable éloquence. Les magistrats l'écoutaient avec étonnement, sans distraction et sans sommeil. Et cette attention qu'il savait leur imposer profitait à ses causes.

L'éclat inattendu que jeta Pascal produisit sur son

père un double résultat : il fut flatté et il enragea. Il se rendit compte de l'influence que le jeune homme devait rapidement acquérir, et il comprit qu'il lui échappait définitivement. Pascal médiocre, que lui importait? Il l'eût gardé chez lui, avec une dédaigneuse indifférence, lui donnant la pâtée et la niche. Mais Pascal supérieur, n'était-ce pas exaspérant de ne pouvoir s'en servir?

Quel instrument dans les mains d'un habile homme, et comme on serait promptement maître de l'arrondissement! La seule chose qui lui manquât, à lui, c'était le don de la parole. Il concevait, il n'énonçait pas. La destinée lui donnait un fils qui pouvait être la voix de son intelligence, elle ajoutait cet appoint inespéré à toutes les faveurs qu'elle lui avait déjà faites. Et il se trouvait que cette voix était indocile, ne voulait point répéter les arguments qu'on lui soufflait, que cette esclave se mettait en révolte.

Il ne s'agissait plus pour Carvajan de faire étudier à Pascal des dossiers d'affaires véreuses. Son ambition avait grandi avec le talent de l'avocat. Il fallait combattre le marquis sur le terrain politique, s'emparer de l'opinion, la retourner, et assurer son élection à lui, Carvajan, qui, une fois lancé dans le plein courant des intrigues, saurait bien arriver vite et haut.

Mais comment prendrait-il de l'ascendant sur son fils? Il ne lui avait jamais témoigné de tendresse, il l'avait laissé grandir, sans essayer de pénétrer dans son cœur. Et maintenant il était trop tard. Un dernier moyen d'action lui restait cependant, très sûr et très

puissant : l'affection que Pascal avait pour sa mère.

La pauvre femme était depuis quelques années fort souffrante. Elle allait s'affaiblissant, sans faire entendre une plainte. Le retour de son enfant avait été pour elle une joie profonde. La maison vieille et sombre s'était éclairée et rajeunie. Carvajan lui-même paraissait moins bourru et plus souriant. Il avait de subites effusions qu'on ne lui connaissait pas. Il restait dans la salle, le soir, après le dîner, et causait avec une verve narquoise. Visiblement il voulait plaire. Le loup-garou s'apprivoisait lui-même. Et la mère et le fils, tout en bénéficiant de cet état nouveau, se demandaient avec trouble quelle arrière-pensée cette amabilité servait à dissimuler. Un matin, Carvajan entra dès l'aube dans la chambre de sa femme, s'informa de sa santé, lui donna une petite tape amicale sur la joue, et, s'asseyant sur le pied du lit :

— Veux-tu que nous causions, ma bonne ? J'ai besoin de ton concours pour une négociation délicate. Si tu fais ce que je vais te demander, je t'en saurai un gré infini... Et il suffira que tu le veuilles pour que cela soit.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda la mère qui pâlit et ressentit un violent pincement au cœur.

— De ton garçon...

— Que lui est-il arrivé ?

— Rien, rassure-toi... Il n'est pas question du présent, mais de l'avenir... Je m'en préoccupe pour lui... C'est un sujet remarquable, et tu as bien travaillé, en me le donnant... Il peut prétendre à tout...

Mais il faut préparer les choses de loin quand on veut réussir, et c'est là ce qui m'amène... Vous bavardez beaucoup tous les deux... Tu devrais lui donner des conseils sérieux, au lieu de l'entretenir de fadaises... Il y a une grande place à prendre dans le pays pour qui saura tirer parti des idées nouvelles... Les républicains se démènent... C'est avec eux qu'il faut se mettre. Entreprends donc Pascal sur ce sujet-là... Et tu me diras ce qu'il en pense. Sois adroite... et si tu réussis tu n'auras pas à le regretter... C'est moi qui te le déclare...

Ayant ainsi dévoilé ses idées secrètes, il changea de conversation, cajola sa femme pour la disposer à bien faire ce qu'il lui demandait, puis sortit. Il attendit quelques jours, surveillant les physionomies de la mère et du fils, guettant leurs mouvements pour surprendre quelques signes d'intelligence. Il ne découvrit rien. Ils étaient l'un et l'autre comme tous les jours. Au bout d'une semaine, pendant laquelle cet homme, habitué à dissimuler et à attendre, fut dévoré d'impatience, il se décida à interroger. La réponse ne fut point telle qu'il l'espérait. Pascal n'avait aucune ambition politique et répugnait à se jeter dans les agitations.

Carvajan écouta ce que sa femme lui disait, en proie à une rage violente qui lui coupait la respiration. Il lui sembla que, dans sa tête devenue dure comme de la pierre, son cerveau était comprimé. Il sentit ses idées tourbillonner avec une vertigineuse rapidité. Il resta un moment à regarder machinale-

ment ses mains qui tremblaient. Puis, poussant une terrible exclamation, il éclata :

— Est-ce que vous croyez que vous allez vous moquer de moi plus longtemps? Toi et ton fils vous m'obéirez, ou vous sortirez d'ici. Je suis le seul maître : personne ne m'a jamais résisté, et ce morveux me tiendrait tête! Je le mettrai au pas... Entends-tu, madame Carvajan?... Je lui couperai la crête, à ton coq. Et nous verrons s'il chantera aussi haut... Ah! tonnerre! Un bambin, du nez duquel il sortirait du lait si on le pressait. Et qui veut jouer avec papa! Malheur à lui!... Je le chasserai de la maison... et tout le pays saura qu'il m'a manqué!

Il parla ainsi pendant longtemps, répandant sa colère en paroles violentes. Il terrifia sa malheureuse femme qui, prise de fièvre, dut se mettre au lit. Le lendemain son état parut grave, et, au bout de la semaine, elle était à toute extrémité.

Son fils ne quittait pas sa chambre et la soignait avec un dévouement passionné, écoutant, plein d'horreur, les divagations du délire pendant lequel sa mère répétait toutes les menaces de Carvajan. Un soir, elle reprit connaissance, et posant une main glacée sur le front de Pascal qui s'était agenouillé près de son lit :

— Nous allons nous séparer, mon cher petit, murmura-t-elle. Ah! c'est une grande douleur pour moi... Je t'aime tant!... Nous avons eu des chagrins, dans ces derniers temps... Il faut ne point t'en souvenir... Ne fais jamais de peine à ceux qui sont autour de toi... La plus grande satisfaction sur la terre, vois-tu, c'est d'être bon...

Elle eut une faiblesse, et pâlit, comme pour mourir. Elle revint cependant à elle, et fit demander son mari. Elle lui parla, sans que son fils retiré auprès de la fenêtre, où fleurissaient toujours les plantes préférées, pût entendre ce qu'elle disait. Carvajan, le visage sombre, écoutait, muet. Enfin elle fit un signe impérieux auquel il répondit en faisant oui, de la tête. Les traits de la mourante s'illuminèrent de joie. Elle se laissa aller en arrière avec soulagement, comme si elle avait été débarrassée d'un poids écrasant. Elle appela Pascal, et lui dit :

— Embrasse ton père devant moi...

Le jeune homme, bouleversé par la douleur, se jeta avec effusion dans les bras de son père, et lui donna deux chauds baisers que celui-ci rendit d'une lèvre glacée. Sa sécheresse de cœur lui faisait la bouche plus froide que celle de la mourante. Puis Mme Carvajan ordonna à son fils de se retirer et resta seule avec le notaire. Le soir, sa fin parut tout à fait proche. Elle rompit le silence qu'elle avait gardé jusque-là, et murmura à l'oreille de Pascal :

— J'ai laissé à ton père tout ce dont la loi me permettait de disposer... Je sais que tu es en état de faire ta fortune toi-même... Et puis c'était le seul moyen de t'assurer la paix... Carvajan est un homme terrible... Ne te heurte jamais à lui... L'abandon de ton héritage sera le prix de ta liberté... Pardonne-moi de t'avoir dépouillé... Sois bon dans la vie... Il faut être bon...

Ce fut en prononçant ces douces paroles qu'elle

mourut. Pascal lui ferma les yeux, se pencha pour l'embrasser, et, grave :

— Sois tranquille, mère, ma part d'héritage, ce sera ta bonté...

Et comme si, au seuil de l'éternité où elle entrait, la morte eût entendu cette promesse suprême, son front pâli rayonna, et ses traits resplendirent d'une céleste beauté.

Le lendemain des obsèques, Jean Carvajan appela son fils dans le cabinet témoin de leur premier désaccord, et, la voix sèche :

— Mon garçon, le malheur qui vient de nous atteindre, dit-il, va modifier certainement notre existence. Je désirerais, avant de prendre une résolution, connaître tes projets.

— Mes projets sont fort simples, mon père : si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je quitterai la Neuville...

— Tu es libre, répondit Carvajan, dont le front se plissa au souvenir cuisant de ses espérances déçues.

— C'est bien... Alors je partirai demain

— Quand tu voudras revenir... ma maison te sera ouverte.

— Je vous remercie.

Pas une parole de plus ne fut échangée entre eux.

Le lendemain Pascal s'éloigna, laissant dans la petite maison de la rue du Marché Carvajan seul avec sa haine.

III

En quittant Pascal sur le plateau qui domine la vallée de La Neuville, M[lle] de Clairefont avait pressé l'allure de son cheval. Elle était désireuse de s'éloigner de cet homme qui, au premier abord, lui avait été sympathique et dans lequel, avec ennui, elle venait de découvrir un Carvajan. Elle eût voulu le chasser de sa pensée comme elle venait de l'éloigner de sa personne, mais, malgré elle, le visage de son compagnon de route, avec son large front, ses yeux clairs et sa bouche sérieuse lui apparaissait obstinément. Elle se disait : Il a pourtant la physionomie d'un homme loyal et sincère, et voilà qu'il est le fils d'un scélérat. Elle fit cette concession étrange : Peut-être est-il très bon néanmoins, et très honnête... Mais, s'élevant aussitôt contre cette indulgence inexplicable : En somme, ce n'est pas probable. Bon chien chasse de race. D'ailleurs il a eu l'air penaud et confus quand il a su qui j'étais... Et il a baissé la tête... D'où vient-il, celui-là, pour nous faire du mal ?

Un Carvajan, pour Antoinette, ne pouvait avoir

d'autre but dans la vie que de faire du mal à des Clairefont. Hélas! du mal, en restait-il à leur faire ? Quel coup nouveau pouvait-on porter à cette famille qui, dans sa décadence progressive, était arrivée à une pauvreté voisine de la gêne? Et, avec une profonde mélancolie, la jeune fille, qui n'avait que vingt-trois ans, se reportait dans le passé et marquait les étapes de la ruine lente mais assurée.

Elle revoyait le château luxueux, brillant, animé, comme lorsqu'elle était toute petite. Puis, à mesure qu'elle grandissait, le train de maison diminuait, les chevaux se faisaient moins nombreux dans les écuries, les domestiques plus rares; le mobilier, usé, restait dans les appartements sans être remplacé. Le nid enfin devenait moins douillet, moins chaud, moins coquet, et elle s'en apercevait, mais, avec la première insouciance de la jeunesse, n'y attachait pas d'importance, jusqu'au jour où, la raison venant à éclairer son esprit plus mûr, elle avait compris que la misère, arrivée aux portes de Clairefont, frappait hardiment pour entrer, et que l'allié le plus sûr qu'elle eût était le marquis lui-même.

On ne pouvait plus rien cacher alors à ses yeux clairvoyants, et souvent, sur la table du large vestibule, elle surprenait les papiers timbrés, déposés le matin même. Elle lisait les glaciales et lugubres formules du grimoire judiciaire, commandement à « mon dit sieur de Clairefont » d'avoir à payer la somme de..., faute de quoi la saisie et la vente. Toujours on payait. Un suprême effort était tenté, on retournait toutes les

bourses, on fouillait tous les fonds de tiroir, et, comme une grappe épuisée que l'on presse pour en extraire la dernière goutte, les vieux restes de l'opulence passée, grattés jusque dans les dorures des murailles, fournissaient la ressource exigée. C'était touchant et navrant à la fois.

L'existence matérielle seule n'avait pas à souffrir de cette diminution continuelle de la fortune patrimoniale. On vivait sur ce qui restait de la terre. La basse-cour fournissait de la volaille, le potager des légumes, et la ferme de la farine, des moutons et des bœufs. On se chauffait avec les arbres du parc, on nourrissait les chevaux avec le foin des pelouses, mais l'argent était toujours rare. Et Mlle de Clairefont faisait ses robes elle-même.

Le marquis, occupé de quelque problème, semblait ne pas se douter de ce dénuement. A vrai dire, il n'en souffrait pas. A compter du jour où Antoinette s'était aperçue des embarras dans lesquels son père avait jeté la famille, tout ce qui avait pu être tenté pour épargner à l'inventeur les tourments d'une situation difficile avait été réalisé par la jeune fille. Elle avait établi autour de lui un blocus de tendresse, et s'était ingéniée à conserver pour elle-même tous les soucis. Elle se montrait maternelle pour ce vieil enfant toujours souriant à son rêve et continuellement enflammé par l'espoir de faire une découverte qui rendrait aux siens le centuple de ce qu'il leur avait pris.

Sur un seul point il avait été impossible de lui

donner complètement le change. Depuis deux ans Antoinette était fiancée à M. de Croix-Mesnil, et de saison en saison elle remettait le mariage. Le jeune baron était un charmant officier, d'une belle tournure, d'un esprit aimable, et dont le père, magistrat éminent, pouvait aspirer aux plus hautes fonctions de l'ordre judiciaire. Cette union, décidée à une époque où le marquis était encore en possession apparente de son domaine, avait paru près de se conclure. Mlle de Clairefont avait accueilli favorablement la demande. Le baron se montrait très empressé auprès de sa fiancée. Les notaires des deux familles avaient eu quelques conférences desquelles il résultait que le futur époux possédait, du chef de sa mère, quarante mille livres de rente en biens-fonds, et la future épouse, trois cent mille francs du même chef, son frère lui ayant fait abandon de sa part. Tout était décidé, prêt, les bans allaient être publiés, quand brusquement Mlle de Clairefont avait changé et, arguant de la mort d'une parente éloignée, avait demandé qu'on ajournât la cérémonie.

La tante Isabelle, chargée d'annoncer au fiancé les résolutions nouvelles d'Antoinette, s'était acquittée de sa mission avec son habituelle rudesse de vieux grognard, mélangée cependant d'une pointe d'attendrissement inusité. En manière de consolation, elle avait dit à Croix-Mesnil :

— Mon cher ami, voyez-vous, ma nièce s'est fourré dans la tête qu'elle ne vous épouserait pas ce trimestre-ci... Il faut en prendre votre parti comme un

brave... Après tout, ce qui est « déchiré »... n'est pas perdu...

Et comme le fiancé, avec une tendre insistance, se plaignait du retard apporté à son bonheur :

— Ne regrettez rien, s'écria-t-elle, avec une émotion qui la fit redoubler de barbarismes. C'est la perfection que cette enfant-là !... Si vous saviez ! Mais vous ne pouvez pas savoir. Enfin, croyez-moi, c'est un ange... Oui, un ange « immatriculé » !

Le baron montra une désolation d'homme du monde, se plaignit dans une juste mesure, et demanda la permission de continuer à faire sa cour, comme par le passé. Ce qui lui fut accordé. Le marquis, lui, manifesta un véritable chagrin de cette semi-rupture, il interrogea sa fille avec insistance, et ne put tirer d'elle aucun éclaircissement. Il la trouva calme, souriante, et répondant à toutes ses questions par ces seules paroles :

— Je suis heureuse auprès de vous... Je veux attendre...

— Mais, ma chère, reprit le vieillard, je serai plus tranquille quand je te saurai mariée... C'est un gros souci pour moi que ton établissement... Que deviendrais-tu si je venais à te manquer?

Antoinette et la tante Isabelle échangèrent un regard, un fin sourire glissa sur les lèvres de la jeune fille, qui, prenant la tête blanche du vieil enfant dans ses mains et la caressant doucement :

— N'ayez point de préoccupation, dit-elle d'une voix attendrie, ce mariage se fera un jour ou l'autre... Ne me pressez jamais.

Elle changea de ton vivement, et, avec une gaieté mutine :

— D'ailleurs, vous savez que j'ai mauvais caractère... étant un peu du côté des Saint-Maurice, et qu'on ne me force point à faire ce que je ne veux pas !

Le marquis se dit :

— Elle me cache quelque chose, et sa tante est au courant de l'affaire... Tout s'éclaircira un de ces matins.

Si l'inventeur, au lieu de poursuivre, dans le vague de sa pensée, le vol de ses chimères, avait tenu ses comptes, il aurait pu rapprocher de la résolution prise par Mlle de Clairefont une échéance de deux cent mille francs, engloutis dans le puits de la Grande Marnière, et il aurait compris pourquoi sa fille ne voulait plus se marier. Mais il n'y eut que l'huissier de Carvajan et la tante Isabelle qui eurent connaissance du généreux sacrifice fait par Antoinette pour empêcher qu'on ne vendît une partie du domaine. La vieille Saint-Maurice, qui avait des idées particulières sur toutes choses, trouva moyen de tirer de l'ajournement imposé à Croix-Mesnil une conclusion consolante pour sa nièce :

— Vois-tu, ma chère, en fin de compte... tu as peut-être eu raison de ne pas épouser à la légère ce jeune dragon. Il ne doit pas t'aimer autant que tu mérites de l'être. Il a été trop calme et trop convenable, en voyant qu'on lui laissait le bec dans l'eau, indéfiniment... Il aurait dû pousser des cris « fanatiques ». Eh bien ! tu l'as vu ? Doux, sucré... une vraie carafe

d'orgeat! Je ne sais pas en quoi on fait les amoureux et les soldats aujourd'hui !

Le marquis, dont les idées ne se fixaient pas longtemps sur le même sujet, avait repris le cours de ses travaux. Mais un soupçon était resté au fond de son cœur, comme un point douloureux, et, périodiquement, il disait :

— Eh bien ! ma fille, et Croix-Mesnil? Quand l'épouses-tu ?

— J'y pense, mon père, répondait Antoinette, avec un tranquille sourire.

Le baron venait tous les deux ou trois mois passer quelques jours au château, chassait avec Robert, se promenait à cheval avec sa fiancée, et repartait sans que rien fût décidé. Dans le pays, on glosait beaucoup sur son compte, on l'appelait ironiquement le fiancé de la semaine des quatre jeudis

Certains chuchotaient :

— S'il n'épouse pas, c'est qu'apparemment il peut faire autrement. Du reste, c'est de tradition dans la famille. On sait qu'autrefois la tante Isabelle a fait ses farces!

Jour de Dieu! Si Mlle de Saint-Maurice avait eu vent de ces propos, quelle algarade, et comme elle eût riposté par des soufflets ! Mais les Clairefont vivaient loin de tout, et la calomnie mourait sur le seuil de leur château morose et silencieux.

Depuis un assez long temps Antoinette, emportée au courant de ses souvenirs, était arrêtée devant les talus blancs de la Grande Marnière. Elle avait tout oublié;

sa singulière rencontre, l'heure qui la pressait; et, laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval, elle restait immobile. A ses pieds les charpentes des puits d'extraction pourrissaient inutiles, les hangars s'ouvraient, vides d'ouvriers, les wagons restaient immobiles entre les rails conduisant aux fours à chaux éteints. Toute cette exploitation, poussée pendant des années fiévreusement, avait cessé. Les immenses travaux commencés n'avaient pas été achevés. Et les amoncellements de calcaire improductif représentaient la fortune de la noble maison, les espérances de bonheur de la jeune fille, la sécurité des vieux jours du père de famille. Tout le passé, le présent et l'avenir, compromis sans rémission. Et pourtant que de fois Antoinette avait entendu le marquis s'écrier, en montrant la colline : Ici est la fortune de la maison!

Il avait fait faire des expériences qui toutes avaient été concluantes : la chaux de Clairefont pouvait défier toute concurrence. Pendant plusieurs années la vente avait été considérable. Mais le marquis, pour perfectionner son outillage, s'était mis à inventer des machines. Il avait expérimenté des moyens de calcination nouveaux. Et dans ses tentatives il avait gaspillé le bénéfice de son entreprise. Toujours le manque de suite dans les idées. La folle du logis s'égarant à la recherche du mieux, quand le bien existait, facile et sûr; le génie diabolique de l'inventeur sans cesse en quête d'un progrès à réaliser. Alors, au lieu de la réussite pure et simple, par le droit et ordinaire

chemin, l'insuccès par des voies détournées et ardues. Et la ruine succédant à la fortune.

Cependant, malgré l'amer désenchantement que lui causaient tant d'échecs successifs, au fond de l'esprit de la jeune fille une dernière espérance fleurissait encore. Elle avait en son père une foi superstitieuse. Elle pensait : Il finira par trouver, comme il le dit si souvent ; et ce jour-là, comme dans un prodigieux conte de fées, les blocs crayeux de la colline se changeront en or.

La cloche qui annonçait le déjeuner sonnant dans le lointain tira Antoinette de ses rêves. Elle donna un coup de cravache à sa monture, partit au galop, et vivement arriva à la grille. Elle secoua sa tête pensive, prit un air riant, traversa la cour immense, entre les pavés de laquelle l'herbe poussait haute, sauta toute seule à terre, ouvrit la porte d'une écurie, et, débridant sa bête, la laissa aller vers la stalle garnie de paille fraîche, puis, retroussant sa longue jupe sur son bras, elle se dirigea, suivie de son chien, vers la salle à manger.

Dans la vaste pièce dallée de marbre rouge et blanc, au plafond décoré de caissons dans lesquels étaient peintes les armes de la famille, aux murs garnis de dressoirs sculptés, dont les tablettes portaient les pièces massives d'une antique argenterie, derniers vestiges du luxe disparu, autour d'une table trop large, quatre personnes assises déjeunaient, servies par un vieux domestique.

A la gauche de M. de Clairefont une place restait

vide, celle de la retardataire ; à sa droite, Mlle de Saint-Maurice, avec sa taille de grenadier, sa figure écarlate de vieille fille couperosée ; en face, le jeune comte Robert, et un personnage long et blême, très chauve, sans un poil de barbe, abritant derrière des lunettes à branches d'or ses yeux au regard indécis.

— Ah ! voilà ma fille, dit avec satisfaction le marquis... Ma chère, je commençais à être inquiet... J'ai fait sonner trois fois la grosse cloche pour t'avertir... Tu étais donc partie bien loin ?

— J'étais allée jusqu'à La Saucelle, mon père, répondit Antoinette en embrassant le vieillard... Les enfants du fermier sont malades et je voulais avoir de leurs nouvelles... Bonjour, ma bonne tante...

— Bonjour, fraîcheur... Viens que je te respire... Tu sens la rosée et les fleurs...

— C'est de vous, tante, qu'il faut dire cela : vous êtes radieuse, ce matin.

— Bon ! bon ! flatteuse, répliqua d'une voix forte Mlle de Saint-Maurice... Je suis radieuse à la façon d'un coucher de soleil !

Et elle épanouit dans un large sourire son visage embrasé.

Antoinette fit le tour de la table, donna en passant une petite tape amicale sur la joue de son frère et, tendant la main au troisième convive qui s'était levé cérémonieusement :

— Enchantée de vous voir, monsieur Malézeau, dit-elle... Je vous prie de m'excuser, je ne savais pas que j'aurais le plaisir de vous trouver ici en rentrant...

L'étude est toujours à sa place? Mme Malézeau se porte bien?

— Choses et gens, Mademoiselle... tout à votre service, Mademoiselle, croyez-le bien... répondit le notaire qui, par un tic invétéré, ponctuait chacun des fragments de ses phrases d'un « Monsieur », « Madame » ou « Mademoiselle », du plus bizarre effet.

— Allons! tout est pour le mieux! conclut la jeune fille. Et, s'asseyant gaiement auprès de son père :

— N'allez rien chercher pour moi, Bernard, dit-elle au vieux serviteur, je prendrai le déjeuner où il en est... Je meurs de faim ce matin...

Elle se mit à manger avec une charmante vivacité de mouvements, un entrain juvénile et robuste qui faisaient plaisir à voir. Son frère la regarda un instant, puis, affectant un air solennel :

— Mademoiselle ma sœur, deux mots maintenant. Tu nous dis que tu reviens de La Saucelle, c'est fort bien. Je t'ai, en effet, vue passer sur le plateau... Mais ce que tu ne nous dis pas, c'est que tu n'étais pas seule...

A ces mots Antoinette devint fort rouge, et leva brusquement la tête...

— Allons, Robert, que signifie cette plaisanterie? s'écria la tante Isabelle. Prétends-tu nous faire accroire que ta sœur se promène sur les routes avec des gens que tu ne connais pas?

— Ma foi, il dit vrai, cependant, interrompit Mlle de Clairefont. Je me suis promenée ce matin pendant plus d'une demi-heure avec un inconnu.

— Quelque mendiant qui t'a suivie jusqu'au château?

— Non pas! C'est tout le contraire d'un mendiant...

— Tu m'intrigues... Est-ce donc un millionnaire? demanda le marquis en souriant.

— Si j'en crois ce qu'on raconte, il pourrait bien l'être, en effet, un jour...

— Eh! là. Vous verrez tout à l'heure que ce sera quelque brigand, qui aura demandé à Antoinette la bourse ou la vie.

— Tante, vous brûlez presque. Car, à cela près qu'il ne m'a demandé ni la bourse ni la vie... c'était le fils de M. Carvajan en personne.

Il y eut un silence. Jamais, depuis vingt ans, le nom de Carvajan n'avait été prononcé sous ce toit, sans qu'il fût l'avant-coureur de quelque malheur.

Le marquis baissa son front devenu sombre, et, à voix basse :

— J'avais oublié que Carvajan eût un fils...

Il jeta sur Robert et sur Antoinette un regard troublé, comme s'il eût craint que la haine du père, transmise au descendant comme un héritage, ne vînt peser sur ses enfants aussi lourde qu'elle avait pesé sur lui. Et, avec une sourde inquiétude :

— Mais comment cette rencontre s'est-elle faite? Ce jeune homme t'a-t-il parlé?

— Oui! mon père, pour me demander son chemin, et très respectueusement.

— Je l'en félicite! murmura Robert, dont les yeux

lancèrent un éclair. Car s'il en avait été autrement...

— J'ignorais qui il était, et je ne songeais guère à m'en informer... Un passant m'avait demandé sa route, qui était la mienne, et je l'avais invité à me suivre... Nous avons cheminé tous deux en silence, et c'est seulement au moment de nous séparer, et en me remerciant, qu'il m'a dit son nom...

— Comment est-il ? interrogea la tante de Saint-Maurice. Est-ce un homme comme il faut, ou un « pétras »... A-t-il la mâchoire de loup de monsieur son père ?

— Il a l'apparence d'un garçon bien élevé, et, quant à sa figure, elle n'est pas déplaisante à voir... Mais, tante, ajouta ironiquement Antoinette, si vous êtes curieuse d'avoir des détails sur l'héritier de la maison Carvajan, M. Malézeau pourra sans doute vous en donner de complets...

— Moi, Mademoiselle ? balbutia le notaire, en portant les mains à sa maigre poitrine avec un geste de protestation...

— Le maire de La Neuville n'est-il pas votre client comme moi ? dit malicieusement M. de Clairefont.

— Oh ! c'est bien différent, Monsieur le marquis, s'écria Malézeau, dont les yeux papillotèrent derrière ses lunettes d'or ; avec M. Carvajan j'ai des relations d'affaires, Monsieur le marquis, mais avec vous, Monsieur le marquis, et votre aimable famille, Monsieur le marquis, oh ! les liens du plus respectueux dévouement...

— Enfin, Malézeau, vous dînez chez le maire ?

interrompit vivement Robert avec un sourire narquois.

— Rarement, Monsieur le comte, le plus rarement possible! dit le notaire, qui parut être au supplice... Vous savez ce que sont les villes de province, Monsieur le comte? Un officier ministériel est tenu à beaucoup de ménagements, Monsieur le comte, sous peine de ne pouvoir exercer sa profession, Monsieur le comte. Les temps sont durs... M. Carvajan, avec sa banque, fait beaucoup d'affaires, Monsieur le comte... C'est une grosse ressource pour une étude comme la mienne... Mais aucune intimité, entre lui et moi, croyez-le bien!...

— Allons! ne faites pas le jésuite, Malézeau! s'écria avec brusquerie la tante Isabelle, dont la lèvre moustachue se plissa dédaigneusement... Vous a-t-on jamais reproché vos accointances avec le personnage? Sommes-nous gens à exciter qui que ce soit contre lui? Avons-nous jamais riposté à ses mauvais procédés autrement que par le dédain?

— Ce n'est peut-être pas, Mademoiselle, ce qui a été fait de mieux, Mademoiselle, murmura le notaire, en jetant autour de lui un regard inquiet... Un peu de résistance aurait pu lui donner à réfléchir, Mademoiselle. Vous lui avez laissé la tâche trop facile... Il ne faut jamais dédaigner son ennemi...

— Voudriez-vous qu'on fît à un tel croquant l'honneur de compter avec lui? reprit avec fougue la tante de Saint-Maurice. Il faut un régime absurde, comme celui que nous subissons, pour que de pareilles

espèces puissent compter... Voilà ce Carvajan qui est maire, à présent!... Autrefois, on n'en aurait même pas voulu comme garde champêtre... Quant à son fils...

— Oh! son fils, Mademoiselle... son fils n'a pas eu beaucoup à se louer de lui... Et s'il a quitté le pays, Mademoiselle, c'est parce qu'il ne voyait pas du même œil que son père...

— Je lui en fais mon compliment, interrompit Robert.

— Il a beaucoup voyagé, Monsieur le comte, il a eu la bonne fortune ou le talent, comme vous voudrez, de se faire bien venir d'un puissant financier dont il est devenu le représentant, Monsieur le comte. On lui a donné à liquider des affaires délicates en Amérique, et il s'en est tiré à son honneur... On le dit, Monsieur le comte, doué d'un remarquable talent de parole, Monsieur le comte. Il a appris, sur le tard, l'anglais et l'espagnol, et il a plaidé, paraît-il, en Australie et au Pérou, des procès devant les juridictions anglaises et péruviennes, Monsieur le comte, avec un succès prodigieux. Il a beaucoup vu, beaucoup appris, et s'est fait en courant, Monsieur le comte, contrairement au proverbe qui dit : Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, une très jolie fortune... Monsieur le comte. Il est, en somme, absolument indépendant, et si vous voulez mon opinion, je ne crois pas, Monsieur le comte, qu'il reste longtemps à La Neuville, Monsieur le comte. Il ne s'entendra pas plus, aujourd'hui, avec M. Carvajan qu'il ne s'est entendu autrefois...

— Il sera donc comme tout le monde... Car ce diable d'homme n'a épargné personne, dit le marquis.

Il resta un instant pensif, puis, avec une grande tristesse :

— C'est un fait singulier que ce Carvajan, qui a pressuré le pays tout entier, soit respecté, et que moi, qui n'ai jamais rendu que des services... je sois honni...

— On ne respecte pas M. Carvajan, dit Malézeau, on le craint, Monsieur le marquis, ce qui est bien différent. Il a une main dans toutes les caisses; et ceux qui pourraient tenter, Monsieur le marquis, de lui résister, Monsieur le marquis, savent qu'il leur en coûterait cher.. .

M. de Clairefont ne répondit pas : il était tombé dans une grave méditation. La sombre figure de Carvajan, appuyé à la petite porte du magasin de Gâtelier, s'était dressée au fond de son souvenir. Il lisait la jalousie, la haine, dans ses regards. Et toutes les désastreuses conséquences de cet antagonisme commencé ce jour-là lui apparaissaient une à une. Quelle lente et constante progression! La désaffection de son entourage, l'hostilité constante des paysans, le mauvais vouloir des fonctionnaires, et tout le monde le fuyant comme un pestiféré. Il avait été mis, lui, l'ancien maître du pays, hors la loi par ce parvenu. Et l'œuvre de rancune, commencée il y avait vingt ans, était presque consommée. De sa fortune, de son influence, il ne restait plus que de

misérables vestiges. Et l'auteur de ce désastre, debout sur les décombres de l'édifice sapé par lui, triomphait, ricanant et cynique. Oui, il en coûtait cher à ceux qui tentaient de lui résister. Nul ne le savait mieux qu'Honoré. Et, avec angoisse, le vieillard se demandait ce que son implacable ennemi pourrait bien essayer de lui prendre maintenant.

Allait-il l'attaquer dans son honneur? Sur ce point-là, cependant, il se croyait invulnérable. On pouvait contribuer à hâter sa ruine par des manœuvres cachées, mais parvenir à souiller son nom, cela lui paraissait impossible. Qu'importait donc? Ne se relèverait-il pas? Une seule découverte, conduite à un résultat pratique, suffirait, et il venait d'inventer un fourneau qui, employé dans les usines, devait faire réaliser des économies immenses. Ce serait pour lui une source de revenus incalculables. Le monde entier deviendrait son tributaire, et il récolterait enfin, après avoir semé pendant toute sa vie. Ils seraient bien étonnés, ceux qui le considéraient comme un insensé. Sa belle-sœur de Saint-Maurice, la première, qui ne croyait pas à ses créations. Et Carvajan, qui, avec sa finasserie de paysan, avait osé entamer la lutte, que deviendraient ses moyens misérables et ses embûches mesquines? Ses filets ne seraient pas assez solides pour retenir la proie qu'il avait convoitée. Il serait écrasé, anéanti, balayé en un instant. On pourrait faire la différence entre le tripoteur aux idées étroites et vulgaires et le savant aux conceptions puissantes et fécondes.

Peu à peu, s'animant à la pensée de cette réussite tant de fois rêvée, le marquis redevint souriant, son front s'éclaircit, il se frotta vivement les mains et, poussant une exclamation joyeuse :

— Nous verrons bien! Allez! mes amis... le petit bonhomme vit encore!

Voyant ceux qui l'entouraient le regarder avec surprise, il rentra en lui-même, reprit, anneau par anneau, la chaîne des idées qui l'avait amené, d'un point de départ navrant, à une conclusion victorieuse. Il comprit qu'il avançait sur le succès, et que, pour l'instant, il avait beaucoup à craindre et peu à espérer. Il se leva, et, s'appuyant sur le bras de sa fille :

— Allons prendre le café dehors.

Ils descendirent les marches du perron, et s'arrêtèrent au bord de la balustrade de pierre, sous un berceau de verdure. Le ciel était d'un bleu tendre. Une faible brise agitait le feuillage et rafraîchissait l'air. Une sensation de béatitude exquise emplissait le cœur et engourdissait la pensée. L'horizon était voilé d'une brume légère, dans laquelle les lointains se fondaient, doucement estompés. Des bruits confus montaient de la vallée, animant la solitude des taillis profonds, qui moutonnaient comme une mer sombre au bas de la terrasse. Ils restèrent tous les cinq, pendant un instant, absorbés par l'espace, n'ayant plus le sentiment de leur être, perdus dans l'immensité qui s'ouvrait devant eux.

Le vieux Bernard, en apportant sur un plateau des tasses en saxe ancien et une cafetière en argent ciselé,

aux armes de France, souvenir princier donné au père du marquis, les tira de leur extase. Antoinette se leva lentement, et commença, de ses doigts légers, à remuer les pièces de porcelaine et d'argenterie, avec cette grâce souriante et coquette des femmes qui donne une saveur plus vive aux friandises apportées par elles.

— Un peu de café, M. Malézeau?

Et le sucre, adroitement soulevé avec la pince, sonnait au fond de la tasse, d'où s'échappait une vapeur brûlante et parfumée. La tante Isabelle avait, elle, le département de la cave à liqueurs, et c'était d'un air de gendarme qu'elle présentait ses carafons.

— Un verre de kummel, M. Malézeau?

— Je vous suis très obligé, Mademoiselle, mais je prendrai, si vous le permettez, Mademoiselle, de la fine champagne... Vieille habitude, Mademoiselle. Mais tous vos produits nouveaux ne sont pas de mon goût...

— A votre guise! On ne vous invite pas à déjeuner pour vous faire violence... Toi, Robert, je ne t'offre rien... Tu as besoin de te modérer...

Elle adressa à son neveu un regard significatif. Mais le jeune homme enleva lestement le carafon des mains de Mlle de Saint-Maurice, et, s'éloignant de quelques pas :

— Comment, tante, vous voulez me sevrer? dit-il, mais j'ai passé l'âge!

— Au moins, mauvais sujet, rien qu'un verre!

— Un tout petit!

Et le jeune comte, versant à même sa tasse, l'emplit jusqu'au bord.

Dans sa large existence de gentilhomme campagnard, Robert avait pris des habitudes et des appétits violents auxquels il lui était maintenant difficile de résister. Sa nature athlétique lui permettait les excès qui suivent toujours les repas de chasse, lorsque, las d'avoir couru les bois et les champs, on prolonge la soirée entre hommes, les coudes sur la table, en fumant.

Il était connu pour un des plus solides buveurs de la province, et en tirait vanité. Il avait soutenu, dans l'excitation du plaisir, des gageures absurdes, comme, par exemple, de boire plusieurs tasses de ce qu'on appelle le café aux quatre couleurs, mélange affreux de cognac, de chartreuse, de kirsch et d'absinthe, fait pour affoler le plus solide cerveau.

Sa tête et son estomac résistaient à ces dangereuses épreuves. Et il éprouvait une fierté stupide quand on lui disait : Vous, Clairefont, qui êtes un si beau gobelet... C'était sa gloire, à ce grand garçon, de tenir tête sans fléchir aux plus rudes ivrognes du département.

Il avait commencé à boire par ostentation, et, peu à peu, l'habitude aidant, il avait fini par y prendre du plaisir. Il ne dédaignait pas, le dimanche, de descendre chez Pourtois. Là il jouait aux quilles, et s'attablait avec les jeunes gens de la ville. On ne le traitait pas, lui, comme on avait traité son père au temps de sa jeunesse, avec une crainte respectueuse. Mais quelle différence aussi entre ce Clairefont gigantesque, haut

en couleur, un peu débraillé, très bruyant, prêtant à la familiarité, et le Clairefont petit, mince, correct, froid, d'une politesse exquise, qui savait si bien tenir les gens à distance! C'était le jour et la nuit. Et on se demandait par quel miracle de la nature ce fils était né de ce père.

Dans les premiers temps, l'intempérance de Robert avait inquiété le marquis. Il était descendu des nuages de ses conceptions scientifiques, et avait traité très gravement cette question fort terrestre. Il adressa de vifs reproches à son fils. Mais il se heurta à la tante de Saint-Maurice qui arrivait à la rescousse.

La vieille Bradamante trouva des arguments pour pallier les torts de son neveu. Quoi! tant de bruit pour quelques rasades! Les ancêtres s'en entonnaient bien d'autres! Et on se souvenait de ce Clairefont qui, sous Louis XIII, avait renchéri sur Bassompierre en vidant, lui, ses deux bottes à chaudron pleines de vin de Sicile. Les roués de la Régence s'en privaient-ils, dans les fêtes du Palais-Royal? Et toute une suite historique de bons vivants, tenant en mains le hanap, le gobelet ou le verre, défilait devant les yeux du marquis, protestant contre sa bégueulerie, et proclamant la souveraineté aristocratique de la bombance. Il était jeune après tout, ce garçon. Quand il s'amuserait un peu avec ses amis, où serait le mal? Il fallait bien lui laisser jeter son premier feu...

— Qu'il le jette! Au moins, disait Honoré, qu'il ne le noie pas!

— Eh! mon cher, votre fils n'est pas un être chétif

et délicat comme vous, s'écriait la tante Isabelle, c'est un « Goliathre » !

Le marquis morigéna Robert, qui promit d'être plus sobre. Mais c'était plus fort que lui. Aussitôt qu'il se trouvait avec quelques chasseurs devant de vieilles bouteilles, il s'animait, parlait, criait, et les sages résolutions s'effaçaient de son souvenir.

Ce qu'il y avait de plus grave dans son cas, c'est que, doux comme un mouton dans le courant habituel de la vie, il devenait, quand il avait une pointe d'ivresse, méchant comme un loup. Il tapait dur, et les gens prudents se mettaient hors de la portée de son bras.

Il avait eu, l'année précédente, une fâcheuse affaire. Après un dîner d'ouverture où les exploits des tireurs avaient été copieusement célébrés, il avait à moitié assommé un garçon d'écurie qui, par erreur, avait attelé à son break le cheval d'un autre invité. L'homme était resté six semaines sur le flanc. Le comte, dégrisé, s'était montré au désespoir, et avait pris vis-à-vis de lui-même l'engagement formel de fuir les réunions dangereuses.

Depuis un an il se tenait parole, et la tante Isabelle, fière de la sagesse de son neveu autant qu'elle avait été indulgente pour sa folie, l'aidait par ses objurgations à persévérer dans sa louable conduite.

Cette vieille fille, idolâtre de l'unique rejeton mâle de la noble maison, eût mis le monde à l'envers pour l'amour de Robert. Elle le regardait frappant à petits coups avec sa cuiller sur le sucre qui s'obstinait à ne pas fondre dans l'eau-de-vie, et admirait sa robuste

prestance. Il avait les épaules larges et la taille fine, de petites mains au bout de ses bras d'acier, et une figure énergique, rougie par le grand air, éclairée par des yeux bleus. Ses cheveux et ses sourcils étaient châtain très foncé, et ses moustaches d'un blond très pâle, ce qui donnait à sa figure une singulière douceur.

Sa sœur formait avec lui un contraste complet. En elle tout était finesse et grâce. Les deux races dont ils étaient issus se trouvaient incarnées en eux d'une façon bien tranchée. L'un était un Saint-Maurice gigantesque, aux appétits matériels et violents. L'autre était une Clairefont, délicate, rêveuse et un peu chimérique. C'est pourquoi elle aimait tant son père.

Depuis un instant le notaire piétinait avec une impatience visible. Le sable criait sous ses pieds, et il allait de la tonnelle à la balustrade de la terrasse, agité, nerveux, comme s'il sentait le désir de brusquer une situation difficile, et cependant n'en avait pas la hardiesse.

Le marquis, les yeux dans le vide, semblait suivre une vision attrayante. Il souriait et, distraitement, ses doigts battaient une marche sur la table de pierre à laquelle il s'était accoudé. Quels souvenirs heureux ou quelle radieuse espérance captivaient ainsi la pensée du vieillard? Dans quelles sphères éthérées, dans quel domaine du bleu avait-il été transporté par un rêve?

Il fit soudain un geste brusque, frappa sur son genou du plat de sa main, et, les joues colorées par une rougeur joyeuse :

— Mon four à courants circulaires donnera quatre-vingts pour cent d'économie sur le chauffage actuel, s'écria-t-il d'une voix triomphante, et il brûlera tous les résidus, toutes les substances inutilisées jusqu'ici... Ah! ah! Malézeau, vous m'en direz des nouvelles... Il y a là une mine d'or!

La figure de Mlle de Saint-Maurice se rembrunit, elle croisa ses bras, et, marchant avec une désinvolture de gendarme :

— Mon frère, c'est la dixième fois, depuis quelque temps, que vous découvrez le Pérou!

— Oh! cette fois, c'est la bonne, répliqua vivement l'inventeur. La découverte que j'ai faite répond à un besoin impérieux. Toutes les usines souffrent du prix sans cesse grandissant du combustible. Avec mon système, le charbon devient, sinon inutile, au moins facile à remplacer. On peut brûler des copeaux, de la paille mouillée, des débris de betteraves, des cannes à sucre... Vous comprenez l'importance du procédé...Les grèves, dans les bassins houillers, seront inefficaces, et ne mettront plus en danger l'industrie universelle. Aussitôt mes brevets pris, j'aurai des traités avec les grandes usines du monde. C'est un revenu formidable, vous dis-je, et assuré... Je suis tellement certain du succès que je risquerais mon nom, s'il le fallait, dans cette entreprise.

— Mon frère, un gentilhomme n'a pas le droit de disposer de son nom, interrompit rudement la vieille fille.

— C'est vrai, dit gravement le marquis. Ce nom est

à tous ceux qui l'on porté avant moi, et je dois le transmettre intact à ceux qui me suivront... Mais croyez, tante, qu'il ne serait pas diminué si j'y attachais l'honneur d'une si belle conquête industrielle.

— Vous savez depuis longtemps ce que je pense de vos recherches. Un homme tel que vous n'a rien à gagner et a tout à perdre dans ces besognes d'ouvrier.

— Mais, interrompit le marquis en souriant, le roi Louis XVI faisait de la serrurerie.

— Aussi vous voyez comme cela lui a réussi! s'écria triomphalement Mlle de Saint-Maurice.

— Vous ne pensez pas, au moins, que je mourrai sur l'échafaud?

— Non! mais vous mourrez sur la paille!

Antoinette s'était approchée : elle prit la tante Isabelle par le cou :

— Allons, soyez bonne, murmura-t-elle tout bas... ménagez mon père.

— Ta ta ta! Te voilà bien, toi, enjôleuse, dit la vieille fille, dont la barbe se hérissa. Tu es pour moitié dans les folies de monsieur ton père!... Au lieu de le critiquer, tu l'encourages... Et j'en suis pour ce que je dis : Nous le verrons sur le fumier, comme « Jacob »... Au reste, mon cher, faites ce que vous voudrez... Voilà M. Malézeau qui a sans doute à vous parler de vos affaires... Écoutez-le et tâchez de profiter de ses avis.

Au mot « affaires », Robert avait fait un pas dans la direction du perron. Le marquis jeta à son notaire un regard plein d'une tranquillité souriante, et, s'ap-

puyant sur le bras de sa fille avec une caressante paresse :

— Eh bien ! mon cher Malézeau, je suis à vous... Désirez-vous que nous rentrions ?

— Monsieur le marquis, je le préférerais ; j'ai certains relevés de compte à vous soumettre, Monsieur le marquis... Et je crois que la plus sérieuse attention...

— Allons dans mon cabinet, dit M. de Clairefont... Je vous montrerai le modèle de mon four, Malézeau... Vous verrez comme c'est simple d'application... Mais il fallait trouver l'idée... Une idée, ce n'est rien et c'est tout, tante Isabelle.

— Bon ! bon ! ce ne sont pas les idées qui vous manquent, à vous... grogna la vieille fille. Seulement vous les avez généralement biscornues, comme si vous aviez été nourri par une chèvre.

Elle s'approcha du notaire qui suivait M. et Mlle de Clairefont.

— Est-ce que c'est grave, Malézeau ? demanda-t-elle avec une agitation intérieure qui faisait trembler sa grosse voix. Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, et, pour que vous veniez sans avoir été appelé, il faut que ce soit grave.

Le notaire baissa la tête en signe d'assentiment, ses yeux dépareillés tournèrent désespérément sous les verres de ses lunettes, et il ouvrit les bras, plein d'accablement...

Mlle de Saint-Maurice frémit. Depuis plusieurs années, elle était habituée aux remontrances que

l'homme d'affaires adressait à son noble client. Et chaque fois que Malézeau avait fait une apparition à Clairefont, la fortune patrimoniale s'était amoindrie de quelques pièces de terre ou de quelques coins de bois. Aujourd'hui tout était hypothéqué; le domaine croulait sous le fardeau des échéances auxquelles il fallait faire face. Un poids de plus, et il s'abîmait dans la ruine finale.

— Au nom du ciel, ne lui avancez plus rien, dit la tante Isabelle; il est féru de son idée nouvelle, il va vous demander de l'argent... Résistez à ses prières. C'est une affaire de conscience, Malézeau. Voyez-vous! Honoré est un vieil enfant « prodige »... Ah! s'il voulait renoncer à ses idées, comme nous tuerions volontiers le veau gras!

— Comptez sur moi, Mademoiselle, je suis décidé à être très carré, Mademoiselle, vous en aurez la preuve.

Le marquis, arrivé sur le perron, se retourna. Devant lui, la vallée inondée de pure lumière s'étendait calme et riante. Dans la verdure des prairies, la rivière coulait brillante, entre deux bordures de saules trapus et rabougris. Les toits d'ardoises et de tuiles des maisons, éclairés par le soleil, étincelaient au milieu du noir feuillage des arbres. L'air était si limpide que, sur le haut clocher de l'église, le coq de fonte dorée qui couronnait la flèche se distinguait nettement. Le tintement de la cloche d'une fabrique arrivait grêle, appelant les ouvriers au travail, et le bruit bourdonnant du jeu des écoliers attendant l'heure de la classe

montait jusqu'au haut de la colline. Le vieillard s'arrêta un instant, appuyé à la rampe de fer, les yeux fixés sur ce paisible tableau. Le souffle pur de la brise ardemment aspiré emplit sa poitrine. Des larmes lui vinrent aux yeux, et, à voix basse, il murmura :

— Le repos et l'insouciance devant cette belle nature... La joie calme de la vie au milieu des miens... C'était là peut-être la sagesse et le vrai bonheur ! Mais chacun a sa destinée, et ne doit point s'y dérober.

Il secoua la tête, et voyant que le notaire s'était attardé à causer avec Mlle de Saint-Maurice :

— Malézeau, quand vous voudrez, mon ami...

Et il entra dans le salon. Robert, à grands pas, se dirigea vers l'aile gauche, où un escalier, pratiqué dans une des tours à toit aigu qui flanquent le corps de logis, conduisait à son appartement. Il sifflait gaiement un air de chasse en suivant un long couloir qui desservait les communs. Il passa devant la cuisine immense, avec sa cheminée garnie de bancs circulaires, au fond de laquelle dormait une broche longue à pouvoir y rôtir un veau tout entier. Une seule femme s'agitait dans la salle, faite pour les festins de Gargantua ou les noces de Gamache, et qui servait à préparer les modestes repas des quatre habitants du château. Le jeune homme jeta un amical bonjour à la servante, et, tournant sur sa droite, il s'apprêtait à monter les degrés de pierre, quand un bruit d'éclats de rire, interrompus par des coups sourds appliqués régulièrement, attira son attention.

Il fit quelques pas, et, s'arrêtant devant une porte

entre-bâillée, il vit auprès d'une fenêtre, sur laquelle s'était juché le berger aux cheveux rouges, Rose Chassevent qui repassait. Elle frappait son fer sur une plaque de laine roussie par de nombreuses brûlures, et, tout en causant avec son sauvage compagnon, poussait vivement son travail. Bras nus, sa guimpe entr'ouverte, le teint animé, elle était ravissante, la fille du braconnier. Assis sur ses talons, ses genoux soutenant son menton, le Roussot, fixant Rose avec une admirative convoitise, semblait un loup tapi, prêt à bondir sur la victime que sa voracité lui désigne. Il poussait de temps en temps de rauques exclamations, ne se décidant à prononcer un mot que quand il y était absolument forcé, comme si son mutisme eût été causé plutôt par la paresse que par l'infirmité. Rose avait cessé de rire : elle lui parlait maintenant avec une pointe d'accent normand qui donnait une saveur piquante à ses paroles :

— Non, vois-tu, le Roussot, tu n'es pas assez soigné sur ta personne... Regarde : tu as un pantalon en lambeaux et une chemise toute grise de poussière. De plus, tu sens l'odeur de tes moutons, et ce n'est pas plaisant pour une fille.

Le berger poussa un grognement, ses petits yeux de pie étincelèrent et, semblant faire un effort extraordinaire, il articula :

— Beau pour la fête !

— Ah ! ah ! cachottier, tu préparais une surprise ! s'écria l'ouvrière, en poussant gaiment son fer brûlant. Eh bien ! sois seulement présentable, et je dan-

serai avec toi, je te le promets... comme avec les autres.

Le Roussot resta silencieux, ses lèvres se crispèrent, méchantes. Son visage eut pendant quelques secondes une expression de bestialité effrayante. Puis il se mit à rire par saccades, comme s'il avait le hoquet.

— Allons, mon fils, tu es content, dit Rose. Mais ce n'est pas une raison pour rester là en espalier toute la journée. Tu feras bien d'aller à tes bêtes, car si on te surprenait ici...

Elle n'eut pas le temps d'achever. Robert venait de paraître. Le berger poussa un sifflement aigu, et, détendant ses jambes comme deux ressorts, avec une adresse de singe, il sauta par la fenêtre et prit sa course du côté des écuries.

— Eh bien! je t'y pince à causer avec ton amoureux, dit le comte en s'asseyant sur le bout de la planche à repasser... Tu n'as guère de raison de te montrer fière, puisque tu es si aimable pour le plus laid des gars de la ferme.

— Oui da, monsieur Robert, dit Rose avec coquetterie, venez-vous à la lingerie pour me faire une scène?

— Ma foi non... Je montais quand je t'ai entendue causer avec ce drôle... Mais je ne t'aurai pas dérangée pour rien...

Il allongea le bras et, prenant la belle par la taille, il mit, sur son cou très blanc, un rapide baiser.

— Ce n'est pas là ce que je vous demandais, dit l'ouvrière, en rajustant sa guimpe. Quand on embrasse la fille, il ne faut pas être si dur pour le père...

Qu'est-ce qu'on m'a dit que vous aviez encore fait au bonhomme Chassevent?

Le jeune homme fronça les sourcils :

— Oh! tu sais, si tu veux que nous restions bons amis, ne parlons pas de ta vieille canaille de père...

— Et moi je ne veux pas que vous me parliez, si vous devez le traiter de la sorte! s'écria Rose, dont les joues s'empourprèrent.

— Allons, ne fais pas la méchante, dit le comte en s'approchant de la gentille repasseuse. Il prit son bras et le caressa doucement. Elle continuait à faire la moue, les yeux baissés, mais un commencement de sourire au coin de la lèvre. Ses cheveux blonds frisés se retroussaient sur sa nuque robuste, et, par l'échancrure de son col, la naissance de ses épaules apparaissait veloutée comme un fruit mûr.

— Si vous vouliez pourtant, comme tout pourrait bien s'arranger! dit Rose, en levant subitement ses yeux, qui se fixèrent, très doux, sur ceux de Robert. Le père a la passion des bois et la rage du gibier... Eh bien! prenez-le comme garde... Il ne vous collettera plus vos lièvres, et vous avez assez de lapins pour qu'il se nourrisse sans vous faire de tort... La masure de La Saucelle est sans locataire... J'irais y habiter avec lui... Ce serait plus commode pour moi venir en journée ici... Et ça me causerait tant de plaisir!...

Le comte approcha ses lèvres des joues de Rose qui ne se défendait plus, et, effleurant sa petite bouche de sa longue moustache :

— Tu n'es pas trop bête, dit-il... Et tout ça pourrait

se faire aisément, comme tu dis, si ce vieux diable de Chassevent n'était pas le plus déterminé coquin qu'il y ait à dix lieues à la ronde. Ma chasse serait bien gardée avec lui, qui est le compère de tous les braconniers du canton!... Non, mon enfant, je ne logerai pas ton père, si ce n'est en prison... Et ce sera autant de gagné pour toi. Pendant ce temps-là il ne te prendra pas ton argent et ne te donnera pas de calottes.

— Ah! c'est comme ça! dit Rose furieuse, en s'arrachant des bras du jeune homme. Eh bien ! moi, je vous défends de m'approcher... Et si vous touchez seulement à un pli de ma robe... je préviendrai Mlle Antoinette... Ah! mais!

— Bravo! la vertu t'embellit, ma mignonne... Il faut y persévérer, dit gaiement Robert... Tiens, regarde ton galant à cheveux rouges qui t'observe là-bas.

Ramené par une âpre et jalouse curiosité, le Roussot rôdait dans la cour, guettant de ses yeux perçants la fenêtre de la lingerie. Il était fort éveillé, et sa mine rusée eût donné beaucoup à penser aux gens qui le considéraient comme un innocent. En se voyant observé, il se détourna, prit un air abruti et se mit à faire claquer son fouet à tour de bras, comme il en avait l'habitude pour se distraire.

— Le Roussot, reprit Rose avec aigreur, est un pauvre garçon, qui ne ferait pas de mal à une mouche, et que je prends en grande pitié! C'est mal à vous, monsieur Robert, de vous moquer de lui... Il a été recueilli chez votre père, après avoir été trouvé exposé

sur le revers de la route... Je l'ai vu grandir, et c'est vraiment mon camarade d'enfance... Il ne dirait pas du mal du père, lui, marchez!

— Allons! la paix! dit Robert, en pinçant l'oreille hâlée de la jolie fille entre deux doigts, et la tirant doucement... Nous tâcherons de faire quelque chose pour te plaire, sans nous attirer du dommage.

Le visage de l'ouvrière s'éclaira, ses lèvres s'arrondirent dans un sourire, et, avec une coquetterie câline, apportant sa joue au jeune homme :

— Oh! vous êtes si gentil quand vous voulez!...

Il la prit par les épaules et l'embrassa vivement. Elle se dégagea avec un cri et un peu pâle :

— Ah! vous m'avez fait mal... Ne me serrez pas tant... Vous êtes si fort!... Vous m'étoufferiez sans le vouloir.

Au même moment une voix sonore se fit entendre, disant :

— Et ce serait grand dommage!

Comme Robert se retournait mécontent, la tête de Tondeur, rouge et souriante, parut à la hauteur de la fenêtre :

— Votre serviteur, monsieur Robert et la compagnie, dit le joyeux compère. Mâtin! vous vous chauffez d'un fameux bois!

Et, clignant de l'œil, il partit d'un gros rire qui le rendit violet.

— Qu'est-ce qui vous amène ici? demanda rudement le comte.

— Pardié, monsieur Robert, quelque chose qui

vous touche plus que moi : en visitant les coupes tout à l'heure, j'ai découvert un nid d'émouchets... Et je suis venu dare-dare vous en prévenir.

— Et je vous en remercie, dit Robert en changeant d'attitude... Le temps de prendre mon fusil et je suis à vous.

— N'oubliez pas toujours ce que vous m'avez promis! s'écria Rose, en remuant ses fers à grand bruit sur son fourneau de fonte.

— Nous verrons ça! Attendez-moi, Tondeur.

Et, leste, le jeune comte gagna l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il t'a promis, Roson? fit le marchand de bois, en appuyant ses grosses pattes velues sur l'appui de la fenêtre. Est-ce de t'épouser?

— Vieille bête! dit la belle fille. Tenez, voilà M. Malézeau qui sort. Allez lui demander s'il a reçu la commande du contrat!

Accompagné par le marquis, le notaire traversait la cour. M. de Clairefont parlait avec animation, et Malézeau l'écoutait en pliant l'échine, comme décidé à supporter l'avalanche des raisonnements, sans se départir d'une résolution prise. L'inventeur, la tête en feu, le geste exubérant, poursuivait, sans se laisser démonter par l'attitude peu encourageante de son homme d'affaires :

— Oui, pour cinquante mille francs j'aurai tous les brevets nécessaires, et je pourrai divulguer ma découverte, lancer mon four, et réaliser des bénéfices énormes... Entendez-vous, Malézeau?

— J'entends, et je comprends... Monsieur le mar-

quis, c'est fort clair, Monsieur le marquis... Mais où les prendrez-vous, ces cinquante mille francs, puisque, si vous n'en payez pas cent soixante trois mille, la semaine prochaine, vous êtes sous le coup d'une expropriation, Monsieur le marquis, et pouvez être expulsé de cette demeure, Monsieur le marquis...?

— Où je les prendrai?... Mais dans votre caisse, mon ami. Vous ne me ferez pas un tel tort pour une si faible somme... Cinquante mille francs! Et c'est la fortune... Allons, prêtez-les-moi!...

— Je n'ai pas d'argent personnel, Monsieur le marquis, et quant à l'argent de mes clients, la délicatesse, Monsieur le marquis, autant que la loi, m'interdit d'en disposer... Croyez-moi, renoncez à la réalisation immédiate de vos projets, et réunissez toutes vos forces pour sortir de la situation où vous vous trouvez... Elle est très grave...

— Eh! j'en sortirai, j'en réponds, mais ce ne sera pas en faisant des économies... C'est mon invention qui nous sauvera tous... Il me faut cinquante mille francs... Sur seconde hypothèque... hein?

— Vous ne les trouverez pas, Monsieur le marquis. Votre crédit est épuisé dans le pays, et si je n'avais pas traité pour vous, jusqu'ici, il y a beau temps que vous ne trouveriez plus un centime, Monsieur le marquis...

— Eh bien! j'attends ce soir mon futur gendre... Je lui demanderai cet argent... Il me comprendra, lui...

Malézeau parut hésiter un instant, puis, réunissant tout son courage :

— C'est-à-dire qu'il partira, Monsieur le marquis, pour ne plus jamais revenir, Monsieur le marquis... Allez-vous lui fournir vous-même un prétexte, Monsieur le marquis, pour rompre un mariage qui traîne depuis si longtemps?...

— Que dites-vous là, Malézeau? Supposeriez-vous que M. de Croix-Mesnil fût disposé à ne pas tenir ses engagements? S'il en est ainsi, je ne regretterai pas que ma fille ait tant hésité à l'épouser... D'ailleurs, quand je serai en mesure de la doter princièrement, les maris ne lui manqueront pas... Allons, puisque je vous trouve intraitable, je vais retourner toutes mes poches et tâcher de me suffire à moi-même... Vous, occupez-vous seulement d'obtenir du temps pour que je sois tranquille... Voyez mes créanciers...

— Monsieur le marquis, il n'y en a qu'un.

— Ah! fit M. de Clairefont, dont l'animation se glaça brusquement. Il ajouta avec une douloureuse anxiété :

— Et ce créancier unique ?

Le notaire baissa la tête avec découragement, et laissa tomber ce terrible nom :

— Carvajan.

— Il a donc désintéressé tous les autres?

— Oui, Monsieur le marquis, il a racheté en sous main toutes vos créances, Monsieur le marquis, il veut que vous n'ayez affaire qu'à lui...

Toutes les illusions de l'inventeur se dissipèrent en un instant. Sa fausse sécurité disparut; il entrevit l'abîme ouvert devant lui, et vers lequel il marchait d'un pas si précipité. Pendant qu'il se complaisait dans

ses songes, son ennemi poussait son œuvre de ruine.

Le marquis ressentit une impression de froid au cœur, ses oreilles tintèrent, il vit tout sombre, comme si le ciel s'était subitement couvert.

La voix de son fils le rappela à lui-même. Le jeune homme sortait, son fusil sur l'épaule, accompagné de sa sœur, insouciants, joyeux, l'un et l'autre. Antoinette marchait, abritant sa tête charmante sous une ombrelle rouge.

— Père, cria-t-elle de loin, venez-vous avec nous? M. Tondeur nous emmène jusqu'aux coupes.

— Non, mon enfant. Il faut que je rentre travailler.

Il les suivit tous les deux d'un regard attendri : lui, souple et vigoureux avec sa carrure athlétique; elle, grande et svelte, avec sa taille élégante. Ses enfants, son bien le plus précieux, son unique amour. Les laisserait-il exposés à la vengeance de Carvajan? Ne saurait-il pas disputer à son ennemi leur présent et leur avenir?

Une flamme lui monta au cerveau : il se sentit une force nouvelle. Il se jugea capable de réaliser des prodiges. Pour son malheur, il chercha le salut dans ses hasardeuses spéculations. Il se livra de nouveau à sa chimère. Et quand il avait encore, avec de l'ordre et de la patience, le moyen de sortir de ses embarras financiers, il se prépara à descendre plus avant dans le gouffre où croulait sa fortune.

— Obtenez seulement de Carvajan qu'il me donne du temps, dit-il au notaire, et je réponds de tout.

Il jeta un regard profond sur son château, et, d'une voix prophétique :

— Vous voyez ces tours, ces toits? Eh bien! avant peu j'aurai de quoi les faire dorer, si la fantaisie m'en vient!

Il se mit à rire en agitant sa tête blanche, et, faisant un geste d'adieu à Malézeau, qui se demandait avec trouble si ce n'était pas un fou qu'il avait devant lui, il remonta dans son laboratoire.

IV

Ce n'avait pas été sans une émotion profonde que Pascal avait revu LaNeuville. Parti étant presque un enfant, il revenait un homme. Dans les longues méditations de sa vie solitaire à l'étranger, il avait beaucoup discuté avec lui-même les causes qui avaient amené son départ, et pas une fois il ne s'était senti troublé par un regret. Il avait fait ce qu'il devait faire. Conduit par les circonstances à juger son père, il s'était enfui, comme pour se punir de son manque de respect, et s'était jeté à corps perdu dans le travail.

Peu à peu il avait senti en lui un grand apaisement. L'éloignement avait étendu des voiles propices entre son souvenir et la terrible figure de Carvajan. Il en était venu à ne la plus voir qu'effacée et adoucie.

Pendant ces années d'absence, seul dans l'immensité peuplée, et, pour lui, cependant déserte, des pays étrangers, il s'était désespérément attaché à la patrie lointaine, à la famille délaissée. Il avait écrit à son père, régulièrement, pour le tenir au courant de ses entreprises, de ses travaux, de ses espérances.

Carvajan lui avait envoyé, avec une exactitude de commerçant, des réponses courtes, substantielles et froides, véritables lettres d'affaires, se terminant à peine par une phrase tendre. Des conseils toujours, hardis et pratiques, donnés avec un instinct merveilleux des situations, mais jamais un mot qui fût une allusion au passé, ou une ouverture pour l'avenir. Jamais, dans un moment d'isolement et de tristesse, il n'avait fait entendre à son fils le cri d'appel de la vieillesse qui cherche un appui : Reviens ! La ténacité rude et orgueilleuse de Carvajan se retrouvait tout entière dans sa manière d'être avec Pascal. Celui-ci avait voulu partir, s était soustrait à l'autorité paternelle : il devait et pouvait user sans limite de sa liberté.

Cependant le jour où, las de courir le monde, ayant terminé les travaux engagés, le jeune homme s'était décidé à annoncer son retour, il avait reçu de son père un billet bref, mais dans lequel éclatait une satisfaction inattendue. Pascal en éprouva une vive émotion. Il n'était point blasé sur ces manifestations de l'affection paternelle. Il la sentait vibrer sans fausse honte. Le vieillard était heureux de revoir son fils. Et un pâle éclair de joie réchauffait son cœur sec et glacé.

Pascal partit avec un double ravissement, à la pensée de rentrer au pays et d'y trouver son père plus accessible et plus doux. A lui, habitué à parcourir les grands espaces, à voyager lentement, dans des pays sauvages, la traversée rapide d'Amérique en France parut longue, le trajet en chemin de fer

sembla interminable. Il fut pris d'une sorte de fièvre d'impatience. Il se donna à peine le temps de rendre des comptes à ses administrateurs de Paris, et, le soir même, il arrivait à La Neuville.

Le cœur lui battait fort en descendant de wagon; il suivit le quai de débarquement, en proie à un trouble qu'il ne pouvait surmonter. Ses yeux, obscurcis par des larmes qu'il ne retenait pas, découvrirent devant la gare un petit homme qui attendait, seul, droit et raide. Un double cri se fit entendre.

— Pascal !

— Mon père !

Et, poussés par une force invincible, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le maire de La Neuville se remit promptement de son émotion, donna des ordres brefs aux facteurs du chemin de fer, pour qu'on apportât les bagages à la rue du Marché, et, prenant son fils par-dessous le bras, il l'emmena à travers la ville, répondant distraitement aux saluts, hâtant le pas pour distancer les importuns, et ne tarissant pas de questions sur les affaires conduites par Pascal, insistant sur les résultats, et glissant sur les moyens.

Ils dînèrent tous deux et passèrent la soirée en tête tête. Il regardait le jeune homme, l'écoutait parler avec une surprise joyeuse, et sa voix grave lui faisait vibrer quelque chose dans la poitrine. Il l'admirait, il le trouvait capable, brillant, supérieur. Quand Pascal lui avoua qu'il revenait avec six cent mille francs, part réalisée de ses bénéfices dans les entreprises menées

à bien, le banquier poussa un cri de joie. Puis un nuage obscurcit son front, sa parole se glaça, et son geste s'alourdit. Une réflexion venait de se faire jour dans son cerveau : Riche, mon fils peut se passer de moi. Je n'aurai aucune action sur lui.

Or Carvajan était essentiellement dominateur. Et pour qu'il s'intéressât à quelqu'un, il fallait qu'il l'eût en sa dépendance. Cependant, cette impression fâcheuse s'effaça. Pascal avait recommencé à parler, et sa voix pénétrante et profonde agissait de nouveau. Le banquier se dit :

— Quelle impression singulière produit-il sur moi? Il a dans la parole une puissance irrésistible. Quand on l'écoute, il est difficile de ne pas se laisser gagner à son opinion. Et moi-même... Allons ! c'est le premier effet, et cela passera !

Le voyageur était las : il se retira de bonne heure. Son père le conduisit lui-même au premier étage, par les couloirs obscurs et l'escalier étroit de la petite maison, et s'arrêta devant une porte que Pascal reconnut pour celle de la chambre de sa mère.

Il demeura immobile, hésitant, repris par tous ses souvenirs. Carvajan ouvrit, et l'appartement, tel qu'il était autrefois, s'offrit aux regards du jeune homme. Tout était resté dans le même ordre, comme si, pendant tant d'années, personne n'eût pénétré dans cette pièce rendue sacrée par la mort. Les menus objets familiers étaient rangés sur la table et semblaient attendre. Le métier à tapisserie, couvert d'une toile grise, se dressait au coin de la cheminée, auprès du

fauteuil préféré. La sensation que Pascal éprouva fut si vive qu'il se demanda s'il avait rêvé, si le temps passé au loin s'était vraiment écoulé et s'il n'allait pas entendre la voix de la morte. Dans l'ombre sonore de la vaste pièce, ce fut la voix de Carvajan qui parla, sèche et banale :

— Je t'ai mis ici... J'ai pensé que tu y serais mieux que dans ta chambre de garçon.

Mieux! Ainsi, c'était seulement du confort que Carvajan se préoccupait en ouvrant à ce fils la chambre de sa mère! Il n'avait pas prévu l'attendrissement qui s'emparerait de Pascal. Il ne devinait pas que trois mots venus du cœur, à cette heure de trouble profond, lui auraient rendu pour toujours son enfant confiant et soumis. Ces mots, il ne les trouva pas, et, serrant la main de son nouvel hôte, comme fait un compagnon de voyage au seuil banal d'une chambre d'auberge, il se retira.

De grand matin, Pascal fut sur pied. Mais son père l'avait devancé : il était sorti pour ses affaires. Le jeune homme en éprouva un secret soulagement. Livré à lui-même, il voulut visiter en détail la maison où s'était passée son enfance.

Il ouvrit la fenêtre et vit la rue étroite et noire, avec la même fontaine coulant sur les dalles, les mêmes boutiques avec les mêmes gens au comptoir. Le mouvement de la ville était resté tel qu'au moment de son départ. Dans l'éloignement, il entendait les modulations d'une flûte jouée par le conducteur des chèvres qui traversaient le quartier à huit heures,

chaque matin. Quand il était enfant, sa mère l'appelait pour voir passer les bêtes, et, pendant quinze jours, étant malade, on lui avait fait boire de leur lait. Il entendait maintenant le tintement de la clochette du bouc qui portait sur son dos la boîte aux tasses. Au coin de la rue, soudain, le troupeau s'avança. C'était toujours l'homme d'autrefois, et l'air de flûte n'avait pas varié. Les chèvres défilèrent, faisant claquer leurs pieds fins sur le pavé, secouant leurs têtes barbues ; au tournant de la place, elles disparurent; modulations et tintement se perdirent dans l'espace. Et le silence s'était fait, que Pascal écoutait encore, les yeux vagues, le cœur gonflé, comme s'il venait de voir s'éloigner sa jeunesse.

Lentement il descendit. Dans l'escalier, il se croisa avec la servante et, la regardant par hasard, il fut étonné de sa beauté. C'était une fille de vingt ans, brune au teint blanc et aux yeux bleus, qui le salua d'un sourire. Elle était mise avec coquetterie et montait de l'eau dans un grand broc de cuivre.

— Peut-être que vous cherchez votre père, monsieur Pascal? dit-elle. Dès patron-minette, il est parti pour sa ferme de La Moncelle... Il ne rentrera que pour l'heure de midi... Si vous voulez faire un petit tour, vous avez le temps, et vous gagnerez de l'appétit...

— Merci, c'est ce que je me propose, en effet...

— Alors, Monsieur, à vous revoir...

Il sortit; l'air était vif et les martinets poussaient des cris aigus en se poursuivant dans le ciel. Il gagna les hauteurs de Couvrechamps, se jeta dans les che-

mins boisés, se perdit dans les prés, respirant les senteurs puissantes de la terre natale, étourdi par le soleil, enivré par la brise parfumée, et conduit irrésistiblement par sa destinée sur le passage de cette belle amazone qui suivait, solitaire et rêveuse, le chemin creux de Clairefont.

Et lui, libre, insouciant la veille encore, n'ayant d'autre désir que celui d'oublier le passé et de s'accommoder du présent, de vivre calme en fermant les yeux aux choses mauvaises, il était en un instant, dès le premier jour, jeté au milieu d'orages plus violents que tous ceux jusqu'ici affrontés. Une puissance inconnue s'emparait de lui, le subjuguait, le faisait sa chose. Et voilà qu'il se trouvait une seconde fois aux prises avec son père, et plus terriblement que jamais.

On le lui avait bien dit : il arrivait au milieu de la bataille. Clairefont contre Carvajan. Le duel, engagé depuis trente ans, en était aux dernières passes, et il fallait que l'un des deux combattants tombât.

Il connaissait maintenant complètement l'histoire de son père et du marquis. Fleury, en descendant de la Grande Marnière, lui avait tout conté. Il avait pu, à l'aide de ses propres souvenirs, combler les lacunes du récit. Et bien des détails qui avaient frappé obscurément son esprit d'enfant devenaient maintenant lumineux. Il voyait Carvajan et Clairefont aux prises, nouveaux Montaigu et Capulet, dans une guerre implacable. Les moyens mis en œuvre étaient différents, comme l'époque, le pays et les mœurs. On était à La

Neuville et non à Vérone, en 1880, et non en 1300. Les armes n'étaient plus l'épée et la dague, mais le terrible argent. On ne faisait point couler le sang qui éclabousse au grand jour, mais l'encre qui salit dans l'ombre. Ce n'était pas une hostilité franche, déclarée, active et bruyante, mais une lutte sourde, patiente et hypocrite, plus dangereuse que l'autre, et plus acharnée.

Il se rendait un compte exact des forces en présence et les voyait disproportionnées. D'un côté, le marquis, pauvre homme à l'âme tendre et à l'esprit troublé, ne sachant ni calculer, ni prévoir, ballotté au hasard de ses utopies, sacrifiant le positif au chimérique, et, de l'autre, Carvajan, ce cœur de pierre, ce cerveau froid et lucide, ne se décidant jamais qu'à coup sûr, et ne reculant plus, une fois engagé. C'était le combat d'un nain et d'un géant. La victoire était décidée d'avance.

Et Pascal savait par quels moyens les confédérés se préparaient à l'obtenir. Il était au centre même de l'attaque, lui qui s'intéressait secrètement à la défense. Il les voyait tous manœuvrer comme une bande de fourmis qui s'acharnent sur une bête morte et la dépouillent de sa chair jusqu'à ce que les os soient nets et blancs. Il savait ce qu'ils tenaient déjà. Tondeur avait acheté la scierie des bois de La Saucelle, cette fameuse scierie à vapeur qui avait tant fait baisser le salaire des bûcherons. Dumontier, le beau-frère de Carvajan, avait prêté cent vingt mille francs, avec hypothèque sur les admirables prairies que traverse

la Thelle. Fleury, l'âme damnée de Carvajan, le Père Joseph de ce Richelieu, n'avait pas avancé de fonds, mais avait sa part faite pour les bons offices qu'il rendait continuellement, comme greffier de la justice de paix, faisant fonction de commissaire-priseur dans les ventes auxquelles aboutissaient presque toutes les affaires d'argent entreprises par le banquier. Pourtois convoitait l'entourage de son auberge et aspirait à voir les travaux reprendre à la Grande Marnière; car, depuis que les fours à chaux étaient éteints et que les ouvriers avaient été congédiés, il ne faisait plus de recettes, et les tables de sa salle étaient vides.

Quant à Carvajan, il lui fallait la terre, l'argent, l'honneur et le bonheur d'Honoré de Clairefont. Les désastres les plus effroyables lui paraissaient à peine suffisants. Il voulait voir, abattu à ses pieds, cet homme, qui l'avait humilié, et marcher sur lui. A cette exquise jouissance morale, il ne lui déplaisait pas d'ajouter, car il était toujours pratique, même dans la vengeance, la satisfaction matérielle de réaliser une spéculation admirable. Possesseur du domaine de Clairefont, il était maître du pays, dominait l'opinion, entrait au Conseil général, se faisait nommer député, et, exploitant la Grande Marnière avec les développements qu'il saurait donner à l'affaire, il créait une puissance industrielle qui devait assurer à son fondateur un avenir sans bornes.

Pascal savait à quoi s'en tenir sur l'ambition de son père. L'ex-garçon de magasin avait un orgueil

silencieux et sauvage qui lui faisait juger toutes les grandeurs réservées à sa haute capacité. Les obstacles ne le gênaient point : il les tournait ou les renversait. Il était de ces hommes qui, partis de rien, arrivent à tout, et ne s'arrêtent jamais, faute de moyens. Il osai et, quand il avait échoué une fois, recommençait jusqu'à ce qu'il eût réussi.

Depuis que Pascal était revenu, le banquier se montrait agité. Il avait modifié ses habitudes, s'arrêtait pour parler aux gens dans la rue, et ne tarissait pas sur la joie qu'il éprouvait de posséder son fils. La maison de la rue du Marché prit un autre aspect. Les fenêtres, ordinairement closes, s'ouvrirent, et le logis perdit son air de mystère et de défiance. Bien plus, Carvajan se mit sur le pied de recevoir.

— Je ne veux pas que mon garçon s'ennuie chez moi, dit-il à ceux qui firent paraître un peu de surprise. Il est jeune, il a besoin de distraction. Pour un vieux loup comme moi, la maison est assez agréable ; mais, pour lui, elle a besoin d'être égayée : je veux qu'il y vienne des dames... Eh ! eh ! Pascal a trente ans : il faut qu'il songe au mariage...

Cette idée de marier son fils s'était emparée de lui subitement. Il en parlait volontiers. Et il s'occupait de la mettre à exécution.

Il avait fait des grâces inusitées aux Leglorieux, les riches meuniers du Capendu. Mme et Mlle Leglorieux, invitées à dîner chez le maire de La Neuville, étaient devenues rouges de plaisir. Elles avaient pris le train pour Rouen et s'étaient enfermées pendant deux heu-

res avec Mlle Siméon, la couturière de la rue Beauvoisine, la première faiseuse de la ville. La « demoiselle » de Mme Leglorieux était une grande et belle personne de vingt ans, type accompli de la race normande, blanche de peau, ayant des cheveux magnifiques, de grands pieds et de fortes mains. Elle était fille unique, et Fleury, qui connaissait, à peu de choses près, toutes les fortunes du pays, disait : Elle aura un fameux sac !

Mme Leglorieux, frémissante d'espérance, avait ouvert du premier coup son cœur à son héritière :

— Ma chère, ce doit être un mariage qui se prépare... C'est la première fois que M. Carvajan invite des dames chez lui... Jamais il n'a reçu que des messieurs... Oh ! Félicie, y penses-tu !... Il a des millions, cet homme-là... Et son fils est si bien !... On dit que, comme avocat, il a un talent immense... bien plus que Me Bonnet... ! S'il voulait se fixer à Rouen, il serait capable de devenir bâtonnier... Et tu dînerais à la Préfecture !

Mlle Félicie ne répondait pas, mais ses yeux devenaient humides, et, sur chaque joue, elle avait un rond rouge.

Cependant Pascal, aussitôt que son père lui laissait un instant de liberté, se dirigeait du côté de Clairefont. Il put aller rôder ainsi deux fois, vers le soir, sur le plateau, du côté du chemin où il avait rencontré Antoinette.

Il se mettait en embuscade derrière les haies, assis dans le trèfle en fleurs, chaud des derniers rayons du

soleil, et il attendait. Mais la charmante fille s'était faite invisible.

Il s'enhardit jusqu'à s'avancer auprès de la grille. Le grand lévrier d'Écosse, couché paresseusement sur la terre d'un massif, dans laquelle il avait creusé un trou pour trouver un peu de fraîcheur, leva son museau effilé et poussa quelques aboiements agacés. Le jeune homme se cacha le long du mur du parc, craignant d'être vu, et, dans le silence, il entendit la voix harmonieuse d'Antoinette qui disait :

— Tais-toi, Fox. C'est quelque mendiant... Vas-tu maintenant montrer les dents aux pauvres gens ?

Et la voix rude de la tante de Saint-Maurice ajouta :

— Un de ces jours alors, il nous les montrera à nous-mêmes.

Ces mots tombèrent lourdement sur le cœur de Pascal. Plus que la distance, plus que le mur de pierre, ils le séparaient de Mlle de Clairefont. La ruine, n'était-ce pas Carvajan qui la consommait ?

Il s'éloigna lentement. Le soir venait, une brume légère descendait sur le bois, et, au travers des futaies de Clairefont, le soleil se couchait, jetant des lueurs sanglantes. Le jeune homme suivit le bord de la lande où il avait vu Rose battre son linge en chantant. Il aperçut le troupeau de moutons du Roussot qui broutait les pousses maigres, sous la conduite du chien noir. Le berger était couché sur sa limousine, auprès de son parc ouvert pour la nuit, et, mélancoliquement, soufflait dans une tige de sureau creusé. Il tirait de cette flûte primitive un son aigu et plaintif, qui se per-

dait dans l'air, semblable au cri gémissant d'un oiseau blessé.

Pascal fut découvert par l'idiot qui, se levant d'un bond, poussa deux cris stridents auxquels son chien obéit en courant sur le flanc du troupeau dispersé. Prenant son fouet, le Roussot se mit à sauter dans la bruyère avec des gestes furieux, comme si, en approchant de ses bêtes, le passant eût commis un grave méfait. Et pendant longtemps Pascal entendit sur la colline le claquement sonore du fouet alternant avec les cris du berger.

Il rentra triste jusqu'au fond de l'âme. Il n'y avait que huit jours qu'il était de retour à La Neuville. Carvajan, tout de suite, remarqua le changement qui se produisait dans l'humeur de son fils. Il l'observa d'abord silencieusement, puis il lui dit :

— Qu'est-ce que tu as ? Est-ce que quelque chose ou quelqu'un te déplaît ici ? On le changera, mon cher. Je veux que tu sois satisfait...

Pascal regarda son père. Il le jugea sincère. Il se dit :

— En vieillissant il s'est humanisé. Qui sait s'il ne ferait pas vraiment beaucoup pour me plaire ?

Il eut la pensée de profiter des bonnes dispositions où il le voyait, et de tout lui avouer. Il était temps encore peut-être de détourner le coup suspendu sur Clairefont. Si la rentrée de l'enfant, pendant si longtemps errant à travers le monde, pouvait être le signal d'une pacification heureuse ? Oh ! de quelle tendresse il paierait son père, si, par condescendance pour lui, il consentait à épargner ses ennemis vaincus ! Il se figu-

rait Antoinette débarrassée de ses soucis, libre de sourire. Et ce serait à lui que la jeune fille devrait la sécurité de la vie pour son père, et le calme du cœur pour elle. Un grand attendrissement s'empara de Pascal. Sans retard, il voulut tenter l'épreuve.

— Mon père, depuis que je suis rentré chez vous, dit-il, j'admire comme tout a changé. Je vous ai retrouvé le premier de la ville... Vous avez une grande situation, et je comprends qu'elle n'est pas encore ce qu'elle peut être...

Carvajan baissa la tête en signe d'affirmation. Un rire muet passa sur son visage basané.

— Je vois cependant un point noir à l'horizon : c'est l'état d'hostilité dans lequel vous vivez avec les habitants de Clairefont... Croyez-vous qu'il soit digne de vous de prolonger une lutte qui jette du trouble dans le pays? Car, vraiment, tous ceux qui ne sont pas pour vous sont pour eux... Et c'est une véritable discorde que vous entretenez.

Le banquier baissa le nez, comme lorsqu'il ne voulait pas s'expliquer et, avec une sourde ironie :

— Je ne l'entretiendrai pas longtemps, maintenant.

Pascal ne se laissa pas prendre à l'ambiguïté de la réponse. Il savait ce que parler voulait dire, même pour Carvajan.

— J'entends, en effet, répéter partout que le marquis Honoré est à bout de ressources, et c'est justement là ce qui m'encourage à vous parler aussi nettement, quoique je sache fort bien que le sujet n'est pas pour vous plaire... Voilà des gens qui, à force de

maladresses, d'excentricités, de folies, je ne vous chicanerai pas sur les causes, sont arrivés à la ruine complète. Eh bien! mon père, pour le mal qu'ils vous ont fait, que pouvez-vous leur souhaiter de plus?

La physionomie de Carvajan prit une expression de gaieté terrible. Il hocha la tête, et, levant ses yeux jaunes qui rayonnaient de haine :

— Enfant! dit-il, avec une dédaigneuse pitié. Tu ne sais pas de quoi tu parles!

Il y eut dans ces quelques mots tant d'amère et de profonde ironie, ce fut si bien le cri de la vengeance insatiable, que Pascal en demeura glacé. Il avait espéré amener le vieillard à faire un retour sur lui-même, provoquer une discussion de laquelle sortirait quelque expédient favorable. Il trouvait son père froid comme un marbre, répondant à ses attaques avec la bienveillance câline d'un homme qui cause avec un gamin. Cependant il ne se tint pas pour battu : il revint à la charge :

— Il n'en est pas moins certain que le marquis de Clairefont est actuellement un pauvre adversaire pour un combattant tel que vous...

— Hé! hé! fit railleusement Carvajan, il ne faut jamais mépriser son ennemi. Si depuis trente ans le marquis avait répété ces paroles, chaque soir, avant de se coucher, en guise de prière, il n'en serait peut-être pas où il en est.

— Mais il est vieux...

— Tiens! il a mon âge!

— Auprès de lui sont des femmes dignes d'intérêt...

A ces mots Carvajan se dressa sur ses pieds; il lança à son fils un regard aigu, et, d'une voix métallique, sa vraie voix, qui fit vibrer les nerfs de Pascal :

— Des femmes? Qui te l'a dit? Tu les as peut-être vues? Ah! ah! nous voilà gentils, si cette engeance se mêle de nos affaires! Des femmes! Est-ce qu'il n'y en a pas toujours dans le jeu du marquis? Il fallait s'attendre à ce que les cotillons entreraient en danse. Eh bien! garçon, est-ce à la vieille demoiselle de Saint-Maurice que tu t'intéresses, ou à la belle Antoinette?

Le nom de la jeune fille, jeté avec cette âpre familiarité, sonna douloureusement à l'oreille du jeune homme. Il lui sembla que l'accent avec lequel son père le prononçait était avilissant. Il voulut couper court aux commentaires, mais il n'en eut pas le temps.

— Qui t'a parlé de ces femmes? continua le vieillard avec une animation qui allait grandissante. Les aurais-tu rencontrées, par hasard? Tu cours la campagne depuis que tu es revenu, et elles sont continuellement par les chemins comme des aventurières... Ah! elles t'ont peut-être bien parlé! Elles ne sont pas honteuses... Et puis, le fils Carvajan... Bonne affaire!

Le banquier eut un rire atroce.

— Mon père, dit Pascal, je vous en supplie...

— Laisse donc! Est-ce que je ne les connais pas?... A l'heure qu'il est, elles sont capables de tout, pour de l'argent... Mais il faut se défier ; ce sont des gaillardes... la jeune surtout, avec ses airs candides... et

son capitaine de cavalerie qui ne l'épouse pas! Ah! ah! va, mon petit! C'est du vilain monde... Ne t'en occupe pas. Tu te ferais rouler... Il faut la poigne du vieux Carvajan pour en venir à bout, et encore ce n'a pas été sans peine! Si tu crains le tapage que fera l'écroulement de cette vieille bicoque lézardée, craquelée, vermoulue, qui s'appelle la maison de Clairefont, va faire un tour à Paris... Tu es jeune : il faut t'amuser. Mais, crois-moi, n'essaie jamais de changer de place les quilles de ton père... Certes, je t'aime bien... Mais tu pourrais tout de même recevoir la boule dans les jambes!

Pascal voulut faire un dernier effort, parler encore. Mais sa belle voix profonde n'exerçait plus aucune séduction. Dès qu'il s'agissait de sa haine, le vieillard avait une armure de diamant sur laquelle tous les coups, même les mieux portés, s'émoussaient

— D'ailleurs, ajouta-t-il avec une fausse bonhomie, toute ta sensiblerie est inutile... Il n'y a pas auprès du marquis que des femmes... Il y a aussi un grand gaillard de vingt-huit ans, fort comme un bœuf et qui, du reste, jusqu'ici n'a employé sa force qu'à faire des sottises... Mais s'il veut travailler, il en a le droit... Nous savons, toi et moi, comment on fait... J'ai commencé par balayer la boutique du père Gâtelier... Et toi, mauvaise tête, tu as fait le tour du monde... Qui est-ce qui empêche ce beau fils de reconstruire l'édifice de la fortune paternelle? Hé! hé! nous le jugeons peut-être mal, ce garçon! Qui sait s'il n'a pas une autre vocation que celle d'assommer

les garçons d'écurie et de rosser les braconniers, entre deux petits verres de cognac ?... Je serais ravi qu'il eût des capacités cachées, et qu'un beau matin il prouvât qu'il peut être bon à quelque chose...

Carvajan fit une courte pause, son visage devint dur et sombre ; puis, avec un geste net et tranchant comme un coup de couperet :

— Mais s'il est à la fois, comme tous les siens, incapable et malfaisant, il faut qu'il tombe et disparaisse. Dans notre société moderne, telle qu'elle est organisée, il n'y a plus de place pour les vicieux et les fainéants.

Ainsi, pour se couvrir aux yeux de son fils, le maire de La Neuville prétendait donner une portée sociale à son œuvre de rancune. Ce n'était plus Carvajan écrasant Clairefont. C'était la démocratie laborieuse triomphant de la noblesse inactive, et, à grand coups de serpe, taillant dans les pousses parasites dont l'enlacement étouffait le pays.

Si rudement repoussé, Pascal voulut donner le change à son père et prit un air fort détaché. Ce qu'il en avait dit, après tout, c'était par un excès de scrupule. La famille de Clairefont lui était fort indifférente. Il ne connaissait pas ces gens-là et n'avait aucune envie de les connaître. Carvajan le laissa parler et ne souffla plus mot. Il se promettait de faire surveiller Pascal par quelqu'un de ses affidés, rôdeur de broussailles, habile à suivre une piste. Mais le jeune homme faisait en même temps un raisonnement semblable et prenait la résolution de ne plus

aller, pendant quelque temps, se promener sur la colline.

Tous deux restèrent donc en présence, s'observant sourdement comme des adversaires, déjà séparés par des arrière-pensées, doutant l'un de l'autre, Carvajan craignant d'avoir une seconde fois à lutter contre ce qu'il appelait la pruderie de son fils, Pascal perdant en un instant toutes ses illusions et voyant reparaître avec un grand serrement de cœur le tyran qui lui avait fait, une fois déjà, fuir la maison natale.

Le dîner auquel le Maire avait convié les notables de La Neuville pour fêter le retour de l'enfant prodigue eut lieu avec beaucoup d'apparat. Il n'est rien de tel que les avares pour se mettre exceptionnellement en dépense. Les somptuosités du menu causèrent de l'émerveillement dans un pays où les repas de cérémonie durent quatre heures et peuvent faire concurrence aux légendaires noces de Gamache.

Le sous-préfet était présent. Il n'avait point osé se dérober à l'invitation qui lui avait été envoyée. Le service fut fait par des maîtres d'hôtel venus de Rouen, et dont la tenue imposa tellement à Dumontier aîné, le beau-frère de Carvajan, qu'il ne put, malgré les coups d'œil furibonds de sa femme, s'empêcher de leur dire, chaque fois qu'ils lui changèrent son assiette : Merci, Monsieur.

Commencé froidement dans cette salle à manger sombre, démeublée pour la circonstance, car on se trouva vingt-deux à table, le dîner s'anima peu à peu, et lorsque, avec le rôti qui avait été précédé de plu-

sieurs entrées, on commença à verser les vins de Bourgogne, les langues se délièrent et la conversation devint très bruyante.

Fleury, qui n'était séparé du fils de la maison que par Mlle Leglorieux, entreprit de faire briller le jeune homme et le poussa sur l'Amérique. Mais il le trouva rebelle à toutes ses tentatives. Taciturne et absorbé, Pascal parut décidé à ne pas se livrer. Le milieu dans lequel il était lui fit horreur. La perspective de vivre avec ces gens, dont les manières, le langage, les idées, le choquaient si violemment, lui sembla effroyable. Carvajan, froid et sévère, sobre de gestes et de paroles, avait la distinction fière et menaçante d'un prince, comparé à ceux qui l'entouraient. Toute cette gaieté triviale et basse, qui montait comme une boueuse marée, écœura Pascal et le plongea dans une profonde tristesse.

La jeune Mlle Leglorieux se tortillait auprès de lui, épanouie et rouge comme une pivoine, s'étudiant à être élégante, buvant, le petit doigt en l'air, choisissant ses mots et tombant dans une afféterie ridicule. Tondeur, sanglé dans un habit noir qui le mettait au supplice, était devenu violet et accompagnait chacune des plaisanteries de l'ignoble Fleury d'un rire étouffé d'asthmatique. Mme Leglorieux versait dans l'oreille de Carvajan des confidences très détaillées sur les talents de sa fille et sur la fortune qu'elle avait à attendre de deux grands-oncles, riches fermiers du pays de Bray.

— Oui, monsieur le maire, je peux le dire, Félicie sera un parti de première classe, et tel qu'on n'en

pourra pas trouver un pareil dans le canton... Dieu merci, son père et moi, nous nous portons bien... Mais elle n'en aura pas moins trois cent mille francs en se mariant... Ah! mais!... Et vous savez comment on l'appelle à La Neuville? La demoiselle aux héritages! C'est qu'elle en aura, voyez-vous... sans compter le nôtre... le plus tard possible, comme de juste!

Elle se mit à rire, et les tire-bouchons de cheveux noirs, qui lui pendaient de chaque côté du visage, voltigèrent évaporés. Carvajan la regardait en écoutant d'un air tranquille.

Pascal, qui tendait l'oreille, eut la fantaisie de comparer la mère à la fille. Et, avec stupéfaction, il constata une désolante ressemblance : même taille, même carnation, mêmes traits. Il voyait là, dans Mme Leglorieux, Félicie telle qu'elle serait à quarante ans, épaissie, couperosée, éraillée, abêtie par les grasses et lourdes mollesses de la vie de province. Et c'était une telle femme qu'on lui destinait!

Il raisonna froidement. Qu'y avait-il là de surprenant? N'était-ce pas normal, et devait-il espérer une autre union? La jeune fille n'était-elle pas de son monde, de son pays, et pouvait-on trouver mieux en cherchant? Fils de paysan enrichi, était-il réservé à un mariage de grand seigneur? N'avait-il pas, entraîné par son imagination, porté ses regards plus haut qu'il ne lui était permis?

Il oublia tout ce qui l'entourait, le bruit croissant des conversations et des rires, l'animation plus ardente des convives; il se figura qu'il était seul dans

un coin de parc silencieux et ombragé. Une silhouette de jeune fille passa devant ses yeux, douce, effacée, enveloppée d'un nuage léger, comme dans un songe. Et c'était elle qu'il aimait, elle seule. Il se sentait prêt à tout tenter pour l'obtenir. Rien ne lasserait sa patience, rien n'affaiblirait son courage. Il finirait par user les résistances, par désarmer les colères, et il serait heureux!

Il frissonna à cette pensée. Quelle douceur ce serait de sentir la main fine de cette adorable créature se poser sur son bras tremblant ! Et quelle ivresse de marcher dans la vie à ses côtés ! Ne voir qu'elle, ne penser qu'à elle, se fondre éperdument en elle, et n'avoir plus ni désir ni espoir qui ne fût pas elle. Être son époux, ne la quitter jamais que pour revenir plus vite et plus tendrement à ses pieds, maître avide de se faire esclave. La voir s'épanouir dans la maternité triomphante, et avoir de cette femme adorée des enfants, blonds, roses, joyeux, impérieux et câlins comme elle, et se sentir le cœur à peine assez grand pour contenir tout l'amour que ces êtres divins sauraient inspirer! Afin que ces anges pussent vivre sans chagrin et sans souffrance, il faudrait un paradis, quelque lieu béni plein de lumière tiède, d'air embaumé et de soleil radieux. Les arbres se pencheraient pour caresser de leurs branches fleuries les fronts délicats. Les oiseaux chanteraient des chansons choisies pour charmer les oreilles attentives. Le sable se ferait plus moelleux pour ne pas blesser les petits pieds mutins et joueurs. Rien de ce qui existait dans la nature

ne serait assez pur, assez beau, assez bon pour Antoinette et les chérubins qui naîtraient d'elle.

Une acclamation violente, retentissant autour de Pascal, l'arracha à sa délicieuse rêverie. Tous les convives de son père s'étaient levés et, choquant leurs verres, buvaient à son heureux retour. Mme Leglorieux, agitant ses frisures, lança à Carvajan un regard victorieux semblant lui dire :

— Vous l'avez ramené. A nous de le garder !...

Fleury, après s'être courbé devant le sous-préfet avec une basse obséquiosité, pour s'excuser de la liberté grande, entamait un speech préparé à l'avance et qu'il affectait d'ânonner, pour lui donner un air d'improvisation. Il y faisait des allusions mal déguisées à la lutte engagée entre Clairefont et Carvajan, insinuant que le maire de La Neuville avait été depuis de longues années le défenseur des libertés communales menacées par les derniers représentants de l'ancienne oppression féodale...

— Un jour viendra, qui n'est pas loin peut-être, dit-il en terminant, où, admirable prix de cette résistance triomphante, la prospérité s'étendra sur tout le pays... Et c'est à M. Carvajan, au maire de La Neuville, que ce résultat merveilleux sera dû... Je n'en veux pas dire davantage... D'ailleurs, vous m'avez compris... Joignez-vous donc à moi, et buvons à la santé de notre excellent ami.

— A sa santé !

— Marchez ! il est d'un bon bois ! Je m'y connais, clama Tondeur.

Fleury avait dit vrai. Ils comprenaient tous. Et les visages enflammés, les yeux brillants, exprimaient bien la convoitise éveillée. Tous ils étaient prêts pour la curée. Car c'était de la Grande Marnière, toujours, qu'il s'agissait. La source de richesse jaillirait de la colline, et chacun des associés à l'œuvre de ruine y puiserait largement.

Le silence se fit : Carvajan répondait. Il était debout, grave, et de ses lèvres les paroles tombaient froides et mesurées. Il se défendait modestement de l'honneur qu'on voulait lui faire, en attribuant à sa faible initiative les avantages précieux que l'avenir promettait. Il avait eu d'utiles collaborateurs... D'ailleurs, il était satisfait d'avoir obtenu l'approbation générale ; car le but qu'il avait eu devant les yeux, c'était uniquement l'intérêt de ceux qui se trouvaient autour de lui...

Il mit la main sur son cœur, avec une onction d'apôtre prêt à s'immoler pour l'humanité. Transportés, ses convives applaudirent de plus belle.

Pascal avait assisté à cette scène avec une stupeur pleine de doute. Il se demanda s'il rêvait, ou si, jusqu'alors, de fausses apparences ne l'avaient pas abusé.

Mais la figure de singe de Fleury,contractée par un sourire silencieux, frappa son regard. Il se rappela les confidences que le greffier lui avait faites. Tout ce qu'il venait de voir était donc une odieuse comédie ; tout ce qu'il avait entendu était un éhonté mensonge.

Le dégoût lui souleva le cœur. Il se souvint de la

vie libre, large et franche, qu'il menait quelques semaines auparavant. Les vastes plaines de l'Amérique s'ouvrirent de nouveau devant lui, comme pour l'appeler dans leurs solitudes verdoyantes et calmes. Une sensation de repos frais et sain l'enveloppa de ses douceurs caressantes. Il lui sembla que le vent parfumé des savanes passait sur son front et calmait les orages de sa pensée. Pourquoi était-il revenu? Que faisait-il dans cette fange? Il retrouva en lui-même sa force des anciens jours, alors que rien au monde ne lui eût fait accepter la complicité dans une infamie.

Un enthousiasme subit gonfla son cœur, il se sentit maître de sa conscience, supérieur à tout ce qui l'entourait, sûr d'échapper à l'avilissement qu'on songeait à lui faire partager. Il se jura à lui-même de tout quitter, famille, foyer, patrie, et d'aller ensevelir ses rêves dans les pays d'où l'on ne revient pas. L'avenir lui apparut comme un abîme obscur. Et sans hésitation, sans faiblesse, il se décida à y engloutir sa vie.

On se leva de table. Le cabinet de Carvajan, cette salle de torture, dont les murailles avaient été frappées par tant de soupirs et de gémissements, était brillamment éclairé. Le bureau du maître, débarrassé de ses paperasses, avait été rangé dans un coin. Des fauteuils et des chaises entouraient la cheminée. Un piano occupait l'entre-deux des croisées. Le logis maussade et sombre s'emplissait de lumière et de bruit. Dans la rue, des badauds émerveillés regardaient ce spectacle inattendu : les fenêtres de Carvajan étincelantes, et écoutaient les accords d'une valse tapotée

par Mlle Félicie. Des invités sonnaient avec mystère, comme s'ils craignaient de se tromper. C'était bien là, pourtant. Le maire de La Neuville restait chez lui, et tous les notables arrivaient les uns après les autres, la mine échauffée et le regard curieux.

Dans un angle, Pascal, assis sur une chaise, écoutait d'une oreille distraite les propos de son oncle Dumontier. La fenêtre était ouverte, et, par les fenêtres, des vols de petits papillons de nuit entraient et se mettaient à tourner autour des bougies, brûlant leurs ailes à la flamme. Et, les regardant, Pascal se disait qu'il en avait été ainsi du pauvre marquis, et que, maintenant, il n'avait plus assez de force pour échapper à l'embrasement définitif. Le nom de Clairefont prononcé tout près de lui attira l'attention du jeune homme. Dans l'embrasure, au coin du piano, il aperçut son père qui causait avec M. Malézeau.

— Vous savez, monsieur Carvajan, je ne suis pas homme à vous donner un conseil à la légère, disait le notaire; eh bien, n'usez pas de rigueur envers M. de Clairefont, donnez-lui quelques facilités...

— Qu'entendez-vous par là? demanda le banquier.

— Monsieur, ne le poussez pas l'épée dans les reins, comme vous le faites depuis un an; laissez-le respirer, ou, en un mot, accordez-lui du temps...

— Le puis-je? Ce n'est pas moi qui ai prêté. Je ne suis que tiers porteur, et si je fais de la générosité avec le marquis, pendant ce temps-là mon gage peut se déprécier. Je peux arriver à perdre...

— Vous ne le pensez pas!

— Il faut toujours le penser.

— Qui sait si, au contraire, avec un peu de répit, M. de Clairefont ne parviendrait pas à s'acquitter d'une partie de sa dette?...

A ces mots, Carvajan, qui s'était montré, depuis le commencement de l'entretien, froid et rogue, devint souriant et patelin. Il prit Malézeau par le bras, s'appuyant familièrement sur lui, le caressant du regard et l'enlaçant du geste.

— Est-ce qu'il y a du nouveau? Contez-moi donc cela! Est-ce que le baron de Croix-Mesnil se décide à épouser?... L'eau va-t-elle revenir au moulin?...

Déjà le notaire se repentait d'avoir éveillé l'attention de Carvajan. Il se sentit trop avancé et voulut battre en retraite. Mais le banquier n'était pas homme à lâcher prise facilement. Insinuant et impérieux tout ensemble, priant et commandant à la fois :

— Allons, Malézeau, il faut être sincère... Le marquis vous a mis au courant de sa nouvelle découverte? Peut-être vous a-t-il montré le fameux fourneau?

— Comment savez-vous?...

— Est-ce que ce n'est pas mon métier de tout savoir? s'écria Carvajan avec impatience... Voilà six semaines qu'on me fatigue les oreilles avec cette histoire. On dit que c'est très surprenant, qu'au moyen d'un nouveau système de grilles, le marquis arriverait à brûler des copeaux mouillés, et à développer une chaleur extraordinaire... Est-ce vrai?

Le notaire, très troublé, gardait le silence. Le maire le secoua vivement et, les yeux étincelants, la voix rude :

— Eh ! répondez donc carrément ! Le silence est un aveu aussi bien que les paroles ! Avez-vous vu l'appareil ? Est-ce certain ? Un ingénieur que j'ai consulté prétend que ce serait une application merveilleuse pour certaines industries...

L'animation de Carvajan était si vive, cet homme, ordinairement maître de lui, montrait son ardent désir de savoir avec tant d'abandon, que Malézeau espéra tirer parti de la situation en faveur de son client. Peut-être, en donnant à entendre que les résultats de l'invention du marquis seraient considérables, arriverait-il à intimider le banquier, et à l'amener à composition. Il lui jeta par-dessus ses lunettes d'or le regard papillotant de ses yeux louches, et, s'expliquant avec une lenteur calculée :

— J'ai vu en effet le brûleur dont il s'agit... Il est fort curieux... Le marquis a eu la bonté de l'allumer devant moi...

— Le modèle est-il important ? Enfin, est-ce un joujou, ou peut-on se fier raisonnablement à l'épreuve qui en est faite ?

— C'est un modèle très sérieux que M. de Clairefont a adapté au fourneau de son laboratoire... Il s'en sert pour ses travaux de chimie... Je suis convaincu qu'il fonctionnera aussi bien en grand qu'en petit... Voyez-vous, j'entrevois dans un avenir très prochain M. de Clairefont remis à flot... Si vous voulez mon opinion sur lui, c'est un homme remarquable, et il y aura peut-être plus à gagner en se mettant avec lui que contre lui.

— Oh! oh! fit Carvajan, en soulageant par un sifflement sa poitrine oppressée. Vraiment! c'est un homme si remarquable que cela, ce brave marquis! Eh bien! j'en suis charmé pour lui!... Parmi toutes ses découvertes, qu'il en fasse donc une qui me plaira plus que toutes les autres : celle de l'argent qu'il me doit, et que je voudrais bien toucher!... Vous êtes encore un particulier un peu bizarre, vous, Malézeau, de venir me débiter froidement de pareilles calembredaines...Un homme remarquable!... Eh bien! c'est moi qui vous le dis, et vous savez que je ne menace jamais en vain, si cet homme remarquable n'est pas en mesure de faire face à l'échéance qui tombe à la fin de ce mois, c'est-à-dire trois jours après la Saint-Firmin, je le fais exproprier, lui et sa noble famille, de son noble château... Cela aussi vrai que je me nomme Carvajan.

Il s'était excité encore en parlant, et son visage basané avait pris une teinte livide, ses yeux flambaient de haine, et ses mains étaient agitées d'un tremblement. Il fit une pause, dévisagea le notaire, et, d'une voix railleuse :

— Si le brûleur est une merveille, Malézeau, c'est moi qui l'exploiterai, mon bon... Et soyez tranquille, j'en tirerai meilleur parti que votre vieil utopiste de marquis...

Comme le notaire ouvrait la bouche pour tenter un suprême effort en faveur de son client :

— Ça suffit, dit Carvajan d'un ton tranchant. Jusqu'à la fin du mois, ni plus, ni moins! Vous pouvez le lui dire... Et qu'il se souvienne... car, moi, je n'oublie pas!

Il leva son doigt à la hauteur de sa joue et montra, avec un amer sourire, une petite ligne blanche qui tranchait sur le brun de son visage, trace toujours visible du coup de fouet reçu trente ans auparavant dans la nuit de la Saint-Firmin.

Sans ajouter une parole, il quitta le notaire, traversa les groupes de ses invités et rejoignit le sous-préfet, profondément enfoncé dans une conversation administrative avec l'agent voyer. Alors Pascal, dans le désordre de ses pensées, pesant les griefs de son père et ceux du marquis, en vint, plein d'angoisse, à les trouver égaux. Oui, les torts de M. de Clairefont avaient été graves, et les rancunes de Carvajan étaient légitimes. Hélas ! entre ces deux hommes l'abîme n'en était que plus profond. Jamais une volonté humaine n'arriverait à le combler. Et, victimes de cette inimitié implacable, les enfants, qui étaient innocents et auraient pu s'aimer, se voyaient condamnés à la discorde et à la haine. Tout ce bruit qui l'entourait lui fit horreur. Il put sortir sans être remarqué, et gagner la rue redevenue déserte.

L'air était calme et doux. Dans le ciel transparent, les étoiles brillaient. Il s'assit sur un banc de pierre, auprès de la fontaine qui coulait avec un léger murmure ; tout se taisait, et, dans cette solitude de la ville endormie, ne trouvant que tristesse dans son passé, n'attendant que tristesse de son avenir, maudissant le marquis, rougissant de son père, résolu à chasser de son cœur le souvenir d'Antoinette, Pascal désespéré laissa tomber sa tête entre ses mains, et se mit à pleurer.

V

L'assemblée de La Neuville, cette année-là, fut particulièrement brillante. La récolte s'annonçait bien, les branches des pommiers pliaient sous les fruits, les pluies du printemps avaient rendu les foins savoureux et abondants. Le marché aux bestiaux avait vu ses cours très soutenus, et les génisses se payaient couramment vingt-cinq pistoles. Un vent de gaieté passait sur la ville, une animation inusitée mettait en branle ses habitants lourdauds et casaniers. Les rues étaient encombrées, les boutiques s'ouvraient hospitalières, les paysans, d'un pas traînant, le nez en l'air, la blouse neuve, d'un bleu noir, ballonnant sur le dos, s'en allaient le long des trottoirs, suivis de leur femme et de leurs filles, en bonnet de fête à grandes aiguilles d'or.

A l'entrée du faubourg, devant l'auberge du Cygne d'argent, un cercle de cabriolets et de tapissières, les brancards en l'air, s'élargissait d'heure en heure, pendant que, dans une petite prairie, attachés à des piquets, les chevaux, leurs harnais sur le dos,

le mors défait et pendant, broutaient l'herbe, se fouettant les flancs de leur queue pour chasser les mouches. A chaque instant, une charrette ou un bog sonnant la ferraille, arrivait, couvert de poussière, conduit par un fermier, la casquette sur l'oreille, le cigare mâchonné à la bouche. Et c'étaient des appels et des exclamations.

— Tiens! c'est maître Levasseur... Comment va en hui?...

— Hé, Jean-Louis! ohé!

— Ah! bon sang, vieux malin! T'as bien fait de vendre tes pommes l'année dernière... La razière ne sera pas chère.

— Prenons-nous un café? Lebourgeois, veille à ma jument... Un double d'avoine, et à boire dans une demi-heure...

L'aubergiste, sa femme et son garçon d'écurie, affairés, allaient de la salle à la cave et de la cave à la grange. Des cris terribles partaient du rez-de-chaussée, comme si on s'égorgeait, et c'était simplement une vente de bestiaux qui se traitait entre amis. Dans l'air, une violente odeur de friture se répandait avec des nuages de fumée bleue s'échappant de la cuisine, et, sur la fenêtre, dans une manne, des douzaines de douillons dorés, sortant du four, achevaient de refroidir. Derrière la toile d'une baraque, les détonations d'un tir se faisaient entendre; un jeu de chevaux de bois jetait à l'écho les aigres harmonies de son orgue poussif, et, sur le haut d'une voiture à capote, derrière laquelle était installé un valet armé d'une trompe de chasse,

un dentiste, brandissant un sabre, appelait les badauds, expliquant, avec une faconde populacière, qu'à l'aide de « cet engin meurtrier » il extrayait les molaires les plus récalcitrantes, sans difficulté et sans douleur.

— Un dentiste de la ville, pour vous éblouir, vous parlerait de pied-de-biche, vous offrirait le davier, vous conseillerait la clef de Garengeot, criait-il d'une voix enrouée... Ignorance et imposture ! Pour l'opérateur, l'outil n'est rien... La main est tout ! Avec son instrument perfectionné, il pourrait vous « fraxer » l'alvéole et vous briser l'os dentaire. Et moi, Messieurs, avec un sabre, avec un clou, avec une épingle... le temps de le dire... et, pour cinquante centimes, je vous aurai soulagé !...

Et la trompe du valet rugissait sa fanfare, pendant qu'un paysan, rouge et suant d'émotion, montrait au tourmenteur sa mâchoire aux dents gâtées par le cidre.

Des camelots vendant des peignes, des brosses, des miroirs de poche en plomb, des bonnets de linge pour les femmes, des éponges et des étrilles pour les chevaux, avaient étalé leurs marchandises sur le revers gazonné d'un fossé. Dans une voiture longue, étroite et basse, tout un assortiment de faïences et de verreries, depuis les plats communs en terre de pipe, jusqu'aux services à fleurs qui ornent si gaiement les vaisseliers, depuis le verre massif qui roule sur les tables de cabaret jusqu'au verre à pied gravé, sur lequel un renard saute au travers des pampres et des grappes. Un ferrailleur vendait sur le bord de la

route des marmites en fonte, des fers à repasser, des marteaux, des scies et des merlins. Et, entourés d'une corde, piétinant dans la poussière, bêlant de faim, des moutons attendaient qu'on vînt les emmener.

Sous les tilleuls de la promenade, un maquignon faisait courir son cheval, tapant avec un fouet sur le feutre dur de son chapeau, pour actionner l'animal qui se cabrait et pointait aux mains du palefrenier chargé de le produire.

Un soleil ardent couvrait la fête de ses rayons de feu. La terre brûlait les pieds, pas un souffle de vent ne balayait les odeurs fortes des bêtes, et, de la grande place aux barrières, une foule bruyante circulait, se partageant entre les affaires et les plaisirs.

Aux abords de la mairie, la compagnie des pompiers, en tenue, était massée, et dans la grande salle de l'école, ornée de drapeaux tricolores, une distribution de prix, clôturant un congrès pomologique, avait lieu sous la présidence du sous-préfet.

Carvajan avait lu un discours chaudement applaudi, et, aux accords violents de la fanfare de la ville, la cérémonie prenait fin. Un commandement bref retentit. Les pompiers se mirent en ligne, et le clairon sonna aux champs sur le passage des autorités.

Le cortège, marchant lentement, se débandait peu à peu. Les gros fermiers, rougeauds, s'arrêtaient pour attendre un compère, et, par petits groupes, stationnaient sur la place. Le sous-préfet, au coin de la rue

du Marché, s'adressant à Carvajan qui marchait à ses côtés :

— Vous verra-t-on ce soir à la fête, monsieur le maire ?

— Mais, sans doute, monsieur le préfet. D'abord c'est mon devoir, et ensuite c'est un usage à La Neuville d'aller faire un tour d'une heure au bal...

— Eh bien ! donc, je viendrai, dit le sous-préfet, puisque vous pensez que c'est utile...

— Vous ferez plus en une heure, là, pour vos élections, qu'en trois semaines de tournées. Vous trouverez tous les gros bonnets de la campagne. Et soignez les pompiers, monsieur le préfet... Ils sont influents. On ne sait pas tout ce qu'on peut obtenir par les pompiers !...

— Je vois que vous connaissez à fond la question, dit gaiement le fonctionnaire. D'ailleurs, à marcher avec vous, il n'y a jamais qu'à gagner.

Carvajan changea de visage, soupçonnant une raillerie. Il regarda le sous-préfet, le vit gracieux et souriant. Il se dit : A quoi vais-je penser ! Qui lui donnerait l'audace de s'attaquer à moi ? Ne sait-il pas que, si je voulais le battre en brèche, je pourrais le faire facilement sauter ?

Une sombre joie passa sur son front. Il était bien le maître, dans cette ville où on l'avait connu garçon de magasin, presque domestique. Nul ne devait lui résister. Et ses ennemis verseraient avant peu des larmes de sang. Il se retourna vers ceux qui le suivaient, et dit avec le ton d'un maître :

— Messieurs, nous nous retrouverons ce soir au banquet municipal...

Puis il prit la petite rue et se dirigea vers sa maison. Il était midi, et devant l'église, il donna dans la sortie de la grand'messe. Les femmes et les filles s'en allaient, causant, avec un bourdonnement de ruche. Elles étaient vêtues de leurs robes de cérémonie, coiffées de chapeaux à fleurs ou de bonnets couverts de rubans, et portaient gravement leur paroissien. En passant près du maire, elles chuchotaient plus bas. L'impression de terreur que Carvajan jetait autour de lui se retrouvait même chez ces femmes qui, cependant, n'avaient rien à craindre. Il sourit. Il ne lui déplaisait pas de se sentir redouté: il voyait là une preuve de son pouvoir. Découvrant des figures de connaissance, il distribua d'un air grave quelques coups de chapeau. Et, suivi par les volées retentissantes des cloches, il hâta le pas.

Quand il eut dépassé la fontaine, au moment de lever le marteau de la porte, il s'arrêta. De loin, à l'autre bout de la rue, il venait d'apercevoir Pascal qui s'avançait lentement. Tout, dans la démarche du jeune homme, révélait la préoccupation et l'ennui. Depuis qu'il était rentré à La Neuville, son teint bistré avait pâli, et ses joues semblaient amaigries. Rièn de tout cela n'avait échappé à Carvajan, et, regardant son fils venir d'un pas traînant, il se demandait si c'était le même garçon alerte et vigoureux qu'il avait vu arriver quelques jours auparavant.

Ils se trouvèrent face à face devant la maison.

Pascal ne put réprimer un tressaillement en voyant son père. Il s'efforça de lui montrer une figure calme. Mais ses traits contractés ne se détendirent pas, et il resta troublé et soucieux.

— Tu viens de la fête ? demanda Carvajan, en examinant son fils avec attention.

— Oui, mon père, dit Pascal qui semblait sortir d'un rêve.

— As-tu faim ?

— Ma foi, oui...

Ils se mirent à table. Carvajan pensait : Il ne s'est seulement pas aperçu qu'il y avait fête aujourd'hui à La Neuville. Il est allé encore du côté de Clairefont. La poussière crayeuse qui couvre ses souliers est celle de la Grande Marnière. Quel projet roule-t-il donc dans sa tête ? Il se défie de moi, c'est évident. Chaque fois que je l'interroge, il ne me répond pas un seul mot qui ne soit un mensonge. Il craint même de me regarder, tant il a peur que je devine ses pensées dans ses yeux.

Pascal, en effet, assis de l'autre côté de la table, le nez dans son assiette, mangeait distraitement. Décidé à quitter le pays, il n'avait pu résister au désir de parcourir une fois encore la colline de Clairefont. Il était sorti aussitôt qu'il avait vu son père se diriger vers la mairie, et, par le sentier qui traversait la Grande Marnière, il avait gagné le plateau.

Il ne voulut pas, comme les autres jours, se cacher aux alentours du parc. Il craignit d'être rencontré. Une chaleur lui montait à la gorge, à la pensée de se

trouver face à face une seconde fois avec Antoinette. De quel front oserait-il l'attendre? Et quelle opinion aurait-elle de lui, si elle le surprenait aux abords du château, guettant comme un rôdeur.

Il pensa que la jeune fille irait certainement à la messe, et, dès neuf heures, il entra dans la petite église du village. Assis sur un banc de bois enveloppé d'ombre, il était presque impossible à reconnaître. Il demeura là, très patiemment, regardant les ornements de l'autel, les tableaux de la nef, les vitraux du chœur, et découvrant dans chacun d'eux une trace de la générosité pieuse des châtelains de Clairefont : inscriptions sur les murailles, chiffres peints dans les verrières, tout parlait d'eux et racontait l'histoire intime de leur vie.

Sur une plaque de marbre blanc, auprès d'un confessionnal, ces mots inscrits en lettres d'or sautèrent aux yeux de Pascal : Le Seigneur m'a conservé ma fille bien-aimée. Que son saint nom soit béni ! et, au-dessous, cette date : 1872, et ce nom : Honoré de Clairefont. C'était quelque ex-voto, placé là par le marquis à la suite d'une grave maladie d'Antoinette.

Et, dans l'obscurité mystérieuse de l'église, la pensée de Pascal s'exalta, il eut une sorte d'hallucination. Il lui sembla qu'il était emporté vers le château par une force qui paralysait sa volonté. Il entra, se dirigea vers la chambre de la jeune fille, et sur son lit, pâle, les traits creusés, il la vit près de mourir.

C'était bien elle, encore toute petite, mais déjà charmante. Un vieillard que le jeune homme ne con-

naissait pas, mais dans lequel il devina le marquis, était assis au chevet de la malade. De grosses larmes roulaient dans ses yeux, pendant qu'il pressait une main effilée et blanche. Ses lèvres se mirent à remuer comme pour une prière, et Pascal comprit qu'il demandait du fond de l'âme à Dieu de sauver son enfant.

Et comme si la volonté divine se fût instantanément manifestée, le visage d'Antoinette se colora, ses yeux s'ouvrirent, animés et brillants. Et elle fut soudain transfigurée. Ce n'était plus la petite malade, que le jeune homme avait maintenant devant lui, c'était la belle jeune fille qu'il avait rencontrée dans le chemin creux, celle qu'il adorait et redoutait à la fois, et pour laquelle, sans hésiter, il eût donné sa vie.

Il fit un effort pour chasser cette vision, pour reprendre possession de lui-même. Il força ses yeux à fixer un objet réel, et sa vue tomba de nouveau sur la plaque de marbre blanc, et il en répéta l'inscription, comme s'il adressait à Dieu des actions de grâces pour avoir sauvé Antoinette. N'était-ce donc pas afin qu'il la vît et l'aimât, que la mort avait été écartée d'elle ? Mais s'il devait l'aimer, alors pourquoi devait-elle le haïr? Il se leva, et lentement gagna les rangées de chaises qui s'ouvraient vides en face de l'autel. Au milieu de la première, un prie-Dieu de bois noir, garni d'un coussin de velours bleu, attira son attention. Il s'approcha, certain que c'était là qu'Antoinette priait. Il se courba à la place où elle s'agenouillait elle-même, et, voyant que la tablette du prie-Dieu formait un coffre, il l'ouvrit, et, près d'une bourse de quêteuse

il aperçut le livre de messe. Il le prit d'une main tremblante. Il était petit, couvert en maroquin blanc, et à fermoir d'argent. Sur la garde de moire se trouvait inscrite une date : celle de la première communion. Le reste était virginal et immaculé, comme l'âme d'Antoinette. Pascal ne put résister au désir de parcourir ce livre, espérant y surprendre quelque trace des pensées de la jeune fille. Des images de piété marquaient seules les pages. Une sainte Antoinette portait cette dédicace : A ma chère sœur. Robert de Clairefont. Et devant ces tendres et naïfs souvenirs, Pascal se sentit pris d'un profond attendrissement. Il se reprocha sa curiosité, comme une action mauvaise : il lui sembla qu'il commettait une odieuse profanation. Il referma le livre, et, le front appuyé sur ce muet confident des déceptions et des espérances, il pria.

Peu à peu, le calme revint dans son cœur. Il se sentit plus maître de lui, plus sûr de bien faire. Il se releva, et avisant la bourse préparée dans laquelle, sans doute, Mlle de Clairefont devait, le jour même, recueillir les offrandes des fidèles, il y glissa son aumône, puis, refermant le prie-Dieu, il regagna sa place dans le coin obscur de l'église.

La cloche commençait à sonner ; le sacristain parut dans le chœur, allumant les cierges, et la nef sombre s'étoila de flammes tremblantes. De lourds piétinements se traînèrent sur les dalles, des chaises remuées grincèrent dans le vide sonore de la voûte, et peu à peu les arrivants se groupèrent. Comme le prêtre

sortait de la sacristie, un bruit de pas léger effleurant la pierre fit tressaillir Pascal. Il se tourna avidement vers le porche, et là, avec un affreux serrement de cœur, il aperçut Antoinette qui entrait, suivie de Mlle de Saint-Maurice, et accompagnée d'un jeune homme de haute taille, de tournure militaire, dans lequel l'émotion qu'il ressentit lui fit reconnaître M. de Croix-Mesnil. Ses yeux se troublèrent, les vitraux lui parurent flamboyer, ses oreilles s'emplirent de bourdonnements. Il lui sembla que l'église vacillait sur ses fondations. Il fit un violent effort, et de nouveau il vit et entendit.

Le prêtre était à l'autel, et le murmure de sa psalmodie arrivait distinct dans le silence. Les deux femmes et leur compagnon s'étaient confondus dans la foule. Le jeune homme se leva, et, appuyé à un pilier, il chercha Antoinette. Il l'aperçut de loin, la tête baissée, recueillie, entre sa tante et son fiancé. Ainsi c'était à cela que, pour Pascal, le rêve caressé avec tant d'amour avait abouti : à voir Mlle de Clairefont aux côtés de l'homme qu'on désignait comme son futur époux. Toutes les agitations, toutes les ruses, toutes les espérances, toutes les craintes auxquelles il s'était passionnément livré n'avaient troublé que lui. Celle qui y avait été mêlée, dans sa pensée, n'en avait rien soupçonné. Calme et froide, comme la veille, elle continuait sa vie, sans se douter des orages qu'elle avait soulevés.

Il se demanda avec amertume ce qu'il faisait là. Avec la certitude du néant de ses illusions, il retrouva

toute son énergie. Il se leva, sortit sans tourner la tête, et, reprenant le chemin qui l'avait amené, il regagna la ville. C'était là l'heureuse promenade dont il revenait quand il avait rencontré son père.

Assis en face l'un de l'autre, les deux hommes continuaient leur déjeuner silencieux. Au dehors, sous la fenêtre, passaient en bandes les arrivants sans cesse plus nombreux. Des détonations éclataient au loin, et les cris d'appel, les plaisanteries, les chansons, se mêlaient dans un joyeux vacarme. Toute la ville était en liesse, tout le canton était répandu dans les rues, chacun se préparait à boire, à rire et à danser.

A Clairefont et dans la petite maison de la rue du Marché seulement, la préoccupation et la tristesse régnaient. Vainqueurs et vaincus se montraient également soucieux : le marquis, parce que le fiancé d'Antoinette était arrivé la veille pour passer quelques jours au château; Carvajan, parce qu'il voyait devant lui, sombre et inquiet, le fils qu'il avait rêvé de s'attacher par les liens d'un bonheur tranquille.

Le bon Honoré, subitement arraché à son égoïste abstraction, avait été obligé de revenir aux cuisantes réalités de la vie. La présence de M. de Croix-Mesnil lui avait replacé devant les yeux les difficultés de la situation financière, les inexplicables hésitations d'Antoinette remettant, de mois en mois, son mariage.

Le maire de La Neuville, au moment de triompher, se demandait avec angoisse si quelque obstacle allait se dresser, contre lequel toute son énergique volonté viendrait se briser. L'abattement de Pascal lui causait

une sourde inquiétude qu'il n'était pas homme à supporter longtemps. Il résolut de questionner hardiment son fils et d'avoir avec lui une explication décisive. Il se promit de saisir le premier prétexte favorable, et alors, s'il le fallait, de découvrir ses plans, d'initier le jeune homme aux secrets de son ambition, de lui montrer le vaste avenir qui s'ouvrait, et, s'il ne pouvait le garder par l'affection, au moins de le retenir par l'intérêt. Il ne se doutait point, au moment où il prenait cette résolution, que, quelques heures plus tard, un des incidents de ce jour de fête, qui devait être si fécond en grandes conséquences, allait lui fournir l'occasion souhaitée.

Dès le matin, les habitants de Clairefont avaient été réveillés par l'explosion des boîtes traditionnelles, annonçant l'ouverture de la fête. Sur la façade du château, une fenêtre s'était ouverte, et Antoinette, en peignoir blanc, avait paru. Elle s'était accoudée à l'appui, sérieuse et pensive. Son visage un peu pâle, ses yeux rougis, attestaient les préoccupations d'une nuit d'insomnie. Et ces préoccupations n'avaient pas cessé avec le jour; car la jeune fille, immobile, restait indifférente au charme de cette belle matinée d'été.

Dans les parterres, les oiseaux se poursuivaient avec des cris joyeux, se posant sur les fleurs qui pliaient sous leur poids léger, laissant de leurs calices couler des gouttes de rosée, brillantes comme des diamants. La brise, passant dans les feuilles des arbres, les faisait frissonner avec un doux bruit. Et, des cor-

beilles de roses, un parfum pénétrant montait dans l'air tiède.

Antoinette songeait. Un pli creusait son front charmant, et son regard fixé dans le vide avait la langueur des larmes récemment versées. La porte de sa chambre, en s'ouvrant, l'arracha à sa douloureuse méditation. Elle se retourna et, reconnaissant la tante Isabelle, son mélancolique visage s'éclaira d'un sourire.

Vêtue d'une robe de chambre en cretonne à grandes palmes, ses cheveux gris ébouriffés sur sa tête, rouge comme une braise dès le matin, malgré une application copieuse de poudre d'amidon qui marbrait ses joues couperosées, la vieille demoiselle entra d'un air de mystère, et, allant à sa nièce, elle lui donna deux rudes baisers. Puis, s'adossant à la cheminée, dans une posture masculine :

— J'ai entendu ta fenêtre s'ouvrir, et j'arrive... J'ai passé une nuit effroyable... je n'ai pas cessé d'avoir le cauchemar... Je ne sais pas si tu crois aux rêves?... Moi, j'y crois... Ma mère les expliquait d'une façon admirable, et toujours ses prédictions se réalisaient. Or, j'ai rêvé coq rouge... C'est signe de malheur et de mort... J'ai vu pendant mon sommeil un énorme coq rouge qui avait la figure de l'horrible Carvajan, et qui battait des ailes en criant... Je me suis réveillée en sursaut... toute en sueur... Tu m'en vois encore troublée et j'en ai ma « suffocante ».

La tante Isabelle aspira l'air avec la violence et le bruit d'un soufflet de forge :

— Tu sais, poursuivit-elle, dans quelle situation nous nous trouvons ici... Il est arrivé, hier soir, un commandement d'avoir à payer cent soixante mille francs et des centimes... J'ai naturellement fait disparaître le papier, et je n'ai pas osé en parler à ton père... Il va pourtant falloir que nous avisions, car cet état-là ne peut pas durer... Du reste, nous sommes sur nos fins, et je ne sais diable pas comment nous ferons honneur à l'échéance... Cent soixante mille francs ne se trouvent pas dans le pied d'un mulet, et, pour ma part, je déclare que je n'en ai pas le premier sou. Il ne me reste que Saint-Maurice... C'est une bicoque à peu près logeable, et deux mille cinq cents francs de rente... Un toit pour vous loger, aux jours de misère qui ne viendront que trop vite, et du pain, pour que vous ne mouriez pas de faim... Ça, vois-tu, ma fille, la tête sous le couperet de la guillotine, je ne l'abandonnerai pas, car c'est la dernière ressource, maintenant que ton père a si déplorablement tout dissipé et perdu.

Antoinette fit un geste de prière, et vint s'asseoir près de sa tante, lui montrant son doux visage pâli par les soucis.

— Tante, je vous en prie, n'accusez pas mon père... Ce qu'il a fait, c'était pour le bien. Il a poursuivi des chimères, il s'est livré à des espérances folles, mais il n'avait qu'un but, nous enrichir et augmenter notre luxe... Il est, lui, sans besoins, vous le savez, et le petit château de Saint-Maurice lui paraîtra un palais, si nous y sommes tous à ses côtés.

— Eh ! je sais bien qu'il a un cœur d'or... Mais il ne peut pas payer avec, malheureusement ! Et les créanciers que nous avons à nos trousses ne nous laisseront pas de répit... Malézeau a vu Carvajan et l'a trouvé dur et âpre comme à son habitude... Nous devons nous attendre à tout ! Ma fille, c'est à se damner !.. Si nous ne trouvons pas, d'ici à la fin de la semaine, un expédient pour gagner du temps, il va falloir sauter le pas... Nous verrons l'huissier dans les salons de Clairefont, et on nous mettra à la porte de la maison des ancêtres... Qu'est-ce que M. de Croix-Mesnil va penser de ça ?

— Ce n'est pas de lui que je m'inquiète, tante, dit Antoinette avec un sourire. Je le connais... Il m'épouserait aussi volontiers pauvre que riche... Et si je l'aimais...

— Tu ne l'aimes donc pas ? s'écria Mlle de Saint-Maurice d'une voix terrible. Comment ! voilà près de deux ans qu'il te fait la cour !...

— Je le juge charmant, tante, reprit la jeune fille avec une douce mélancolie, mais il n'est pas l'homme qu'il faut épouser, lorsqu'on doit n'avoir pour tout bonheur que la tendresse de celui auprès duquel on est destinée à vivre. Vous le savez bien, et vous me l'avez dit un jour vous-même... Il est correct et un peu froid, capable de toutes les délicatesses, et accessible à tous les nobles sentiments. Mais il n'aura jamais les grandes initiatives des esprits d'élite, et les ardents dévouements des âmes passionnées. Accepter de devenir sa femme, pour le voir risquer d'être

entraîné dans notre ruine, avec la certitude qu'il n'aura ni l'énergie ni le talent de triompher des difficultés qui nous entourent?...Non, tante, ce ne serait pas généreux, ce ne serait pas digne, et je ne dois pas y consentir.

— Le fait est, le pauvre garçon, que s'il avait à se « débarbouiller » avec Carvajan, il ferait triste mine! Ah! si j'avais, comme dans les contes de fées, le pouvoir de lui donner du génie... mais un vrai génie sérieux et pratique, pas comme celui de ton père! Avec quel plaisir je le verrais s'attaquer à ce vieux « schismatique » de maire!... Oh! rendre à ce scélérat tout le mal qu'il nous a fait, le combattre avec ses propres armes, triompher de lui, et en rire tout notre content!... Non, vois-tu, je ne sais pas ce que je donnerais pour ça!

La tante Isabelle agita sa tête avec violence, fit quelques pas dans la chambre, puis, s'asseyant en face de sa nièce :

— Pourquoi ton frère n'est-il pas aussi délié d'esprit qu'il est vigoureux de corps!... C'est lui qui se serait attaqué au maire, et qui lui aurait fait toucher les épaules!... Mais il n'entend rien aux affaires... Il est comme ton père et comme moi... Et je vois bien que c'est encore toi, ma fille, qui es la plus forte tête de la famille... N'importe! Singulier temps que celui où un Carvajan peut tourmenter un Clairefont, et où il n'y a pas d'autre aide, d'autre secours à attendre que de soi-même... Autrefois, on serait allé trouver le roi, et en un tour de main l'affaire aurait été

arrangée... Aujourd'hui, rien!.. Si la balance penche, c'est du côté de ces drôles, et toutes les grâces sont pour eux... Plus ils sont scélérats, plus ils sont sûrs d'être favorisés. Ma pauvre enfant, tu le vois, nous n'avons pour nous aucune chance, et il faut nous résigner.

— C'est ce qu'il y aura de plus facile, tante; et nous ne changerons guère d'existence. Comment vivons-nous depuis deux ans ici ? De la façon la plus misérable. Nous sommes, tous les quatre, perdus dans ce grand château froid et silencieux. Nous nous y cherchons tristement. Or, la pauvreté est cent fois plus pénible dans une demeure faite pour le luxe, que dans une modeste maison. C'est à Clairefont que je suis née, que j'ai grandi, et que j'ai souffert. Mille liens m'attachent à cette terre. Mais je les romprai sans regrets si nous devons trouver ailleurs le repos et la sécurité de la vie. Que mon père soit calme et libre, que sa vieillesse soit à l'abri des agitations et des soucis, que nous sortions des difficultés de l'heure présente, avec notre nom intact, et, je vous le jure, je n'aurai pas une larme pour le passé brillant, je n'aurai que des actions de grâces pour le présent humble et heureux.

— Et tu resteras fille ?

— Et je resterai fille, ma foi oui, tante, comme vous. Nous finirons, toutes les deux, par avoir le même âge, nous nous créerons des manies, nous jouerons aux cartes, nous mettrons des petits bonnets à rubans très jeunes, nous ferons des confitures. Papa nous racon-

tera ses inventions, qu'il n'aura pas le moyen de réaliser, et nous les admirerons sans arrière-pensée, puisqu'elles ne coûteront plus rien... Et, comme nous trouverons toujours bien à Saint-Maurice de quoi nourrir un cheval, quand il fera beau et que nous aurons été très sages, nous courrons les bois en voiture avec Robert... Allons, riez, tante! Il se rencontrera encore de bons jours pour nous... Avec de la philosophie on s'accommode de tout dans la vie. Et quand on est avec ceux qu'on aime, de quoi peut-on se plaindre?

La vieille fille se dressa en pied, elle ouvrit ses longs bras, et, saisissant sa nièce par les épaules, elle la serra avec force sur sa poitrine osseuse.

— Chère enfant du bon Dieu! s'écria-t-elle avec attendrissement, oui, partout où tu seras il y aura du bonheur. Tu es notre lumière, notre rayon... Sans toi, qu'est-ce que nous deviendrions? Va, tu as raison, n'épouse pas ton dragon... Avec nous tu seras pauvre, mais, au moins, tu resteras libre... Avec lui tu serais un peu plus riche, mais tu ne t'appartiendrais plus! Et ce serait un désastre! Je suis une abominable égoïste, je ne pense qu'à moi quand je t'encourage dans tes idées d'indépendance... Mais, me blâme qui voudra : tu es ma vivante excuse.

Elle tenait entre ses vastes mains la tête de la jeune fille et la contemplait avec adoration. Dans le désordre de ses cheveux, avec son teint rosé, ses yeux bleus, sa bouche tendre et son air de candeur fière, Antoinette rappelait ces charmantes figures de Greuze, pleines à la fois de grâce pudique et de coquette inno-

cence. Ses bras nus sortaient des manches de son peignoir, et, au bas de la jupe tuyautée, dans une petite mule de satin, apparaissait le bout d'un pied mignon qui s'agitait léger, comme un oiseau prêt à s'envoler.

— Ne vous adressez pas de reproches, tante, dit Antoinette, en se détournant un peu, vous n'aurez pas influé sur ma volonté... Ma décision est prise, depuis longtemps déjà, et je n'attends qu'une occasion pour la faire connaître à M. de Croix-Mesnil... C'est un galant homme, ne craignez rien, il comprendra mes raisons, et restera notre ami. Quant à mon père, le mieux est de ne lui rien dire. Aujourd'hui surtout! Laissons passer la fête. Et demain, s'il y a lieu, nous tiendrons conseil de famille.

— Espérons que rien de fâcheux n'aggravera la situation, dit la tante de Saint-Maurice. J'ai de mauvais pressentiments... Et rarement ils m'ont trompée...

Mlle de Clairefont agita lentement sa tête pensive.

— Nous prierons le bon Dieu de nous épargner un surcroît de tristesse. Il ne peut vouloir nous accabler. Mais si c'est son dessein...

— Alors, je souhaite que ce soit moi seule qu'il frappe, s'écria la vieille fille, avec une ardeur de dévouement qui fit monter des flammes à son visage, et que vous, mes chers enfants, vous soyez épargnés.

Une bouffée d'air plus vif apporta aux deux femmes le son de la cloche de l'église qui tintait dans l'éloignement.

— Voici le premier coup de la messe, dit la tante

Isabelle, et je n'ai pas encore commencé à me coiffer... Je me sauve... A tout à l'heure...

Et, gagnant la porte du couloir en deux enjambées, elle disparut comme un tourbillon.

La tante de Saint-Maurice n'était jamais longue à se « mistifriser », comme elle disait. Et du château à l'église, on ne comptait pas cinq minutes de marche. Le curé n'avait pas fini de faire solennellement le tour de la nef en donnant la bénédiction, que Mlle de Clairefont, suivie de sa tante et de M. de Croix-Mesnil, avait gagné sa place et s'était mise à prier. Rien ne vint la distraire, tout se passa avec la régularité habituelle. Le fils du bedeau, qui servait la messe, se moucha avec un éclat irrespectueux pendant l'élévation, et reçut de son père, qui chantait au lutrin, un coup d'œil furibond, avant-coureur de terribles taloches. Mlle Bihorel, la sœur du curé, frappa de petits coups secs, sur son prie-Dieu, avec son paroissien, pour indiquer aux enfants de l'école le moment de se lever ou de s'asseoir. Le profond soupir que poussa Pascal en découvrant M. de Croix-Mesnil ne parvint pas jusqu'aux chastes oreilles d'Antoinette, et le bruit des pas de celui qui l'adorait n'éveilla aucun écho dans sa pensée. Elle demeura calme et recueillie jusqu'au moment où sa tante, lui poussant légèrement le coude, murmura ces paroles : Prépare-toi pour la quête... La jeune fille ferma son livre, leva la tablette de son prie-Dieu, et prit l'escarcelle de velours, sur laquelle, fanées, se distinguaient les armes de Clairefont.

Le bedeau, sa canne de baleine à pomme d'argent à la main, s'approcha d'elle avec une profonde révérence. Antoinette, sortant de son banc, s'avança vers le chœur. Tout en marchant, il lui semblait que la bourse qu'elle tenait à la main n'était pas vide, et qu'un léger bruissement métallique s'y faisait entendre. Étonnée, elle desserra les cordons de soie, et, avec une surprise qui lui fit monter le rouge au visage, elle vit, sur le fond de chagrin noir, briller cinq pièces d'or.

Très troublée, elle parvint devant l'autel, s'inclina, puis commença à quêter. Les centimes et les sous tombaient dans l'escarcelle, recouvrant les louis mystérieux, et, inconsciente, la jeune fille continuait à parcourir les bancs, murmurant machinalement les paroles habituelles : Pour les pauvres, s'il vous plaît... Et tout en marchant, elle pensait : Qui donc est venu ce matin dans l'église et a généreusement fait cette charité anonyme ? Elle jeta vivement les yeux autour d'elle, sondant du regard les coins obscurs. Mais elle ne découvrit que les figures familières des paysans des environs. Pascal était déjà loin.

Antoinette, jusqu'à la fin de la messe, se montra distraite. Son livre resta inutile dans ses mains, elle ne songea pas à lire ses prières. Elle resta les yeux fixés sur un grand vitrail donné par son arrière-grand-père et représentant la lutte de Jacob avec l'ange. Le fils d'Isaac serrait dans ses bras vigoureux son céleste adversaire qui lui échappait d'un coup d'aile. Au bas, le peintre avait tracé cette inscription en caractères

gothiques : Ainsi l'homme attaché à la terre s'efforce de conquérir le ciel.

Et il semblait à Mlle de Clairefont que le visage de Jacob, qu'elle n'avait jamais regardé attentivement, offrait une singulière ressemblance avec celui d'une personne qui ne lui était pas étrangère. Elle connaissait cette figure énergique, encadrée d'une barbe brune, ces yeux perçants. Mais elle ne pouvait y mettre un nom. Elle cherchait dans sa mémoire et ne trouvait pas. Le prêtre avait déjà quitté l'autel. Tous les assistants s'étaient levés, se hâtant vers la sortie, qu'Antoinette demeurait encore immobile et absorbée.

— Allons, ma chérie, il faut nous en aller, dit la tante Isabelle. Mon cher baron, veuillez nous attendre devant le porche. Nous avons à rendre des comptes à notre cher curé.

M. de Croix-Mesnil s'inclina silencieusement et gagna la porte, pendant que les deux femmes se dirigeaient vers la sacristie. Le curé de Clairefont, prêtre doux et simple, avait baptisé Antoinette et lui avait fait faire sa première communion. Les deux femmes le trouvèrent ôtant ses vêtements sacerdotaux. S'arrachant aux mains de sa sœur, qui lui dégrafait son surplis, il s'élança au-devant d'elles.

— Au nom du ciel, mon cher abbé, ne vous dérangez pas, s'écria la tante de Saint-Maurice, nous ne faisons qu'entrer et sortir... Antoinette vous apporte sa collecte, et nous nous sauvons... Excusez-nous...

Mlle Bihorel, ouvrant la bourse de velours, en versait déjà le contenu sur la table de bois, et l'or, l'argent

et le cuivre se répandaient pêle-mêle ; elle poussa un cri de surprise :

— Voyez, mon frère...

Le prêtre sourit, et prenant les mains de la jeune fille :

— Vous avez été prodigue... Je reconnais là votre cœur... Mais c'est trop, mon enfant, et je devrais vous gronder plutôt que vous remercie.

A ces mots, les joues d'Antoinette s'empourprèrent, elle essaya de se détourner, mais les regards de la tante de Saint-Maurice se fixèrent sur elle, avec une telle expression d'étonnement qu'il lui fut impossible de se taire.

— Je ne mérite aucun remerciement, monsieur le curé, dit-elle vivement. Cet argent ne vient pas de moi : je l'ai trouvé dans ma bourse avant de commencer la quête.

Cette fois, l'étonnement de la tante Isabelle devint de la stupéfaction. Elle resta un instant muette, puis, poussant un soupir qui ressemblait à un hennissement, le visage incendié par l'émotion qu'elle éprouvait :

— Voilà qui est un peu fort, s'écria-t-elle. Comment cela a-t-il pu se faire? J'ai envoyé Bernard, moi-même, hier soir, porter la bourse dans ton prie-Dieu. Se serait-on permis, par hasard, de fouiller?...

— Mais, tante, interrompit la jeune fille, avec une vivacité enjouée, en tout cas ce n'est pas un voleur, puisqu'au lieu de me dérober quelque chose, on m'a laissé de l'argent pour les pauvres. D'ailleurs a-t-on eu

besoin de fouiller comme vous dites? Bernard n'a-t-il pas pu, tout simplement, poser la bourse sur mon prie-Dieu? Enfin, je vous prie, de quelle importance est cette affaire, pour qu'autour vous meniez si grand bruit?

Elle avait des larmes dans les yeux. La tante Isabelle craignit de lui avoir fait de la peine, et voulant la calmer, elle dit en riant :

— Allons! tu verras que c'est le baron qui se sera levé au petit jour pour aller « en catimini » te préparer la surprise de son offrande.

— Tante, vous savez bien que cela ne peut être; M. de Croix-Mesnil n'est pas matinal, d'abord, et, ensuite, il ne savait pas que je devais quêter...

— Je ne vois personne dans le pays à qui faire honneur d'une telle libéralité, dit Mlle Bihorel, songeuse.

— Et aucun étranger, à ma connaissance, n'est venu visiter l'église, ajouta le curé. Il s'arrêta brusquement, son visage s'éclaira, et, frappant ses mains l'une contre l'autre :

— A moins que ce ne soit le jeune homme que j'ai vu ce matin, en faisant le tour de l'église, pour la bénédiction.

— Quel jeune homme? s'écria Mlle de Saint-Maurice, dont les sourcils se froncèrent.

— Un jeune homme brun, avec de la barbe, qui se tenait près des fonts baptismaux dans un coin sombre, à droite de l'entrée.

Comme par enchantement, le visage de Pascal fut

évoqué par Antoinette. Il lui apparut, c'était lui, elle le reconnaissait maintenant, qui ressemblait au fils du patriarche luttant avec l'ange. Comme l'avait écrit le peintre, voulait-il donc gagner le ciel? Et que pouvait être le ciel pour un Carvajan, sinon l'amour d'une Clairefont? C'était lui, à n'en pas douter, qui s'était glissé jusqu'à son prie-Dieu, qui l'avait ouvert, et qui y avait laissé cette preuve de son indiscrète curiosité.

Il lui sembla étrangement hardi. La voix de son orgueil s'éleva avec colère contre l'audacieux. Que voulait-il? Qu'espérait-il? Parce qu'il s'était trouvé face à face avec elle sur un chemin banal, pensait-il s'imposer à sa pensée? Prétendait-il la forcer à la reconnaissance par son offensante générosité?

Cependant une voix plus douce, celle de sa raison, répondait : Qu'y a-t-il là dont tu puisses te plaindre? Il a fait la charité par tes mains, et en se cachant. Il eût pu rester dans l'église, attendre ton passage, et ouvertement te donner son aumône. Il a craint de te déplaire. Il n'a pas osé affronter ton regard. Il a été timide et respectueux. Vas-tu le lui reprocher?

Et c'était justement ce mystère qui la froissait. Elle se trouvait engagée ainsi, malgré elle, dans une sorte de complicité avec le fils de l'ennemi de son père. En la voyant, il pourrait sourire, comme s'il y avait entre elle et lui un commencement d'entente secrète. Elle eût voulu le nommer, crier que c'était lui qui avait eu la hardiesse de violer la cachette de son prie-Dieu, et lui rejeter cet argent dont elle ne voulait pas.

Elle n'osa point devant ce prêtre et devant sa sœur. Il lui sembla qu'un tel aveu serait une humiliation pour la maison de Clairefont tout entière. Et bourrelée, assombrie, elle demeura silencieuse.

— Maintenant que tu as rendu tes comptes, ma fille, sauvons-nous, dit la tante de Saint-Maurice ; il y a belle lurette que le baron bat la semelle à la porte... Allons le relever de sa faction... Au revoir, mon cher abbé... Et vous, petite, bonjour.

La petite Bihorel, qui avait la cinquantaine, fit une révérence de dévote et conduisit les deux dames du château jusqu'à la porte de la sacristie. A peine la tante et la nièce furent-elles seules dans l'église, que Mlle de Saint-Maurice, regardant Antoinette avec des yeux pétillants de curiosité :

— Ah çà, ma belle, je suppose que tu as reconnu ton donateur au portrait que le curé a tracé de lui ? C'est assurément le jeune sire de Carvajan, en personne.

— Tante ! murmura la jeune fille avec ennui.

— Eh bien ! quoi donc ? Le fils de ce vieux coquin, pris de remords peut-être, rend un peu de l'argent volé par son père, et se sert de ta main pour faire cette restitution agréable aux hommes et à Dieu. C'est fort moral, et du dernier galant !... Tu vas voir que nous aurons, sans nous en douter, un allié dans la maison du monstre.

— Je vous en prie, tante, ne plaisantez pas sur un pareil sujet ! dit Mlle de Clairefont d'une voix troublée.

— Qu'est-ce donc ? Je ne comprends pas ton émotion, s'écria la vieille fille avec étonnement.

— C'est que tout cela m'humilie et me blesse... C'est que je ne peux pas admettre qu'un étranger s'introduise ainsi de force dans ma vie. Je ne connais pas cet homme, il m'est odieux par avance, et je ne veux rien savoir de lui, si ce n'est qu'il est le fils de son père, et que je dois par conséquent, sinon le mépriser, au moins le haïr. D'ailleurs, qui vous dit que ce n'est pas par bravade qu'il est venu apporter cet argent ? N'y a-t-il pas là une cruelle raillerie ? Ne nous sait-il pas appauvries au point de ne plus pouvoir faire nos charités, comme par le passé, et ne prétend-il pas nous faire comprendre que, sans un Carvajan, nous serions contraintes de laisser vide la main que nous tendent les malheureux ?

— Eh là ! comme tu t'animes ! Le sujet, à vrai dire, n'en vaut pas la peine. Voilà un gaillard qui, pour cent francs, aura trouvé moyen de faire parler de lui. Et les oreilles ont dû lui « clocher » ! S'il a fait un calcul, il n'est déjà pas si bête !... Mais avant de laisser de côté le personnage, un dernier mot : je ne le crois pas un diable si noir que tu te l'imagines. Il a eu autrefois des démêlés avec son père. Il est vrai que le voilà rentré dans la maison. Mais est-ce une raison pour qu'il soit d'accord avec le vieux scélérat ? Moi, mon rêve serait de les voir se dévorer l'un l'autre... Carvajan contre Carvajan... A corsaire, corsaire « ennemi ». Serait-ce amusant !

— Vous ne jouirez pas de ce spectacle, tante, dit Antoinette avec une dédaigneuse amertume. Le moment venu, soyez sûre qu'ils se trouveront unis pour

nous accabler... Quoi qu'il en soit, ne parlons plus jamais de ce qui vient de se passer.

Elles sortirent de l'église. M. de Croix-Mesnil, très occupé à déchiffrer une épitaphe sur la pierre qui servait de seuil, se tourna vers elles en souriant. C'était un très joli garçon de trente ans, aux yeux noirs et à la moustache blonde, d'une charmante distinction de manières, et d'une exquise aménité de caractère. Il avait donné des preuves de brillante valeur pendant la guerre, sous les ordres du général de Charette. On le citait comme un de ces hommes doux qui vont au danger sans fracas, et qui, d'une voix tranquille, donnent des ordres mortels.

— Je fais appel à tous mes souvenirs classiques pour arriver à comprendre cette inscription latine... Il y est question, si je ne me trompe, d'un abbé de Clairefont, qui a été enterré là, voulant que le pied des fidèles, en entrant dans le temple, foulât sa dépouille terrestre... *Calcabunt fidelium pedes*...

— Parfaitement, dit la tante de Saint-Maurice... C'est Foulque de Clairefont, prieur de Jumiège. Si cela peut vous être agréable, le marquis vous contera son histoire... Il commença par être mousquetaire, fut un grand sacripant, devint un modèle de piété, et finit comme un saint... C'est la gloire religieuse de la maison... Son portrait est dans l'oratoire.

— Voici mon père et Robert qui viennent à notre rencontre, interrompit Antoinette.

Le marquis, marchant lentement, appuyé sur le bras de son fils, s'avançait le long de l'avenue de tilleuls

qui conduit du village à la grille du château. Robert, quittant pour un jour les habits de chasse qu'il portait habituellement, était vêtu d'un costume de drap bleu qui faisait valoir la robuste élégance de sa taille. Il causait gaiement avec son père, et, de la main gauche, tenait en laisse le lévrier d'Antoinette. En apercevant sa sœur, il lâcha le chien qui, partant comme un trait, avec des jappements caressants, se roula aux pieds de la jeune fille.

— Pourquoi donc avais-tu attaché cette pauvre bête? dit Mlle de Clairefont qui avait hâté le pas, en arrivant à portée de la voix.

— Parce qu'elle avait déjà pris sa course et s'apprêtait à aller te retrouver à l'église... Or, je ne crois pas que la messe soit dite pour les chiens.

— Ah! c'est vrai, fit Antoinette en souriant. Quand M. de Croix-Mesnil est ici, Fox ne veut pas me quitter...

— Il est jaloux, parbleu! s'écria Robert avec une grosse gaieté.

— Il n'y a pas de quoi, pourtant, répliqua doucement le baron, et des deux rivaux, le mieux traité par Mademoiselle n'est certainement pas l'homme...

— Allons, Croix-Mesnil, tout finira par s'arranger, mon cher enfant, dit le marquis. Rentrons au château et, après le déjeuner, je vous montrerai mon nouveau fourneau... Vous verrez, c'est une merveille!... Quand on a inventé un appareil aussi simple et destiné à être aussi fécond en résultats extraordinaires, il ne faut douter de rien... La Grande Marnière

va reprendre prochainement son activité, et, cette fois, avec de tels progrès dans la fabrication de la chaux, que c'est la fortune certaine... Vous verrez ! vous verrez !

Et il se frotta gaiement les mains, en trottinant du côté du château. Antoinette et la tante de Saint-Maurice échangèrent un rapide regard. Le cœur de la jeune fille se serra en entendant l'inventeur parler avec confiance de travail et de richesse, quand il était à la veille de l'expropriation et de la ruine.

Tout à sa fantaisie, le vieil enfant s'amusait de son jouet, quand la catastrophe, qui le menaçait depuis si longtemps, était devenue imminente. Combien la chute si inattendue allait lui paraître profonde et douloureuse! De quelle façon lui faire connaître sa situation exacte? Quels moyens employer pour lui porter un coup si cruel ? Et, surtout, comment le rappeler à la raison, le guérir à jamais de sa folie, et obtenir de lui qu'il renonçât aux rêves qui étaient le principe même de sa vie, l'élément unique de son bonheur?

— Il faudra que nous allions ce soir à la fête, mes enfants, reprit M. de Clairefont... Nous laisserons tomber la chaleur du jour, et, après le dîner, nous descendrons tranquillement faire un petit tour d'une heure...

Le visage d'Antoinette se rembrunit.

— Croyez-vous que notre abstention serait mal interprétée, mon père ? dit-elle avec contrainte. Ces assemblées sont vraiment sans intérêt pour nous... Qu'irions-nous y faire ?

— Mais nous conformer à un usage... Moins que qui que ce soit, nous avons le droit de ne pas respecter les traditions.

— Sans doute, mais ce sera bien fatigant pour vous d'être au milieu d'une cohue, au travers de ce tumulte et de cette poussière, reprit Antoinette, qui frémissait à la pensée qu'un mot malveillant, une allusion indiscrète, pût révéler brutalement la vérité au vieillard.

— Oh! moi, ma fille, je ne tiens pas à sortir de Clairefont, et votre présence à vous autres jeunes gens suffira largement.

— Eh bien! donc, nous irons, dit la jeune fille avec empressement, et nous vous représenterons. De la sorte, vous pourrez être en repos... Et nul n'y trouvera à redire.

— Voilà qui va bien, mademoiselle la Sagesse, dit Honoré en souriant, et je suis heureux de te satisfaire... Je profiterai de la circonstance pour commencer une analyse chimique que je remets depuis quelque temps, dans la crainte de m'attirer des reproches.

— Eh! mon cher, s'écria aigrement la tante Isabelle, la dernière fois vous avez, avec les vapeurs qui sortaient de votre cabinet, noirci tous les cadres de la galerie... Et mon linge a senti mauvais pendant plus de quinze jours.

— C'est vrai, avoua le savant avec humilité; dans ma préoccupation, j'avais oublié d'ouvrir les fenêtres, et j'ai gâté quelques dorures.... Mais je ferai bien attention cette fois.

ils entraient dans la cour d'honneur. Le vieux Bernard, les apercevant, sonna cérémonieusement la cloche pour annoncer le déjeuner, et, s'approchant de son maître, avec un profond salut :

— Monsieur le marquis est servi...

— Allons, Antoinette, donne-moi ton bras.

Et, appuyé sur sa fille, comme il en avait l'habitude, avec plus de nonchalance câline que de réelle faiblesse, le vieillard, d'un pas traînant, se dirigea vers la salle à manger.

C'était le moment où Carvajan et Pascal, assis, tous deux, sans se parler, au rez-de-chaussée de la petite maison de la rue du Marché, agitaient de graves résolutions. L'un se proposant de resserrer les liens qui retenaient son fils près de lui ; l'autre, de se dégager complètement des projets de son père et de s'éloigner.

La fête, interrompue, pour une heure, par le repas, avait fait trêve à ses rumeurs. Un soleil de plomb pesait sur la campagne, et, dans les arbres de la promenade, les oiseaux se taisaient, engourdis. A mi-pente du coteau de Clairefont, cependant, des clameurs s'élevaient à intervalles réguliers. Elles partaient de la grande salle de Pourtois, où, tous les ans, les compagnons charpentiers se réunissaient à déjeuner aux frais de Tondeur. Au dessert, qui se prolongeait fort avant dans la journée, il était d'usage de chanter des chansons, et chacun gaiement « y allant de la sienne », comme disait le marchand de bois, au milieu de la fumée des pipes et de la vapeur de l'alcool, le vacarme des refrains repris par l'assemblée

entière montait dans un crescendo formidable. Puis, le lourd silence régnait pour quelques instants, la voix du soliste se perdant dans l'espace. Et le chœur des braillards reprenait, jetant à l'écho de la vallée les joyeux accents de la chanson gaillarde, ou les langoureuses modulations de la complainte sentimentale.

Auprès d'une fenêtre, dans le petit salon du château, Antoinette, travaillant à un ouvrage de broderie, prêtait l'oreille à ces lointaines vociférations. Elle surveillait le sommeil de son père qui, étendu sur un canapé, faisait la sieste. Le long de la terrasse, Robert et Croix-Mesnil marchaient en causant, pendant que Mlle de Saint-Maurice, armée de longs ciseaux, achevait dans les corbeilles un abatis de roses fanées. Brusquement, le jeune comte s'arrêta, et, jetant à son compagnon un regard décidé :

— Mon cher, à votre place, moi, je lui parlerais carrément. Il n'est rien de mauvais comme les situations fausses... Tout dépend d'elle... Vous savez combien nous vous aimons ici... S'il avait suffi que nous répondions : oui, vous seriez depuis longtemps le mari d'Antoinette... Mais cette jeune personne a son libre arbitre, et on ne lui fait pas facilement faire le contraire de ce qu'elle a résolu... Elle est bonne comme un ange, mais elle est entêtée comme un diable... Qui s'en douterait à la voir?...

Ils passaient devant la fenêtre, auprès de laquelle brodait la jeune fille. Ils s'arrêtèrent à la regarder. Elle penchait la tête, et, ne soupçonnant pas qu'on l'observait, laissait son visage exprimer librement sa

profonde tristesse. Un mélancolique sourire glissa sur sa bouche, ses paupières baissées battirent, retenant difficilement une larme. Son ouvrage tomba de ses doigts, et elle resta renversée sur le dossier de sa chaise, songeant avec un air d'accablement. Son chien, couché à ses pieds, comme s'il eût compris l'agitation intérieure qui la bouleversait, leva sur elle des yeux humains, et lui poussa la main de son museau effilé. Elle, regardant le lévrier, lui prit la tête entre ses bras, et, cessant de se contenir, fondit en larmes. Le chien posa ses pattes sur les épaules de sa maîtresse, ses yeux brillèrent ainsi que des diamants noirs, et il poussa un sourd gémissement. Le marquis s'agita sur son canapé, près de se réveiller.

— Tais-toi, Fox, murmura la jeune fille, en lui montrant le vieillard. Laisse-le dormir... pendant qu'il est encore tranquille...

— Mon Dieu, elle pleure... Voyez-la, Robert, dit le baron avec émotion. Qu'est-ce que cela veut dire? Que se passe-t-il donc? Il faut absolument que je l'interroge, dussé-je encourir son mécontentement.

Il s'approcha de la fenêtre, au bas de laquelle son visage arrivait à peine, et s'apprêtait à parler, quand Antoinette, avec un fin regard, le doigt sur les lèvres, lui fit signe de se taire. D'un mouvement de tête alors, il lui montra le parc, lui demandant d'y venir. Elle se leva silencieusement, et, légère comme un sylphe, après avoir jeté un dernier regard sur son

père qui dormait toujours, souriant à quelque rêve heureux, elle sortit.

Le baron lui offrit son bras qu'elle prit, et, lentement, ils descendirent dans le parc.

Le soleil déclinait à l'horizon, et, sous les grands hêtres, l'ombre était tiède et parfumée de senteurs de mousse. Les cigales criaient sans répit dans les gazons brûlés, et les fleurs des massifs tendaient vers le couchant leurs tiges avides de la rosée du soir. Un banc de pierre, encore chaud du brûlant midi, s'offrit aux deux jeunes gens. D'un commun accord ils s'assirent. Antoinette comprit qu'elle ne pouvait plus reculer devant les questions que son fiancé avait si discrètement retardées. Elle leva vers lui ses yeux encore humides, le vit troublé, inquiet, et avec un élan de cœur, elle lui tendit la main. Il la serra, et, regardant la jeune fille avec tendresse :

— Me la donnez-vous pour que je la garde? dit-il doucement.

Elle ne répondit qu'en secouant tristement la tête.

— Voyons, chère Antoinette, reprit-il, depuis plusieurs mois, je vois que vous avez beaucoup changé à mon égard. Vous m'accueillez avec contrainte, vous me traitez avec froideur... J'en ai beaucoup souffert sans vous le dire... Je n'ai pas une nature expansive. Vous ne m'entendrez pas, comme certaines gens que j'envie, me répandre en protestations chaleureuses... Je sais bien que j'y perds, que je dois paraître glacé, et que je puis passer pour indifférent... Mais mes sentiments, pour être contenus, n'en sont pas moins

vifs, et soyez certaine que je suis de ceux dont le cœur ne change jamais...

Sa voix tremblait en parlant, et une flamme était montée à ses joues. Il poursuivit :

— Lorsque j'ai obtenu de M. de Clairefont et de vous l'espoir que je deviendrais votre mari, j'en ai été profondément heureux... Je vous aimais, je vous connaissais bonne et tendre : je vous avais vue auprès de votre père... Je savais que celui dont vous seriez la femme mériterait qu'on l'enviât entre tous. Cependant, quand vous avez ajourné la réalisation de notre projet, quelque chagrin que j'en dusse ressentir, j'ai obéi à votre volonté. Il m'a semblé alors que je ne pouvais vous prouver mieux mon amour que par ma patience et ma fidélité Aujourd'hui, je me demande si je n'ai pas fait un mauvais calcul. Peut-être l'explosion d'un violent désespoir, les ardentes récriminations d'un amour-propre blessé eussent-elles pu vous émouvoir davantage et vous amener à céder... Je n'ai pas cru devoir fausser mon caractère, j'ai souffert en silence, au risque de me faire juger peu épris, et j'ai l'amer regret de penser que, peu à peu, j'ai laissé s'effacer et se perdre vos bonnes dispositions pour moi. .

— Non, ne le croyez pas, dit Mlle de Clairefont avec force. Ne m'accusez pas plus d'oubli que je ne vous ai accusé de froideur... Les circonstances seules, fatales, désolantes, ont tout fait...

Elle s'arrêta un instant, comme si elle hésitait à parler, puis, prenant sa résolution, elle continua d'une voix étouffée :

— En un jour, la situation dans laquelle je me trouvais a été si gravement changée, que je ne devais plus consentir à vous épouser. Vous dire la vérité, c'eût été vous mettre dans l'obligation de passer outre, ou de vous retirer d'une façon qui pouvait vous paraître humiliante. Par délicatesse, je ne l'ai pas voulu... Nous avons joué tous les deux le même rôle, nous avons eu une abnégation pareille, une dignité égale, et nous en avons été bien mal récompensés l'un et l'autre, puisque je vois que vous souffrez, et que je ne puis rien pour vous consoler.

— Quoi ! rien ? dit le jeune homme avec douleur. Mais qu'y a-t-il donc de si grave, que ni vous ni moi ne puissions y remédier ?...

Il fit un geste de désespoir.

— Ah ! le vrai, le seul motif, c'est que vous ne m'aimez pas ! Si votre cœur m'appartenait, vous n'auriez pas tant consulté votre raison.

— J'ai pour vous une affection profonde, et qui sera inaltérable, dit Antoinette.

— Une affection de sœur... Ce n'est pas celle que j'attendais de vous.

— Une affection qui me faisait vous tendre la main avec confiance et joie.

— Mais qui n'a pas été la plus forte, cependant, et m'a sacrifié...

— A une affection plus ancienne, plus impérieuse, celle que j'ai pour mon père.

— Eh ! ne l'aimiez-vous pas assez déjà ? s'écria le jeune homme avec jalousie.

— La tendresse d'un enfant pour son père ne doit pas connaître de limites, répondit la jeune fille avec exaltation. Mais, pour que vous montriez tant d'insistance, il faut que vous n'ayez rien remarqué, rien compris de ce qui se passe ici ? Vous n'avez donc pas vu, depuis deux ans, la ruine s'étendre plus profonde et plus irréparable chaque jour dans notre maison? La lugubre comédie qui se joue depuis tant de mois, sous les yeux de mon père, vous a donc échappé ? A force de sacrifices, nous avons fait face à tous les besoins. Mais, aujourd'hui, c'est fini. Les derniers restes de notre fortune ne nous appartiennent pas : on peut demain nous expulser d'ici... Nous nous y attendons, car celui qui nous poursuit se montrera inflexible... Cet effondrement, mon père ne le soupçonne pas encore. Il eût été inutile de lui montrer le résultat de ses fautes, puisqu'il était incapable d'y remédier... C'est un vieil enfant que nous avons gâté, exagérément peut-être, mais qui mourrait si nous n'étions pas là pour le faire vivre dans une atmosphère de bonheur factice... Vous le voyez, j'ai charge d'âme... Pouvais-je consentir à vous faire partager ma servitude?

— C'est pourtant ce que j'aurais voulu, et ce que je veux encore. Vous êtes pauvre, eh bien, je suis riche pour deux... J'aimerai votre père autant que vous l'aimez vous-même... Il aura un fils de plus pour le choyer et le servir... Avec ce que je possède, nous rétablirons ses affaires, et nous relèverons votre fortune ébranlée.

— Jamais ! s'écria Mlle de Clairefont. Ah ! voilà ce que je craindrais par-dessus tout ! Vous ne connaissez pas l'égoïsme inconscient de l'inventeur !... Convaincu de l'excellence de sa découverte, il n'hésite pas à sacrifier tout à un avenir chimérique... Mon père a jeté de l'or dans ses creusets, et qu'a-t-on retrouvé ? Des cendres ! Vous entraîner avec nous ? Je me le reprocherais comme un crime. Nous avons le droit de nous faire tout le tort possible à nous-mêmes ; mais permettre qu'un étranger devienne victime de nos erreurs, cela, je n'y consentirai pas !

— En me repoussant, vous me faites bien plus de mal, vous le savez... Mais si vous ne songez pas à moi, au moins songez un peu à vous... Qu'allez-vous devenir ?

Antoinette demeura un instant pensive. Elle parut réfléchir une fois encore à la grave détermination qu'elle devait prendre. Libre de se décider, elle avait entre les mains le sort de sa vie entière. D'un côté, le célibat, et l'existence à jamais désenchantée. De l'autre, le mariage, et toutes les promesses de l'avenir. Elle n'hésita pas, et, montrant à M. de Croix-Mesnil un visage rayonnant d'une paisible sérénité :

— Je vais devenir une vieille fille...

Et comme le jeune homme ouvrait la bouche pour supplier encore :

— Plus un mot, je vous en prie... Soyez généreux, n'augmentez pas mes peines, en me découvrant plus complètement les vôtres. Je garderai de vous le plus tendre souvenir... Mais vous, maintenant, votre de-

voir est de m'oublier... Je vous rends votre parole... Partez demain et allez tout dire à votre père... Il approuvera, j'en suis sûre, mes scrupules, et vous encouragera à l'obéissance que je vous demande.

— Et qu'il m'est impossible de vous promettre... N'exigez pas de moi plus que je ne puis raisonnablement faire... Avez-vous pu penser que je consentirais à m'éloigner et à ne plus vous revoir ?

— Je ne l'ai pas pensé, et j'ai même espéré que votre amitié me dédommagerait de tout ce que je perds en renonçant à être votre femme.

— Je suis à vous tout entier, vous le savez bien. Je vous sais un gré infini d'avoir été avec moi franche et loyale. Mais ne prenons l'un et l'autre aucune résolution définitive. Réservons l'avenir... Qui sait si la situation ne changera pas et si nous ne pourrons pas revenir à ces projets qui m'étaient si chers ?... Ne dites plus : jamais ; dites : actuellement. Laissez-moi un espoir, si faible qu'il soit... Je m'y attacherai, et il m'aidera à supporter tout ce que votre résolution a de douloureux pour moi.

Elle se leva sans répondre, et prenant le bras qu'il lui offrait, lentement, elle revint vers la terrasse.

Le soir descendait, et une buée légère s'étendait sur la vallée. La fête était alors dans toute son animation, et les accords violents d'une musique de saltimbanques, dominant les rumeurs de la foule, montaient jusqu'à la colline. Des détonations éclataient d'instants en instants, et la lueur des coups de feu rayait le ciel assombri. La cloche de la loterie en plein vent

tintait à coups pressés, appelant les curieux. Et une poussière blanche s'élevait par tourbillons du côté du champ de foire, sous le passage désordonné des bestiaux qu'on emmenait.

— Tous ces gens-là s'amusent, dit Mlle de Clairefont, en montrant à son compagnon le faubourg de La Neuville, noir de monde...

— En tout cas ils en ont l'air...

— Il faut que nous fassions comme eux, car nul ne doit se douter que nous sommes tristes.

Le marquis venait à leur rencontre, avec la tante Isabelle.

— Eh bien ! mes enfants, dit le vieillard, n'y aura-t-il plus de difficultés et êtes-vous tombés d'accord ?

— Oui, mon père, répondit Antoinette d'une voix tranquille. Tout est arrangé. Ne gardez aucun souci.

Elle adressa à M. de Croix-Mesnil un tendre sourire, et, lui serrant la main, elle s'efforça de lui faire partager sa vaillance et sa résignation.

VI

Il était huit heures, et dans a salle de danse construite par Pourtois, une foule animée et bruyante se pressait. Sur une longueur de cinquante mètres, et sur une largeur égale, le gazon avait été couvert d'un plancher par les soins de Tondeur. Des poutres soutenant une immense couverture en toile goudronnée se dressaient, supportant des écussons en carton peint, décorés à leur centre du chiffre R. F. et ornés de drapeaux. Cinq lustres en fer-blanc, garnis de lampes à réflecteurs, répandaient une violente clarté. Des banquettes couvertes de housses en calicot rouge entouraient ce vaste espace. A l'un des bouts, sur une étroite estrade, se tenaient les musiciens, attendant qu'un geste de Pourtois leur donnât le signal des danses. A l'autre, séparée du reste de la salle par une balustrade, une tribune, faisant face à l'entrée, avait été réservée pour les autorités. Trois fauteuils de velours entourés de chaises étaient rangés sous un buste en plâtre de la République, logé dans une niche faite de branchages verts. Des portes ouvertes dans la

partie gauche de la tente mettaient la salle en communication avec le jardin du cabaret, éclairé par des lanternes vénitiennes dont la chaleur faisait crépiter les bois des tonnelles.

La maison, les bosquets, tout était plein, un cercle de buveurs entourait chacune des tables, la fumée des cigares et des pipes montait dans la clarté des illuminations, et le vacarme, commencé dès le matin, continuait, avec un peu plus d'enrouement des braillards, et un peu plus d'abrutissement des ivrognes.

Par moments, des disputes éclataient, avec des vociférations, comme si on allait s'égorger; alors, la petite Mme Pourtois paraissait, sèche et raide dans sa robe de fête. En trois phrases, elle mettait les mutins à la raison :

— Si vous voulez faire du tapage, il faut sortir... Nous manquons de tables... De la tenue, ou dehors! Ici il n'y a que des gens comme il faut!...

Et les plus enragés obéissaient à cette parole tranchante et décidée. D'autant plus que, derrière Mme Pourtois, se profilait, dans la demi-obscurité du jardin, la carrure athlétique d'Anastase, son cousin, le couvreur de La Neuville, qui venait chez ses parents, dans les grandes circonstances, donner un coup de main, et cueillait un ivrogne sur sa chaise aussi facilement qu'une pomme sur une branche.

Pourtois, saucissonné dans un habit noir, et luisant d'émotion et de chaleur, allait de la porte d'entrée aux groupes déjà installés sur les banquettes, plaçant les dames, souriant aux « demoiselles », et

poussant les pères du côté du cabaret. Sa voix aiguë dominait le tumulte et, surexcité, le gros homme s'épongeait le front avec la serviette que, par habitude, il avait gardée à la main.

Au pied de la tribune officielle, il rangeait les gros bonnets de l'arrondissement, les riches fermiers de la plaine, et les forts meuniers de la vallée. De bons rires pesants et satisfaits s'élevaient à chaque arrivée, les hommes se donnant des poignées de main à se démancher l'épaule, et les femmes minaudant avec une affectation de grande distinction. Les jeunes filles se jetaient au cou les unes des autres, pâlissant de dépit si leur toilette était écrasée par l'élégance supérieure d'une rivale. Elles s'étaient réunies en un petit cercle et, là, caquetaient à qui mieux mieux sur le compte des nouveaux arrivants. Des méchancetés noires étaient échangées par ces innocentes.

— Ah ! ma chère, que je suis contente de vous rencontrer !... Regardez Mlle Delarue. Est-elle fagotée ce soir ! Et sa mère, qui est habillée avec un vieux rideau !...

— Ne m'en parlez pas... On dit que le fils Levasseur, qui devait l'épouser, a repris sa parole... Du reste, les Delarue sont très bas en ce moment : ils ont vendu la moitié de leur troupeau...

— Ah ! voici Véronique Auclair !... Voyez donc ses pieds !... On ne se chausse pas avec des souliers blancs quand on a des pieds comme ceux-là !

— Quel beau pendant de cou vous avez là !... Est-ce qu'il est ancien ?

— Oui, c'est mon père qui l'a découvert à Rouen, près du Gros-Horloge, chez un marchand de curiosités.

— Vous savez que Pourpied, le notaire de Saint-Frambert, va « manquer ». Voilà un malheur pour cette pauvre Clémence !...

— Ah ! elle faisait trop sa chipie depuis qu'elle avait épousé un notaire... Elle ne nous reconnaissait plus quand elle était en voiture !...

— Est-ce que M. et Mme la comtesse d'Édennemare paraîtront au bal ?

— Oh ! non. Ils ne sortent pas cette année... à cause de la maladie de la grand'mère... Mais le jeune vicomte Paul m'a dit hier qu'il viendrait pour moi... Quel bon danseur, ma chère !...

— Ce qu'il a fait le mieux danser jusqu'ici, ce sont les écus de son papa !...

— Les Leglorieux sont arrivés... Les voyez-vous assis là-bas, à gauche ?... La grande Félicie va se donner le torticolis à agiter sa tête de jument...

— Vous savez qu'il est question pour elle du « jeune homme » à M. Carvajan ?...

— Laissez donc !... Elle n'est pas assez riche... Le maire de La Neuville a des mille et des cents... Il voudra une demoiselle de Paris !... Eh ! justement, le voici avec son fils.

Pourtois s'était élancé au-devant de son patron, bousculant tout le monde, et lui faisant les honneurs avec un empressement courtisanesque. Il avait voulu le conduire à la tribune des autorités. Mais le banquier, plus sombre que de coutume, avait

écarté le gros homme et, prenant le bras de Pascal, qui marchait derrière lui, il avait affecté de se confondre dans la masse des assistants.

— Tout à l'heure, Pourtois. C'est bon, mon ami, ne vous occupez pas de moi... Je désire faire un tour avec mon fils... Il sera toujours temps d'être en représentation officielle...

Et il avait laissé le poussah tout décontenancé. Il se proposait de bien affirmer, sous les yeux de Pascal, l'importance qu'il possédait maintenant. Il prétendait lui faire compter les courbettes et les génuflexions auxquelles condescendaient les gens les plus considérables du pays. Il voulait enfin se manifester à lui dans toute la redoutable grandeur de son omnipotence.

— Il faut, mon cher enfant, que tu refasses connaissance avec tous ceux que tu as perdus de vue depuis dix ans. Il ne convient pas que tu te tiennes à l'écart avec l'air d'un sauvage. Montre, je t'en prie, un gracieux visage à tous ces anciens amis, qui se souviennent de ta mère et qui te parleront d'elle...

Le cœur de Pascal se serra à ces mots, et le pâle visage de la morte passa devant ses yeux. Elle, la pauvre femme reléguée au fond de cette sombre maison, où elle avait langui étiolée et mélancolique, comme une fleur sans jour et sans air, elle, des amis qui avaient gardé son souvenir? Dérision amère, ou plutôt audace incroyable ! Carvajan avait-il donc si bien oublié le passé, qu'il pût, sans crainte d'évoquer dans l'esprit de son fils des pensées dangereuses, par-

ler de cette martyre ? Des amis, ces hommes et ces femmes qui s'agitaient autour de lui, endimanchés, prétentieux, lourds, grotesques, choquant toutes les délicatesses de son esprit cultivé? Quel lien pourrait jamais exister entre lui et ces gens-là ?

En passant, son père les lui présentait et, avec complaisance, énumérait les qualités et les titres de chacun, soupesant les fortunes et évaluant les influences Toutes les mains se tendaient vers le Maire et si, dans les yeux de quelques-uns, Pascal devinait une secrète contrainte, l'empressement apparent de l'accueil trahissait plus complètement la dépendance dans laquelle le tyran de La Neuville tenait tous ses sujets.

Accentuant sa rudesse et sa froideur, Carvajan le prenait de plus haut avec les riches et les importants. Il éprouvait un plaisir raffiné à faire peser sa lourde main sur les chefs des plus considérables familles terriennes de la contrée. Et, malgré lui, le jeune homme ne pouvait se défendre d'admirer l'orgueil de ce parvenu qui, parti de si bas, dominait maintenant tous ceux qui le dédaignaient autrefois. On l'entourait, on le flattait, on le patelinait.

— Cher monsieur Carvajan!... Quel aimable jeune homme que monsieur votre fils!... Est-ce que nous n'aurons pas le bonheur de vous posséder un de ces jours?... Vous savez que chez nous, vous êtes chez vous...

Le banquier ne s'arrêtait dans aucun groupe, continuant gravement sa marche triomphale, avec l'air

d'un souverain qui passe en revue les dignitaires de sa cour et s'offre à l'adoration universelle. Cependant, arrivé devant les Dumontier et les Leglorieux, il fit une pause et manifesta quelque amabilité. Son cortège l'avait entouré et, dans ce coin de la salle de danse, on se bousculait, tandis que partout ailleurs on circulait à l'aise. Carvajan, ayant jeté sur ses courtisans un regard hautain, se tourna vers Pascal

— Il me semble que nous sommes un peu serrés, dit-il. Et pour la première fois de la soirée, sa lèvre eut un pli qui pouvait passer pour un sourire.

— N'est-ce pas ainsi partout où vous êtes, mon cher Carvajan? s'écria avec adulation le père Leglorieux.

— Parbleu! si tous ses futurs électeurs étaient ici, ce serait bien autre chose, ajouta le beau-frère Dumontier.

— Il faudrait alors, pour les contenir, la place de la mairie... Et encore!... insinua Fleury qui arrivait. Mesdames, Messieurs, votre serviteur bien humble... Pourtois... une chaise pour M. le maire... Vous êtes là comme un extatique à le considérer, et vous ne pensez seulement pas à le faire asseoir.

Le poussah s'élança avec une vélocité extraordinaire et revint portant un siège.

Fleury, rasé de frais, ses cheveux bourrus enduits d'une pommade qui les faisait briller comme des fils de fer, sa chemise déjà fripée et sa cravate blanche roulée en corde, parut plus repoussant encore dans sa toilette de cérémonie. Il souriait de ce sourire affreux qui découvrait ses dents noires, et s'efforçait

d'attirer l'attention de Pascal, immobile et silencieux.

— Eh! eh! il va falloir, en fait d'électeurs, penser aux élections qui approchent, reprit Dumontier aîné. Le renouvellement du Conseil général tombe cette année, et je suppose que nous allons nous entendre pour ne pas nous laisser rouler comme nous l'avons encore été il y a sept ans.

— Sauf votre respect, monsieur Dumontier, dit Pourtois, qui se hasarda à prendre la parole... si M. le maire veut se porter cette fois je réponds de l'affaire... J'ai Clairefont, Couvrechamps, La Saucelle et Pierreval dans la main... sans parler des faubourgs de La Neuville. Tondeur apportera les voix des gens de la forêt... Quant à la vallée, c'est votre affaire à vous et à M. Leglorieux... Tenons-nous bien, et nous aurons une belle majorité... C'est moi qui vous le dis... Et on sait que je m'y connais... Le vieux hibou de là-haut n'a plus qu'à dénicher!

La voix de crécelle du poussah monta de deux tons, et passa à l'aigu sur cette affirmation insolente...

— Et la députation viendra après, ajouta Fleury. Toute chose en son temps...

La figure basanée de Carvajan devint d'un rouge sombre. Ses yeux brillèrent sous ses sourcils grisonnants. Il eut une courte palpitation. Mais il était trop maître de lui pour laisser percer sa joie. Il fit un geste insouciant, et, d'une voix sèche :

— Nous verrons bien. Le moment est mal choisi pour former de tels projets... D'ailleurs, il faut s'attendre à de l'opposition.

Du regard, il montra le coin opposé de la salle dans lequel, comme d'instinct, s'étaient isolés les représentants de l'aristocratie provinciale. Mme de Saint-André venait d'arriver avec son fils et ses trois filles. Le vieux marquis de Couvrechamps, qui avait commandé les mobiles pendant la guerre et s'était montré si énergique au combat de Buchy, était entouré de plusieurs de ses anciens soldats devenus des pères de famille, mais qui, rentrés dans le calme et la sécurité, avaient plaisir à se souvenir des jours de misère et de danger. Le petit vicomte d'Édennemare s'empressait auprès de la jeune Mme Tourette, dont le mari, agent de change à Paris, avait récemment acheté la magnifique terre de La Barellerie, à deux lieues de La Neuville. La baronne douairière de Sainte-Croix était le centre d'un petit cercle qu'elle tenait sous le charme de sa conversation.

Entre ces deux groupes, celui où triomphait Carvajan et celui que formaient les grands propriétaires de l'arrondissement, éclatait un violent contraste. D'un côté, on avait fait toilette comme pour une noce. De l'autre, on avait affecté de s'habiller avec simplicité. Les uns montraient que l'assemblée étant l'unique occasion de s'amuser qui se présentât à eux, ils avaient voulu y paraître dans leurs plus brillants atours. Les autres prouvaient qu'ils n'étaient venus que pour jeter un coup d'œil, et, comme disait Mme de Saint-André, honorer la fête de leur présence.

Cependant, l'espace vide qui s'étendait entre ces deux camps était fréquemment traversé par quelque

gros fermier qui allait offrir ses hommages à son propriétaire. Le vieux marquis de Couvrechamps tendait à ses tenanciers, qu'il tutoyait tous, les ayant vus naître, une main fluette qu'ils prenaient avec précaution du bout de leurs gros doigts. Et les dos énormes se courbaient devant le gentilhomme universellement aimé et respecté.

Pascal, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, sourd aux flatteries des partisans de son père, aveugle à leurs sourires, s'était adossé à un des mâts qui soutenaient la tente, et, dirigeant son regard sur la faction rivale, y avait inutilement cherché celle qui était son unique préoccupation. Il attira promptement l'attention de la douairière de Sainte-Croix qui, se penchant vers le jeune et élégant M. Tourette :

— Qui est donc ce beau garçon que je vois là-bas dans la cohue des caudataires du sieur Carvajan?...

— Mais, baronne, c'est son fils...

— Tiens! il n'en a pas trop l'air... Il est vraiment bien!

— Et, de plus, c'est un homme d'un réel mérite, reprit l'agent de change. Il s'est employé récemment à aplanir les difficultés qui s'élevaient entre le Nicaragua et la Compagnie du canal de Panama... Il paraît qu'il s'en est tiré avec beaucoup d'habileté. Il avait auparavant mené à bien des négociations financières et industrielles au Chili et au Pérou, débrouillé des affaires très compliquées. On a été enchanté de ses services et, quoiqu'on les ait payés très cher, je sais qu'on lui a, en plus, gardé de la reconnaissance.

— Il paraît s'assommer supérieurement.

— Il fait tout avec supériorité.

Un mouvement se produisit dans l'assistance, et les têtes se tournèrent du côté de l'entrée. Escorté de son secrétaire général, le sous-préfet arrivait. Pourtois s'était élancé au-devant de lui. Il le conduisit, avec des révérences, jusqu'à Carvajan, dont le prestige s'augmenta de la déférence que lui marquait le fonctionnaire.

Le maire parut en ce moment le véritable roi de la fête. C'était lui qui dominait tout et qui pouvait imposer sa volonté à tous. Il eut une minute d'enivrement et, jouissant de son triomphe, il recommença sa promenade autour de la salle, pour faire les honneurs au préfet. La musique, sur l'ordre de Pourtois, s'était mise à jouer et, par toutes les ouvertures donnant sur les jardins, des curieux apparaissaient, regardant, sans quitter leur verre, ce tableau animé.

Carvajan était à la moitié de son parcours, lorsque la portière de toile rayée bleu et blanc, qui donnait accès dans la salle, se souleva et, donnant le bras à sa sœur, Robert de Clairefont entra. Derrière les jeunes gens, à vingt pas en arrière, venaient la tante de Saint-Maurice et M. de Croix-Mesnil.

Comme si le hasard eût voulu accuser bien nette ment l'antagonisme, en face de Carvajan entouré de tous ceux qui, par passion ou par intérêt, étaient disposés à le soutenir, les enfants du marquis s'avançaient seuls.

Pascal, avec une horrible anxiété, les vit, lancés

les uns contre les autres, ainsi que des combattants prêts à en venir aux mains. Son cœur cessa de battre dans sa poitrine, et toute sa vie fut, pendant quelques secondes, concentrée dans ses regards. Il souhaita que la salle entière s'abîmât, il rêva un cataclysme soudain qui pût empêcher cette horrible situation d'aller jusqu'au dénouement. Il pensa à s'élancer sur son père, qu'il apercevait, ricanant avec un air de bravade, à le saisir, à l'entraîner bien loin. Tout lui parut préférable à ce qui se préparait.

Après un léger temps d'arrêt, les antagonistes avaient repris leur mouvement. Robert, le front haut, ne déviait pas d'une ligne dans sa marche. Il allait droit à Carvajan et, sur son visage énergique, il était facile de lire la résolution de ne point reculer d'un pas. Antoinette, devenue soudainement pâle, pressait le bras de son frère, essayant de le détourner de la direction du groupe officiel. Mais l'athlétique Robert, sans même faire un effort, entraînait la jeune fille. Carvajan, baissant son front, noir de haine, pareil à un taureau qui fonce sur son adversaire, avançait toujours.

— Robert, je t'en prie! murmura Antoinette.

— Laisse, dit le jeune comte les dents serrées. Il nous cédera la place ou je lui passe sur le corps.

Et, fixant sur leur ennemi des yeux étincelants, il marcha droit sur lui.

Déjà, au milieu d'un silence effrayant, ce choc, dont on ne pouvait prévoir les conséquences, allait se produire, quand, bien innocemment, le sous-préfet

sauva la situation. Apercevant Mlle de Clairefont qui était arrivée tout près de lui, il fit un geste d'admiration et, s'écartant du maire, il s'inclina avec politesse. Antoinette, étouffée par une horrible angoisse, respira en voyant l'espace libre. Elle ne put se défendre d'adresser un reconnaissant sourire au fonctionnaire. Et, passant à côté de Carvajan, tremblant de colère contenue, elle gagna à pas pressés le coin où tous les amis de son père étaient réunis. Carvajan s'était retourné, les suivant encore du regard. Il entendit un profond soupir auprès de lui et, levant les yeux, il découvrit Pascal, blême de l'horrible émotion qu'il venait d'éprouver.

— Qui est donc cette charmante personne? demanda alors le sous-préfet à son guide, en ajustant son lorgnon pour mieux voir.

— C'est Mlle de Clairefont, dit Carvajan avec une sombre ironie... Et vous venez, monsieur le préfet, de lui faire un accueil flatteur auquel elle ne s'attendait guère.

— Bah ! reprit gaiement le fonctionnaire... c'est une jolie femme... Je combattrai le père sur le terrain politique... mais, en attendant, je réclame le droit d'admirer la fille.

— Pas de trop près, cependant, si vous ne voulez pas avoir maille à partir avec le jeune sanglier qui l'accompagne... Tenez, voyez ce qu'il fait...

Arrivé au milieu du petit cercle aristocratique, Robert s'était inquiété de faire asseoir sa tante et sa sœur. Sur les banquettes, déjà, on se trouvait à

l'étroit. Dans un angle avoisinant la tribune officielle, la douairière de Sainte-Croix s'était installée et, avec de grandes protestations d'amitié, s'efforçait de retenir auprès d'elle Mlle de Clairefont et la tante de Saint-Maurice. M. de Croix-Mesnil parlait d'aller chercher deux chaises dans le jardin, lorsque Robert, avisant les sièges d'apparat destinés aux notabilités de La Neuville, dit à voix haute :

— Mais voilà bien notre affaire... Des femmes assises sur de la paille, pendant que le Conseil municipal se carrerait sur du velours? Ce serait invraisemblable !

Et, allongeant le bras par-dessus la balustrade, il prit les deux chaises qui entouraient le fauteuil d'honneur. Un rire étouffé courut dans le groupe à cet acte audacieux. Pourtois, stupéfait, regardait alternativement le maire et le jeune comte, hésitant entre le désir de complaire à Carvajan et la crainte de mécontenter Robert. Les confédérés, silencieux, attendaient, se demandant si leur chef allait se laisser ainsi braver ouvertement. D'un coup d'œil impérieux, le maire commanda à ses partisans l'immobilité et le silence. Et, se tournant vers le sous-préfet, il dit assez haut pour être entendu :

— Il convient, je crois, de donner l'exemple de la modération et de la patience... Car, si nous répondions aux provocations de M. de Clairefont, il pourrait se produire des conflits qui attristeraient cette fête... Tenons donc les actes de ce jeune homme pour non avenus...

Il ajouta, d'une voix plus basse :

— Du reste, de fâcheuses habitudes d'intempérance l'ont rendu un peu fou, et il n'est pas toujours maître de lui-même...

— Cette tribune vide, quand on se presse partout, est d'un mauvais effet, ajouta le fonctionnaire... Faites-la donc occuper par des dames.

— Vous avez raison...

Fleury et Pourtois s'étaient déjà élancés et, triomphantes, les dames Dumontier et Leglorieux s'avançaient vers la tribune.

— Voilà qui va bien, fit ironiquement la douairière de Sainte-Croix, et les choses sont dans leur ordre...

— Si nous allions faire notre cour à Mme Dumontier? proposa le beau d'Édennemare...

— Le grand-père Dumontier a assez fait la nôtre, quand il était domestique chez ma mère, répliqua aigrement Mme de Saint-André.

— Comme disait la maréchale Lefebvre, sous le premier Empire : « Maintenant, c'est nous qui sont les princesses !... »

— Ces bourgeoises de La Neuville sont horribles! s'écria Robert... Et s'adressant aux jeunes gens qui l'entouraient : Si vous voulez, tout à l'heure, pour leur faire pièce, nous irons inviter les petites paysannes et nous mènerons le bal avec elles?...

— Il y en a d'assez gentilles pour que ce ne soit pas un sacrifice, dit le jeune Tourette, en lorgnant Rose Chassevent qui entrait, suivie du Roussot.

Dans ses habits du dimanche, l'ouvrière s'avançait

avec une grâce libre et souriante. Elle était vêtue d'une robe de cretonne à petits bouquets, ouverte devant et garnie d'un petit fichu de mousseline noué au corsage avec des rubans bleus. Ses manches courtes laissaient voir son avant-bras potelé, recouvert d'une haute mitaine. Elle était coiffée avec ses beaux cheveux blonds, sans un bijou et sans une fleur. Elle portait à la main une écharpe dont elle avait enveloppé sa tête pour venir.

Le berger, ébloui par l'éclat de la lumière, comme un hibou par le jour, marchait derrière elle, ne la quittant pas. Il était tout battant neuf, ainsi qu'il l'avait annoncé à la jeune fille, et sa blouse d'alpaga grisâtre était attachée par une agrafe en argent. Il avait essayé de se peigner, et ses cheveux rouges, habituellement incultes, séparés sur le front, donnaient à son visage, criblé de taches de rousseur, une expression à la fois grotesque et effrayante.

— Quel est ce monstre qui emboîte le pas à cette charmante enfant? demanda le vicomte d'Édennemare.

— Le berger de Clairefont, un innocent qui a été élevé à la ferme, répondit Robert.

— Singulier page qu'elle s'est donné là!

Rose, apercevant Antoinette, s'était approchée d'elle et, l'air riant, elle écoutait les compliments que la jeune fille lui adressait sur sa mise.

— Mais, Mademoiselle, c'est une robe à vous que j'ai sur le corps... Ne la reconnaissez-vous point? Vous me l'avez donnée au printemps... J'ai changé la façon.

comme de juste, car une fille de ma condition ne porte pas des effets tournés comme ceux de ses maîtres... Elle me fait honneur, vous voyez... et elle a encore bon air!

— C'est toi qui l'embellis, ma petite, dit Mlle de Clairefont avec un sourire indulgent. Allons, va, et amuse-toi bien, mais ne danse pas trop tard... car tu sais que j'ai besoin de toi demain matin.

— Oh! soyez tranquille, Mademoiselle, je ne me ferai pas plus espérer que d'habitude.

— Et tâche de ne pas garder toute la soirée ton chien de berger cousu à ta jupe, s'écria la tante de Saint-Maurice... C'est un épouvantail à danseurs, que ce garçon-là !...

— Oh! Mademoiselle, je vais le confier au père Chassevent.

— Qui va le faire boire... Alors, dans une heure, il ne saura plus reconnaître sa main droite de sa main gauche.

— Bah! dit la fille avec un sourire... Et puis, pourvu qu'il me laisse tranquille!... Je lui ai cependant promis de danser une fois avec lui... Chose promise, chose due!...

Elle s'éloigna en balançant sa jupe, suivie du regard par tous les hommes que captivait le charme puissant de sa jeunesse épanouie.

Il était huit heures, et la tribune officielle s'était complétée par l'arrivée du Receveur de l'enregistrement, du Juge de paix et de sa femme, présidente de l'Œuvre des crèches laïques. Le capitaine de gendar-

merie, en grand uniforme, venait de faire un tour dans le cabaret, d'où les cris alarmants d'une effroyable dispute s'étaient subitement élevés. L'air devenait plus lourd, de fortes odeurs de vin chaud passaient, apportées du jardin par le vent du soir, et le bruit des conversations plus animées montait, dominant par instants les flonflons de l'orchestre.

Au milieu de ce mouvement, de cette chaleur et de ce tumulte, Antoinette restait silencieuse et préoccupée. A deux reprises déjà, M. de Croix-Mesnil, lui ayant adressé la parole, avait à peine reçu une réponse distraite. La jeune fille paraissait indifférente à ce qui l'entourait et, les yeux baissés, elle songeait.

Dès son entrée, le premier visage qui lui était apparu avait été celui de Pascal. Au moment où Carvajan et Robert, décidés l'un et l'autre à ne pas se céder le pas, avaient failli si gravement se heurter, elle avait vu pâlir le jeune homme. Elle comprit qu'il partageait son horrible anxiété. Cette communauté de souffrance l'avait vivement impressionnée. Avait-elle en lui un compagnon de malheur? Et devait-elle, sous peine d'être injuste, l'affranchir de l'exécration à laquelle elle avait voué tout ce qui portait le nom de Carvajan?

Elle avait levé les yeux timidement de son côté. Il était debout, les bras croisés, sombre, au milieu de cette fête, lui, le fils du vainqueur, autant qu'elle, la fille du vaincu. Que se passait-il donc dans cette âme?

Comme s'il eût senti peser sur lui l'attention de

Mlle de Clairefont, Pascal releva la tête, et leurs regards se rencontrèrent. Ce fut lui qui se détourna aussitôt, après une inclinaison si respectueuse qu'elle ressemblait à un prosternement. Puis, à pas lents, il s'éloigna et disparut, semblant dire à la jeune fille : Vous me haïssez, mais je vous vénère ; ma présence peut vous causer une gêne ou un déplaisir ; aussi, je me tiens à l'écart. Que pouvait-il faire de mieux, n'ayant pas le droit d'approcher, que de lui témoigner de loin sa fervente adoration? Il y avait plus de tendresse dans cet effacement volontaire que dans les protestations les plus passionnées.

Un coup de coude que lui donna sa tante ramena la jeune fille au sentiment des choses réelles. Un brouhaha s'était élevé dans la salle. Des couples passaient affairés, se croisaient, et engageaient des colloques animés. Dans la tribune des autorités, Carvajan, debout auprès de Mme Leglorieux très actionnée, fouillait du regard les rangs tumultueux de la foule, et Félicie, rouge jusqu'au milieu de la poitrine, piétinait avec impatience.

— Où ce diable de garçon peut-il être passé? murmura le maire avec irritation. Il était là, il n'y a pas cinq minutes...

— Même, il n'avait pas l'air de s'amuser, ajouta d'un air dépité l'héritière des Leglorieux.

— Il trouvait sans doute qu'on tardait à danser, souffla Fleury. Une seconde, et je vous le ramène...

Se faufilant au milieu des danseurs, le greffier s'élança au dehors.

— On va se placer pour le premier quadrille, dit à sa nièce Mlle de Saint-Maurice. Je pense qu'il est convenable que tu y figures...

— Voulez-vous, Mademoiselle, me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier demanda l'élégant M. Tourette.

— Je vous remercie, Monsieur, dit Antoinette ; mais ce sera la seule fois que je danserai, et j'ai promis à M. de Croix-Mesnil.

— C'est en effet son droit! déclara l'agent de change... Je vais inviter une des demoiselles de Saint-André, car je ne puis décemment danser avec ma femme.

— Je vous remercie, chère Antoinette, de la faveur que vous me faites, dit M. de Croix-Mesnil avec émotion. Mais n'êtes-vous si gracieuse et si bonne que pour vous faire regretter plus amèrement?

Mlle de Clairefont posa en souriant un doigt sur ses lèvres et, prenant le bras du jeune homme, elle se tint debout devant sa tante, entre Mlle de Saint-André et l'agent de change, d'un côté, et, de l'autre, entre le vicomte d'Édennemare et Mme Tourette.

Dans la longueur de la salle, face à face, les danseurs formaient deux lignes qui devaient se rencontrer, au milieu, pour les changements de cavalier, et qui confondaient ainsi, dans une fraternisation de quelques minutes, les castes et les conditions. C'était une tradition et, de la sorte, il arrivait que le propriétaire dansait en face de son fermier, et que la dame du château faisait vis-à-vis à la fille de ferme.

Une fois ce quadrille d'ouverture terminé, les danses avaient un libre cours, chacun s'amusait à sa guise, et le bal prenait une animation violente qui, grâce à des libations répétées, tournait souvent à la bacchanale. Les belles filles de la ville et de la campagne, grisées par le vin chaud, excitées par la musique, affolées par la danse, sautaient comme des Érygones dans une vigne et se pâmaient aux bras de leurs cavaliers. Les bosquets du jardin de Pourtois retentissaient alors d'éclats de rire aigus, de cris perçants, et, dans la douceur de la nuit, à la clarté pâle des étoiles complaisantes, bien des baisers s'échangeaient qui, plus tard, étaient amèrement regrettés.

Ce dénouement diabolique de la fête était bien connu, et vers neuf ou dix heures, quand la poussée du plaisir devenait plus ardente et plus rude, les dames des environs et les bourgeoises de la ville partaient avec leurs filles, laissant la jeunesse villageoise et citadine s'ébattre avec une furie impossible à modérer.

Pour l'instant, les danseurs se montraient sérieux, compassés et comme recueillis, les hommes causaient à voix basse, attendant le signal, les femmes donnaient du plat de la main, de petits coups à leur jupe, se rengorgeant avec des allures coquettes de jeunes pigeons. Les pieds s'agitaient déjà avec des frémissements d'attente. En face d'Antoinette, qui, par l'effet du hasard, se trouvait placée au centre de la ligne, une place demeurait encore vide.

Robert, resté debout auprès de la tante Isabelle,

regardait vaguement autour de lui, cherchant qui allait faire vis-à-vis à sa sœur, lorsque Pascal, donnant le bras à Mlle Leglorieux triomphante, parut, soucieux, s'acquittant de sa tâche comme d'une corvée. Fleury le guidait à travers la foule. Arrivé à la place vide, le greffier se tourna vers la tribune et parut consulter Carvajan du regard. Celui-ci debout, dominant l'assistance, fit un geste impérieux comme pour dire : C'est bien là que je veux qu'il soit. Alors, démasquant Pascal, Fleury se retira, et le jeune homme, dont les genoux tremblèrent, et dont les yeux devinrent troubles, aperçut devant lui Mlle de Clairefont.

Au même moment, une main se posa sur le bras de M. de Croix-Mesnil, en même temps que la voix de Robert disait tout haut

— Revenez vous asseoir, mon cher ami; ma sœur ne dansera pas!

M. de Croix-Mesnil étonné regarda son ami et, ne comprenant pas :

— Que se passe-t-il, donc? demanda-t-il au milieu d'un silence de mort.

— Il se passe, reprit le jeune homme, que le danseur qui vient de se placer en face de vous est le fils de M. Carvajan!...

— Ah! dit avec beaucoup de calme M. de Croix-Mesnil, cela est fâcheux, en effet.

Il jeta à Pascal devenu livide un froid coup d'œil, et, s'inclinant devant Antoinette, comme pour lui demander pardon de l'avoir involontairement exposée à un contact outrageant :

— Excusez-moi, Mademoiselle.

Et il la reconduisit à sa place. Pas un murmure ne s'éleva. Personne n'osa prendre parti pour ou contre. Entre la force physique de Robert et la puissance morale de Carvajan, chacun trembla. Les visages se détournèrent, une stupeur lourde pesa sur tous les assistants. Le maire, debout toujours, regardait cet étrange spectacle, doutant de sa réalité. Un tel affront public, à lui, riposte foudroyante à son audacieuse provocation! Ces Clairefont se redressant intraitables lorsqu'il croyait les tenir à sa merci! Il frémit de rage, et ses yeux aux pupilles jaunes étincelèrent comme ceux d'un tigre dans la nuit. Il se tourna vers son entourage, pour lui arracher un blâme. Il ne rencontra que des figures contraintes et mornes. Il se reporta vers son fils. Il le vit palpitant, égaré, pris d'une envie furieuse de se venger, et le cœur glacé à l'idée que celui sur lequel il devrait se ruer serait le frère ou le fiancé d'Antoinette.

Mlle Leglorieux fournit un dénouement à la situation. Ses yeux s'écarquillèrent, elle passa du blanc au rouge, puis du rouge au blanc, poussa un cri, et, s'élançant dans les bras de sa mère qui s'avançait inquiète, elle se livra à une attaque de nerfs qui la dispensa de manifester plus nettement son opinion.

Au même moment, l'orchestre, partant avec éclat, attaqua les premières mesures du quadrille, et les deux lignes des danseurs, heureux de se soustraire à cette impression pénible, firent en avant-deux au milieu d'un nuage de poussière. Antoinette,

ramenée auprès de sa tante, n'eut pas le temps de se reconnaître; elle fut entourée par ses amis, et un concert d'exclamations, de commentaires, s'éleva bruyant, comme le bourdonnement d'une ruche en rumeur.

Les hommes, graves et silencieux, s'étaient rangés aux côtés de Robert et de M. de Croix-Mesnil. Dans la tribune officielle l'émoi n'était pas moindre. Le maire venait d'en descendre, et, sans écouter les lamentations de Mme Leglorieux, s'était élancé vers Pascal.

Le jeune homme était resté presque à la même place, immobile, un peu en arrière des danseurs, et regardait sans voir la longue ligne qui s'avançait et reculait en cadence. Les accords des instruments lui emplissaient les oreilles d'un bruit éclatant qui l'étourdissait. Et, dans son esprit confus, la même idée passait persistante : On t'a insulté à cause d'elle et devant elle. Ses poings se crispaient alors avec colère, et il sentait en lui la résolution bien ferme de ne pas rester sous le coup de l'outrage. Il fallait qu'il s'en prît à quelqu'un. Mais à qui? A Robert? C'était lui l'insulteur, c'était lui qui avait provoqué cet éclat public. Et cependant, c'était à l'autre, à celui qui avait froidement acquiescé, qu'il en voulait. Et il était dévoré de l'âpre désir d'aller à ce jeune homme correct et tranquille, de le frapper, et de jouer sa vie contre la sienne.

M. de Croix-Mesnil avait Antoinette à son bras au moment de l'insulte, et son sourire était plus insolent

encore que les paroles de Robert Et puis, n'était-il pas le fiancé de la jeune fille? Ah! c'était bien là le vrai motif qui faisait bouillonner si furieusement la pensée de Pascal, et qui lui mettait au front cette pâleur. La jalousie encore plus que la colère le torturait. Sous les yeux de Mlle de Clairefont, il voulait se montrer intraitable et terrible. La pensée qu'elle pouvait le mépriser lui donnait le courage d'affronter mille morts.

Il sentit qu'on lui prenait le bras et qu'on essayait de l'emmener. Il leva les yeux et reconnut son père.

— Ne reste pas là, dit Carvajan... Viens avec moi...

Il résista, et, la voix tremblante :

— Laissez-moi, dit-il... Tout n'est pas fini... Je ne dois pas m'éloigner de cette place.

— Que prétends-tu faire?

— Me croyez-vous homme à supporter une pareille injure sans en demander réparation?

— Tu es fou!

— Me conseillez-vous donc de me dérober, et de passer aux yeux de tous ceux qui sont ici pour un lâche?

La figure de Carvajan se contracta et devint effrayante; il serra plus fortement le bras de son fils :

— Tu veux te battre avec ces gens-là? Tu es fou, te dis-je... Laisse-moi le soin de te venger : ce sera plus sûr et plus prompt

— Plus prompt et plus sûr?... s'écria le jeune homme avec un geste terrible... C'est ce que vous allez voir!

Le quadrille finissait, et, dans un pêle-mêle bruyant, les cavaliers reconduisaient leurs danseuses. Pascal, en quelques pas rapides, se dirigea vers le groupe au centre duquel se tenaient Robert et M. de Croix-Mesnil, et, s'approchant du fiancé de Mlle de Clairefont jusqu'à lui toucher l'épaule avec sa poitrine, le regard provocant et la main inquiète :

— Monsieur, j'ai quelques mots à vous dire. Voudriez-vous me faire la faveur de m'accompagner à deux pas d'ici?...

Le baron s'inclina et déjà il s'apprêtait à suivre le fils de Carvajan, lorsque Robert, se plaçant devant eux, leur barra le passage.

— Doucement, dit-il, d'un ton railleur : il me paraît qu'il y a confusion. Ce n'est pas à vous, mon cher ami, que monsieur doit avoir affaire, mais à moi. Vous n'avez fait que déférer à mon désir : c'est moi qui ai dit...

— Je n'ai pas entendu vos paroles, interrompit Pascal avec force, et je ne veux pas en tenir compte... Monsieur seul m'a offensé... C'est lui seul que je rends responsable.

— Il y aurait cependant un moyen d'arranger les choses, s'écria le jeune comte. Et, reculant d'un pas, il se préparait à quelque violence, quand sa sœur, pâle et frémissante, se dressa entre lui et son adversaire.

— Robert, retire-toi, dit-elle doucement, je t'en prie...

— Mais... fit-il en essayant de résister.

Deux larmes jaillirent des yeux de la jeune fille,

aussitôt séchées par le feu de ses joues, et, la main tendue dans un geste d'autorité souveraine :

— Retire-toi... répéta-t-elle. Je le veux!

Et comme le jeune homme, dominé, lui obéissait, se tournant alors vers Pascal :

— Vous avez raison, Monsieur, et réparation vous est due. C'est à cause de moi que vous avez été offensé... C'est à moi de m'en excuser... Veuillez donc me pardonner.

Le fils de Carvajan la vit s'incliner devant lui. Il essaya de parler, ses lèvres remuèrent sans articuler aucun son et, chancelant, plus écrasé par la fière humilité d'Antoinette qu'il ne l'avait été par l'insolence de Robert, à pas lents, il s'éloigna.

— Où vas-tu? lui dit son père l'arrêtant à la porte du bal. Rappelle-toi ce que tu disais à l'instant. Veux-tu avoir l'air de fuir?

— Ah! que m'importe? s'écria le jeune homme en continuant à marcher du côté de l'obscurité, comme s'il eût voulu y cacher son désespoir.

— Ne veux-tu pas te venger? reprit Carvajan, en arrivant sur la route. Dis un mot, et je mets tous ceux qui t'ont bravé à ta merci.

— Jamais !

— Que prétends-tu donc faire?

— M'éloigner. Quitter pour toujours, cette fois, ce pays où je ne trouve que des soucis et des amertumes... M'en aller loin des luttes, des débats, des embûches et des perfidies... Oublier tout, jusqu'au nom que vous m'avez rendu si lourd à porter.

— Pascal !

— Mon père, vous avez semé la haine... Il ne faut donc pas que je m'étonne si on nous insulte et si on nous menace... Mais je ne pourrais pas vivre ainsi. Je préfère partir.

— On dira que tu as eu peur...

— Soit !

— Alors tu veux m'abandonner?

— Vous n'avez pas besoin de moi, mon père : vous l'avez bien prouvé.

— C'est donc moi qui m'attacherai à toi, dit Carvajan en passant son bras sous celui de son fils... Tu veux rentrer, rentrons. Demain, quand tu seras plus calme, nous raisonnerons.

Et, tournant le dos à la fête, les deux hommes se dirigèrent vers La Neuville.

Dans la salle de danse, l'émotion causée par l'intervention de Mlle de Clairefont n'était pas encore calmée. La tante de Saint-Maurice, d'abord pétrifiée, avait fini par reprendre ses esprits et, la figure fulgurante :

— Ah ! çà, mais qu'est-ce que tout cela signifie? gronda-t-elle... Deviens-tu folle, ma fille? Tu fais des politesses à ce jeune « maltôtier », quand il méritait une bonne leçon pour son impertinence...

— Non ! tante, non, c'est nous qui avons eu tous les torts... Il fallait ne pas venir ici, où nous savions que nous n'avions rien que de mauvais à attendre... Il fallait surtout ne pas provoquer ce jeune homme...

— Mais tu n'as donc pas vu le vieux sacripant de

père, riant d'avance de la bonne plaisanterie qu'il faisait, en t'exposant à te trouver nez à nez avec son fils?...

Antoinette hocha la tête avec tristesse.

— Ne nous attaquons pas à cet homme : nous ne serions pas les plus forts... Cédons le terrain, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Elle s'appuya fortement sur le bras de Croix-Mesnil. Elle paraissait épuisée. La tante Isabelle suivit avec Robert. Arrivée à la voiture qui les attendait sous la garde du vieux Bernard, Mlle de Clairefont voulut faire monter son frère. Mais il refusa, déclarant qu'il ne se sentait pas en humeur de rentrer.

— Que vas-tu faire? demanda Antoinette, pleine d'inquiétude.

— Ce que je fais tous les ans à la fête : m'amuser, en dépit de ce rabat-joie de Carvajan.

— Promets-moi que tu ne vas pas reprendre la querelle! Oh! viens avec nous : tu m'inquiètes; il me semble qu'il va t'arriver malheur...

Robert eut un geste d'impatience.

— Petite fille, je trouve que tu te mêles beaucoup trop de ce qui ne te regarde pas. Rentre te coucher, et aie un sommeil sans rêves. C'est ce qu'il y a de plus sain pour une enfant de ton âge. Quant à la façon dont doit agir un garçon tel que moi, elle est toute tracée, et tes exhortations n'y changeront rien... Bonsoir...

Il prit la jeune fille par la taille, l'enleva comme

une plume, l'embrassa, et la posa sur les coussins de la voiture.

— Robert, sois prudent! s'écria la vieille Saint-Maurice, toujours en éveil quand il s'agissait de son Benjamin.

— Ne craignez rien, tante, dit-il avec un gros rire; si on veut me manger, on ne m'avalera toujours pas d'une seule bouchée...

Il ferma la portière et cria au cocher :

— Allez!

Et, sifflant entre ses dents, il se dirigea vers la salle de danse en traversant le jardin du cabaret. Là, les gens du pays s'en donnaient sans contrainte et sans vergogne. Dans la nuit tiède, traversée par le vol rapide des chauves-souris qui effleuraient de l'aile les lanternes vénitiennes éclatantes au milieu de la verdure, au bruit amorti des instruments, les buveurs criaient à plein gosier, et tapaient à tour de bras.

Le vieux Chassevent, grimpé sur un tonneau, chantait d'une voix enrouée une chanson grivoise. C'était la quatrième de la soirée, et, entre temps, il allait, de table en table, boire un petit verre d'eau-de-vie ou une chope de bière. Il ne paraissait pas ivre, mais sa gaieté devenait plus furieuse, ses gestes plus heurtés, et sa chanson plus ordurière.

Dans un coin, le gendarme préposé à la surveillance de l'ordre, car les paysans, quand ils étaient ivres, se battaient souvent à se tuer, assis sur un tabouret, écoutait le braconnier en riant.

Robert s'arrêta un instant et prêta l'oreille aux

« zon zon, digue din gue daine » rapportés de quelque geôle par le vagabond. Tous les auditeurs, avec un entrain frénétique, l'accompagnaient en frappant sur les tables, et c'était pendant quelques secondes un charivari à ne plus entendre Dieu tonner. Puis le silence se faisait, et la voix du sauvage amuseur de cette réunion d'ivrognes s'élevait de nouveau, rogommeuse, lançant avec une vibration satisfaite le mot grossier, qui éclatait plus ignoble dans cette nuit étoilée.

Tout ce que La Neuville et les environs comptaient de filles légères se trouvait là, et c'étaient autour du cou des hommes des enguirlandements de bras tendrement abandonnés. Pourtois, ayant mis son bal en train, et fait les honneurs de la salle aux autorités, revenait avec une vivacité intéressée aux consommateurs qui assuraient sa recette, et, lâchant la bride à la gaieté, comme il lâchait la bonde à ses tonneaux, disait de sa voix perçante :

— Donnez-vous-en, les enfants, donnez-vous-en! Une fois la fête finie, en voilà pour jusqu'à l'année prochaine! Aujourd'hui c'est le jour où on ouvre la bouche et où je ferme les yeux!

Et le cousin Anastase, le couvreur de La Neuville, prenant les paroles du cabaretier à la lettre, venait d'attraper derrière un bosquet la silencieuse et brune Mme Pourtois et de l'embrasser ferme, sans qu'elle fît la moindre résistance.

Robert continua sa route, et il arrivait à la porte de la salle de danse, quand, d'une tonnelle dont les

lanternes vénitiennes avaient été éteintes, il s'entendit appeler. Éclairés seulement par la flamme d'un immense bol de punch, MM. d'Édennemare, de Saint-André et quelques-uns des habituels compagnons de chasse du jeune comte étaient assis autour d'une petite table.

— Toutes ces dames sont parties. N'allez pas dans la salle : on y étouffe

— J'ai encore quelque chose à y faire...

— Si c'est le maire et monsieur son fils que vous cherchez, ils viennent de sortir.

— N'importe! je veux me montrer, pour que toute la canaille qui marche avec Carvajan sache bien que je ne suis pas disposé à reculer d'une semelle.

— Eh! mon cher, on le sait de reste!.. Venez donc vous asseoir!

Robert était déjà entré. L'aspect du bal avait changé depuis quelques instants. Le départ de la Société, comme on appelait les châtelains des environs, avait fait cesser toute contrainte, et maintenant, entre soi, on s'amusait librement. Les couples avaient abandonné leur raideur gourmée, les bras empoignaient fortement les tailles, et l'orchestre lui-même, gagné par l'entrain général, accélérait le rythme et jouait avec plus d'éclat, comme si un défi avait été jeté à qui l'emporterait, du souffle des musiciens ou du jarret des danseurs.

Le jeune comte chercha vainement Carvajan et Pascal. Ainsi que ses amis le lui avaient dit, le père et le fils avaient quitté la place. Le sous-préfet, ju-

geant qu'il avait assez fait pour sa popularité, avait regagné également La Neuville, sous la conduite du commissaire central et du capitaine de gendarmerie. Robert fit un tour dans la salle, circulant au milieu des groupes, et prenant plaisir à affronter les regards. L'ascendant que la famille de Clairefont exerçait encore, malgré sa décadence notoire, faisait courber les fronts sur le passage du jeune homme. Et pendant que Carvajan n'était pas là, on se dépêchait de sourire à son adversaire.

Pouvait-on, en somme, savoir ce qui arriverait? Le marquis s'était, bien des fois, depuis quelques années, trouvé, prétendait-on, à la veille de la ruine définitive. Et, au demeurant, on le voyait toujours debout. Il fallait se ménager une porte de sortie, pour le cas où ce diable d'homme, qui avait la vie si dure, trouverait encore moyen de se tirer des griffes du banquier.

D'ailleurs, Fleury et Tondeur, les fidèles serviteurs de Carvajan, donnaient l'exemple de la platitude, et, auprès de Robert, se confondaient en politesses. Ce fut dans l'enivrement de ce triomphe menteur que les amis du jeune comte le retrouvèrent, en rentrant pour donner suite à leur projet de faire sauter un peu leurs gentilles fermières.

Une ronde, sorte de bourrée locale, vive et courante comme une farandole, tirait à sa fin. Et parmi les plus enragés danseurs, le Roussot se distinguait par l'ardeur farouche avec laquelle il bondissait. Il avait obtenu de Rose qu'elle dansât avec lui, et, la main haute, la taille souple, ployant sur ses jarrets

d'acier, le berger enlevait la belle fille avec une vigueur incomparable. Il tournait, sautait, sans règle, les joues pâles, les yeux brillants, les dents serrées, avec une contraction de tous ses muscles qui le rendait presque effrayant dans l'enivrement de ce plaisir tout nouveau pour lui.

Rose, grisée par la rapidité des mouvements de son cavalier, étourdie par les sons enragés de la musique, se laissait entraîner, à demi pâmée, la tête renversée sur l'épaule du Roussot qui l'emportait, superbe et terrible. Tondeur, grimpé sur un tabouret, le visage rougi par de copieuses rasades, criait de toutes ses forces en tapant sur son feutre avec le manche de la trique dont il ne se séparait jamais, stimulant par ses exclamations cette furie joyeuse.

— Hardi, les garçons ! tenez bon, mes enfants !... ferme ! oh ! oh ! oh ! hardi !

Et la respiration sortait rauque des poitrines, les pieds retombaient plus lourds sur les planches, la rapidité de la ronde diminuait peu à peu.

Les instruments se turent et, poussant un soupir de soulagement, les couples s'arrêtèrent et se répandirent de tous côtés sur les banquettes, comme des naufragés qui abordent la terre ferme. Seul, le berger, soutenant Rose à bout de bras, allait toujours, passionné et infatigable.

— Est-il enragé, le mâtin ! s'écria Tondeur en sautant à bas de son piédestal. Il ne veut pas s'arrêter... Il irait comme cela jusqu'à demain.

Mais, au même moment, Robert saisit Rose au pas-

sage, l'enleva des bras de son danseur, et la déposa presque défaillante sur une chaise. Le berger s'était arrêté et revenait vers Rose, avec un grondement inarticulé...

— Il n'est pas content! s'écria Tondeur en riant jusqu'à s'étrangler... Vous allez voir qu'il va réclamer.

Le jeune comte fronça le sourcil : il dit au Roussot sourdement :

— En voilà assez! Allons! houste! A tes moutons!

Le gars ne paraissait pas disposé à obéir, et restait obstinément planté devant la belle fille. Robert, comme s'il faisait sauter d'une chiquenaude une chenille rampant sur le calice d'une fleur, d'un revers de main envoya l'entêté pirouetter dans le jardin.

— Ah! soupira Rose, en ouvrant les yeux, j'ai cru que j'allais perdre le souffle.

— Un peu de punch, dit gaiement le jeune comte, et il n'y paraîtra plus.

— Je vous remercie bien, fit Rose, je n'aime pas les choses fortes... J'ai reçu trop de claques du père Chassevent quand il avait bu... D'ailleurs, il va falloir que je rentre...

— Est-ce que tu as assez de la danse... ?

— Ma foi, il fait trop chaud.

L'orchestre entamait un quadrille, et déjà les couples se formaient. Robert, abandonnant ses amis, sortit avec Rose, et la conduisit sous la tonnelle obscure. Au milieu de la ripaille générale, ils étaient bien seuls. Nul ne faisait attention à eux. Ces ivrognes n'avaient plus d'yeux que pour leur verre, et d'oreilles

que pour Chassevent qui continuait à chanter. Les jeunes gens restèrent ainsi quelques minutes sans parler, écoutant les vociférations qui suivaient la terminaison de chaque couplet. Robert s'était approché très près de Rose, et, peu à peu, de son bras, lui avait entouré la taille. Elle ne se défendait pas. Elle semblait rêveuse, elle habituellement vive et gaie comme un oiseau. Elle frissonna, et nouant autour de sa tête l'écharpe qui lui avait servi de coiffure pour venir :

— Je me refroidis ici...

— Tu as le cou nu. Ce n'est pas prudent...

Il prit dans la poche de sa jaquette un joli foulard bleu à bordure rouge, et, le lui tendant :

— Tiens, voilà une cravate.

Elle fit un mouvement de joie en froissant la soie souple et douce.

— Vous êtes gentil, dit-elle. Mais ne restons pas dans cette odeur de boisson et dans ce tapage.

— Eh bien, marchons, dit Robert; et, se levant, il la fit passer devant lui pour sortir du jardin. Derrière eux, agile et silencieux, le Roussot s'était glissé.

A cent pas du cabaret, ils s'arrêtèrent au bord du sentier qui montait vers la Grande Marnière. La maison de Pourtois, les bosquets et la salle de danse, flambaient au travers des arbres, mais la clameur, qui était la voix de cette foule en liesse, se perdait dans les airs, déjà affaiblie par la distance. Dans l'obscurité transparente de la nuit, des formes apparaissaient confuses, puis plus précises à mesure qu'elles

approchaient. C'étaient des gens de La Saucelle ou de Couvrechamps qui, ayant à se lever de bonne heure, malgré la fête, rentraient avant la fin de la danse. Une voix goguenarde dit :

— On ne te dévalisera pas en chemin, la Rose, puisque te voilà sous la garde d'un hardi cavalier.

— Notre monsieur veut bien me conduire jusqu'à la traverse de Clairefont, mes bonnes gens, répliqua la fille... Y a-t-il grand mal à ça?

— Non, au contraire... Mais ne t'arrête pas, car il y a du bien beau gazon au bord de la route...

Robert se mit à rire. Rose, mécontente, s'écarta de lui.

— Vous voyez : on me raille à cause de vous ; il vaut mieux que je m'en aille toute seule.

Il la prit par le bras, et, très doucement, la bouche contre l'oreille de la belle :

— Reste donc, Rosette. Nous allons causer du père Chassevent et de la petite maison que tu désires.

Et, abandonnant le grand chemin, ils prirent le sentier qui montait vers le plateau à travers les escarpements déserts de la colline. Le Roussot les suivait toujours, d'un pas souple et félin, sans qu'une pierre roulante et sans qu'une branche froissée révélât sa présence. Ils marchaient lentement, et le passage était si étroit qu'ils étaient forcés de se serrer très près l'un de l'autre. La lune n'était pas encore levée, et les étoiles se faisaient complaisantes, car elles éclairaient bien faiblement les ténèbres. Rose et Robert allaient doucement, enlacés maintenant, et respirant l'odeur

exquise de la bruyère en fleurs que la fraîcheur de la nuit faisait s'exhaler. De temps en temps, scandant leurs paroles, comme un doux frémissement d'ailes, un bruit de baisers s'envolait, et, dans l'ombre, jaloux écho de cette caressante harmonie, s'élevait une plainte sourde comme celle d'une bête blessée qui grince et menace.

Ils montaient, sans se presser, jouissant de cette heure délicieuse, dans le calme profond qui s'étendait autour d'eux. Le bruit de la fête ne leur parvenait plus que comme un vague murmure, et, enivrés par cette poésie puissante qui se dégageait de la terre embaumée et du ciel resplendissant, ils se serraient dans une étreinte plus amoureuse. Et, plus gémissante, plus irritée, plus jalouse, murmurait dans les ténèbres la voix de leur surveillant mystérieux.

Le sentier n'était pas long, et on ne mettait d'ordinaire pas plus d'un quart d'heure à le gravir; cependant, sous les pieds de Robert et de Rose, peut-être se fit-il plus sinueux, plus difficile et plus capricieux, car, bien longtemps après y être entrés, ils s'y trouvaient encore. Le clocher de Clairefont avait laissé tomber plusieurs fois dans le silence le tintement grave de son horloge. A l'aube, le ciel commençait à pâlir, et il devait être bien près de trois heures du matin quand les deux jeunes gens débouchèrent auprès de la Grande Marnière, à l'angle des taillis de Couvrechamps.

— Laissez-moi aller, dit Rose doucement : il est grand temps que je rentre...

— Où te reverrai-je?

— Vous saurez bien me trouver, répondit la belle, avec une malicieuse gaieté, si la fantaisie vous prend de venir me parler encore... Ce n'est pas bien sûr, car vous êtes changeant...

— Tu ne dis pas ce que tu penses!...

— Que si!

Il la prit par la taille, et, l'enlevant de terre, il l'embrassa à pleines lèvres.

— Laissez-moi un peu de bouche pour demain, dit-elle gaiement.

Il la reposa sur la route, et comme s'il se décidait à grand'peine à la quitter :

— Pourquoi ne veux-tu pas que je te mène jusqu'à ta porte?

— Tiens! pour qu'on vous voie avec moi, et que tout le pays en jase... Non, da! Allez-vous-en de votre côté; moi, je m'en retourne du mien... Bonsoir, ou plutôt bonjour!

Ils se séparèrent et s'en furent, l'un vers Couvrechamps, l'autre vers Clairefont. Au tournant du chemin, Robert s'arrêta, mais la nuit était encore très profonde, et il n'aperçut plus la belle fille. Alors il hâta le pas, et bientôt il arriva à la petite porte du parc.

Rose s'était éloignée vivement. Elle suivait la longue allée bordée de sapins, pensant en souriant aux promesses que le jeune comte lui avait signées avec des baisers. Elle tressaillit tout à coup : il lui avait semblé entendre marcher derrière elle, dans la

ligne noire des arbres. Elle n'était pas peureuse, mais son cœur battit plus vite, et une petite sueur lui monta aux tempes. Elle hâta sa marche, prêtant l'oreille aux bruits vagues de la nuit. Un craquement sec, comme celui d'une branche morte foulée par un pied humain, frappa de nouveau son oreille.

Elle était alors le long des talus blancs, en face des charpentes abandonnées qui surmontaient les puits d'extraction. Devant ses yeux troublés, ce lieu familier prit une apparence fantastique et se peupla de redoutables spectres. Les arbres lui parurent se pencher plus sombres et plus touffus sur sa tête. Elle voulut courir. Au même moment, un être effrayant bondit sur elle, la saisit dans ses bras, et, avec un ricanement de démoniaque, l'emporta dans le fourré. Elle eut la force de crier deux fois avec un accent déchirant : « Robert! Robert! » Une main se posa, brutale, sur ses lèvres et, épouvantée, elle s'évanouit.

Au même moment, deux hommes suivaient le raccourci où Rose et Robert avaient promené si longtemps leur causerie amoureuse. L'un buttait fréquemment contre les pierres, l'autre s'efforçait d'empêcher son compagnon de tomber.

— Je ne sais pas, sacrédié, pourquoi les cailloux sont si hauts ce soir, dit la voix enrouée de Chassevent.

— Eh! mon homme, c'est que vous ne levez pas le pied aussi haut que d'habitude, reprit la voix perçante de Pourtois...

— Je ne me suis pourtant pas fatigué à danser...

— Non! mais vous vous êtes joliment rincé le gosier.

— Tu me le reproches, ingrat? Crois-tu que si je n'avais pas tant braillé pour amuser tes pratiques, j'aurais eu une pareille pépie et toi une pareille recette?

— D'accord, mon vieux père... Aussi, pour vous marquer mon bon vouloir, je vous ai accompagné un bout de chemin afin d'être sûr que vous ne vous jetteriez pas dans quelque trou de marne.

— Bon! grogna l'ivrogne, si ce n'est que par précaution que tu te déranges, et point par amitié, tu peux rentrer chez toi... D'autant que ta femme est restée seule avec Anastase... N'y mets pas d'entêtement... car je n'ai pas besoin de toi... Plus je suis pochard et plus j'y vois clair.

En dépit de la lourdeur de ses jambes, il marchait droit, devançant le cabaretier qui soufflait derrière lui comme un phoque. Ils arrivèrent à la route de Couvrechamps, et là Pourtois dit :

— Respirons une seconde, puis je vous tire ma révérence et je rentre chez moi.

Ils s'assirent sur le revers du fossé, et, par une habitude de braconnier, Chassevent se masqua d'une cépée. Il prit sa pipe dans sa poche, la chargea, et commençait à fumer, quand un pas rapide sur la route attira son attention. Vivement il aplatit son compagnon dans la bruyère, et, sondant l'obscurité de ses yeux faits à voir la nuit, il resta aux aguets.

— C'est le jeune bourgeois de Clairefont, dit-il à

voix basse. D'où diable vient-il par là? Il a flâné avant de rentrer... Quelque cotillon qu'il aura suivi... Qui sait? peut-être la petite... Il tourne autour d'elle depuis longtemps... Alors faudrait voir à ne pas me gêner dans mon industrie... Joli temps, du reste, pour poser une batterie de collets... Si j'y allais?... J'ai sur moi les instruments...

Il fouilla sous sa blouse et en retira un paquet de fils de laiton.

— Minute! je n'en suis plus, dit Pourtois, qui se releva... Je ne veux pas faire la connaissance du président de la correctionnelle... Cassez-vous le cou si vous voulez, vieux, moi, je m'en vas.

Le poussah n'eut pas le temps de faire un pas. Au loin, un cri déchirant qui le glaça retentit, puis deux fois ce nom répété avec une indicible expression d'épouvante : « Robert! Robert! »

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit Chassevent en saisissant avec force le bras du cabaretier.

— On dirait quelqu'un qu'on égorge! balbutia Pourtois, dont les dents claquaient.

— Sacrédié! il faut courir voir... A deux hommes, nous ne laisserons pas tuer un malheureux sans aller à son aide.

— Chassevent, n'y allons pas! supplia le poussah. C'est du côté de la Grande Marnière!

— Eh! quand ça serait du côté du diable, j'y vais, répliqua le braconnier, dont l'ivresse parut complètement dissipée.

Il prit son élan, et Pourtois, terrifié, aimant encore

mieux le suivre que de rester seul, s'engagea derrière lui à travers les genêts. Chassevent, avec l'instinct du chasseur, piquait droit dans la direction où le cri s'était fait entendre, et, de ses gros souliers ferrés, il arpentait les herbes, sans tituber. Il fit ainsi une centaine de mètres, ayant toujours le cabaretier à la remorque, tournant avec une adresse miraculeuse les trous et les fondrières dont le terrain était semé. Puis, il s'arrêta pour écouter, retenant sa respiration haletante. Devant eux, dans un fond, des gémissements se faisaient encore entendre. Sans dire un mot, le braconnier repartit, étouffant autant qu'il le pouvait le bruit de sa course. Mais il avait été entendu, car une forme confuse s'était levée vivement, comme un grand fauve qui détale, et s'éloignait rapide, bondissant sur la déclivité du vallon.

— Il va nous échapper... Aoh ! tiens bon, Pourtois !... cria Chassevent, excitant son compagnon, comme s'il appuyait ses chiens.

Le fugitif, en reconnaissant la voix du vagabond, s'était brusquement arrêté. Il parut se courber, comme s'il posait à terre un fardeau dont il voulait se décharger, et, libre de ses mouvements, reprenant sa course avec une agilité plus grande, il gagna le plateau et disparut.

— Il nous échappe ! cria Chassevent, mais il a jeté bas un paquet... Il faut voir ce que c'est...

En quelques secondes, ils arrivèrent au bord d'une excavation ancienne, dans laquelle la bruyère avait poussé. Au fond, gisait une forme blanche

— On dirait une femme ! s'écria avec une horrible émotion Pourtois, qui ruisselait de sueur.

— Je descends ! dit Chassevent. Et, s'accrochant aux racines, se cramponnant aux pierres, il parvint jusqu'en bas. Il se mit à genoux, approcha son visage, puis, se rejetant en arrière avec un cri rauque :

— C'est ma fille !

A ces mots effrayants, Pourtois trouva des ailes. Moitié sautant, moitié glissant, il rejoignit son camarade, saisit Rose inanimée dans ses bras, lui souleva la tête, et, ne perdant pas sa présence d'esprit :

— De la lumière, cria-t-il.

Instantanément, le braconnier sortit de sa poche un rat de cave, des allumettes, et on vit clair. Dans ce trou noir, c'était un spectacle effrayant que celui de ces deux hommes penchés sur cette femme, à la lueur rougeâtre de ce lumignon. Rose, livide, les lèvres noires, les yeux éteints, avait autour du cou son écharpe serrée comme une corde. Pourtois, avec difficulté, la dénoua... Un horrible soupir s'échappa de la bouche de l'enfant, ses yeux clignèrent avec une affreuse expression d'angoisse, puis se fermèrent; elle battit l'air de ses bras et se renversa en arrière.

— Grand Dieu !... Mais elle est morte ! gémit le cabaretier...

— Oh ! hurla Chassevent... Ma fille !... ma petite Rose... Mais qui a fait le coup ?

Il se frappa le front, puis, avec une expression de haine indicible :

— Ça ne peut être que ce gredin de Clairefont ! Il était là... c'est lui. Ah ! canaille !

— Qu'est-ce que vous dites? Vous devenez fou ! s'écria Pourtois. Vous savez bien que nous avons vu rentrer M. Robert avant d'entendre crier !...

— C'est lui ! c'est lui ! reprit Chassevent, avec une fureur croissante. Oh ! mais ma fille... il me la paiera ! Il saura ce que coûte une enfant bonne et douce comme elle était !

— Eh ! avant tout, voyons donc s'il n'y a pas moyen de la ranimer. Ma maison est à deux pas...Allons-y...

Ils soulevèrent la pauvre fille, dont les mains devenaient froides, et, dans la demi-clarté du jour naissant, ils descendirent vers le cabaret.

VII

Il était sept heures du matin, et Carvajan, fidèle à ses habitudes matineuses, marchait déjà depuis longtemps dans son cabinet comme un ours en cage. Le silence s'étendait encore sur la ville, engourdie par le sommeil d'un lendemain de fête. Le soleil montait éclatant dans le ciel. Enfilant obliquement la rue étroite et haute, un de ses rayons dorait la fenêtre du vieux logis et traçait sur le plancher une raie lumineuse. Dans la traînée blonde qui perçait le rideau, des atomes poudreux dansaient comme des sylphes ailés. Et malgré cette clarté joyeuse et chaude, Carvajan, sombre, le front lourd, tournait et retournait dans son esprit des pensées amères.

Ainsi, au moment où il croyait toucher au but et n'avoir plus qu'à étendre la main pour recevoir le prix de trente ans de luttes, il se produisait des à-coups violents qui le ramenaient en arrière. Tenir dans sa main ses adversaires, n'avoir qu'à serrer pour les écraser, et sentir cependant encore la pointe de leurs dents enfoncées dans une morsure suprême.

Au moment où il rêvait de s'attacher victorieusement Pascal, en lui montrant le pays courbé comme un seul courtisan aux pieds de son dominateur, le triomphe se changeait en humiliation, et celui-là même qu'il voulait gagner par l'enivrement de l'orgueil avait à subir le plus cruel des affronts.

On l'avait bafoué, lui, le tyran de La Neuville. Cette même fête de la Saint-Firmin, pour la seconde fois, à trente ans d'intervalle, mettait aux prises Clairefont et Carvajan. Et comme si une tradition fatale lançait les enfants l'un contre l'autre, après les pères, c'était maintenant Robert qui insultait Pascal. Il fallait donc une bonne fois en finir avec cette engeance, et porter les coups décisifs.

Entre Honoré et le commis de Gâtelier jadis, la partie n'avait pas été égale. Aujourd'hui, la situation était retournée. Carvajan était le maître. Il avait dans sa caisse un dossier bien en règle, contenant billets protestés, jugements, ordonnance de saisie, le tout exécutoire, faute de paiement immédiat d'une première somme de cent soixante mille francs, représentant capital et intérêts. Il fallait que le marquis payât ou se résignât à sortir de chez lui. Ah ! ah ! on verrait donc enfin ce Clairefont sur la route, avec ses paquets, comme un mendiant !

Dans la solitude de son cabinet, Carvajan se mit à rire. Il alla à une armoire, l'ouvrit, et, au fond, apparut le coffre-fort qui avait tant de fois fait rêver de richesses fabuleuses les habitants de La Neuville.

Le banquier prit une toute petite clef dans son

gousset, débrouilla les combinaisons de la serrure, et la porte de fer tourna lourdement sur ses gonds huilés. L'intérieur de la caisse ne contenait point les sommes considérables dont l'imagination populaire se plaisait à la garnir. Quelques rouleaux d'or seulement, un carnet de chèques, et des liasses de papier de différentes couleurs. Carvajan en choisit une, sur laquelle était écrit en grosses lettres le nom de Clairefont, et se mit à la feuilleter lentement.

Son visage, à mesure qu'il avançait dans sa revue, s'éclairait d'une joie terrible. Ses doigts maniaient le papier avec un bruit sec, ils le froissaient, le tourmentaient, le griffaient, comme si c'eût été la chair même du marquis. Et, tournant les pages de son grimoire judiciaire, le banquier semblait un bourreau qui polit ses instruments de torture et cherche à les rendre plus aigus, pour augmenter les douleurs de la victime.

Un coup léger frappé à la porte l'interrompit dans cette voluptueuse occupation. Il jeta un coup d'œil inquiet du côté de l'entrée, et, fermant vivement son coffre, il s'approcha de son bureau et dit :

— Entrez !

— C'est moi, patron, excusez si je vous dérange, fit la voix de Fleury, dont la tête monstrueuse se montra dans l'entre-bâillement de la porte. Le greffier entra, et, du premier coup d'œil, Carvajan le vit si extraordinaire, que, sans lui laisser le loisir de placer une parole, il s'écria :

— Que se passe-t-il ?

— Des choses très graves... J'ai été, il y a une demi-heure, réveillé par Chassevent et Pourtois... qui m'ont appris... Je ne me suis donné que le temps de passer mes habits, et de courir chez vous... car il m'a semblé que vous deviez être, comme toujours, le premier informé...

— De quoi? interrompit brusquement le banquier, auquel les réticences de Fleury causèrent une émotion affreuse. Il craignit que son fils et Robert de Clairefont ne se fussent battus secrètement dès le matin... Parlerez-vous, à la fin, tête de mulet?

— Eh bien! la petite Rose Chassevent a été tuée cette nuit dans la Grande Marnière!...

— Tuée! Comment? fit le maire en redevenant subitement très calme. Quelque accident?

— Un crime! dit Fleury d'une voix étouffée. Son père et Pourtois l'ont trouvée étranglée au fond d'un ravin, après avoir poursuivi pendant quelques instants le meurtrier...

— Poursuivi!... Il l'emportait donc?

— Il courait à travers les genêts de la colline, la tenant sur son épaule, autant que Chassevent et le gros ont pu voir, car il faisait encore nuit.

— Et il leur a échappé? C'est donc un gaillard d'une force exceptionnelle?...

Les regards de Fleury et de Carvajan se rencontrèrent et, dans les yeux du maire, le greffier découvrit des pensées si terribles qu'il pâlit un peu et plia les épaules en frissonnant.

— Ah! ah! fit Carvajan avec une voix effrayante,

il faut tirer cette affaire-là au clair, et rondement... Le commissaire est-il prévenu? Il doit y avoir des constatations légales à faire... Fleury, mon garçon, voilà une singulière aventure !... Elle était gentille, cette Rose... C'est quelque galant qui a fait le coup...

— C'est ce que dit Chassevent...

— Ah! il le dit! le vieux drôle... Où est-il? Je veux lui parler.

— Je l'ai laissé dans la rue... Je désirais vous voir avant de le faire entrer.

Carvajan était déjà dans le vestibule. De l'autre côté de la porte, un murmure se faisait entendre, dominé, de temps en temps, par de violents éclats de voix. Vivement, le maire ouvrit. Au milieu d'un cercle de voisins échangeant avec agitation des commentaires, Chassevent, assis sur une borne, plus ivre encore que pendant la nuit, se lamentait et menaçait tour à tour :

— Ma pauvre fille ! hurlait-il, en clignant ses yeux sans larmes, une si jolie petite... qui faisait tant pour son père! Ils me l'ont tuée, les brigands!... Et si gaie... et si aimable!... Ah ! les canailles !... Ils m'en voulaient, allez! On sait comment ils m'ont traité! Tout ça, rapport à mon amitié pour notre cher bon monsieur le maire, que Dieu conserve!... Ah! y a de la politique dans l'affaire... Oui! Ah! les gredins!... Mais ça ne se passera pas comme ça... On n'a pas le droit d'enlever à un pauvre homme la consolation de ses vieux ans!

Vainement, Pourtois, troublé au milieu de tous ces curieux, pressé de questions auxquelles il n'osait pas répondre, essayait de faire taire l'ivrogne. Celui-ci braillait comme un porc qu'on égorge, et se roulait sur sa borne avec des contorsions d'épileptique. En voyant paraître Carvajan, il devint subitement beaucoup plus calme et, se courbant comme s'il allait se prosterner sur le pavé :

— Ah ! voilà notre défenseur !... Ah ! monsieur le maire, prenez pitié d'un pauvre vieux qui n'espère qu'en vous pour obtenir justice... Ah ! saint nom du bon Dieu ! Qué malheur ! Une enfant qui était si bien portante hier soir ! Qu'elle dansait comme une reine !

Et il recommença à crier en se tordant les bras.

— Allons, Chassevent, taisez-vous !... Il est inutile d'ameuter le quartier, dit Carvajan avec sévérité... Pourtois, conduisez-le dans mon bureau. Quant à vous, bonnes gens... rentrez chez vous... Et ne prenez pas au mot ce malheureux que le chagrin rend fou... Les juges sauront découvrir la vérité.

Et, laissant ses administrés sous l'influence de ces paroles pleines d'une modération calculée, il rejoignit vivement Chassevent et Pourtois.

Dans son cabinet, adossé à la cheminée, le regard froid et le ton tranchant, il dit au braconnier :

— Qui accuses-tu?... Car, si je te comprends bien, tu accuses quelqu'un.

Et comme le vieux vaurien ouvrait la bouche pour parler

— Fais attention à ce que tu vas répondre !... Tu te trouves devant un magistrat...

— Ah ! je me trouverais devant Notre-Seigneur lui-même, que ça serait tout de même... Le jeune homme du château a passé près de nous une minute seulement avant l'affaire...

— Chassevent, tu sais bien qu'il n'allait pas de ce côté-là ! interrompit Pourtois avec désolation.

— Qui prouve qu'il n'a pas fait un détour l'instant d'après ?... s'écria avec violence le braconnier. D'ailleurs, tu ne l'as pas vu : tu étais couché sur le dos... Tu es si gros qu'on aurait pu t'apercevoir de la route...

— Vous craigniez donc d'être découverts? demanda Carvajan. Qu'est-ce que vous faisiez ?

— Rien du tout, dit le vagabond d'un air menaçant. Mais chacun sa manière... Moi, la nuit, j'aime pas les rencontres... Y a tant de mauvaises gens !

— Ainsi, tu donnes à entendre que ce pourrait bien être M. Robert...

Carvajan n'osa pas aller plus loin. Ses joues pâles se marbrèrent de rouge. Et, faisant peser sur le braconnier un regard fauve, comme s'il craignait qu'il ne se rétractât :

— Mesure bien l'importance d'une pareille déclaration...

— Eh ! croyez-vous que je vas mettre tant de mitaines ? D'ailleurs, il n'a pas été vu que par nous... Les Tubœuf de Couvrechamps lui ont parlé au coin du raidillon de la Grande Marnière en quittant la fête...

Il était alors avec l'enfant... Ah! bon sang! quelle infamie!... Une pauvre gentille créature comme elle!... Ah!... Qui n'avait jamais fait de mal à personne, bien au contraire! Ah! ah!

— Ne crie plus, dit froidement Carvajan; il n'y a pas d'étrangers pour t'entendre, et, à nous, tu nous fends inutilement la tête.

Le braconnier se tut et regarda avec humilité celui qui lisait si clairement dans sa conscience.

— Sais-tu, reprit le maire, que si c'est le fils de Clairefont qui a fait le coup, dans un de ces mouvements de violence, dont il n'est que trop coutumier, tu pourrais bien, en te portant partie civile, attraper une vingtaine de mille francs de dommages-intérêts...

A ces mots, les yeux de Chassevent parurent près de lui sortir de la tête. Toute son ivresse se dissipa, comme si on lui avait administré un philtre souverain. Il devint aussi froid que la pierre.

— Vous croyez, monsieur le maire, demanda-t-il doucereusement, qu'avec un bon procès, on pourrait leur tirer une grosse somme?

— Mais j'en suis convaincu...

— Vingt mille francs! Ah! si vous vouliez me conseiller dans cette affaire-là, je serais joliment certain de m'en tirer avec le pain de mes vieux jours assuré... mon bon cher monsieur le maire...

— C'est mon devoir de le faire. On sait que j'ai toujours défendu le faible contre le fort...

— Alors ils sont cuits! s'écria le vagabond avec une joie furieuse.

Il esquissa un geste de triomphe; un peu plus, il dansait.

— Mais, Chassevent, interjeta Pourtois consterné, vous savez bien que la petite appelait : Robert! Robert! Donc, ce n'était pas lui qui la tenait.

— Elle criait : Robert! comme on crie : à l'assassin! interrompit Chassevent avec furie. De quoi te mêles-tu, gros soufflé? Est-ce que tu peux être pris au sérieux? Tu étais si troublé que tu ne savais plus ni ce que tu entendais, ni ce que tu voyais... Vingt mille francs! Pour sûr que c'est ce gredin d'enjôleur et de suborneur!... Et qui ça serait-il, si ce n'était lui? Qui serait assez fort pour traverser, à toute course, le vallon de la Grande Marnière, avec une femme sur le dos?... Vingt mille francs! Je te dis que c'est lui!... Et si quelqu'un prétendait le contraire, il aurait un fameux compte à régler avec moi!

Le braconnier montra à son compagnon une figure tellement sinistre, que celui-ci, avec un profond soupir, se résigna au silence. Carvajan se tourna alors vers Pourtois.

— Hé! hé! mon homme, dit-il, voilà qui va avancer nos affaires plus que toutes les sottises du marquis... Comment la famille de Clairefont resterait-elle dans le pays, après un scandale pareil?... Je crois bien qu'avant trois mois Mme Pourtois aura les vingt arpents de prairie qui sont derrière l'auberge... Il faudra lui dire de venir causer avec moi... Nous avons de petits arrangements à prendre... Elle me comprendra... Ce

n'est point une sotte... heureusement! car on ne fait rien avec les sots!

Le coup d'œil qui accompagna ces mots fut si menaçant que Pourtois se sentit gelé jusqu'au fond de l'âme. La peau rose et luisante de son visage se ternit et devint d'un gris cendré. Ses petits yeux s'enfoncèrent plus avant dans la graisse qui bouffissait ses joues. Et, avec un air d'accablement affreux, le poussah laissa tomber ses bras le long de son corps phénoménal. Fleury, au même moment, arrivait essoufflé.

— Tout est en l'air, dit-il; j'ai mis le feu sous le ventre de la police... Ah! çà, mes braves, il faut regagner l'auberge, et vivement... Il y a des pièces à conviction... Diable! que personne n'y touche!...

Déjà Chassevent, poussant devant lui Pourtois, gagnait la porte de la maison, avec l'empressement d'un avare qui craint pour son trésor. Dans la rue déserte, il s'arrêta, et là, serrant la main de son compagnon à la lui briser :

— Mon gros, tu sais, pas de bêtises! Si à l'avenir tu as le malheur de me contredire, je te saigne comme un poulet! Maintenant que nous sommes d'accord, haut le pied et du train!

Ils repartirent en courant dans la direction du faubourg.

Resté seul avec Fleury, Carvajan demeura quelques instants silencieux, marchant la tête penchée sur sa poitrine. Puis, s'arrêtant brusquement :

— Je n'aurais jamais souhaité une plus belle vengeance! Cet insolent s'est attaqué à moi. Ah! ah! il a

insulté mon fils!... Eh bien ! moi, je l'enverrai en cour d'assises... Tout y passera, chez ces Clairefont, la fortune et l'honneur. Il ne leur restera rien... Et je les verrai à genoux devant ma porte... me demandant grâce !...

— Qu'est-ce que Pourtois et Chassevent vous ont raconté ? demanda Fleury.

— Toute la scène du meurtre, pardieu, à laquelle ils ont assisté de loin... Oh ! Chassevent jurera sur la tombe de sa fille que c'est le petit de Clairefont qui a tué Rose... Il espère tirer vingt mille francs du cadavre...

— Vingt mille francs ! s'écria Fleury avec un hor rible rire. Eh ! pour une telle somme, si on avait voulu, il l'aurait tuée lui-même !

Cette lugubre plaisanterie trouva Carvajan glacé. Il regarda sévèrement le greffier, et, d'une voix sèche :

— Je suis très sérieux, dit-il. Et je désire qu'on le soit autour de moi... J'ai la conviction que M. de Clairefont, qui, sans doute, était ivre, ce qui, du reste, serait à sa décharge, a commis le crime... Si je le croyais innocent, je me désintéresserais de l'affaire.

— J'en suis sûr ! s'écria Fleury se pliant sans discuter à la volonté de son patron. Et comme je partage votre manière de voir, je vais, dans l'intérêt des innocents, veiller à ce que l'opinion ne s'égare pas.

Il salua très bas, grimaça hideusement, et sortit.

C'était la dernière matinée de l'assemblée, et, ayant cuvé le vin de la fête, les cultivateurs essayaient de conclure encore quelques marchés.

Habituellement, cette réunion finale se traînait morne et lassée. Le feu des transactions était amorti, et chacun n'avait plus qu'une idée : rentrer chez soi.

Cependant, par exception, une singulière activité se remarquait sur la place. Des groupes nombreux se formaient, et les conversations plus animées s'échangeaient entre les allants et venants. Était-ce le cours des farines, ou le prix des moutons qui servaient de fond aux colloques ? Non ! le nom de Chassevent et celui de Clairefont revenaient, constamment prononcés, et, au travers des exclamations, les affirmations passionnées et les dénégations ardentes s'échangeaient.

Comme une contagion mortelle, le bruit sinistre répandu par Fleury gagnait déjà toute la ville, et bientôt, grossi, défiguré, allait circuler dans le canton, s'étendre dans le département, et empoisonner tous les esprits. Rien ne pouvait être plus fatal que ce rassemblement de gens, venus de dix lieues à la ronde, qui devaient bientôt repartir emportant, chez eux une conviction habilement faite par les émissaires de Carvajan.

Tondeur, au café du Commerce, devant vingt personnes, venait de répéter les paroles qu'il avait entendues près de la fenêtre de la repasserie, à Clairefont, lorsque Robert embrassait Rose : Ne me serrez pas si fort, vous pourriez m'étouffer sans le vouloir. Et, dans la fumée des pipes, au bruit des verres remués, le marchand de bois se lamentait hypocritement. Quel malheur ! Un si bon et si aimable garçon ! Car il n'avait

pas agi par méchanceté, bien sûr... Tondeur s'en portait garant, lui qui le connaissait bien... Mais cette jeunesse... c'était si fort!... Sans le vouloir, n'est-ce pas? Il avait eu la main plus lourde qu'il ne pensait... Ah! il lui avait vu déraciner des baliveaux, comme on cueillerait une violette !... En batifolant, la petite avait fait des giries... Le père, qui cherchait sa fille, était arrivé avec Pourtois... Pour ne pas être surpris, le jeune homme avait voulu empêcher la belle d'appeler... Ah! c'était un vrai malheur... Mais pour un crime... oh! non!

Et les ergoteurs, trouvant que le marchand de bois se montrait trop commode, de répliquer, avec un commencement de parti pris : Comment! pas un crime? Quoi donc, alors? La fille était-elle morte? Oui ou non? Tondeur, avec confusion, se voyait forcé d'en convenir... Cependant il reprenait sa défense, accumulant à plaisir les mauvais arguments : Après tout, on accusait M. Robert... Mais avait-on la preuve absolue qu'il était l'auteur de l'accident? Il s'entêtait à ne pas dire : crime.

Si on avait la preuve? reprenaient ses contradicteurs, s'échauffant au feu de la discussion. Eh bien! et le foulard de soie marqués aux initiales R. C. que la fille avait au cou, et qu'on ne lui avait pas vu à la danse. Et les affirmations des Tubœuf?... Et tout enfin? Car la culpabilité crevait les yeux! Il fallait être décidé à ne rien voir pour oser le nier. C'est-à-dire qu'on se demandait comment M. de Clairefont n'était pas encore arrêté... Ah! s'il avait été un homme du

commun, on l'aurait déjà vu traverser la ville entre deux gendarmes !

Au même instant une rumeur sourde courut sur la place, attirant aux fenêtres tous les consommateurs du café. Dans son tilbury, Robert, assis à côté de M. de Croix-Mesnil, qu'il conduisait à la gare, venait de déboucher de la rue du Marché. Devant l'encombrement il avait dû ralentir l'allure de son cheval, et, au milieu de la foule tumultueuse, il passait calme et souriant, causant librement avec le baron. Derrière lui, houle vivante, la masse des badauds et des paysans roulait, et des cris de haine partaient, comme, au début d'une émeute, les coups de feu isolés des impatients.

Robert étonné se retourna, regardant tous ces gens qui le suivaient. Il entendit :

— Il part, vous voyez bien ! Il s'en va !

Il ne comprit pas. Rien de ce qui s'était passé pendant la nuit n'avait transpiré à Clairefont. Le château était comme une forteresse bloquée, dont la garnison ne reçoit plus de nouvelles. Les rares domestiques ne sortaient pas dans le village; les fermes étaient loin ; seule, Rose venait du dehors. Et la pauvre petite ne devait plus égayer de sa chanson les murs froids et silencieux de la vieille demeure. Antoinette, qui, la veille, lui avait si bien recommandé d'être exacte, ne l'avait pas vue arriver, et s'était dit en souriant :

— Allons, malgré ses belles promesses, elle aura dansé tard, et elle fait la grasse matinée.

A la gare, Robert, sans remarquer l'attention dont

il était l'objet de la part des gendarmes qui se promenaient devant la porte d'entrée, sauta à bas de son siège, descendit la valise de M. de Croix-Mesnil, et, donnant son cheval à garder à un employé, entra dans la salle d'attente. Les gendarmes alors se promenèrent sur le quai, et parurent se tenir prêts à retenir le jeune comte, s'il avait formé le dessein de s'éloigner.

Mais il était bien loin de se douter de ce qui se passait. Il parlait avec animation et ne s'apercevait point de la surveillance active qui s'exerçait autour de lui. Lorsque le train fut arrivé, il donna une dernière poignée de main au baron, et, fermant lui-même la portière du compartiment, il traversa la gare et remonta en voiture. Il se sentit le cœur serré, comme il ne l'avait jamais eu en voyant partir son ami. Il s'arrêta au bas du pont, et attendit là le passage du wagon. Par la fenêtre, il distingua une main qui s'agitait, une figure qui souriait, puis, à un détour de la voie, dans un tourbillon de vapeur blanche, tout disparut. Et, au pas, il se remit en route, se demandant pourquoi il était si triste.

Mais les impressions que ressentait Robert étaient fugitives. Sa rude nature réagissait promptement. Il mit son cheval au trot, et se proposa de ne point passer par les quartiers du centre, pour éviter les encombrements qui l'avaient arrêté à l'arrivée. Il suivit la promenade, plantée de superbes platanes, qui entoure La Neuville. Il allait sortir du faubourg, quand, en arrivant au bas de la montée de Clairefont, il tomba dans un groupe d'ouvriers des fabri-

ques qui, à la porte d'un cabaret, écoutaient Chassevent, ivre à rouler maintenant, et qui, pour la centième fois, d'une voix pâteuse et avec des additions mélodramatiques, racontait la mort de sa fille.

A la vue de Robert, un murmure d'horreur partit du groupe qui se massa dans une attitude hostile. Encouragé par les menaçantes dispositions de son entourage, le vagabond s'avança en titubant, et, essayant de prendre le cheval au mors :

— Le voilà, l'assassin ! Le voilà ! Vengeance !

D'une main incertaine il avait réussi à saisir la bride, mais un maître cinglon qu'il reçut sur les doigts la lui fit lâcher. Il recula en hurlant, et, heurté par le brancard, il aurait infailliblement passé sous la roue de la voiture, si, d'une main vigoureuse, le comte du haut de son siège, ne l'avait cueilli et lancé jusqu'à la porte du cabaret.

— Ah ! après la fille, le père ! brailla le braconnier. A moi, mes amis ! Emparons-nous de lui, livrons-le à la justice !...

En un instant, Robert se vit entouré d'hommes aux visages furieux et aux bras levés. Devant le cabaret, quelques femmes rassemblées poussaient des cris perçants, et déjà, par la rue du Marché, du renfort arrivait aux assaillants. Chassevent, revenu à la charge, bavant de colère et d'ivresse, essayait d'escalader le siège. Le comte ne perdit pas son sang-froid ; il tira sur les guides et fit cabrer son cheval ; puis, prenant son fouet il en asséna, avec le manche, un tel coup au vagabond, que, malgré son épaisse casquette et le

foulard qui lui entourait la tête, il roula à moitié assommé dans la poussière du chemin. Au même moment, Fleury, comme un diable sortant d'une boîte à surprises, parut près de la voiture.

— Qu'est-ce que vous faites là? cria-t-il aux ouvriers d'une voix forte... Ramassez cet homme, et attendez-moi...

Puis, s'élançant vers Robert à qui il serra le bras avec énergie :

— Imprudent! ne bravez pas l'indignation populaire !... Partez... sans un instant de retard ! Je viens de Clairefont. Je voulais vous prévenir... Mais votre tante et votre sœur, maintenant, savent tout... Elles vous convaincront...

— De quoi s'agit-il ? demanda le comte, commençant à perdre son calme... Ai-je affaire à des fous?

Le greffier jeta au jeune homme un coup d'œil sévère, et, avec une gravité triste :

— La petite Rose a été tuée cette nuit... On vous accuse... Ne discutez pas... Mettez-vous d'abord à l'abri. Partez ! C'est le plus sûr...

— Mais c'est une infamie ! cria Robert.

— Rentrez chez vous, au nom du ciel ! dit Fleury en montrant du doigt le flot des arrivants qui grossissait de seconde en seconde.

Et, donnant une forte claque sur le flanc du cheval, qui partit comme un trait, il força le comte à s'éloigner.

Sans plus se soucier de l'agitation qui grandissait dans le faubourg, le greffier gagna rapidement la

maison de la rue du Marché. Il était onze heures. Depuis le matin, le temps avait été mis à profit par les émissaires de Carvajan. Le réseau, qui enlaçait Robert de Clairefont dans ses mailles perfides, devenait plus fort d'instants en instants. Et plus le malheureux qui y était captif allait se débattre. plus les fils devaient se resserrer.

Pascal, après une nuit de trouble et d'insomnie employée à repasser amèrement les incidents douloureux qui avaient accompagné son retour à La Neuville, s'était décidé à régler définitivement avec son père la question de son départ. Il ne pouvait plus supporter l'idée de vivre dans ce pays où tout serait pour lui sujet de froissement et de chagrin. Il voulait s'éloigner, regagner des contrées où l'écho même des discordes qu'il fuyait n'arriverait pas jusqu'à lui et où il aurait le droit de garder dans sa mémoire, comme dans un sanctuaire consacré à un culte mystérieux, l'image souriante et adoucie de celle qu'il adorait.

Il sortit de sa chambre à l'heure du déjeuner, et s'apprêtait à descendre, lorsque, sur le palier, croisant la servante qui venait de l'étage supérieur. celle-ci lui dit avec un geste désolé :

— Ah ! monsieur Pascal, vous ne savez pas la nouvelle ? Le jeune homme du château qui a tué la Rose au père Chassevent !...

Et comme il restait immobile, se demandant si cette fille ne devenait pas folle.

— Oui, mon bon cher monsieur. Le greffier du juge de paix est à c't'heure dans le cabinet de Mon-

sieur à qui il rapporte les bruits de la ville, car on en parle, da ! Et tout est sens dessus dessous !

Il sembla à Pascal que la cage de l'escalier était un gouffre noir, au fond duquel Carvajan ricanait, triomphant et diabolique. Il eut un vertige, et se retint à la muraille pour ne pas tomber. Dans cette riposte terrible, suivant à si courte distance l'affront subi, il reconnut la main de son père. Oui, si Robert était accusé, l'accusation avait dû venir de Carvajan. Il eut froid au cœur. Une rapide vision lui montra Antoinette auprès du marquis mourant de désespoir. Il se souvint des funèbres pressentiments qu'il avait eus, le premier jour, à la porte du cabaret de Pourtois, au pied de la terrasse de Clairefont. Le présage de malheur se réalisait. Mais n'avait-il pas rêvé aussi que c'était lui qui défendait la jeune fille abandonnée, et qui l'arrachait à son mauvais destin ?

Sur le seuil de cette chambre qui avait été celle de sa mère, il crut entendre encore la voix de la mourante murmurant ces suprêmes paroles : « Sois bon dans la vie. Il faut être bon... » Il se retourna avec un effroi superstitieux, comme s'il se fût attendu à voir apparaître derrière lui la chère ombre. Il se vit seul, et, inclinant son front, comme devant un ordre souverain, il murmura : Sois tranquille, douce regrettée, tu seras obéie !

Il avait retrouvé toute sa présence d'esprit, tout son courage. Il se sentait prêt à accomplir des tâches héroïques pour vaincre des répugnances insurmontables.

Il oublia en un instant les resolutions qu'il venait de prendre. Ses idées suivirent un autre cours. Il n'était plus réduit à l'écœurante inaction qui le faisait paraître complice de tout ce qui s'exécutait de mal contre la famille de Clairefont. Il n'était plus condamné à l'impuissance. Il allait pouvoir se mêler à la lutte, et intervenir. Toute la nuit il s'était promis de partir, et, en une seconde, il décidait de rester. Il ne vit là rien que de naturel. L'incohérence n'est-elle pas la règle même de l'amour? Il se composa, pour entrer chez son père, un visage souriant. A sa vue, Fleury, qui parlait avec animation, s'arrêta court, prit un air embarrassé et loucha furieusement de ses yeux troubles.

— Eh bien ! dit avec éclat Carvajan, en allant à son fils, les voilà dans une belle passe, ces gens si fiers, qui ne veulent pas s'exposer à se trouver en face de nous!

— On vient de tout m'apprendre, interrompit Pascal

— Eh bien ! qu'en dis-tu ?

— Qu'en dit le parquet? riposta le jeune homme.

— Le parquet est extraordinairement mou ! Il est pris entre la certitude qui résulte des preuves matérielles du crime et le doute qui est la conséquence d'un passé honorable... Tous ces magistrats, au fond, sont des réactionnaires, et ils font des façons pour arrêter le fils d'un marquis, voilà tout. Ils ont télégraphié à Rouen, au procureur général, qui télégraphiera sans doute à son tour au garde des

sceaux... Et, pendant ce temps, ici, la population fermente; et sans Fleury qui s'est trouvé là fort à point, tout à l'heure, le prévenu était écharpé par les ouvriers... On parle pour demain d'une manifestation... Moi, je viens de le dire au commissaire et au capitaine de gendarmerie : si on n'arrête pas dès ce soir ce gaillard-là, je ne réponds pas de l'ordre à La Neuville !...

— Le mieux qu'il y aurait à faire pour M. Robert, ce serait de partir pendant qu'il en est temps encore, dit doucereusement Fleury... Une fois à l'abri, tout le monde serait tranquille... C'est ce que j'ai essayé de faire comprendre aux dames de Clairefont... Mais, aux premiers mots, Mlle Antoinette s'est dressée toute pâle, et, avec des regards meurtriers comme des coups de pistolet, elle a crié : Jamais ! Partir, ce serait avouer qu'il est coupable... Nous savons d'où part cette calomnie... Nous la réduirons à néant ! Elle désignait clairement M. le maire et peut-être aussi un peu moi-même... Mais je ne me suis pas laissé démonter. J'ai insisté, j'ai donné à entendre que les mauvais gars de La Neuville, très surexcités, pourraient se porter sur Clairefont... Alors la vieille Saint-Maurice a bondi, et, rouge comme une braise, en jurant comme un troupier : Qu'ils y viennent ! Il ne manque pas de fusils au râtelier... Ils verront que les femmes de la maison valent des hommes... Il y a là-haut, dans les greniers, le pierrier qui servait autrefois pour les feux d'artifice... Je le descendrai dans le vestibule, et si on touche seulement à la serrure

de notre porte... je mitraille toute cette canaille! Et elle sacrait, la vieille, que c'en était fabuleux! Allez donc faire entendre raison à des esprits détraqués! Quant au marquis, il était enfermé dans sa tour, comme un hibou, à tourner les pages de quelque grimoire, ou à empester l'air de la contrée avec des drogues chimiques... Impossible de le voir... Celui-là, tout hébété qu'il est, aurait peut-être mieux compris la situation que cette vieille échappée de la chouannerie.

— Mais elle paraît la comprendre parfaitement, dit Pascal avec tranquillité, et elle soutient envers et contre tous l'innocence de son neveu... Comme l'a fort bien dit Mlle de Clairefont, fuir c'est avouer, et le comte Robert est sans doute décidé à se défendre... Il a peut-être des preuves à fournir... Un bon alibi serait décisif... Qui sait s'il ne le produira pas ?

— Je l'en défie ! cria Carvajan, à qui l'opposition de son fils fit perdre tout son calme.

— Mon père, vous n'en savez rien...

— Vas-tu le défendre ?

— Et vous, allez-vous l'accuser ?

Ils se trouvaient face à face, parlant aussi ferme l'un que l'autre : Pascal, absolument maître de lui, et voulant savoir exactement quelle était la part de son père dans le travail d'investissement qui s'étendait autour de Robert ; Carvajan, le cerveau enflammé par une colère subite, et prêt à étaler sa haine au grand jour.

— Non ! certes ! intervint Fleury d'un ton conci-

liant, votre père n'accuse pas. D'ailleurs, à quoi bon? M. le maire, comme toujours, n'a souci que de la chose publique... Devant vous, nous parlons en toute liberté, pesant le pour et le contre... Croyez que si M. Carvajan pouvait étouffer cette affaire-là, il le ferait, et promptement... Il est l'ennemi de M. de Clairefont... Il le combat sur le terrain politique et financier... Mais profiter d'un malheur pareil?... Devrais-je avoir besoin de vous dire qu'il n'y a même pas pensé?... Et pourtant, ne serait-ce pas légitime? Ses adversaires ont-ils jamais reculé devant les pires manœuvres? Vous en avez eu la preuve hier soir... Si nous pouvions établir l'innocence de ce malheureux jeune homme, nous le ferions... Mais, malheureusement, il n'y a pas de doute à conserver... C'est la dernière étape, voyez-vous, de cette famille qui depuis trente ans va sans cesse en descendant... Quand j'ai eu l'honneur de vous rencontrer ici, pour la première fois, vous veniez d'être témoin, justement, d'un des actes de violence habituels à ce malheureux... Je vous ai dit alors, ne croyant pas être si bon prophète, que vous arriviez pour assister aux suprêmes phases de la lutte engagée entre M. de Clairefont et votre père... Eh bien! la lutte est finie... Elle se termine dans la boue et dans le sang.

— Et nous n'en sommes pas cause! reprit rudement Carvajan, à qui la mielleuse dissertation de Fleury avait irrité les nerfs... Au diable! Qu'ils se débrouillent!... Je ne suis pas tenu de les aimer, et si j'étais dans leur cas, vous verriez s'ils me ménageraient!

Il prit son chapeau, et jetant un regard significatif au greffier :

— Je vais jusqu'à la mairie ; vous viendrez m'y retrouver tout à l'heure.

— Je vous accompagnerai, mon père, dit Pascal, si je ne vous dérange pas... Je suis curieux de voir la physionomie de la ville.

— Ah ! ah ! mon gaillard, tu mords à la chose ? Viens, si ça t'amuse... Et puis, qui sait ? tu es du métier, tu pourras peut-être donner un bon conseil.

— Si j'en trouve l'occasion, répondit froidement Pascal, soyez sûr que je n'y manquerai pas.

Et, derrière son père et le greffier, il sortit.

A Clairefont, après le premier affolement, la réflexion était venue. Réunis dans le petit salon, la tante de Saint-Maurice, Robert et Antoinette, avaient tenu conseil. Les affirmations de Fleury et les manifestations de la rue, certes, étaient significatives. Le vieux Bernard, envoyé à la ferme, avait rapporté la confirmation de l'attentat. Rose était morte, et on accusait Robert de l'avoir tuée. Entre les imprécations de la tante Isabelle et le calme effrayant d'Antoinette, Robert passa par les sentiments les plus opposés. Tantôt il se disait que l'accusation portée contre lui tomberait d'elle-même et qu'elle n'aurait pas de conséquence. Il riait alors nerveusement et se promettait de tirer de ceux qui avaient dirigé contre lui l'action de la justice une vengeance exemplaire.

Tantôt, cherchant à rassembler les preuves qu'il pourrait fournir de son innocence, il constatait avec

stupeur que tout concourait à lui donner l'apparence de la culpabilité. Il était rentré au matin par la petite porte du parc sans être vu de qui que ce fût. Il avait passé tout le temps qui s'était écoulé entre son départ de chez Pourtois et son arrivée à Clairefont, dans le sentier de la Grande Marnière. On l'avait rencontré, on lui avait parlé, cela était certain, indéniable.

Et, au souvenir de ces moments doucement écoulés, dans cette nuit tiède et resplendissante, auprès de cette charmante fille au gai sourire, un cruel déchirement se faisait en lui.

N'avait-il pas été involontairement la cause du malheur, en gardant si tard Rose qui voulait s'éloigner? Il ne l'avait retenue qu'à force d'instances. Il se le rappelait bien : elle disait : Laissez-moi m'en aller?... Votre sœur m'attend demain matin, vous me ferez gronder... Si vous avez encore tant de choses à me conter, vous viendrez au bas de la fenêtre de la repasserie, et, pendant que je travaillerai, nous causerons.

Les routes étaient alors pleines de monde ; elle serait rentrée à Couvrechamps, en compagnie, et, au lieu de dormir froide et muette, elle chanterait encore, alerte et joyeuse.

Des larmes lui vinrent aux yeux, et ce garçon si énergique et si robuste se mit à sangloter comme un enfant.

Épouvantées, les deux femmes le regardaient. Pour qu'il se laissât aller à une telle faiblesse, il fallait qu'il fût tenaillé par de terribles inquiétudes. Une

pudeur secrète arrêtait les questions sur les lèvres d'Antoinette. Qu'y avait-il entre son frère et Rose? Quelque intrigue ébauchée à la fête et interrompue par le coup de folie d'un jaloux. Il eût fallu, pour préciser les faits et arriver peut-être à découvrir la vérité, interroger Robert, l'amener à s'expliquer. Il ne donnait que des détails vagues, quand la minutie eût été indispensable. Mais la tante Isabelle n'était-elle point là pour tirer tout au clair? Avec elle, qui n'hésiterait pas à demander, le jeune homme ne se gênerait pas pour répondre, et on saurait alors quels moyens de défense on devait employer.

Il était impossible que l'erreur ne fût pas promptement reconnue. La justice voyait clair et n'aurait pas de parti pris. L'opinion publique, que Fleury disait si furieusement déchaînée contre Robert, avait été égarée. Il n'était pas difficile de deviner par qui. La main de Carvajan se reconnaissait dans cette œuvre de haine. Provoqué, il avait riposté. Et on était payé pour savoir avec quelle dangereuse ténacité il poursuivait ses entreprises.

A l'indignation des premiers moments, lorsque la tante de Saint-Maurice s'écriait superbement : « Mais il est impossible qu'on soupçonne un Clairefont! », avait succédé une terreur vague faite d'ignorance : celle des enfants qui s'éloignent de l'ombre peuplée par leur imagination de fantômes effrayants. En somme, on ne savait rien de ce qui se passait ni de ce qu'on pouvait craindre; mais ce mystère-là était plus formidable que ne l'eût été la con-

naissance de ce qu'il fallait redouter. Sur les faits s'étendait une obscurité dans laquelle les malheureux se débattaient impuissants.

Leur préoccupation principale était de faire le silence autour du marquis. Ils ne pouvaient supporter la pensée que le père fût instruit de l'accusation portée contre son fils. A tout prix, ils étaient résolus à l'empêcher de la connaître. La tranquillité du vieillard devait avant tout être sauvegardée. Depuis trente ans, la famille avait subi son despotisme, et s'était pliée à ses caprices les plus déraisonnables. Tout faire pour ne point tourmenter le marquis avait été le mot d'ordre à Clairefont. Les enfants et la tante de Saint-Maurice s'étaient conformés à cette règle : Antoinette et Robert avec un tendre respect, la vieille fille avec des accès de mauvaise humeur réprimés à grand'peine. On avait tout accepté, même les menaces de ruine. Plutôt mourir que de révéler la menace du déshonneur. Le premier mot de la tante Isabelle avait été :

— Emmenons le marquis à Saint-Maurice !...

Mais Antoinette, toujours sage, au milieu même du désespoir, avait répondu aussitôt :

— Il ne saurait nulle part être mieux qu'à Clairefont. Dans son appartement séparé, il est à mille lieues du monde. Ce sera à nous de veiller à ce qu'on ne pénètre pas jusqu'à lui... Il ne lit aucun journal, il ne sort jamais... Il restera, quoi qu'il arrive, dans une quiétude complète. S'il faut absolument lui dire quelque chose, eh bien, nous choisirons au moins le

moment, et nous serons juges de l'étendue de l'aveu.

Et tous trois, réunis dans le petit salon du rez-de-chaussée, les fenêtres ouvertes sur la terrasse, ils attendaient, dans une anxiété plus intolérable que le mal lui-même, l'oreille ouverte aux mille bruits du dehors, les yeux fixés sur la montée de Clairefont qui cheminait poudreuse et nue dans la verdure de la colline. C'était par cette route, qu'ils interrogeaient, que pouvait leur venir le danger. Et dans les yeux de la tante de Saint-Maurice éclatait le désir mal contenu de la résistance.

Les heures passaient, raffermissant leur courage. Le temps gagné n'était-il pas une preuve de l'inanité de leurs appréhensions ? Si la justice avait une action à exercer, attendrait-elle si longtemps pour se mettre en mouvement ? Ils ignoraient tout de la législation moderne. Ils ne soupçonnaient pas les hésitations du ministère public, les manœuvres de Carvajan, et la surveillance encore discrète de la police. Ainsi que la bête prise au piège et qui ne trouve pas d'issue, ils restaient immobiles, repliés sur eux-mêmes, dans d'affreuses alternatives de crainte et d'espérance.

Vers quatre heures, tous les jours, quand la chaleur était tombée, le marquis avait l'habitude de descendre et de faire un tour dans le parc avec sa fille. Antoinette, pour rien au monde n'eût manqué cette promenade. Elle se préparait à l'avance, et quand le savant quittait son cabinet, il trouvait sa gentille compagne qui l'attendait. Dans la fièvre où ils étaient tous, ils oublièrent le vieillard. Il put arri-

ver jusqu'au milieu du salon sans être entendu, et, posant sa main sur l'épaule d'Antoinette :

— Eh bien ! il faut donc que je vienne aujourd'hui chercher mon Antigone? dit-il en souriant.

Ils s'étaient levés et restaient immobiles et tremblants. L'apparition du père de famille avait accentué l'horreur de la situation. Ce fut Robert qui retrouva le premier sa présence d'esprit :

— Ah ! mon père, vous êtes en avance, aujourd'hui. Mais cela se trouve à merveille : nous sortirons tous ensemble. Je veux vous donner le bras à la place de ma sœur... Elle vous cédera bien à moi pour cette fois seulement.

Il y eut dans l'accent du jeune homme une tristesse si pénétrante que des larmes emplirent les yeux d'Antoinette. Elle se figura son frère faisant dans ce beau parc, où avait grandi leur enfance, sa dernière promenade, aux côtés du père qui ne se doutait de rien. Elle eut peur de ne pouvoir se contenir, et, sans parler, acquiesça d'un signe de tête. Le vieillard, appuyé sur le bras de Robert, descendait déjà les degrés du perron, parlant, comme toujours, des travaux qui avaient occupé sa journée. La tante Isabelle, restée en arrière, poussa un mugissement, et se tamponnant les yeux avec son mouchoir :

— Antoinette, je ne peux pas vivre avec un poids pareil sur le cœur, cria-t-elle. Non ! c'est plus fort que moi : je sens que je ne survivrai pas à un si rude coup! Robert! mon neveu, le dernier des Clairefont et des Saint-Maurice, arrêté comme un simple vo-

leur de fagots !... Eh ! quand il aurait serré un peu trop fort cette donzelle... Le beau malheur !

Antoinette pâlit, et jetant à la vieille Saint-Maurice un regard brûlant :

— Tante ! vous pouvez donc admettre ?...

— Que sais-je ? Le marquis, son père, en a fait bien d'autres ; seulement, dans ce temps-là, les filles se défendaient moins, ou n'en mouraient pas !

— Mais il nous a engagé sa parole qu'il n'était pour rien dans ce malheur !

— C'est vrai ! Ah ! je deviens folle ! Tu sais combien je l'aime, ce cher enfant ! C'est très mal ! Mais j'aurais donné tout le reste de la famille pour lui !... J'en suis bien punie, car je souffre horriblement ! Vois-tu, pour qu'une vieille endurcie comme moi se laisse aller, il faut qu'elle ait bien du chagrin.. Mon pauvre Robert !... mon cher petit ! ah !

Et, prise d'un violent accès de désespoir, la tante Isabelle éclata en sanglots. Antoinette s'était agenouillée devant elle, la pressait dans ses bras. s'efforçait de la consoler.

— Non ! criait la vieille fille, non ! Si on l'emmène, je l'accompagnerai, j'irai avec lui en prison.

— Mais, tante, c'est impossible !

— Comment cela ? dit Mlle de Saint-Maurice avec un calme soudain. Sous la Terreur, mes grands-parents, on me l'a bien souvent raconté, étaient tous ensemble à La Force...

— Mais nous ne sommes plus sous la Terreur, répondit Antoinette, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Vraiment! Et comment appelles-tu un temps où des abominations, comme celle qui nous arrive, peuvent se produire? Ah ! c'est la fin de tout !

— Allons, tante, il faut aller rejoindre mon père... Tâchez qu'il ne s'aperçoive pas que vous avez pleuré.

— Sois tranquille, j'aurai de la fermeté.

Elles se dirigeaient vers la terrasse, quand la porte du salon, en s'ouvrant, les arrêta. Sur le seuil, le vieux Bernard se montrait, effaré.

— Qu'y a-t-il ? dit Antoinette éperdue.

— C'est M. Jousselin, Mademoiselle, balbutia le brave serviteur, le commissaire de la ville... M. Jousselin!

Ainsi, cette heure tant redoutée, mais qu'on espérait en secret ne devoir jamais venir, était irrémédiablement arrivée.

— Faites-le entrer... Mais non, on pourrait le voir du jardin..

Les deux femmes échangèrent un regard chargé d'épouvante et, marchant comme dans un rêve, gagnèrent le vestibule. Un gros homme vêtu de noir y piétinait nerveusement. En les voyant, il ôta son chapeau, et, avec une grande déférence, s'adressant à Antoinette :

— Mademoiselle, je désirerais parler à monsieur votre frère...

— Il se promène en ce moment dans le parc avec mon père, Monsieur. Faut-il que je l'appelle ?

— Je vous en serais reconnaissant...

Un lourd silence se fit. Le fonctionnaire, devant

cette jeune fille si belle et si troublée, hésitait à parler. Les deux femmes avaient sur les lèvres une question qu'elles n'osaient point faire.

La tante de Saint-Maurice ne put supporter l'incertitude.

— Venez-vous pour nous le prendre, Monsieur? demanda-t-elle d'un air terrible.

— Madame... mes fonctions m'imposent un devoir pénible...

La vieille fille toléra le : « Madame », qu'en toute autre circonstance, elle eût vertement relevé.

— Mon cher monsieur, reprit-elle avec agitation, vous êtes, si je ne me trompe, le fils de Jousselin, qui fut autrefois le régisseur de mon père à Saint-Maurice. Oui? Vous avez donc avec nous des liens de famille. Vous ne voudriez pas réduire de braves gens au désespoir?... Mon neveu n'est pas coupable. Ai-je besoin de vous le dire?... Que faut-il faire pour qu'il reste en liberté? Si c'est une question d'argent, on s'arrangera...

Le commissaire fit un geste de dénégation étonnée.

— Il faut que M. de Clairefont me suive, dit-il doucement, car il eut vraiment pitié de ces femmes. Je mettrai à exécuter mes ordres tous les ménagements possibles...

— Ah ! Monsieur, c'est pour mon père que je vous supplie ! s'écria Antoinette... Jusqu'à la constatation de l'innocence de mon frère, qu'il puisse ne se douter de rien...

— Mademoiselle, vous voyez que je suis entré

seul... les agents de la force publique sont restés au dehors... Que monsieur votre frère me donne sa parole de me suivre sans résistance, et nous sortirons tous les deux sans bruit et sans scandale... Je crois, en agissant ainsi, vous prouver que je n'ai pas oublié ce que ma famille a pu devoir à la vôtre.

Mlle de Clairefont inclina la tête.

— Je vous remercie, Monsieur, et je m'engage pour mon frère... Je vais le prévenir... Restez, tante... vous pourrez ici lui parler sans danger, avant qu'il s'éloigne.

Se promenant sur la terrasse, le vieillard et son fils passèrent au pied de la fenêtre. Ils causaient : le marquis tout à la joie enfantine d'expliquer l'expérience qui lui occupait l'esprit, Robert s'efforçant d'arrêter les larmes qui de son cœur montaient brûlantes à ses yeux. Il lui semblait qu'il allait quitter pour toujours tout ce qui l'entourait, et, avec un attendrissement inconnu, il regardait la maison, les arbres, les fleurs, le ciel, qui ne lui avaient jamais paru si beaux. Des sentiments qu'il n'avait pas encore si vivement éprouvés s'éveillaient dans son cœur; il regrettait ses folies, condamnait son existence inactive, maudissait les chagrins qu'il avait causés à son père. Il eût voulu tout racheter, et, en lui-même, jugeant que son malheur était la conséquence de sa conduite, il l'acceptait comme une expiation. De loin il vit venir sa sœur. L'altération de ses traits le frappa. Il ne lui laissa pas le temps de parler.

— Est-ce que tu viens me remplacer? demanda-t-il, plein d'angoisse.

Elle baissa la tête tristement :

— Il y a au salon quelqu'un qui te demande.

— Quelque partie à arranger, dit le vieillard avec indulgence. Allons! mon cher, ne te fais pas attendre.

Les deux jeunes gens frémirent à cette redoutable méprise.

Robert prit le marquis dans ses bras et posa sur les cheveux blancs du vieillard ses lèvres tremblantes, puis, tendant la main à sa sœur, sans oser l'embrasser :

— Adieu, fit-il brusquement, et il s'éloigna.

Derrière lui le père et la fille continuèrent leur promenade, sans parler, cette fois, comme si, dans l'air qui les entourait, quelque mystérieux effluve de la douleur d'Antoinette se fût répandu, apportant au cœur du marquis une soudaine tristesse.

Arraché à grand' peine aux protestations éplorées de la tante Isabelle, sous la conduite de Jousselin, Robert s'en allait dans la direction de Couvrechamps. Les gendarmes avaient pris les devants. Deux agents en bourgeois suivaient à cinquante pas. Et chemin faisant le commissaïre, sous couleur de causer, interrogeait adroitement son prisonnier. Robert, surexcité et, d'ailleurs, n'ayant rien à cacher, racontait tout, ses coquetteries de longue date avec Rose, la soirée de la Saint-Firmin, la sortie du bal, la promenade dans le sentier de la Grande Marnière, la rencontre des Tubœuf, et la séparation sur le chemin de Clairefont. Ils étaient arrivés à la place même.

— Tenez! c'était là... Je me suis arrêté une minute à la regarder se perdre dans l'obscurité, puis j'ai con-

tinué ma route... Si j'étais resté quelques minutes de plus, elle vivrait encore.

Une plainte stridente, lugubre, prolongée, comme un gémissement de bête à l'agonie, partant de la colline, lui coupa la parole. Dans la lande, les moutons du Roussot, ainsi que chaque jour, broutaient l'herbe rare. Mais le sauvage berger n'apparaissait pas, accompagnant, suivant sa coutume, le passant de ses cris modulés et de ses claquements de fouet. Il s'était fait invisible, et Robert le chercha vainement des yeux. Une plainte nouvelle s'éleva, lamentable, dans le silence de ce lieu solitaire, et alors, derrière un énorme grès, les deux hommes découvrirent l'idiot couché à plat ventre sur sa limousine, la tête dans ses mains, aveugle et sourd à tout ce qui n'était pas sa douleur.

— Pauvre diable! dit Robert. Rose était bonne pour lui... Elle ne le repoussait pas, comme tous les gens de la ferme... Aussi il avait de l'adoration pour elle... C'est la joie de son existence qui s'en est allée!

Ils passèrent, et, derrière eux, les poursuivant à de longs intervalles, la voix pleurait, douloureuse et obstinée. Bientôt ils quittèrent le grand chemin, et se jetèrent sur la gauche. Au bout d'une percée verte, Couvrechamps leur apparut.

Une animation singulière emplissait le village. A l'entrée, auprès des premières maisons, des gamins semblaient attendre, qui crièrent vivement: Les voilà! et s'enfuirent au galop, comme pris d'épouvante. Aux abords de la place, un grand rassemblement s'était formé. De La Neuville on avait fait la partie de venir

voir passer le fils du marquis entre deux gendarmes. Il y eut un murmure de déception quand on aperçut, par l'allée de tilleuls en fleurs, Robert s'avançant libre, sous la conduite de Jousselin.

— Voilà ce que c'est que l'égalité ! grogna le sabotier de La Saucelle, démocrate farouche, dont M[lle] de Clairefont avait, l'année précédente, soigné la fille qui se mourait de la fièvre typhoïde... A un autre on aurait mis les poucettes !

— Ils le relâcheront, marchez ! ajouta une voix dans la cohue.

— Est-ce que la « louai » est faite pour eux !

— Ah ! ah ! enlevons-le !

Les ouvriers des fabriques et les tâcherons de la scierie jetèrent des cris de mort, une poussée violente fit onduler la foule, des clameurs, perçantes de femmes, enlevant leurs enfants pour les empêcher d'être foulés aux pieds, s'élevèrent, et, par un mouvement instinctif, Jousselin prit le bras de son prisonnier, moins pour le retenir que pour le protéger. Rapidement, les gendarmes qui entouraient la misérable maison de Chassevent se portèrent à l'aide, et, devant les chevaux qui piaffaient avec un grand bruit d'acier entre-choqué, au milieu d'un flot de poussière, les plus ardents reculèrent.

— Je vous demande pardon, dit alors Robert avec un grand sang-froid au commissaire, de vous avoir causé de l'embarras... Après tout le bien que ma famille a fait dans ce pays, je m'attendais à plus de sympathie... Ah ! parfait ! tout s'explique ! ajouta-t-il avec un amer sourire.

Il venait, devant la porte de la maison, au milieu d'un groupe, de reconnaître Carvajan causant avec Tondeur. En arrière, presque caché, Pascal, tremblant d'émotion, se tenait adossé à la barrière d'un enclos. Un grand silence s'était fait. Robert continua à marcher, les yeux fixés sur le maire, la tête haute, un peu pâle, mais résolu. Le jeune homme, en cet instant, au milieu de cette foule menaçante, parut grandir. Une femme dit :

— Il fait belle figure, tout de même!

Et cette naïve approbation soulagea le cœur oppressé de Robert. Il eut la réconfortante certitude qu'il faisait bravement face au danger, et qu'on s'en apercevait. Une flamme d'orgueil lui monta au visage, et sans forfanterie, comme il était sans faiblesse, il regarda autour de lui.

Dans le petit jardin qui bordait la façade en pisé, se tenaient le juge d'instruction, écoutant un personnage inconnu qui parlait avec animation, et en qui Robert devina un inspecteur de la sûreté, et le docteur Margueron, qui, sans doute, avait fait les constatations légales.

La porte de la maison de Chassevent était ouverte, et, dans l'obscurité du logis, éclairé par une seule fenêtre, à laquelle avait grimpé un rosier blanc chargé de fleurs, une lueur de flambeau funéraire jaunissait.

Un soupir gonfla la poitrine du jeune homme : c'était là que, silencieuse et glacée, la pauvre Rose dormait son dernier sommeil. Il n'eut pas de terreur à la pensée de se trouver en face d'elle. Il n'éprouva qu'une

pitié tendre et attristée. Qu'avait-il à redouter de la douce morte? La vue de son visage pouvait lui arracher des larmes, mais ne devait pas lui inspirer d'horreur. Si, la soulevant sur sa couche mortuaire, un miracle lui avait rendu la vie, la première parole prononcée par elle eût été pour attester l'innocence de Robert.

Et pensant au véritable meurtrier, à celui qui restait inconnu, qui se cachait peut-être dans cette foule grouillante, donnant, qui sait? le signal des cris de haine, Robert serrait les poings avec colère. Ah! qu'il le tînt jamais à sa merci, celui-là, et il lui paierait d'un seul coup la dette de la pauvre victime et la sienne. Quelque voleur, sans doute, qui échappait momentanément, grâce à l'erreur dans laquelle l'active animosité de Carvajan avait fait tomber l'opinion publique et le pouvoir judiciaire. Mais des explications loyales et franches devaient dissiper aisément tous les doutes, rétablir les faits, diriger les recherches dans un autre sens, et amener sa disculpation à lui et la découverte du vrai coupable.

Un mouvement se produisit dans le jardinet. Le juge, rejoint par son greffier tenant sous le bras un large portefeuille, venait de pénétrer dans la maison. Jousselin toucha le bras de Robert, et simplement :

— Il faut que nous entrions, fit-il. D'un ton plus plus bas il ajouta : On va vous confronter avec la victime... Le bonhomme n'osait dire ouvertement à son prisonnier : Prenez garde, surveillez vos regards, vos gestes, vos paroles... Mais, par ce seul mot : confron-

ter, il l'avertissait du péril, et le défendait contre une émotion qui eût pu être prise pour de l'effroi.

— Je suis prêt, répondit Robert, et, passant le premier, il franchit le seuil.

Sur son lit, éclairée par un flambeau, blanche avec des ombres violettes aux tempes, entourée de ses cheveux blonds encore entremêlés de fleurs de bruyère, Rose, étendue, semblait dormir. La mort n'avait pas altéré sa beauté, et son visage aux traits délicats était épanoui par un dernier sourire. Sur une table, dans un plat de cuivre rempli d'eau bénite, la branche de buis, rapportée de la dernière fête des Rameaux par la jeune fille, avait été plongée pieusement. Tout à côté se voyaient l'écharpe dont Rose s'était couvert la tête pendant la soirée, et le foulard de soie que Robert lui avait donné pour s'envelopper le cou. Un clair rayon de soleil, entrant par l'étroite fenêtre, jouait avec le cuivre du plat, irisait l'eau, et faisait paraître rougeâtre le tissu de laine de l'écharpe.

Robert, recueilli comme dans un lieu saint, se tenait près de l'entrée, attendant. Carvajan s'était glissé à sa suite, plus troublé et plus anxieux que lui.

— Monsieur de Clairefont, dit le juge d'une voix maussade, approchez du lit... Vous reconnaissez cette fille?

— Oui, Monsieur, répondit le jeune homme avec une tranquille fermeté.

Le magistrat fit signe à son greffier d'écrire, et, se tournant vers l'homme en qui Robert avait deviné un policier :

— Montrez les traces du meurtre.

L'agent découvrit la poitrine de la morte, et, sur le cou rond et charmant, que Robert ne put regarder sans un horrible serrement de cœur, apparut une ligne violacée. Alors, le juge, s'adressant à M. Margueron :

— Veuillez, docteur, nous donner communication du résultat de votre examen.

Sans doute, le brave médecin de campagne se trouvait pour la première fois de sa vie à semblable épreuve, car il frémit, fit un geste effaré, voulut parler, mais ne put d'abord y parvenir, tant sa gorge était contractée par l'émotion. Il se remit au bout d'une seconde, et alors, comme un flot trop longtemps contenu, il se répandit en explications, semées de termes médicaux, desquelles il résultait qu'appelé à faire l'examen du corps de la fille qui se trouvait sous ses yeux, il avait constaté à la base du pharynx et au point de jonction avec la trachée une violente ecchymose qui avait pour cause une pression à l'aide d'une grosse corde ou d'un mouchoir; cette pression avait duré environ cinq à six minutes, c'est-à-dire le temps de causer la mort par l'asphyxie. Nulle autre trace de violence n'avait été relevée par lui. D'après ce qui avait été porté à sa connaissance par le bruit public, il pensait que le meurtrier, en se sauvant pour échapper à la poursuite du père et du cabaretier Pourtois, s'était efforcé d'étouffer les cris de la victime et que, dans la précipitation de sa fuite, le bâillon qu'il lui avait mis sur la bouche avait dû glisser le long du

menton jusqu'au cou, et, alors, la pression déréglée faite par l'homme qui fuyait avait amené l'étranglement.

Entraîné par la chaleur croissante de son débit, le docteur s'était mis à mimer la scène. Et c'était à la fois grotesque et sinistre de voir ce gros homme grisonnant, jouant cette terrible comédie, au pied même du lit de la morte, devant celui qui était accusé de l'avoir assassinée.

— Nous vous remercions, dit alors le juge, désireux de couper court à l'exubérance du praticien, et s'adressant à Robert :

— Reconnaissez-vous avoir donné la mort à Rose Chassevent dans la nuit du 25 au 26 septembre?

— Non, Monsieur.

— Vous ne voulez fournir aucun renseignement sur ce qui s'est passé entre vous et la victime?

— J'ai dit à M. le commissaire tout ce que je sais. Mais je ne puis vraiment pas m'accuser de ce dont je suis innocent.

— C'est bien ! Je suis obligé de vous garder à ma disposition.

— Faites, Monsieur, si c'est votre devoir, dit gravement Robert.

Alors, dans l'obscurité grandissante de la chambre, s'approchant du lit sur lequel reposait Rose, il s'inclina pieusement, et, à genoux sur le carreau, il fit une courte prière. S'étant relevé, il s'approcha de la fenêtre, détacha du rosier blanc, rougi par les rayons du soleil couchant, la plus belle de ses fleurs, et, l'ayant trem-

pée dans l'eau bénite, la posa parfumée sur le front pâle de la morte.

— Adieu donc, pauvre fille! murmura-t-il avec un accent de tristesse profonde. Puis, se tournant vers le juge :

— Monsieur, je suis à vos ordres.

Chacun se taisait, pris par la touchante simplicité de cette scène. Seule, la voix de Carvajan se fit entendre :

— On a toujours été un peu théâtral dans la famille... Mais qui veut trop prouver ne prouve rien.

Robert haussa dédaigneusement les épaules, et, sans faire même à son ennemi l'honneur de le regarder, il suivit le commissaire hors de la maison.

Le soir même, il était conduit à Rouen et écroué à la prison de Bonne-Nouvelle.

VIII

Ainsi que l'avait fait pressentir la tante Isabelle, il lui aurait été impossible de ne pas suivre son Benjamin. Après une soirée passée à se ronger les poings dans des accès de fureur contenue et une nuit pendant laquelle elle parut près de devenir folle, la vieille fille avait sauté en chemin de fer. Antoinette, restée seule avec son père, dut, pour expliquer l'absence de son frère et de sa tante, forger de toutes pièces une histoire.

Mlle de Saint-Maurice avait eu des difficultés avec son fermier et elle était partie pour quelques jours avec Robert. Pour quelques jours! Le marquis n'avait point remarqué le sourire navrant dont Antoinette avait accompagné ce mensonge. Il n'était point exigeant, le bon Honoré, et pourvu qu'on ne le tourmentât pas au sujet de ses inventions, il passait volontiers condamnation sur le reste. Il se suffisait, d'ailleurs, admirablement à lui-même.

Il s'était replongé plus passionnément dans l'étude de son procédé de chauffage. Le perfectionnement

était le vice du marquis. Une invention n'était intéressante pour lui qu'à l'état d'énigme. Une fois trouvée, elle cessait de lui plaire. Son esprit inquiet se mettait en quête d'un autre résultat. Et rarement il s'en tenait à ce qu'il avait réalisé. Il lui fallait toujours le mieux, ce destructeur du bien.

C'était ainsi qu'il avait pu rendre improductives les affaires les meilleures, et stériliser la Grande Marnière, cette mine d'or qu'un commis intelligent et honnête eût suffi à administrer de façon à enrichir son maître et tout le pays. Depuis trois jours, il ne parlait plus, même à table. On le voyait absorbé, l'œil fixe, la pensée visiblement absente. Robert, quand il était encore là, avait dit plaisamment :

— Ah! mon père est remonté dans son laboratoire!

Le marquis n'avait même pas entendu; il poursuivait son rêve et s'efforçait d'enchaîner sa chimère. Que de millions de lieues il avait fait ainsi dans le vague, chevauchant son dada fantastique pour n'atteindre que l'impossible! Cependant il avait par instants de soudaines explosions de joie. Il se frottait les mains avec force, et, la figure radieuse, il s'écriait :

— Ah! ah! cette fois, je crois que je le tiens bien!

Et, sans explications préalables, pour sa satisfaction personnelle, il entamait une courte dissertation sur le procédé qu'il voulait appliquer. Ses auditeurs, réguièrement, opinaient du bonnet lorsqu'il les provoquait

à l'approbation par des : hein? n'est-ce pas? qu'en dites-vous? ah! ah!, qu'ils ne pouvaient pas laisser tomber dans le silence sans risquer de faire subir au vieillard le cruel serrement de cœur du doute.

Antoinette bénit la fatale manie qui, en cette circonstance, absorbait si heureusement son père. Il ne parut pas s'apercevoir de l'absence de la tante de Saint-Maurice, qui, pour la première fois depuis trente ans, ne dînait pas à la table commune. Quant à Robert, il faisait des déplacements de chasse fréquents et prolongés.

Après le repas, qui fut court et silencieux, le marquis et sa fille se trouvèrent en tête à tête dans l'immense salon qui, éclairé par deux lampes, leur parut tout noir. Les rafales d'un vent violent ébranlaient les futaies séculaires du parc, et pleuraient, lugubres, dans les hautes cheminées du château. Et la jeune fille écoutait ces plaintes, se demandant si ce n'étaient pas les âmes des morts de Clairefont qui, tournoyant dans la nuit, gémissaient sur le malheur de la famille.

Puis sa pensée s'en allait à la suite de son frère, et elle se le figurait dans une cellule sombre et nue, attendant qu'on décidât de son sort. Où était la tante Isabelle? Qu'avait-elle pu faire? On n'entrait sans doute pas facilement dans une prison. Peut-être ne verrait-elle même pas Robert. Alors, comme un vieux chien fidèle, que son maître a laissé à la porte, elle resterait, regardant les murailles, heureuse encore de se dire : Il est là, l'enfant que j'aime, je suis dans l'air qu'il respire,

ces pierres seules le séparent de moi... Oh! la triste soirée! Et comme les heures, sonnaient lentes et lugubres! Seule, sans amis, sans conseils, avec ce vieillard qui dodelinait de la tête au fond de son fauteuil, tout à sa folie, quand le malheur donnait l'assaut à sa maison, et entrait terrible, implacable, par toutes les brèches! Oh! que de pensées navrantes, que de pleurs refoulés!

— Ah! ah! dit le marquis, avec un rire qui glaça Antoinette, cette fois, c'est tout à fait ça! Vois-tu, ma fille, la grille du haut, dans mon fourneau, est à surface plane, et la disposition est vicieuse. Elle cause le stationnement des résidus qui entravent le courant d'air. Il faut que la grille soit infléchie : alors tout descend normalement, et l'incandescence est continue. Voilà! c'est très simple! Qu'en dis-tu?

— C'est parfait, mon père!

— Tu me dis : c'est parfait, bien mollement! Tiens, au lieu de rester dans ce salon où nous sommes perdus comme deux abandonnés, montons chez moi... Je te montrerai mon modèle, et te ferai toucher le perfectionnement du doigt... C'est la fortune, fillette! oui, c'est la fortune!

Se soumettant au caprice du vieillard, Antoinette prit une lampe, et tous deux montèrent au premier étage de la tour.

Dans la vaste salle dont la voûte ogivale est soutenue par des piliers de pierre à fines nervures, le marquis s'était aménagé à la fois une bibliothèque, un cabinet et un laboratoire. Tout le côté donnant

sur le parc était garni de rayons qu'encombraient les livres innombrables et poudreux ; un escalier mobile, roulant le long de la muraille, mettait le savant à même de prendre l'ouvrage dont il avait besoin. Un admirable bureau était placé devant la large fenêtre cintrée ornée de vitraux, et, près d'un pilier, une table à dessiner se dressait, chargée de plans et d'épures. Un tapis épais couvrait les dalles de granit, dans toute cette partie de la tour, meublée confortablement de fauteuils profonds, propres à la méditation et, disait Robert, au sommeil.

L'autre côté, donnant sur la cour d'honneur, était réservé au laboratoire. Un immense fourneau de briques, à large manteau, au-dessus duquel se voyait un soufflet terminé par une chaîne, semblable à celui d'une forge, avait reçu l'adjonction d'un petit four en fonte, surmonté d'un tuyau qui se perdait dans la grande cheminée. C'était le fameux brûleur du marquis. Sur les tables, des cornues, des fioles de toutes formes, et, dans un coin, auprès d'une vasque de pierre, dans laquelle l'eau coulait à volonté, un serpentin au cou de cuivre en zigzag. Dans ce pandémonium, où avaient pris naissance les idées funestes qui, en trente ans, avaient consommé la ruine de la maison, le marquis se trouvait complètement heureux.

Il poussa un soupir de satisfaction et regarda sa fille avec plus de tendresse.

— Il y avait quelque temps, ma chérie, que tu n'étais venue ici, dit-il... Tu vois, j'ai là bien des des-

sins qui réclament tes soins... Puisque nous sommes, pour quelques jours, en garçons, tu devrais t'installer avec moi... Tu verrais comme nous passerions de bonnes journées!...

Et le vieil enfant souriait, uniquement préoccupé de son idée fixe.

— Oui, mon père... dit Antoinette du bout des lèvres.

Alors le marquis enchanté s'élança vers son brûleur, tira les caisses roulantes, pleines de charbon, qui occupaient tout le dessous du fourneau, et commença, à grand renfort de copeaux et de papier, à allumer lui-même son appareil. Il avait retroussé ses manches jusqu'aux coudes et se salissait épouvantablement. Il y eut bientôt dans le laboratoire une fumée telle qu'il fallut ouvrir les fenêtres. Et, moitié parlant, moitié toussant, à demi asphyxié, l'inventeur expliquait. Il allait de l'appareil, qu'il déclarait défectueux, aux dessins nombreux sur lesquels il l'avait rectifié...

— Vois-tu, ma fille, les copeaux mouillés brûlent maintenant : c'était la mise en train qui était difficile... Le tirage est insuffisant, mais, avec une cheminée d'usine, ça irait tout seul... Des copeaux mouillés !... Hein? Et quelle chaleur! Toute la valeur de l'invention est là... En Amérique, dans les plantations, ils pourront chauffer avec des détritus de cannes à sucre! Qu'en dis-tu?

Antoinette ne disait rien. Attirée par la lumière, une énorme chauve-souris était entrée dans le la-

boratoire et, toute noire, ses ailes étendues, elle tournoyait. Par deux fois l'horrible bête, dans son vol sinistre, effleura la jeune fille, qui fascinée ne pouvait la quitter des yeux. Il lui semblait la voir grandir peu à peu et s'étendre, resserrant les cercles qu'elle traçait. Sa tête, devenue énorme, avait des regards de feu, et un rictus diabolique qui rappelait le visage de Carvajan. Elle passa encore une fois, les griffes étendues, comme un vampire, et, terrifiée, Antoinette se dit : Si elle me touche, c'est que nous n'avons plus rien à espérer et que nous sommes irrémédiablement perdus.

Une rougeur lui monta au visage, elle saisit le long tisonnier que son père venait de poser, et, au moment où la bête hideuse s'avançait menaçante, elle frappa. Brisée par la tige de fer, la chauve-souris tomba sur la grille du brûleur, et, Antoinette avec une joyeuse surprise, la vit disparaître dans les flammes.

Elle respira plus librement ; elle pensa : Je suis indigne de me laisser abattre. Il faut lutter, vaincre, en tout cas se défendre... Est-ce possible que des gens comme nous soient si bas, qu'ils n'aient plus le moyen de se relever ?

Puis l'horreur de la situation s'imposa de nouveau à son esprit, et elle se reprit à désespérer. Son frère ! Qui sauverait le pauvre garçon accusé si bassement, et autour duquel s'étendait le réseau dangereux des calomnies ? Si elle pouvait essayer de faire face aux difficultés de leur situation financière, comment irait-elle au secours de ce sang de son sang ? Elle

avait l'ignorance de la pureté. Les lois criminelles n'étaient point faites pour son innocence. Elles lui faisaient l'effet d'une monstrueuse énigme. Le péril qui menaçait Robert lui semblait formidable et incompréhensible.

Et la tristesse s'étendait en elle, sombre, profonde, ainsi qu'une nuit intérieure. Son père continuait à parler et elle ne l'écoutait pas. Les paroles du vieillard tombaient dans le vide, comme du robinet l'eau gouttant sonore et inutile dans la vasque de pierre. A la pensée de la jeune fille revenait, obsédante et désolante, la préoccupation du salut de Robert, et du payement de l'échéance prochaine.

Elle songea un moment à interrompre le marquis au milieu de ses amusements scientifiques, et à lui poser nettement la question d'argent qu'il fallait résoudre. Au moment de parler, un dernier reste de pitié pour le vieil enfant qu'il fallait arracher à son aveugle sécurité arrêta les mots décisifs. Elle se tut, pensant : Il sera assez tôt demain, qu'il ait encore au moins cette soirée heureuse, et cette nuit tranquille. Et comme un vol de spectres nocturnes, les pensées sinistres recommencèrent à enserrer son esprit dans leur cercle douloureux.

A onze heures, le père et la fille quittèrent le laboratoire et descendirent dans leurs appartements. Le marquis, heureux d'avoir pu, pendant deux heures, développer ses idées, sans se préoccuper de savoir s'il avait seulement été entendu, embrassa Antoinette, et la quitta en lui disant :

— Je suis tout ragaillardi! Tu ne t'imagines pas comme ta présence me fait du bien... Quand je te vois au milieu de mes appareils, je crois que tout ce que j'ai entrepris doit réussir... Tu reviendras, n'est-ce pas? Tu y as intérêt, sais-tu... C'est la fortune!...

La fortune! toujours le mot magique, le rêve de tout savant : la pierre philosophale découverte; l'or coulant d'un creuset ou jaillissant d'un appareil. Et l'inventeur, confiant et ravi, alla se coucher avec ce rayon dans la cervelle.

La nuit parut longue à Antoinette. Elle resta les yeux ouverts dans l'obscurité, écoutant l'ouragan qui se déchaînait au dehors et faisait trembler le château sur sa base. Ces souffles irrités, passant et repassant en violents tourbillons, lui rappelaient la mer, et, dans la fièvre de son insomnie, il lui semblait être sur un navire battu par la tempête. Des haleines furieuses grinçaient dans les mâts et dans les cordages, et la poussée croissante et décroissante de leur bruit tumultueux donnait à la jeune fille la sensation de la montée énorme et de la descente profonde des vagues.

Elle se trouvait, au milieu d'une obscurité traversée seulement par de rouges éclairs, emportée sur un océan couleur d'encre. Elle était tout étourdie par le balancement horrible des flots, et souffrait cruellement. L'orage grandissait sans cesse, emplissant ses oreilles de sifflements stridents, et, dans le trouble de ses pensées, elle se figurait allant délivrer son frère abandonné sur un étroit et stérile rocher.

Elle se tournait vers celui qui commandait le fan-

tastique vaisseau et, à la lueur de la foudre, elle lui voyait le visage de Pascal. Il la regardait avec douceur, comme pour lui dire : Tu sais bien que je t'adore ; tu n'as qu'un mot à prononcer, qu'un signe à faire, et c'est moi-même qui te conduirai vers ton frère, qui assurerai son salut. Rien ne me coûtera pour te plaire. Tes larmes me désolent, je souffre de ton chagrin. Ne t'entête pas dans ton orgueil, sois raisonnable et bonne. Et ton malheur, en un instant, va se réparer.

Mais elle, implacable, détournait la tête, refusait de faire entendre la prière si doucement implorée. Et, dans le chaos mouvant des flots exaspérés, le navire s'éloignait, abandonnant à son sort le pauvre Robert qui appelait à grands cris. La nuit se faisait plus sinistre, la clameur du vent plus effroyable, et les vagues énormes, devenues couleur de sang, roulaient dans leurs plis des cadavres.

Antoinette, terrifiée, voulut s'arracher à cet horrible cauchemar. Elle se raisonna, se dit : Mais non, je suis dans ma chambre, près de mon père, je rêve tout éveillée. Elle tâta les draps de son lit pour se convaincre. Mais toujours l'hallucination revenait. Elle dut allumer un flambeau, et, brisée de fatigue, les cheveux collés au front par une sueur glacée, elle retrouva un peu de calme. Enfin le jour parut, pâle, et la délivra de cette angoisse.

Le premier regard qu'elle jeta au dehors lui montra les ravages que l'ouragan avait faits dans les massifs du parc et sur les toits du château. La terrasse était

semée de débris d'ardoises et de fragments de briques, les allées couvertes de branches brisées.

Le marquis, chez lequel la jeune fille entra, dès le matin, était frais comme une rose, ayant dormi d'un sommeil d'enfant, sans trouble et sans rêve. Comme il montait dans son cabinet, vers dix heures, une lettre apportée par un clerc de Malézeau fut remise à Antoinette qui courut s'enfermer pour la lire. Elle contenait un billet envoyé de Rouen par la tante de Saint-Maurice, et apporté par un exprès, ainsi qu'une suppliante recommandation du notaire d'avoir à ne pas oublier l'échéance du lendemain.

La tante Isabelle faisait savoir à sa nièce, qu'arrivée à sept heures, elle s'était fait conduire, sans retard, par un ami influent, chez le procureur général, à qui elle avait demandé la mise en liberté de son neveu. Mais, malgré une bonne volonté évidente, le magistrat n'avait pu faire droit à sa requête. L'affaire, racontée par les gazettes du département, avec force détails inexacts, suivant l'usage de ces « canailles de journalistes », faisait déjà un tapage effrayant dans la ville. Il était impossible de voir Robert, qui se trouvait, lui avait-on dit, « au secret ».

Elle s'était logée dans le quartier Saint-Sever, chez un carrossier qui lui louait une chambre meublée, et elle ne savait plus à quel saint se vouer. La vieille fille, au travers de ses tourments, n'oubliait pas les affaires et prévenait sa nièce que tous les papiers relatifs à l'échéance étaient serrés dans la commode de sa chambre, sous ses mouchoirs.

En lisant ce billet griffonné à cinq heures du matin, d'une grosse écriture, sur du papier commun, et avec autant de fautes d'orthographe que de mots, Antoinette pleura. Cet aveu d'impuissance fait par la pauvre tante dissipa les suprêmes hésitations, détruisit les dernières espérances de la jeune fille. Elle découvrit la réalité navrante, et eut la certitude que tout était perdu. Elle résolut de faire ce que la situation lui commandait, et, sans prendre la peine d'essuyer ses yeux humides de larmes, elle monta chez son père.

Assis devant son bureau, l'inventeur écrivait des notes en marge d'un plan. Il s'arrêta en voyant entrer sa fille, et, repoussant en arrière le chaperon de velours qui lui couvrait la tête et le faisait ressembler à un vieil alchimiste :

— Ah! ah! tu prends intérêt à ce que je t'ai montré hier, dit-il gaiement, puisque te voilà ici de si bon matin... Sois la bienvenue, mon enfant. Tiens, assieds-toi là, près de moi...

Et comme Antoinette frémissante lui obéissait silencieusement.

— Mais qu'est-ce que je vois? s'écria-t-il, tes yeux sont rouges comme si tu avais du chagrin... Ah! çà, qu'y a-t-il? j'exige que tu me parles franchement...

— Hélas! mon père... je n'ai plus le loisir de me taire... Sans quoi je vous aurais, peut-être plus tendrement que prudemment, épargné encore de cruelles inquiétudes.

— C'est encore Malézeau qui aura fait des siennes!..

interrompit le marquis avec ennui... Ne peut-il arranger ces affaires, sans nous en rompre la tête?... J'ai de bien autres et plus graves préoccupations... Le temps qu'il me fait perdre est précieux...

— Le temps, mon père, vous n'en pouvez plus disposer, dit Mlle de Clairefont... Vous êtes arrivé à l'extrême limite... et l'impatience de vos créanciers ne peut plus être calmée.

Le marquis prit un air à la fois étonné et mécontent.

— Ne leur a-t-on pas fait entendre que j'étais à la veille de réaliser des bénéfices importants avec mon invention nouvelle? Si je ne m'étais pas ingénié à y apporter un dernier perfectionnement, mes brevets seraient pris, et la grande industrie serait ma tributaire... Car tu as vu, fillette, hier soir. Tu ne peux pas nier. C'est certain, évident, palpable!... Et dans quelques jours...

— Vous n'avez plus devant vous que des heures...

— Eh! ces drôles se fâchent réellement? Il me semble qu'ils ont gagné assez d'argent avec moi, depuis trente ans qu'ils me grugent... Ils pourraient se montrer une dernière fois accommodants...

— Mais, mon père, vous oubliez donc que c'est avec M. Carvajan que vous avez à compter, maintenant, avec lui seul? Ou bien M. Malézeau ne vous a-t-il rien dit, la dernière fois qu'il est venu?

L'inventeur se frappa le front, comme une personne qui retrouve au fond de sa pensée un souvenir très effacé.

— Si, ma fille, je me rappelle quelque chose comme

ça... Mais je m'étais beaucoup animé, en lui parlant de mon fourneau qui me satisfaisait, quoiqu'il n'eût pas encore subi le perfectionnement décisif... Et, les talons tournés, je n'ai plus pensé à cette misérable affaire... Ah! Carvajan?... oui, oui... Et qu'est-ce qu'il veut?

— L'argent que vous lui devez, mon père.

— C'est fort juste. A-t-il présenté son compte?

— Présenté, protesté, signifié, toutes les formalités qui précèdent la saisie...

— La saisie?

— Et l'expropriation, oui, mon père; c'est là seulement ce qu'il reste à faire.

— Mais, mon enfant, il me semble qu'on lui a laissé, avec bien de la négligence, accumuler des frais inutiles... Que n'a-t-on payé tout de suite?

Mlle de Clairefont regarda le vieillard avec une compatissante tendresse :

— Ah! si on avait pu!

Le savant frotta fortement sa tête blanche avec son bonnet de velours, et, très inquiet subitement :

— Il n'y a donc point de fonds disponibles?

— Non, mon père; depuis un an, nous vivons avec une simplicité plus grande que celle des petits bourgeois de la ville. Vous ne vous en êtes pas aperçu, car vous êtes indifférent aux recherches du luxe. C'est grâce à cette économie que nous avons pu subvenir aux dépenses que vous avez faites pour vos travaux. Vous retourneriez toutes nos poches que vous ne réuniriez pas mille francs, et nous n'avons rien à recevoir.

Le fermier de Couvrechamps a payé son loyer, celui de La Saucelle est en avance. Les bois de Clairefont sont coupés à blanc. Il reste les futaies du parc, qui valent, dit-on, une soixantaine de mille francs, mais ce serait déshonorer la propriété.

Le marquis ne parut pas avoir entendu les derniers mots ; il suivait sa pensée :

— Ces soixante mille francs, je comptais les appliquer à la prise de mes brevets.

Cet aveugle et implacable égoïsme arracha à Antoinette un cri de douleur. Son père, elle le comprit, se souciait fort peu de la ruine de la maison. Au milieu du désastre commun, il ne songeait qu'à son invention, et se montrait prêt à sacrifier à sa manie jusqu'à l'honneur de son nom. Il s'était levé et errait à pas lents dans son laboratoire, jetant des regards inquiets et caressants à son brûleur. Un combat semblait se livrer en lui. Il gesticulait en marchant et parlait tout haut sans s'en apercevoir.

— Au moment où je touche au résultat certain... pour quelques misérables milliers de francs... C'est impossible !... Quel coup pour moi !... Non ! on doit pouvoir emprunter encore sur le domaine... S'il le faut, j'abandonnerai la moitié des brevets... Oui... je sacrifierai l'Asie, l'Afrique et l'Océanie. Ce sont des millions que je perds... Mais, au moins, l'Europe et l'Amérique m'appartiendront... Oui, pour quelques milliers de francs !...

Antoinette, pâle et froide, suivait la lutte inutile engagée par le savant contre lui-même. Vainement, il

amputait son œuvre. Vainement, comme le marin pour alléger son navire, il jetait une partie de la cargaison à la mer. Il était trop tard, et la tourmente, au milieu de laquelle il se trouvait engagé, devait tout engloutir.

— Hélas! mon père, dit-elle avec fermeté, renoncez à vos rêves... Vous ne pourrez pas les réaliser... Tout est fini, bien fini... Les dernières ressources sont taries... Croyez qu'il me faut un grand courage pour vous parler ainsi... Si j'avais pu m'y décider plus tôt, peut-être ne serions-nous pas arrivés à une ruine si complète.

— Ma fille! interrompit le marquis d'un ton de reproche.

— Oh! ne doutez pas de mon respect et de mon affection, interrompit Mlle de Clairefont... Je vous les prouve mieux en vous tenant aujourd'hui ce langage, qu'autrefois en gardant le silence... Vous aviez le droit de disposer d'une fortune qui vous appartenait, et personne dans la famille ne se permettra de discuter l'emploi qu'il vous a plu d'en faire.

— Eh! aveugle que tu es! s'écria avec force l'inventeur, je voulais, je veux encore vous enrichir! Tu ne comprends donc rien, tu n'as donc plus confiance en moi?

— Si, mon père... Mais le résultat a trahi vos efforts... Et non seulement vous n'avez plus d'argent pour continuer, mais vous n'en avez même pas pour acquitter vos dettes.

— Qu'importent mes dettes? J'en doublerais la

somme, sans crainte et sans scrupule : je suis sûr de réussir !

— Vous l'avez affirmé déjà bien souvent, mon père.

— Voyons, la situation n'est pas si désespérée que tu le dis ? Je comprends vos inquiétudes... Vous ne savez pas, vous autres, ce que je puis attendre de mon affaire nouvelle... Vous n'avez pas, comme moi, la réalisation devant les yeux !... Oh ! tu ne connais pas les sacrifices dont un créateur est capable pour sauver son œuvre. Tiens ! Cellini, voyant que le bronze en fusion allait manquer dans le moule de son Jupiter. jeta à la fournaise de la vaisselle d'or et d'argent ciselée de sa main... Moi, vois-tu, mon enfant, pour assurer le succès de ma découverte... je ferais tout ! J'y crois tant, que je me vendrais moi-même.

Enflammé par l'enthousiasme, le vieillard montra un visage transfiguré. Il serra sa fille dans ses bras et lui prodigua les noms les plus tendres. Tout ce qu'un enfant capricieux et câlin peut, pour obtenir une faveur, adresser de supplications et faire de cajoleries à sa mère, le vieillard le tenta pour désarmer Antoinette. Il la trouva de glace. Cette fière Clairefont, bonne et généreuse jusqu'à la démence, une fois butée à une résolution devint implacable.

— La tante Isabelle possède Saint-Maurice, intact, dit le marquis. Ne peut-elle emprunter dessus de quoi nous dégager cette fois?

— Elle s'y refusera : elle l'a dit bien souvent. Saint-Maurice doit être, dans sa pensée, le dernier asile de la famille.

— L'ingrate! s'écria l'inventeur avec amertume... Depuis trente ans qu'elle est chez moi, ai-je jamais, avec elle, distingué entre le mien et le sien? Tout a été commun pendant la prospérité. Tout se sépare au moment du désastre!

— Non ! mon père, vous êtes injuste. La tante Isabelle a déjà payé plus qu'elle ne pouvait, et son désintéressement, sachez-le, a été à la hauteur de son affection.

— Mais toi, ma fille, ma chérie, ma bonne petite Toinon... Tu ne laisseras pas ton père dans un embarras mortel... Car j'en mourrai, vois-tu, si je ne réussis pas!... Tu as de l'argent... Ton frère t'a abandonné sa part... La fortune de ta mère est dans tes mains... Sauve l'avenir de notre maison, relève Clairefont de la ruine!.. Tiens! sois mon associée? Je te fais millionnaire... M'entends-tu? Réponds-moi donc! Est-ce que tu ne comprends pas? Millionnaire! Oui! en un an! Ah! ah! ah! c'est beau! Cela vaut la peine de risquer quelque chose... Pas toute ta dot, une partie seulement!

Et, suppliant, les yeux égarés, il tendait les mains vers Antoinette.

Elle frémit de douleur. Ainsi son père en était venu à un tel abaissement moral! Sa passion, comme un poison qui ronge, avait fini par détruire en lui la délicatesse de l'homme, la dignité du chef de famille. Celui qu'elle avait sous les yeux n'était plus qu'un pauvre maniaque presque en enfance. Il ne méritait pas de reproches, il ne pouvait qu'inspirer la pitié.

Sa dot? Il la lui demandait, gémissant comme un mendiant qui implore une aumône. Il ne soupçonnait pas, dans son ignorance de tous les dévouements qui s'empressaient héroïques autour de lui, que, cette dot, elle l'avait déjà jetée dans le gouffre, sacrifiant mariage, avenir, bonheur, pour lui épargner une contrariété. Antoinette, le cœur serré, se résigna à mentir pour épargner au vieillard la douleur d'apprendre qu'elle s'était dépouillée pour lui.

— Ce que vous demandez là, mon père, est impossible, reprit-elle avec une voix altérée.

— Quoi! tu me refuses? dit le marquis avec stupeur. Tu laisses ton vieux père te supplier inutilement. Voyons, tu n'as pas compris, ou bien je me trompe, tu n'as pas répondu non...

Il la vit muette et immobile, navrée, mais faisant ferme contenance. Il la regarda jusqu'au fond de l'âme, elle détourna la tête. Elle n'eut pas une larme, mais le cercle qui meurtrissait ses yeux devint plus noir, accusant la pâleur de ses joues. Le marquis, stupéfait de trouver sa fille tout à coup si différente d'elle-même, en avait oublié son invention. Il était tout à la constatation de son impuissance sur cette enfant jusque-là esclave docile de ses fantaisies.

— Ainsi, pour une misérable somme d'argent, tu vas laisser se consommer notre ruine, tu vas supporter qu'on vende la demeure où tu es née, où nous avons vécu... où ta mère est morte...

Elle restait de marbre, ne parlant plus, n'opposant aux instances du vieillard que la force d'inertie. Il

s'exaspéra. C'était la première fois qu'on lui résistait.

— Sans doute vous étiez d'accord, ta tante, ton frère et toi... C'est là probablement la raison de leur absence?... Ils ont fui. Toi, plus hardie, ou moins sensible, tu es restée pour me tenir tête... Tu me refuses le salut, tu me voles non seulement la fortune, mais la gloire. Tu es une fille dénaturée... Tiens! va-t'en! Je ne veux pas supporter ta présence... Sors d'ici!...

Il marchait vers elle, le visage décomposé par une rage sénile, les lèvres tremblantes... Elle ne put résister davantage, elle éclata en sanglots, elle ouvrit les bras, saisit avec force ce père qui approchait menaçant, le couvrit de caresses et de larmes, le supplia, le raisonna, lui parlant tour à tour comme à un enfant gâté et comme à un homme raisonnable.

— Non! vous ne savez pas combien vous êtes à la fois injuste et cruel!... Oh! ne dites plus rien, ne m'éloignez pas de vous... Plus tard, vous en auriez un regret mortel... N'accusez ni ma tante ni mon frère... Ah! Dieu! ils donneraient leur sang pour vous... ainsi que moi!... Nous sommes victimes de la fatalité... Elle s'acharne contre nous... N'essayez pas de comprendre... Nous sommes plus malheureux que vous ne pouvez le supposer... Ne cherchez pas... Et soyez bon! N'accablez pas votre fille qui vous aime, vous vénère, et dont la seule joie en ce monde est votre tendresse!

Elle se mit à genoux, étourdit le vieillard, le réduisit au silence, mais n'arriva pas à le convaincre. Dans sa

tête obstinée, il ruminait toujours son projet, et cherchait un moyen détourné de le réaliser. L'idée de faire venir Tondeur et de lui vendre les grands arbres du parc s'imposait à lui. Raser les allées ombreuses, être le bourreau de ces bosquets sévères et profonds, qui couronnaient le penchant de la colline de leurs voûtes verdoyantes, voilà ce qu'il complotait silencieusement. Planté devant la fenêtre, absorbé en apparence par le panorama merveilleux qui s'offrait à ses yeux, il n'admirait pas la splendeur et la variété des points de vue; il faisait le compte de ce qu'il pourrait tirer de ses futaies séculaires. Pas une hésitation, pas un regret à la pensée de mettre la cognée d'une bande noire dans ce dernier vestige de la grandeur seigneuriale du domaine. Il se demandait avec angoisse si la somme qu'on lui offrirait suffirait à ses besoins immédiats.

Indépendamment de ses brevets, il rêvait la construction d'un modèle de son brûleur, tel qu'il devait être pour avoir une valeur industrielle. Et, emporté par son imagination, il voyait la machine de fonte terminée et parfaite. Sur la paroi une plaque d'acier portait cette inscription : Brûleur de Clairefont. Et il souriait, se mirant dans son œuvre.

Sa fille le regardait, pleine d'angoisse. Elle comprenait bien que le vieillard lui échappait encore et que rien de ce qu'elle lui avait dit ne s'était gravé dans ce cerveau malade. A quoi bon lutter, lorsque la déraison faisait son adversaire invulnérable? A quoi bon se torturer les nerfs, se déchirer le cœur,

puisque son père sortait du combat calme et insouciant ?

Il marchait maintenant dans son cabinet, les mains dans les poches, chantonnant entre ses dents. Il ne paraissait pas s'inquiéter de la présence d'Antoinette. A différentes reprises il passa tout près du fauteuil dans lequel elle restait accablée. Il finit par s'asseoir devant son bureau et prit quelques notes rapides, comme s'il avait fait une observation soudaine, puis il passa dans son laboratoire, et la jeune fille l'entendit qui fourrageait dans le grand fourneau, remuait ses cornues et tirait la chaîne de son soufflet.

Plus isolée et plus triste au milieu de ce bruit que si elle eût été dans le parc désert, elle se leva lentement et sortit. Elle alla sans but déterminé, dans les vastes corridors, descendit un escalier, et, avec un tressaillement, se trouva devant la porte de l'appartement de son frère. Elle entra. Les persiennes fermées faisaient la chambre obscure. Tout était en place et bien rangé. Les fusils s'étageaient au râtelier, les fouets et les cravaches pendaient, un rayon, filtrant par un trou du volet, tirait une étincelle d'or du pavillon d'une trompe de chasse.

Un bouquet, apporté la veille par Antoinette, se fanait dans un vase, répandant un parfum affaibli et mélancolique. La tristesse des choses abandonnées se dégageait si pénétrante de ce lieu solitaire que la jeune fille se sentit près de défaillir. Il lui sembla qu'elle était dans la chambre d'un mort. Et, le cœur aux lèvres, oppressée, palpitante, elle demeura dans

l'ombre silencieuse, longtemps, en proie à un découragement amer.

Elle se figurait Robert dévoré par l'inquiétude et l'impatience, se débattant au travers des embûches préparées par les calomniateurs, cédant peut-être à la colère qui lui montait si promptement au cerveau, et, qui sait ? aggravant sa situation par des violences sur lesquelles, sans doute, on comptait. Et nul ne pouvait pénétrer jusqu'à lui. Ce garçon vigoureux, habitué aux fortes senteurs des bois et des plaines, aux durs exercices de la vie agreste, cloîtré entre quatre murailles, gardé à vue et torturé par des interrogatoires auxquels il ne pouvait assurément rien répondre. Quel supplice de tous les instants, quelle épreuve mortelle ! Quand le reverrait-on ? Reviendrait-il seulement jamais? Que ne devait-on pas redouter d'ennemis qui avaient pu égarer la justice à ce point qu'un innocent, pour les besoins d'une cause infâme, fût chargé du crime d'un autre?

Elle voyait aussi la tante de Saint-Maurice, noyée dans la grande ville, allant sans résultat du Palais de Justice à la prison, et tournant comme un chien perdu autour des murs derrière lesquels vivait misérable l'enfant qu'elle adorait. Ah ! la pauvre vieille, comme elle devait souffrir, et, que de barbarismes devaient tomber de sa bouche !

Antoinette voulut lui écrire. Elle alluma une bougie, ne pouvant, superstitieusement, se décider à ouvrir les volets, cette chambre étant destinée à rester close jusqu'à ce que celui qui l'habitait fût revenu. Elle prit

le papier, les plumes de son frère, et, soulageant son cœur ulcéré, elle répandit à la fois sa tristesse et ses larmes.

Ne voulant pas que personne pût, dans le pays, savoir où était allée la tante Saint-Maurice, elle fit porter sa lettre à la boîte du chemin de fer par le vieux Bernard. Plus calme, elle rentra dans sa chambre et passa la journée à griffonner des comptes, à fouiller des dossiers, à relire des exploits d'huissier.

Le soir réunit le père et la fille dans la salle à manger. Le marquis se montra très froid pour Antoinette. Il boudait. Il ne desserra pas les dents jusqu'à la fin du dîner. Et la jeune fille se félicita presque de ce silence. Le dessert terminé, le marquis se leva, tourna dans l'immense pièce, caressa le lévrier qui, laissé à l'abandon depuis deux jours, regardait sa maîtresse avec des yeux étonnés. Une fenêtre donnant sur la cour d'honneur était ouverte : le vieillard s'en approcha et jeta du pain aux pierrots qui voletaient en criant. Il resta indécis et soucieux pendant quelques minutes. Il coula un coup d'œil du côté d'Antoinette, comme s'il allait lui parler, puis il prit sa résolution, fit un geste de dépit, et, disant sèchement : « Bonsoir, ma fille », sans une main tendue, sans un baiser donné, il remonta dans son laboratoire.

Mlle de Clairefont baissa le front comme si le fardeau de cette injuste rancune lui eût semblé trop lourd ; elle se tourna vers Fox, modula un léger sifflement et, sortant dans la cour, se mit à marcher de

long en large, sur le pavé, sans songer à prendre la petite allée qui bordait les plates-bandes de fleurs. Le lévrier, gravement, suivait réglant son pas sur celui de sa maîtresse.

L'ombre descendait silencieuse sur les champs et les bois. Une fraîcheur légère ranimait la vie des plantes brûlées par le soleil, et, avec un tintement de clochettes d'argent, les rainettes chantaient au loin dans les herbes. C'était l'heure où, chaque soir, avec Robert et la tante Isabelle, avant d'aller tenir compagnie à son père, Antoinette faisait un tour de promenade. Dans cette obscurité grandissante, le sentiment de son affreuse situation s'imposa plus cruellement à elle, ses yeux cherchèrent avec angoisse les êtres aimés, elle se vit seule, et, accablée, n'eut pas la force de continuer son chemin ; elle se laissa tomber sur un banc de pierre, et, gémissante, elle murmura : Robert ! oh ! Robert !

A ce nom un plaintif et lugubre hurlement répondit. Le lévrier, le museau levé vers le ciel assombri, regardant la jeune fille comme s'il eût compris sa pensée et partagé sa peine, semblait aussi pleurer l'absent. Elle lui parla pour l'apaiser, et, la main perdue dans le poil rude de sa tête, elle resta à songer. Huit heures sonnèrent à l'église du village. Frissonnante, Antoinette s'apprêtait à rentrer, lorsque la petite porte de la grille s'ouvrit, donnant passage à Me Malézeau. Le notaire, en apercevant Mlle de Clairefont, poussa un soupir de soulagement.

— Dieu soit loué, Mademoiselle, je vous trouve

seule, Mademoiselle... Mon inquiétude était de rencontrer M. le marquis auprès de vous...

Il s'arrêta, pris d'une suffocation, et, serrant avec attendrissement les mains de la jeune fille...

— Ma pauvre enfant... Ah! je vous plains de tout mon cœur... Ma pauvre enfant!

Il ne continua pas, parut craindre de s'être abandonné à trop de familiarité, et se courbant très respectueusement :

— Pardonnez à ma vieille affection, Mademoiselle... Je m'oublie un peu, Mademoiselle, mais je vous ai vue naître... C'est là mon excuse.

— En avez-vous besoin? s'écria Antoinette... Ne regrettez pas ces témoignages de sympathie, mon bon monsieur Malézeau. On ne nous les prodigue pas, en ce moment, et je suis profondément reconnaissante à ceux qui ne nous délaissent pas et qui osent nous plaindre.

— Ah! Mademoiselle... Mon entier dévouement... croyez-le bien, balbutia le brave homme... Aucune puissance, si redoutable qu'elle soit, ne m'empêchera de remplir mon devoir envers votre famille... Et je viens me mettre entièrement aux ordres de M. le marquis et aux vôtres. Si vous saviez quelle peine cela me fait de vous voir malheureuse!... Ne pleurez pas, je vous en supplie... Vous me bouleversez, et j'ai besoin de toute ma tête... Car nous avons de sérieuses résolutions à prendre.

Antoinette essuya les larmes qui coulaient sur ses joues, et, s'efforçant de retrouver sa fermeté :

— Que se passe-t-il? Dites-moi tout : je ne dois rien ignorer... Mon frère d'abord...

— Oh! Mademoiselle, par quelle fatalité, avant-hier, ne l'avez-vous pas emmené avec vous en quittant la fête?... Quelle imprudence même d'y être allés!...

— Eh! qui pouvait prévoir ce qui s'est passé?

— Grand Dieu! Il fallait tout craindre! Ce Carvajan... Malézeau, instinctivement, baissa la voix, comme s'il eût craint que le vent de la nuit emportât ses paroles jusqu'à la maison de la rue du Marché... Ce Carvajan est un tigre déchaîné!... Il a soulevé l'opinion contre votre frère, c'est lui qui l'a désigné à la justice... Si l'arrestation n'avait pas eu lieu, on ne sait pas ce qui se serait passé. La populace des faubourgs s'ameutait... Oh! le parquet fait son devoir... Les recherches continuent; on a mis la main sur plusieurs drôles fort suspects... Rien n'a pu être relevé contre eux... Tandis que ce malheureux Robert... Ah! le piège a été bien tendu !

— Que faire pour désarmer Carvajan?

— Il y a huit jours je vous aurais répondu : Satisfaites son ambition et sa convoitise. Cédez-lui la Grande Marnière à l'amiable. Mais encore, se serait-il contenté de cette satisfaction matérielle? Cet homme hait votre père et tout ce qui l'entoure... Vous êtes malheureusement à sa discrétion et il ne faut pas compter sur sa générosité.

— Ah! que Clairefont périsse, que la Grande Marnière disparaisse, que les débris de ce que nous

possédons soient engloutis dans le désastre, mais que mon frère nous soit rendu!...

— Comptez sur moi, Mademoiselle, pour que rien de ce qui pourra assurer ce résultat, Mademoiselle, ne soit négligé... Mais nous avons du temps devant nous, malheureusement...

— Il faudra donc attendre longtemps?

— Hélas! plusieurs semaines, Mademoiselle. La justice est lente, Mademoiselle...

Mlle de Clairefont poussa une douloureuse exclamation.

— Comment ferons-nous pour maintenir mon père dans l'ignorance de ce qui se passe?

— Ce sera bien difficile...

— Et pourtant, tout lui dire, c'est le tuer! Il ne supportera pas un pareil coup... L'entretien sérieux que j'ai eu avec lui ce matin l'a bouleversé... Il souffre... Que voulez-vous? Il n'est pas habitué aux contrariétés... Nous les avons jusqu'à présent gardées pour nous seuls. Il pouvait se livrer paisiblement aux travaux qui sont sa joie et son existence même. Il était si confiant dans ses découvertes!... J'espérais toujours... S'il avait enfin trouvé ce qu'il cherche, ne serait-ce pas un crime de le priver de ce résultat si laborieusement obtenu?

— Ne pensons plus à cela, pour le moment, Mademoiselle... Il s'agit de savoir ce que vous voulez faire... Vous êtes sous le coup d'une expropriation par voie de saisie immobilière... Jugement rendu, signifié, délais obtenus grâce à des oppositions suc-

cessives, qui n'ont abouti qu'à vous procurer du temps, en augmentant les frais... Aujourd'hui, je puis encore user de moyens dilatoires, pour vous maintenir pendant quelques jours en possession... Nous continuerons la bataille du papier timbré... Mais il faudra toujours en arriver à la chute finale. Et ces atermoiements n'auront pour résultat que d'exaspérer Carvajan. D'un autre côté, si nous laissons saisir, nous avons chance, avant la vente, de voir aboutir l'affaire de votre frère. Dégagés de tout souci, nous portons tous nos efforts sur sa défense. Nous prions quelque avocat éminent du barreau de Paris de soutenir sa cause, et nous pouvons arriver à l'arracher des mains de vos ennemis. Une fois hors de danger, oh! alors, nous n'avons plus rien à ménager, et nous tâchons de tirer de nos biens-fonds tout le parti possible. Nous envoyons des annonces aux notaires du département et de la capitale, afin de trouver des acquéreurs importants pour le château et le domaine. Nous nous adressons aux fabricants de chaux de Senonches, nous leur faisons valoir le péril de la concurrence, nous les engageons à pousser pour obtenir l'enchère, afin d'unifier les tarifs. Carvajan, qui devient enragé, pousse de son côté, et, grâce à cette rivalité, les adjudications sont faites à des prix inespérés. Si bien qu'une fois la cloche fondue, nous trouvons pour M. le marquis, toutes les dettes payées, un reliquat de deux ou trois cent mille francs, lesquels, habilement placés par mes soins, lui permettent de vivre honorablement à Saint-Maurice. Voilà,

ma chère demoiselle, le plan que j'ai conçu et que je venais vous proposer.

Le bon Malézeau, entraîné par la chaleur de son débit, ne bredouillait plus et ne hachait plus son discours de ses habituels Monsieur, Madame, ou Mademoiselle, mais le tic de ses yeux avait redoublé et, derrière ses lunettes d'or, son regard papillotait terrible.

— Oui, c'est là ce qu'il faut faire, dit Antoinette, voilà ce que la raison conseille... Oh ! Dieu, à force de tourments et de tristesse, j'en viendrai à quitter cette maison presque sans regrets : j'y aurai trop souffert... Je m'en remets à vous, cher monsieur Malézeau; voyez mon père, raisonnez-le, obtenez de lui qu'il se repose sur vous et sur moi du soin d'arranger ses affaires. Faisons le vide autour de lui, jusqu'à ce que mon frère soit revenu... Après le péril, nous pourrons lui laisser soupçonner nos inquiétudes. Il y aura assez de joie pour les lui faire oublier.

Elle eut un doux et triste sourire :

— Peut-être trouverez-vous l'excès de nos précautions un peu ridicule... Mais mon père y est habitué... Je lui ménage le plaisir et la peine, comme à un enfant; car, voyez-vous, je suis un peu sa mère...

Malézeau regarda la jeune fille avec une admiration attendrie. Il lui prit les mains et les serra avec force :

— Oui, Mademoiselle... C'est bien dit, Mademoiselle...

Il s'interrompit; un mot de plus, il allait pleurer. Ils

marchèrent ensemble dans la direction du château. Arrivée au vestibule, Antoinette s'arrêta.

— Je rentre chez moi, dit-elle. Si vous aviez, avant de partir, quelques recommandations nouvelles à m'adresser, faites-moi appeler, je vous prie...

Le notaire se courba devant M[lle] de Clairefont, comme aux pieds d'une reine, et, montant l'escalier, se dirigea vers le laboratoire.

Enfermée dans sa chambre, Antoinette attendit, l'oreille au guet. Elle avait de vagues appréhensions. Elle se défiait de la déraison de son père. Elle craignait qu'il ne fît naître quelques complications soudaines et ne détruisît le fragile échafaudage si soigneusement élevé afin de lui dérober la vérité. Au bout d'une heure, elle entendit Malézeau descendre, elle le vit traverser la cour, et s'éloigner. Quelques minutes plus tard le vieux Bernard heurtait à la porte, et remettait un billet écrit à la hâte par le notaire et qui contenait ces seuls mots : « Ne vous tourmentez pas : M. le marquis sera raisonnable. Je reviendrai demain à midi. » Forte de ces assurances, la jeune fille s'apaisa.

Écrasée de fatigue, elle put dormir, et le lendemain, quand elle se réveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel.

Cette nuit, calme et réparatrice pour M[lle] de Clairefont, avait été pour Carvajan féconde en agitations. Plus il approchait du moment où ses espérances devaient se réaliser, plus le banquier sentait son impatience grandir. Ayant la certitude que le marquis ne

pouvait plus lui échapper, il se surprenait à avoir des mouvements d'irritation violente. Il était inquiet de tout et redoutait même l'impossible. Pascal était parti la veille pour le Havre, où il avait, prétendait-il, une visite importante à faire, et ne devait rentrer que le lendemain. Fleury était venu prendre des instructions définitives pour l'importante opération qui se préparait, et, retenu par le maire, qui parlait avec une animation inaccoutumée, il n'avait pu se retirer que très avant dans la soirée. Resté seul, Carvajan monta dans sa chambre, où, presque jusqu'au jour, il se promena comme un tigre en cage.

Pendant cette veille, il revécut tout le passé. Il s'enivra de sa haine et se fortifia dans sa rancune. Il eut une jouissance exquise à la pensée que le marquis était enfin à sa discrétion et qu'il allait l'abreuver d'humiliations. Aux tortures morales de son ennemi, il voulait ajouter la rude épreuve des difficultés matérielles. A ce fier gentilhomme imposer l'horreur d'une saisie, le mettre aux prises avec l'huissier et ses clercs, le forcer à assister aux boueuses promenades de ces drôles; livrer les précieux souvenirs de famille, les portraits des aïeux, les objets, venant d'un père ou d'une mère, à la prisée infâme qui souille les reliques sacrées; introduire dans le château, au nom de la loi, des étrangers ayant le droit de faire main basse sur tout, d'ouvrir les portes, de fouiller les tiroirs; infliger au marquis le supplice dégradant de l'inventaire : c'était là sa revanche.

Que n'avait-il le droit d'assister lui-même à ce spec-

tacle, de guider ses argousins à l'assaut, de les exciter à la curée et, lui, le chapeau sur la tête, de braver Honoré de Clairefont tremblant d'impuissance et pâle de douleur? Mais la loi, plus clémente que Carvajan, s'opposait à ce monstrueux triomphe. Elle soustrayait la victime au contact direct de son bourreau. Et le banquier était tenu de s'arrêter au seuil de la maison. Il trouva cette disposition absurde, se coucha en grommelant, et rêva que, devenu député, il la faisait modifier pour son usage personnel.

Le matin il se leva à son heure accoutumée, ouvrit son courrier, reçut quelques personnes, et, comme neuf heures sonnaient, se dit : Papillon et Fleury partent pour Clairefont. Au même moment on heurta à la porte d'entrée, et la grosse voix de Tondeur se fit entendre.

— Le patron est-il là? Il faut que je lui parle, et vivement!

Carvajan ouvrit lui-même : il pressentit un incident nouveau et éprouva un terrible bouillonnement intérieur. Il regarda le marchand de bois avec des yeux dévorants et dit rudement :

— Qu'y a-t-il?

— Il y a que le marquis m'a fait, dès la « piquette » du jour, quérir pour me proposer une drôle d'affaire... Je n'aurais jamais pensé ça de lui, par exemple!

— Allez donc, sacré bavard! cria le maire, exaspéré par les développements de Tondeur, au fait!... Quoi? Qu'est-ce qu'il voulait?

— Me vendre toutes les futaies du parc, ce matin même, pour soixante mille francs... Il y a pour cent mille francs de bois, vous savez, ou que le diable me brûle!.. J'ai dit non. Il a baissé à cinquante. J'ai dit non. Il est devenu tout blanc et m'a déclaré : Il me faut quarante mille francs ou je ne vends pas.

— Comme vous voudrez, monsieur le marquis, ai-je dit... Mais moi je ne dois rien faire sans le consentement de M. Carvajan. Lui seul peut autoriser l'opération... Fichtre, si j'allais de l'avant, je me mettrais dans de jolis draps!... Quand tout va être saisi ! Alors le vieux a marché pendant quelques minutes... Il a marmotté entre ses dents : quarante mille francs, et deux mois de répit... c'est le salut ! Puis il est venu à moi et a ajouté : Croyez-vous que M. Carvajan consentirait à venir me parler ?

— Ça, je n'en sais rien, ai-je répondu, faudrait le lui demander.

— Eh bien ! voulez-vous vous en charger ?

— Mais, tout de même, monsieur le marquis, pour vous être agréable...

J'ai pris mes jambes, et, en quinze minutes, j'ai attrapé le bouton de votre porte. Sans vous commander, je boirais bien quelque chose : j'étrangle de soif !..

Le maire ouvrit la porte.

— Claudine, un verre et du vin, cria-t-il, puis, revenant à Tondeur :

— Allons-y !

— Oh ! oh ! fit le marchand de bois... Vous allez

vous regarder de près, le vieux sauvage et vous?..

— Il faut bien savoir ce qu'il veut... Papillon et Fleury doivent être en route.

— Je les ai rencontrés à la barrière...

— Nous les rattraperons sur le plateau.

— Bouffre! s'écria Tondeur. Aujourd'hui je vais maigrir de dix livres.

Il se mit à rire, s'étrangla, et fut pris d'une quinte de toux qui le rendit violet.

Carvajan s'en allait déjà à grands pas dans la rue du Marché. Ainsi, c'était le marquis lui-même qui le faisait appeler! Un orgueil immense gonfla sa poitrine. Il l'avait donc amené à demander grâce! Il montait de nouveau à Clairefont, comme trente ans auparavant. Mais quelle différence! Autrefois c'était en pleine nuit, il courait, trébuchant à tous les détours du chemin, le cœur serré par l'angoisse. Maintenant, sous le soleil resplendissant, il marchait d'un pas assuré sur une route aplanie, conscient de sa force, et distinguant nettement le but vers lequel il tendait. Il était prêt à crier aux arbres, aux pierres, aux fossés de la route : Me reconnaissez-vous? Je suis le misérable que vous avez vu passer un soir pleurant et désespéré, poursuivant la femme qu'il aimait, le triste hère que l'on pouvait bafouer, insulter, et frapper impunément. C'est moi qui reviens en vainqueur, et aujourd'hui je rendrai, s'il me plaît, insulte pour insulte et coup pour coup. En trente années la roue a tourné, n'est-il pas vrai? J'étais en bas et me voilà en haut. C'est bien moi!

Il jeta sur le parc de Clairefont et sur la terrasse

qui s'étendait blanche à travers les arbres un regard dominateur.

— Non, pensa-t-il, on n'abattra pas ces ombrages qui demain m'appartiendront. Je ne laisserai pas abîmer mon domaine. C'est là que je m'installerai bientôt, jouissant de la joie de vivre où vécut mon ennemi, et d'être heureux à sa place.

Ils arrivaient à la grande allée et longeaient les talus blancs de la Grande Marnière. Cet aride et crayeux monticule déplut à Carvajan. Il se dit : Je ferai planter trois rangées d'arbres verts pour masquer la vue des travaux.

Il était déjà propriétaire, il disposait du terrain, il le modifiait à son gré. Avant d'arriver à la grille, Tondeur et lui rejoignirent Fleury, Papillon et son acolyte.

— Qu'est-ce qui se passe donc? demanda le greffier avec inquiétude. Est-ce qu'il y a des modifications au programme?

— Elles seront avantageuses ou il n'y en aura pas! déclara Carvajan. Le marquis de Clairefont a désiré me voir... et, par condescendance, je suis venu; car j'aurais pu lui faire répondre de passer à mon bureau... Mais quand on est le plus fort, il faut se montrer accommodant... Entrons!

Il ouvrit lui-même la porte de fer et foula, le premier, les pavés de la cour d'honneur. Il s'avançait tête basse, cherchant la place où il était tombé sous les pieds des chevaux du marquis, la figure coupée d'un sillon sanglant. Il la reconnut : c'était là, près d'un petit

massif de rosier à bordure de réséda ; il s'y arrêta, la piétina, comme s'il eût retrouvé une trace à effacer, et, bouleversé par ce souvenir dévorant, il se disposait à entrer dans le vestibule, quand, sur le pas de la porte, il se rencontra face à face avec M[lle] de Clairefont.

Ils n'échangèrent pas une parole. La jeune fille, impassible, interrogea du regard Fleury et Papillon dont elle attendait la venue. Carvajan ne daigna pas s'expliquer. Son front basané s'était chargé de nuages. Il se sentit en présence du seul adversaire qui lui restât à combattre dans cette maison que sa haine faisait déserte. Il eut un frémissement, sa joie triomphante tomba : il lui sembla que tout n'était pas encore fini entre ces Clairefont et lui. D'un geste, il ordonna à Tondeur de parler.

— M. le marquis, Mademoiselle, m'a demandé ce matin de prier M. Carvajan de venir causer une minute avec lui... M. le maire a bien voulu m'accompagner...

Carvajan chez le marquis ! Tout le danger d'un pareil rapprochement apparut instantanément à Antoinette. Qui avait pu souffler une pareille résolution à son père ? Quel accord prétendait-il conclure avec le banquier ! Quelles révélations celui-ci oserait-il faire ? Toute l'œuvre de sublime dissimulation, entreprise par l'entourage du vieillard, pouvait être détruite d'un mot.

— Je vais donc conduire M. Carvajan chez mon père, dit-elle lentement... Quant à vous, Messieurs, faites ce que vous avez à faire... Bernard, accompagnez ces messieurs, et tenez-vous à leurs ordres.

Elle monta, suivie de Carvajan et de Tondeur. Pen-

dant qu'elle gravissait les vingt marches de l'escalier, la jeune fille endura des souffrances plus vives que toutes celles qu'elle avait déjà supportées. Elle se vit tenue en suspicion par son père, n'ayant plus d'autorité sur lui, et ne pouvant plus le défendre contre les coups que ses pires ennemis s'apprêtaient à lui porter en plein cœur. Elle fut au supplice. Elle pensa à se tourner vers Carvajan, et à lui dire :

— Voyons, qu'est-ce que vous voulez? Dictez vos conditions... Mais n'entrez pas chez mon père !

La porte du laboratoire en s'ouvrant coupa court à ses irrésolutions. Le marquis avait entendu arriver son ennemi et venait au-devant de lui. Il fronça le sourcil en apercevant sa fille. Antoinette, intrépidement, s'avança pour entrer. Mais le vieillard lui touchant le bras, dit doucement :

— Va, mon enfant... J'ai à causer avec ces messieurs... Si j'ai besoin de toi, je te ferai prévenir.

— Mais, mon père... s'écria la jeune fille, avec un trouble horrible.

Carvajan leva la tête, et, la bouche narquoise, ses yeux jaunes fixés sur M. de Clairefont :

— Si monsieur le marquis est en tutelle, dit-il, je me demande ce que je fais ici !..

— Va, mon enfant, répéta le marquis avec un peu d'impatience.

Alors, craignant de blesser son père en paraissant lui résister, terrifiée à la pensée de ce qui allait se passer, Antoinette se retira.

L'inventeur et le banquier restèrent en présence.

Tondeur s'était retiré discrètement dans un coin, semblant se désintéresser de ce qui se ferait et se dirait. Habile émissaire, il avait su introduire Carvajan dans la place. Au maître de profiter de la situation. Une fois l'affaire dans le sac, il serait temps, pour le serviteur, de demander sa part.

— J'ai prié Tondeur de vous amener ici, Monsieur, dit le marquis, afin que nous puissions régler directement des questions d'intérêt qui nous divisent. Vous avez réuni la plus grande partie des créances qui existent contre moi. Je ne discuterai pas les raisons que vous avez eues de centraliser ces effets... Je vais tout droit au fait... Je crois avoir trouvé un moyen de me libérer envers vous... Il me faut, pour atteindre ce résultat, un délai de deux mois et une somme de quarante mille francs... Dans quelles conditions voulez-vous m'accorder l'un et me prêter l'autre?

Le maire regarda avec stupéfaction le marquis. Il se demandait si c'était bien à lui que pareille requête était adressée. Tant de naïveté le trouva méfiant. Il soupçonna un piège. Il ne put croire à un tel aveuglement de son ennemi. On lui demandait un service, on paraissait oublier toutes ses exactions, toutes ses calomnies, tous ses affronts, et enfin ce coup terrible si récent, l'arrestation de Robert, que le pays entier attribuait à son véritable auteur. Il y avait, sous cette mansuétude inexplicable, quelque embûche dans laquelle, une fois pris, Carvajan devait succomber. Il se replia sur lui-même, et réfléchit. Le marquis, voyant le banquier interdit, le supposa hésitant et, pour le décider :

— Ne craignez pas d'exiger beaucoup, dit-il : je vous ferai les avantages que vous voudrez... Je suis tellement sûr de réussir !...

Réussir! Ce seul mot illumina les ténèbres où s'égarait le tyran de La Neuville. Réussir ! Le mot typique de l'inventeur. Il se rappela le fourneau dont on lui avait tant parlé. C'était sur l'avenir de sa découverte que le marquis basait un espoir de libération. C'était avec ce fameux brûleur qu'il se proposait de rendre l'activité aux travaux de la Grande Marnière, de payer ses dettes et de refaire sa fortune. La situation devenait claire. Le marquis subordonnait tout à son invention. Pour elle, il oubliait les luttes du passé, les chagrins du présent, il commandait à ses rancunes, et sacrifiait enfin à l'enfant de sa pensée l'enfant de sa chair.

Carvajan redevint lui-même. Il jeta un froid coup d'œil au marquis.

— C'est sans doute votre fourneau qui vous préoccupe si vivement? dit-il... Mais je vous ferai remarquer que je suis ici pour recevoir de l'argent et non pour en prêter, pour liquider une affaire et point pour en entamer une nouvelle... Est-ce là tout ce que vous aviez à me communiquer?

Mais l'inventeur, avec la ténacité et la candeur d'un maniaque, se mit à développer ses projets, à énumérer ses chances de réussite.

Il avait oublié à qui il s'adressait, dans quel moment terrible il parlait, il ne pensait plus qu'à son appareil, et il en décrivait les mérites. Il n'existait

plus rien au monde pour lui que son fourneau. Il attira le banquier dans le coin du laboratoire où se trouvait le brûleur, et lui proposa de le faire fonctionner en sa présence. Et il s'animait, débordant à la fois d'enthousiasme et de confiance.

La voix coupante de Carvajan calma subitement le marquis.

— Mais sous quel prétexte voulez-vous que je vous donne de l'argent pour exploiter votre invention?... Vais-je m'amuser à vous fournir des cartouches pour que vous me fassiez plus commodément la guerre? Je vois bien votre intérêt dans tout ceci... Mais le mien, où est-il? Je ne suis pas homme à me payer de mots creux, de théories humanitaires... Le progrès, l'industrie, très joli tout ça! Mais, moi d'abord! Rien ne me prouve que vous tirerez bon parti des fonds que vous me demandez... Et j'ai assez d'argent dehors... Vous me devez, mon cher monsieur, près de quatre cent mille francs, dont cent soixante mille à payer ce matin même... Êtes-vous en mesure?

Le marquis courba le front, puis, très bas :

— Non, Monsieur...

— Alors, serviteur! On ne dérange pas les gens pour leur conter des calembredaines... Et quand on ne peut pas payer ses dettes, on ne se donne pas des airs de génie... Ah! ah! le brûleur... Il est à moi, d'ailleurs, comme tout ce qui est ici. Et je ne sais pas pourquoi, s'il est bon, je ne l'exploiterais pas moi-même...

— Vous!

— Mais oui, moi! Je pense, monsieur le marquis,

que le moment est arrivé de ne plus finasser... Vous n'espérez pas que vous roulerez un vieux malin tel que moi?... Et cependant vous l'avez essayé, je le dis à votre honneur. Je vous croyais moins de défense... Maintenant c'est fini, n'est-ce pas? Vous ne conservez plus aucune illusion? Il n'y a qu'à ramasser vos cliques et vos claques et à vous en aller de votre gentilhommière!...

Le tyran se planta devant M. de Clairefont, et, illuminé par une effroyable joie :

— Vous m'avez, il y a trente ans, fait jeter hors de chez vous. Aujourd'hui, c'est mon tour... Un huissier est en bas qui instrumente...

Il éclata d'un rire injurieux, et, les mains dans les poches de son pantalon, avec un horrible sans gêne, il marcha de long en large, s'étalant, comme si déjà il eût été le maître.

Le marquis avait écouté, plein de stupeur, cette violente apostrophe. Les illusions qu'il conservait encore se dissipèrent en une seconde, comme les nuages se dispersent sous un souffle de tempête. Il revint à la raison, il retrouva sa clairvoyance, il rougit de s'être abaissé à discuter avec Carvajan. Il ne vit plus en lui le prêteur toujours disposé à faire une spéculation avantageuse : il retrouva l'ennemi patient et acharné de sa maison.

— Je me suis trompé, dit-il avec dédain, je croyais posséder encore de quoi tenter votre cupidité.

— Oh ! oh! des insolences, fit le banquier froide ment, c'est un grand luxe que vos moyens ne vous

permettent plus, mon cher monsieur. Quand on est le débiteur des gens, il faut les payer autrement qu'en mauvaises paroles !

— Vous pouvez abuser de ma situation, Monsieur, dit le marquis avec amertume. Je suis dans vos mains, et je dois m'attendre à tout, puisque les miens m'ont les premiers abandonné. Quels égards puis-je espérer d'un étranger, quand ma fille me ferme sa bourse et que mon fils s'éloigne de moi ?... Au surplus, brisons là... Nous n'avons plus rien à nous dire.

Carvajan fit un geste de surprise, puis son visage s'illumina d'une diabolique satisfaction.

— Pardon ! reprit-il vivement.. Je vous vois dans une erreur dont il faut que je vous tire... Vous accusez à tort votre fille et votre fils... Vous avez, sans doute, demandé à Mlle de Clairefont de vous sortir d'embarras, et elle s'y est refusée, prétendez-vous ? Elle avait de bonnes raisons pour cela. L'argent que vous lui demandiez, il y a beau temps qu'elle l'a donné !... Ah ! vous vous plaignez de son ingratitude !... Eh bien ! elle s'est ruinée pour vous, et sans bruit, en suppliant qu'on ne vous révélât pas l'emploi qu'elle faisait de sa fortune... Voilà ce que vous appelez vous fermer sa bourse !...

Le marquis ne prononça pas une parole, ne poussa pas un soupir. Une vague de sang lui monta au cerveau ; il devint pourpre, puis livide. Il jeta à Carvajan le regard d'une victime à son assassin. Il lui sembla que son cœur était tordu dans sa poitrine. Il fit quelques pas, et, inconscient, oubliant que le bourreau était

là, il s'assit dans son grand fauteuil et, sur le dossier, roula sa tête avec égarement.

Le maire l'avait suivi, jouissant délicieusement des tortures de son ennemi, le dominant, l'écrasant du poids de sa haine.

— Quant à votre fils, poursuivit-il, s'il n'est pas auprès de vous, ce n'est pas de son plein gré, croyez-le bien. Il a été arrêté hier, et conduit à Rouen entre deux gendarmes!...

D'un bond le marquis se trouva debout : il saisit le banquier à la cravate, et, les yeux flamboyants, la lèvre tremblante, le poussant contre un des piliers de pierre avec une force prodigieuse :

— Misérable ! tu as menti !.. Avoue que tu as menti... ou je t'étrangle!

Les deux hommes luttèrent ainsi, pendant quelques secondes. Mais la vigueur factice du marquis ne fut pas de longue durée, et, froissé, secoué par Carvajan qui jurait, il se laissa aller défaillant dans les bras de Tondeur venu à son secours.

— Ah! tonnerre! Le vieux brigand! Il veut recommencer les voies de fait ! cria le maire... Tondeur, vous êtes témoin... Il a porté la main sur un officier municipal... nom de nom! Je le fais passer en justice, lui aussi!

— Allons! monsieur Carvajan, faut vous calmer, dit Tondeur, qui prit le vieillard en pitié.. Vous lui avez porté un rude coup.. Et il n'a pas été maître d'un premier mouvement...

— Eh bien! je le materai, moi! cria Carvajan... Ah!

ça le chiffonne de voir son fils en cour d'assises ?... Je le ferai aller plus loin, moi, pour lui apprendre le respect qu'on doit aux personnes !

Le vieillard rouvrit les yeux, et, décomposé par la douleur, il répéta avec un accent déchirant :

— En cour d'assises... Mon fils... Mon Robert... Est-ce possible... Qu'a-t-il fait?

Carvajan s'approcha, et, son visage enflammé touchant presque celui du marquis :

— Il a suivi la tradition paternelle : il a enlevé une fille.. Seulement, comme elle se défendait, celle-là... il l'a étranglée! Voilà ce qu'il a fait!

M. de Clairefont se leva, et s'adressant à son ennemi, sur le ton de la prière :

— Il est impossible qu'il soit coupable... C'est mon fils, Monsieur. Vous aussi, vous avez un enfant... Songez à ce que je souffre... Un pauvre garçon, innocent du crime dont on l'accuse... Oh! je suis à votre merci. Je ferai ce que vous voudrez... Je reconnais mes torts... Mais je vous en prie... je sens que vous pouvez tout pour le malheureux Robert... Soyez indulgent!... Sauvez-le!... Rendez-le-moi!...

Carvajan, les bras croisés, avait écouté, impassible.

— Ah! ah! tout à l'heure vous m'insultiez... Vous m'implorez maintenant. Lâcheté et hypocrisie! Suis-je donc de vos amis, pour vous rendre service?

Le vieillard courba sa tête blanche.

— Monsieur Carvajan... je regrette profondément ce que je vous ai fait...

— Croyez-vous que vous effacerez l'outrage avec

quelques paroles?... J'en porte encore les traces sur ma joue, après tant d'heures écoulées.

Il prit rudement Honoré par le bras, et, l'attirant près de la fenêtre :

— Tenez, regardez cette place, devant votre perron... C'est là que vous m'avez fait renverser par vos chevaux et frapper par vos laquais...

— Eh bien! s'écria avec exaltation le marquis, descendez avec moi; je vais, si vous l'exigez, à cette même place, me mettre à genoux pour vous demander la grâce de mon fils!

Devant son ennemi vaincu, suppliant et pleurant, le tyran resta un moment immobile et muet. Il regardait les larmes couler sur les joues d'Honoré, il se disait : Le voilà écrasé. Il est à mes pieds. Le rêve dévorant de mes nuits est réalisé : je triomphe, je suis heureux. Il se répéta : « Je suis heureux »; mais il sentait qu'il ne l'était pas. Une amertume persistait en lui, et sa soif de vengeance n'était pas assouvie. Il tourna sur ses talons, et, s'éloignant :

— Je me soucie bien, dit-il, de vos amendes honorables... Avec vous et votre fils ce serait toujours à recommencer!.. Je vous tiens : je ne vous lâche pas!.. C'est vous qui avez commencé la lutte.. Ne vous étonnez pas si je la pousse à outrance... Rang, fortune, considération, vous aviez tout, et moi rien... Prochainement, nous ferons chacun notre compte.

Le marquis, à cette dure réponse, comprit que tout espoir était perdu. Il fut pris d'un vertige. Et, regar-

dant avec égarement ce monstre qui se faisait une joie de ses souffrances :

— Si le ciel est juste, vous serez frappé dans votre fils, s'écria-t-il. Oui, puisque vous êtes impitoyable pour le mien, le vôtre sera implacable pour vous!... Scélérat, vous avez donné naissance à un honnête homme. C'est lui qui vous châtiera.

Ces paroles, prononcées par le marquis avec la fièvre de la démence, firent tressaillir Carvajan de crainte et de colère.

— Pourquoi me dites-vous cela? cria-t-il.

Il vit le vieillard marcher au hasard, le regard trouble et le geste désordonné.

— Je crois qu'il devient fou! murmura-t-il à Tondeur...

— Ah! ah! ricana le marquis... mes ennemis me vengeront eux-mêmes... Oui, le fils est un honnête homme... Il a déjà quitté la maison paternelle... Il aura horreur de ce qu'il verra faire autour de lui...

Il marcha sur Carvajan.

— Hors d'ici, monstre! Ta besogne est faite... Tu as volé ma fortune, tu as volé mon honneur... Il n'y a plus rien que mon œuvre... mais tu ne l'auras pas!

Il courut à sa table, prit ses dessins, les déchira et les foula aux pieds, puis, saisissant un lourd marteau, il se précipita vers le fourneau, et, à grands coups, avec d'horribles rires, il s'efforça de le briser. Carvajan, exaspéré, s'avança pour l'arrêter. Alors le vieillard, se retournant les cheveux hérissés, la bouche grimaçante :

— N'approche pas, ou je t'assomme!

— Sacrédié. Vous ne me faites pas peur! cria le banquier.

Et il allait s'élancer pour arracher le brûleur à la rage de destruction de l'inventeur, lorsque la porte s'ouvrit, et Mlle de Clairefont parut. D'en bas elle avait entendu les vociférations du marquis...

— Mon père! cria-t-elle.

D'un élan, elle fut près de lui, s'empara du marteau et, enlaçant le vieillard dans ses bras, épouvantée :

— Mon père, qu'y a-t-il?...

Honoré passa la main sur son front, et gémit :

— Chasse cet homme... Il me fait du mal... il me tue!...

La jeune fille se tourna vers Carvajan et, doucement :

— Mon père vous prie de vous retirer, Monsieur...

Comme, incertain, il restait immobile, deux éclairs jaillirent des yeux de Mlle de Clairefont, et, d'un geste montrant la porte, elle dit ce seul mot :

— Sortez!

Le maire, dominé, s'inclina en silence et, suivi de Tondeur, qui se faisait petit, il s'éloigna.

Alors Antoinette, asseyant son père sur le grand fauteuil, se mit à genoux près de lui, réchauffa ses mains glacées, essuya son front mouillé de sueur et, le voyant inerte, sans regard :

— Mon père... c'est moi... revenez à vous... Mon père... vous me faites peur...

Honoré poussa un soupir douloureux, s'agita et ou-

vrit les paupières. Il reconnut Antoinette. Ses yeux s'emplirent de larmes et, avec effort, croisant ses doigts comme pour une prière :

— Oh! ma fille... mon ange. Je t'ai accusée, calomniée... pardon! pardon!

Il se renversa en arrière et perdit connaissance. Au même moment un pas rapide se fit entendre dans l'escalier, et M. de Croix-Mesnil entra.

— Antoinette! cria-t-il, s'avançant les mains tendues.

— Je vous attendais... dit-elle gravement.

— Mon Dieu! est-ce que j'arrive trop tard?...

— Non! car, hélas, nous avons encore beaucoup à souffrir.

Et lui montrant le marquis inanimé :

— Aidez-moi à emporter mon père dans sa chambre...

Tous deux, pieusement, ils soulevèrent entre leurs bras le vieillard qui se plaignait comme un enfant, et, lugubre cortège, descendirent l'escalier de pierre.

IX

Les heures qui suivirent furent affreuses. Croix-Mesnil se multipliait, mais ne pouvait rassurer Antoinette sur l'état de son père. Le docteur Margueron, parti, dès le matin, pour une tournée dans les environs, ne vint qu'à sept heures du soir. Il trouva le marquis très agité avec un côté de la face convulsé. Il prescrivit des sinapismes appliqués aux jambes, et des sangsues à la base du crâne, si la congestion augmentait. Il ne dissimula pas la gravité de la situation, et promit de revenir le lendemain matin.

Installée au chevet de son père avec le baron, la jeune fille passa les instants les plus douloureux de sa vie. Dans l'obscurité de la chambre, elle écoutait la respiration saccadée du malade, entrecoupée par des paroles sans suite. Assise près de la table, éclairée par une lampe, elle regardait l'ami dévoué qui, à la première nouvelle du malheur, n'avait pas hésité à accourir. Ils se taisaient tous deux. Navrée jusqu'au fond de l'âme, le corps anéanti, Antoinette était obsédée par des idées désolantes. Elle ne pou-

vait même pas concentrer uniquement sa préoccupation sur ce pauvre homme qui gémissait sourdement, en proie à un violent délire. La moitié d'elle-même s'en allait vers son frère dont le danger moins immédiat était cependant plus grand encore. Quel calvaire elle avait à gravir, la pauvre fille, et combien pesante était sa croix ! Tous ses nerfs étaient détendus, elle se sentait sans force. Sa tête lui paraissait lourde et brûlante : elle eût donné beaucoup pour pleurer. Il lui semblait que, si la source de ses larmes s'était ouverte, elle s'y serait rafraîchie et calmée. Mais ses yeux restaient secs, enfoncés sous ses sourcils, comme tirés à l'intérieur par l'effort de la pensée.

A dix heures, le vieux Bernard entra sur la pointe du pied, et demanda si on ne voudrait pas souper. Antoinette secoua négativement la tête. Alors Croix-Mesnil la supplia de descendre avec lui. Elle n'avait pas mangé depuis le matin, il fallait qu'elle conservât des forces pour soigner son père. Elle se laissa arracher la promesse de prendre un potage, mais elle demeura dans la chambre de son malade.

Revenu auprès d'elle, le baron essaya de la soustraire à sa sombre méditation. Ils causèrent tout bas, précaution inutile, car le marquis était hors d'état de rien comprendre, et les mots qui frappaient son oreille n'éveillaient plus aucun écho dans son esprit. Le calme de Mlle de Clairefont effraya le jeune homme. Il eût préféré la trouver exaltée. Elle raisonnait sur les événements qui venaient de se produire avec une lucidité et un sang-froid absolus. Elle n'avait plus aucun espoir

et voyait la situation désespérée. Elle interrogea elle-même le baron sur l'effet produit par l'arrestation de Robert. Enfermée dans la solitude et le silence de Clairefont, elle ignorait complètement ce qu'on pensait et ce qu'on disait au dehors. Elle savait seulement par le billet de la tante Isabelle que les journaux avaient divulgué l'affaire.

Du reste, c'était ainsi que Croix-Mesnil avait été informé. Un officier lui avait apporté le *Courrier de l'Eure*, et, avec un affreux saisissement, il avait lu le récit du meurtre et appris l'arrestation du prétendu meurtrier. Il avait aussitôt demandé une permission de vingt-quatre heures et était parti en toute hâte. Les autres journaux du département l'avaient renseigné sur les tendances de l'opinion publique.

Deux courants s'établissaient déjà : l'un favorable à Robert, l'autre contraire. Malheureusement, le second était beaucoup plus puissant que le premier. La passion politique, habilement excitée par les partisans de Carvajan, était en jeu. Les journaux radicaux débordaient d'imprécations lancées contre « les gaietés sanguinaires de ces derniers représentants de la féodalité, qui croyaient pouvoir encore disposer, suivant leur monstrueux caprice, de l'honneur et de la vie des prolétaires ». Chassevent, appelé « vénérable vieillard » et « honnête travailleur », était représenté pleurant la fille, appui de sa vieillesse. Le tout se terminait par un chaleureux appel à la fermeté des magistrats et à la rigueur du jury, car le crime abominable méritait un châtiment exemplaire.

Croix-Mesnil se garda bien de laisser soupçonner à Antoinette ces excitations basses et ces fangeuses colères. Il ne dit pas non plus qu'au moment de quitter Évreux il avait reçu de son père une dépêche le mettant en garde contre l'ardeur irréfléchie d'un premier mouvement, et l'engageant à se tenir à l'écart de la famille de Clairefont. « La rupture n'est pas venue de toi, disait le prudent magistrat, profite de la situation qui t'est faite, et ne te compromets pas. Toutes les preuves matérielles accablent le malheureux Robert. Il n'y a pour lui que des présomptions morales, et bien faibles. » Le capitaine mit la dépêche dans sa poche et partit tout courant. Il avait un de ces cœurs simples qui croient ne pas faire assez quand ils ne font pas trop. Antoinette était malheureuse, son frère accusé, calomnié : ce n'était pas le moment de se tenir à l'écart, comme le lui télégraphiait son père, mais bien de se rapprocher. Et il était venu.

L'un près de l'autre, lui très triste, elle bien pâle, ils parlaient dans la demi-clarté de la lampe baissée, comme pour la veillée d'un mourant. Par instants ils s'arrêtaient pour écouter le vieillard qui, dans son délire, prononçait des phrases menaçantes et riait lugubrement. Et ces paroles douloureuses, marmottées entre les dents serrées, avec un frisson les ramenaient impitoyablement à l'affreuse réalité.

— Carvajan, toujours! C'est lui qui a accusé Robert, n'est-ce pas? demanda Croix-Mesnil.

— M. Malézeau le croit... Et comment pourrions-nous en douter après ce qui s'était passé la veille? Il

s'est vengé d'une façon foudroyante de l'affront que mon frère lui avait infligé. Hélas! nous avons travaillé à notre malheur de nos propres mains, et, en beaucoup de circonstances, nous avons été bien imprudents. Nous devons accuser nos ennemis, mais, pour être justes, commençons par nous accuser nous-mêmes.

Et, comme une protestation contre cette franchise et cette humilité, la voix sifflante du marquis, s'élevant dans l'ombre de l'alcôve, répétait : Carvajan! Ah! ah! misérable!... Fortune, honneur... tout, tout, excepté mon œuvre!

Alors, pris d'une respectueuse horreur, les deux jeunes gens se taisaient et, dans le silence, le tic-tac lent et monotone de la pendule marquait la fuite du temps. Trois fois le vieux Bernard revint montrer à la porte de la chambre sa figure inquiète. Le brave homme voulait passer la nuit auprès du lit de son maître. Mais Antoinette le renvoya doucement, lui ordonnant d'aller se coucher, afin d'être dispos le lendemain.

Vers deux heures du matin, elle s'approcha du malade, et l'examina attentivement. Son visage était moins crispé, sa respiration plus régulière; il paraissait plus calme. Elle eut un court moment de joie, et, soudainement, les larmes que les plus cruelles angoisses n'avaient pu lui arracher jaillirent de son cœur réchauffé par un rayon d'espérance. Elle joignit les mains, se laissa tomber à genoux sur un coussin, et Croix-Mesnil entendit qu'elle priait Dieu de lui

conserver son père. Il voulut la relever, l'encourager; elle lui dit :

— Laissez, cela me fait du bien... J'étouffais...

Elle lui montra le marquis.

— Voyez... il me semble qu'il est mieux... Son agitation a cessé... Si nous pouvions le sauver !... Je pensais tout à l'heure qu'il serait vraiment trop cruel que Robert ne le revît plus, et pût concevoir la pensée que le chagrin a causé sa mort.

— Oui, vous le sauverez, reprit avec émotion le baron, et vous verrez de nouveau le père et le fils réunis sous vos yeux. Les méchants ne triomphent pas toujours, et, quoi qu'on en dise, il y a une Providence.

— Moi, je le crois, dit simplement Antoinette.

Ils restèrent pendant quelques minutes auprès lit à regarder le vieillard, puis Mlle de Clairefont déclara à son compagnon qu'elle désirait veiller seule.

— Si j'ai besoin d'aide, je vous promets de vous envoyer chercher, ajouta-t-elle.

Après avoir résisté, Croix-Mesnil se décida à obéir. Le silence s'étendit sur le château, et tout parut dormir. Dans la nuit, une hulotte se plaignait, mélancolique, et son chant de mauvais augure ne troublait pas la jeune fille. Elle y trouvait comme un écho de sa tristesse. N'était-ce pas le seul oiseau qui pût tourner autour de cette maison vouée au malheur ? Elle resta allongée dans un fauteuil, les yeux fixés sur une facette de la cheminée que la lumière faisait briller, suivant son imagination qui l'emportait bien loin.

Peu à peu elle éprouva une sensation d'allégement, comme si son être eût flotté dans l'espace, balancé par des souffles légers ; elle ne sentait plus sa fatigue, elle était dégagée de sa douleur, elle voguait dans un bleu charmant et infini. Sa bouche exhala un souffle plus régulier : elle s'était endormie. Ce sommeil dura une grande heure, puis, du fond de son repos, il lui sembla qu'une voix l'appelait. Elle se dressa effrayée et courut au lit du malade. A demi soulevé sur son coude, il ouvrait des yeux troubles et vagues. Elle lui parla doucement; il prit sa main, la serra, comme pour lui indiquer qu'il la reconnaissait, puis, articulant ses mots avec peine :

— Il faudra voir ce jeune homme, ma fille... Il est honnête... C'est lui qui sauvera ton frère...

Elle crut à une hallucination causée par la fièvre, à une conception délirante ; elle embrassa le vieillard pour le calmer, et, entrant dans son idée, comme on fait avec un enfant :

— Oui, mon père, oui, reposez-vous... tout ira bien...

Il agita sa tête blanche, leva ses yeux dans lesquels, en cet instant, vivait la pensée, et, avec un accent qui parut prophétique à Antoinette, il répéta :

— C'est ce jeune homme qui nous sauvera... Il est honnête... Il faut le voir, ma fille...

Il essaya de diriger ses regards sur elle, mais les muscles de son cou le faisaient souffrir, car sa figure se contracta. Une ombre de démence passa de nouveau sur son visage.

— Il était là tout à l'heure, murmura-t-il, et c'était lui qui te suppliait... Je l'ai bien reconnu... là près des rideaux...

— C'était M. de Croix-Mesnil, mon père...

— Non, fit le malade avec une agitation croissante. Je sais ce que je dis... J'ai ma raison... C'était Pascal Carvajan... C'est lui seul qui peut sauver ton frère... Promets-moi que tu le verras!... Je n'aurai pas de tranquillité avant que tu me l'aies promis...

— Reposez donc, mon père, je vous le promets!

Les traits du marquis se détendirent. Il se laissa aller en arrière avec béatitude, et murmura des paroles que la jeune fille ne comprit pas. Quelques instants après, il dormait paisiblement.

Mlle de Clairefont demeura songeuse. Le souvenir de Pascal, brusquement évoqué, lui était revenu tout entier. Son visage énergique et fier était là, devant elle, et ses lèvres s'ouvraient pour parler: Elle ne voulait pas l'écouter, elle savait d'avance ce qu'il allait dire. Et, murmure confus et caressant, ses paroles montaient autour d'elle ainsi qu'une prière. Comment eût-elle pu douter qu'il l'aimât? Tout le lui prouvait, sa muette admiration, son craintif respect, son délicat effacement. Il tremblait en l'apercevant, il pâlissait quand elle s'éloignait, il eût voulu se mettre à genoux sur son passage, et il avait provoqué Croix-Mesnil parce qu'il le croyait aimé. Oui, il lui appartenait. Il devait haïr tout ce qui n'était pas elle et ne serait pas pour elle; il avait horreur des intrigues qu'ourdissait son père, il eût donné son sang pour ne pas exciter

l'horreur, et n'avait jamais espéré qu'il pût obtenir l'amitié. Oui, il serait un serviteur zélé, un défenseur loyal. Et tout ce qu'elle avait entendu raconter sur Pascal, et qu'elle avait dédaigné, se représentait à son esprit : son habileté comme homme d'affaires, son talent comme avocat, ses luttes contre le despotisme paternel. Et les paroles du marquis résonnaient encore à ses oreilles : C'est lui qui sauvera ton frère!

Par quelle mystérieuse intuition le vieillard avait-il été conduit à désigner Pascal comme le sauveur possible de Robert? Une puissance surnaturelle lui avait-elle montré le jeune homme dans le vague de son rêve? Il prétendait le reconnaître, et il ne l'avait jamais vu. Quelle voix céleste lui avait soufflé son nom à l'oreille? Comment, à l'heure décisive, avec une autorité irrésistible, se soulevait-il sur son lit de souffrance pour donner ce hardi conseil? N'était-il pas du devoir d'Antoinette de le suivre? Elle l'avait promis, et,au fond d'elle-même, une secrète espérance naissait déjà. Le salut viendrait de là peut-être. Par le fils on obtiendrait beaucoup du père. Si la haine de Carvajan, adoucie par cette capitulation de ses ennemis, allait se calmer? S'il consentait seulement à rester neutre, à ne plus déchaîner contre eux toutes les mauvaises passions de ses partisans. Comme l'horizon pourrait promptement s'éclaircir! Robert, lavé de tout soupçon et rendu à la liberté, viendrait près du malade dont il hâterait la guérison.

A cette pensée, une exaltation ardente s'empara de la jeune fille. Eh! quoi! elle délibérait quand le

résultat heureux était dans ses mains! Un amer sourire crispa ses lèvres. Au prix de quelle humiliation l'obtiendrait-elle? Il lui faudrait aller au-devant de Pascal, le convaincre, et l'implorer. Lui ayant nettement fait comprendre un jour qu'il n'existait pas pour elle, et que d'une Clairefont un Carvajan n'avait à attendre que le mépris, elle devrait se présenter en suppliante, et pleurer devant lui.

Eh bien! ce serait avec joie. Quel sacrifice lui coûterait pour assurer la délivrance de son frère? D'ailleurs, n'avait-elle pas à expier? N'était-elle pas responsable d'une part de leur malheur commun? Elle s'était montrée dédaigneuse et hautaine : elle accepta le sacrifice de son orgueil, et s'apprêta à l'offrir comme un tribut à leur ennemi. Elle s'adresserait à Carvajan lui-même, s'il le fallait; elle affronterait le monstre, elle lui demanderait pardon de l'avoir chassé, et lui donnerait la joie d'un triomphe complet.

Le jour la trouva dans ces dispositions. Son parti était pris : elle ne devait plus faiblir. Elle cherchait seulement un moyen d'arriver jusqu'à Pascal. Elle s'en rapporta au hasard. Vers sept heures, Croix-Mesnil vint la rejoindre. Le vieillard était plongé maintenant dans une torpeur lourde. Il ne parlait plus, et respirait fortement. Cédant aux supplications de son ami, Antoinette consentit à lui laisser la garde du malade. Elle gagna sa chambre, rafraîchit son visage, et se jeta sur son lit pour quelques instants. A neuf heures, comme elle finissait de s'habiller, le vieux Bernard gratta à la porte et lui annonça que

le docteur Margueron était arrivé, amenant avec lui maître Malézeau. La jeune fille les trouva au chevet de son père. Toutes les fenêtres, par ordre du médecin, avaient été ouvertes. L'air et la lumière entraient à flots, et le marquis s'en était montré ranimé. Il avait les yeux ouverts et manifestait quelques symptômes de connaissance. La fièvre était tombée, mais il y avait un peu de paralysie du côté gauche. Le docteur se déclara beaucoup plus rassuré et expliqua à Malézeau que son malade avait eu un transport au cerveau qui semblait en bonne voie de guérison.

— Il ne faut pas le fatiguer, dit-il, et surtout qu'on ne le fasse pas causer... Descendons : j'écrirai en bas mon ordonnance.

Sur la terrasse, entre le notaire et Mlle de Clairefont, le brave homme ne put se retenir de parler de Robert. La veille, dans l'émotion des premiers soins à donner au marquis, il n'avait pu rencontrer le moment favorable pour déclarer quelle saisissante impression il avait emportée de la scène de la confrontation.

— Voyez-vous, Mademoiselle, quand je l'ai vu s'agenouiller si simplement devant le lit de la morte et prier, ma conscience s'est soulevée et je me suis dit : Ou ce jeune homme est un déterminé scélérat, ou il est innocent.

— Oh!... il n'est pour rien dans le malheur, s'écria avec feu Malézeau. Il est si loyal! Il a dit la vérité... Un Clairefont ne ment pas, docteur.

— Il a de terribles ennemis, reprit Margueron.

Déjà toutes mes déclarations ont été dénaturées et circulent dans La Neuville, accablantes pour le comte. Mais, devant la justice, je dirai ce que je pense... Et si les jurés ne sont pas circonvenus...

— Est-ce donc possible? demanda Antoinette, épouvantée.

— Cela s'est vu, dit Malézeau.

Mlle de Clairefont laissa partir le docteur et retint le notaire. Elle était résolue à agir. Permettre que Carvajan continuât à travailler l'opinion publique, c'était peut-être signer la condamnation de son frère. Elle arrêta Malézeau, le fit asseoir près du perron, et, à brûle-pourpoint, elle lui dit :

— Comment faudrait-il m'y prendre pour avoir un entretien avec le fils de M. Carvajan?

Il fut stupéfait. Il pouvait s'attendre à tout, excepté à une pareille démarche. Il se demanda si Antoinette, exaspérée, n'était pas déterminée à faire quelque coup de tête. Mais il la vit calme et réfléchie. Adroitement il l'interrogea. Elle raconta tout simplement ce qui s'était passé la nuit précédente, et avoua que l'ordre donné par son père lui paraissait un commandement du ciel. En l'écoutant, Malézeau se sentit gagné par une émotion singulière. Peut-être était-ce là réellement le plan le plus sage : prendre Pascal par les sentiments, et gagner Carvajan par l'intérêt. Peut-être faudrait-il en arriver à un arrangement amiable, qui empêcherait la vente, et livrerait le domaine au maire de La Neuville. Mais tout n'était-il pas préférable à l'horreur d'un procès criminel? Le

notaire, au fond de lui-même, avait la conviction que toutes les dépositions faites contre Robert avaient été soufflées par Fleury, Tondeur et consorts. Il ne se trompait guère. Un mot dit par Carvajan, et l'affaire changeait de face. Au lieu d'un renvoi devant la cour d'assises, on pouvait obtenir une ordonnance de non-lieu.

— Eh bien! Mademoiselle, dit Malézeau, sortant de ses réflexions, c'est une tentative à faire, Mademoiselle... Le fils Carvajan est arrivé ce matin par le chemin de fer... Il est donc à La Neuville. Mais je ne crois pas que vous soyez tentée de rencontrer le père? Il faut manœuvrer adroitement. Si vous voulez vous en rapporter à moi, Mademoiselle...

— Je n'espère qu'en vous...

— Eh bien! je vous conduirai chez ma femme, et, pendant ce temps-là, j'irai reconnaître les abords de la maison, et préparer votre entrée.

Après une absence de vingt-quatre heures qui avait beaucoup intrigué son père, Pascal était, en effet, revenu le matin même. Interrogé sur le résultat de son voyage, il avait répondu laconiquement qu'il était allé au Havre pour voir un de ses correspondants. Il n'avait pu, en disant cela, s'empêcher de rougir. Il n'était pas habitué au mensonge. Or, son voyage au Havre s'était borné à un séjour à Rouen, où il savait devoir trouver un de ses camarades d'école, nommé récemment substitut du procureur général. Le magistrat l'avait reçu avec cette amabilité emphatique et gourmée qui est la marque professionnelle; il avait

parlé d'abondance pendant une demi-heure, s'étendant sur ses écrasants travaux, sur les soucis de sa responsabilité, délayant des phrases tièdes et longues. Mais, quand Pascal avait voulu mettre sur le tapis l'affaire de Clairefont, le substitut était devenu froid et soupçonneux. Il n'avait plus parlé que par monosyllabes.

— Grosse affaire... très grosse affaire... Instruction difficile... Prévenu adroit et très fermé.

Et comme le jeune homme le pressait de questions :

— Mais au fait, mon cher, vous êtes de La Neuville : vous devez en savoir plus long que moi.

Et, au lieu de répondre, il avait interrogé. Au bout d'une heure de visite, Pascal s'était retiré très inquiet, avec la conviction que le parquet pousserait l'affaire à outrance. Il avait passé une triste soirée à l'hôtel, ne voulant pas revenir avant le lendemain, de peur de donner des soupçons à son père.

Maintenant, enfermé dans le cabinet du banquier, il s'efforçait de travailler pour user le temps, mais sa pensée rebelle lui échappait et l'emportait bien loin de ses rapports et de ses mémoires. Incapable de rester en place, il allait de la table à la fenêtre, pour regarder au dehors. Le temps s'était mis à l'orage, et des nuées lourdes couraient dans le ciel. Un éclair brilla, suivi d'un coup de tonnerre lointain, et le jour devint jaune, comme si l'air eût été chargé de cendres.

Au même moment, le marteau de la porte retomba avec bruit, poussé par une main impatiente, un chuchotement se fit entendre dans le vestibule, et maître

Malézeau entra dans le cabinet avec une mine extraordinaire. Jamais ses yeux n'avaient tant papilloté derrière ses lunettes d'or. Il dit mystérieusement :

— Votre père est bien parti en cabriolet sur la route de Lisors? Vous êtes vraiment seul? Bien! j'ai là une dame qui désirerait vous parler...

A ces mots, tout le sang de Pascal se porta à son cœur, ses jambes fléchirent, il vit la salle tourner autour de lui. Il demanda d'une voix altérée : Qui est-ce? avec la certitude d'entendre répondre : Mlle de Clairefont.

Malézeau ne perdit même pas son temps à remplir cette formalité; il ouvrit la porte et, s'effaçant pour laisser le passage libre, il dit :

— Entrez, Mademoiselle.

Et, sur le seuil du triste cabinet de son père, Pascal se trouva en face d'Antoinette. Elle était vêtue de noir. Un voile couvrait son visage : elle l'ôta d'un brusque mouvement; et il la vit pâle, l'air souffrant, les yeux rougis par l'insomnie et le chagrin. Il était bien plus ému qu'elle. Sans savoir ce qu'il faisait, il lui avança un siège. Elle s'assit, et adressa un geste suppliant à Malézeau. Le notaire s'inclina et sortit. Ils restèrent en présence. Ce moment, que Pascal, la veille, eût payé de sa vie, lui causa un embarras insupportable. Une chaleur dévorante lui monta au visage, il sentit des pointes de feu à la racine de chaque cheveu. Il se dit : si je ne parle pas, je deviens grotesque; si je parle, je risque de dire quelque sottise qui me rendra odieux. Il leva sur la jeune fille des

yeux si pleins d'angoisse qu'elle comprit que c'était à elle d'ordonner, et à lui de se soumettre. Elle sourit tristement, et, d'une voix qui pénétra Pascal jusqu'au fond de l'âme :

— Je viens à vous, Monsieur, en suppliante... Et comment oserais-je tenter une telle démarche, si je n'avais pas pour m'encourager le souvenir de notre première rencontre?... Le hasard, vous le voyez, savait ce qu'il faisait en vous plaçant en travers de ma route...

Elle eut le courage de le regarder avec coquetterie. Elle voulait vaincre. Et lui, sous le charme, quand elle eut fini de parler, l'écoutait encore. Ainsi c'était elle qui avait évoqué le souvenir de ce chemin creux où, pour la première fois, ils s'étaient trouvés l'un près de l'autre. Tout ce qui avait suivi n'existait pas : elle l'avait volontairement effacé. Il ne restait, pour lui et pour elle, que cette courte promenade par une belle matinée d'été, dans la lumière, la verdure et les fleurs. S'il eût prononcé les mots qui lui montaient aux lèvres, il lui eût dit : Je vous aime. Mais il ne le voulut pas. Elle était venue à lui loyalement, elle restait là, seule, sous la sauvegarde de son honneur, et elle était malheureuse. Il pensa : Je ne lui révélerai jamais combien je l'adore, mais je le lui prouverai en lui dévouant ma vie. Il s'approcha, et, avec un respect religieux :

— Je sais, Mademoiselle, ce qui vous amène, dit-il de cette belle voix profonde qui allait au cœur de Carvajan lui-même, et il semble que j'aie eu le pres-

sentiment que je devais vous voir aujourd'hui, car je suis allé hier à Rouen pour m'informer de votre frère.

Elle poussa un cri de joyeuse surprise, et une teinte rosée s'étendit sur ses joues, en se voyant si promptement et si bien comprise.

— Il était en bonne santé, et très calme, m'a-t-on assuré. Quant à l'affaire en elle-même, les magistrats sont jusqu'ici fort silencieux.

— Peut-être rien n'est-il encore décidé, fit-elle en joignant les mains... Peut-être serait-il temps encore!... Ah! Monsieur, si vous vouliez joindre vos efforts aux nôtres! Je sens que je puis compter sur vous, que votre esprit est juste, et votre cœur généreux. Je vous en prie, parlez pour nous à M. Carvajan!...

Pascal pâlit à cette terrible demande qui assimilait son père à un bourreau dont on veut désarmer la cruauté. Antoinette craignit de l'avoir offensé : elle prit un air caressant.

— Pardonnez-moi, dit-elle, si je vous ai déplu... Mais ce que j'ai à vous demander est si difficile à dire!... Je ne veux pas prononcer une parole qui puisse vous paraître irrespectueuse pour votre père, et, cependant, il faut que je vous fasse comprendre que nous venons demander grâce... Nous sommes à sa discrétion, à la vôtre... Tout ce qui sera exigé nous paraîtra facile, si nous pouvons obtenir un peu plus d'indulgence pour le pauvre Robert... Tout, vous entendez, Monsieur? Et c'est parce que nous avons jugé que votre inter-

cession serait plus puissante que nulle autre que je me suis adressée à vous.

Ainsi, c'était à son frère seul qu'elle avait pensé! Dans le secret de son esprit, aucun penchant ne l'avait entraînée vers Pascal. Son cœur était fermé à ce qui n'était pas Robert, et, pour l'amour de lui seulement, elle avait pris sur elle de vaincre sa fierté, et de supplier. Il chassa toute vaine espérance de tendresse, il glaça sa pensée, il apaisa les bouillonnements de son sang.

— Si vous saviez comme nous sommes durement éprouvés! poursuivit la jeune fille. A la suite d'une entrevue avec M. Carvajan... Oh! je ne l'accuse pas!... mon père est tombé malade et nous inspire les plus vives inquiétudes... Tout m'accable à la fois, vous le voyez, et je ne sais de quel côté me tourner pour ne pas voir une menace de malheur. Je suis seule à Clairefont. Et sans un ami dévoué qui est venu à mon aide...

Un soupçon traversa le cœur de Pascal : il changea de visage, ses poings se crispèrent.

— M. de Croix-Mesnil, murmura-t-il sourdement.

— Oui, M. de Croix-Mesnil. De son affection pour nous il n'aura obtenu que des soucis et de la tristesse, le pauvre garçon!...

Ce fut si doux, si tendre, et cependant si indifférent, que Pascal revint à la vie.

— Croyez, Mademoiselle, déclara-t-il, que je suis prêt à tout tenter pour vous satisfaire... Mais je ne puis engager que moi, et c'est de mon père que vous voulez que je vous réponde.

Il sembla à Antoinette que celui qu'elle voulait conquérir lui échappait.

— N'avez-vous pas tout pouvoir sur lui? reprit-elle avec ardeur. N'ai-je pas vu quelle place vous occupiez dans ses préoccupations? Oh! je vous en prie, soyez pour nous un allié bienveillant, prenez notre cause en mains!... Nous n'avons plus d'espoir qu'en vous... Robert! Rien ne nous touche que Robert; et nous abandonnerons tout ce qui n'est pas lui.

— Votre terre, votre château, le reste de votre fortune... n'est-il pas vrai? dit amèrement le jeune homme.

Elle resta silencieuse. Pour la seconde fois elle avait fait l'offre. Et ne fallait-il pas en arriver là? Malézeau ne lui avait pas caché que ce serait le mot décisif pour le banquier. La Grande Marnière, le but de ses efforts, le rêve de son ambition, la proie montrée à ses alliés. Mlle de Clairefont sentit qu'elle avançait sur un terrain brûlant, mais ne devait-elle point, dans ce traité de capitulation suprême, spécifier les conditions?... Elle n'osait plus parler et regardait Pascal qui marchait dans le cabinet, le front lourd. Il s'arrêta, passa la main sur ses yeux, laissa échapper un soupir qui ressemblait à un sanglot, et s'assit près de la fenêtre, paraissant oublier complètement qu'il n'était pas seul. Il souffrait. Antoinette fut saisie de pitié : elle alla à lui et, avec un accent qui le fit frissonner :

— Vous ai-je blessé? Je vous en prie, pardonnez-moi!...

Il la regarda d'un air sombre.

— Blessé, moi? dit-il. Comment? Est-ce qu'on blesse un Carvajan en lui offrant de l'argent?...

Il eut un rire douloureux. Elle resta interdite et glacée.

— Pourquoi serais-je si sensible? poursuivit-il. Ne sait-on pas que l'intérêt est la règle unique de cette maison où nous sommes?... Le langage que vous tenez est raisonnable et logique. Après tout, il ne s'agit que d'une affaire! Vous ne me connaissez pas, vous ne savez pas si j'ai une conscience et un cœur... D'où vous viendrait ce soupçon que j'ai souffert de ce qui se passe autour de moi? Qui vous aurait révélé mes répugnances et mes douleurs? Auriez-vous eu, par hasard, le pressentiment que je pourrais être fier et désintéressé? N'en croyez rien : je suis un Carvajan, c'est-à-dire un être avide et vénal. Le marché que vous proposez est avantageux; nul doute que je l'accepte. Mettez en jeu mon âpreté au gain. Voilà ce qui est vrai et ce qui ne vous trompera pas!

Il lui montra un visage bouleversé par la violence de ses sensations. Elle agita lentement la tête :

— Et voilà justement ce que je ne crois pas, dit-elle avec beaucoup de calme. Je suis sûre que vous êtes bon, et qu'une prière et des larmes feront cent fois plus pour notre cause que les plus brillantes promesses... En échange de ce que vous allez faire pour nous, je ne vous offrirai que ma reconnaissance sincère, je ne vous demanderai d'autre engagement que de mettre votre main dans la mienne... Le voulez-vous?

La petite main, qui avait si insolemment coupé l'air avec une cravache, dans le chemin de Couvrechamps, se tendait maintenant ouverte et caressante. Toucher ces doigts fins et fuselés, c'était se faire esclave. Se dévouer à Antoinette, c'était se déclarer contre Carvajan. Pascal s'y décida résolument. Depuis sa rentrée à La Neuville, il y était prêt!

Il ne conçut aucune espérance d'arriver à être aimé un jour; il ne se permit aucune illusion sur les sentiments auxquels obéissait la jeune fille. Il la vit contrainte par une implacable nécessité de faire violence à son orgueil, presque à sa pudeur. Il la plaignit et voulut abréger l'épreuve. Il prit la main qu'elle avançait, la serra à peine, avec un respect attendri, et, s'inclinant :

— Soyez rassurée, Mademoiselle, dit-il, vous ne serez frappée ni dans vos affections ni dans votre fortune... J'en prends l'engagement, sur mon honneur.

Dans le saisissement de sa joie, Antoinette ne trouva pas un mot à répondre, et la promesse faite tomba si solennelle dans le silence du sombre cabinet de Carvajan que Pascal lui-même en fut épouvanté.

— Songez cependant, Monsieur, dit-elle enfin, que je ne vous demande point de faire dans notre intérêt quoi que ce soit qui puisse vous nuire...

— Rien ne pourrait me nuire davantage, répondit-il, que de m'associer, même indirectement, à une œuvre que réprouverait ma conscience.

Mlle de Clairefont approuva de la tête, et une lueur singulière brilla dans ses yeux. Sa voix parut à Pascal

plus moelleuse, plus liante, presque affectueuse.

— N'importe, reprit-elle, j'entends que votre généreuse promesse ne vous engage vis-à-vis de nous que dans une mesure que, seul, vous aurez à fixer.

Puis, comme si elle eût craint que ce dernier cri de fierté eût blessé le jeune homme :

— Mais quoi qu'il résulte de cette entrevue, ajouta-t-elle, soyez sûr que j'en garderai pour vous une complète estime et une vive gratitude.

Elle lui tendait de nouveau la main, et, cette fois, il ne craignit pas de la prendre et de la serrer, comme si le contact de cette chair douce et tiède eût dû l'attacher plus invinciblement à Antoinette.

La porte s'ouvrit, Me Malézeau s'avança, et Mlle de Clairefont était déjà au bout de la rue du Marché, que Pascal, sur le seuil de la maison, s'efforçait de la voir encore.

Il rentra lentement, gravit l'escalier, et s'enferma dans sa chambre. A sept heures du soir, Carvajan revint de Lisors. Il était affamé, ayant fait sept lieues en cabriolet. Il demanda le dîner à grands cris, et, tout droit, alla s'asseoir dans la salle à manger. Son fils vint l'y retrouver. Le banquier se montra d'une humeur joyeuse. Il parla avec une grande animation, expliquant l'affaire qu'il avait examinée dans la journée, et qui lui promettait de beaux bénéfices.

— Vois-tu, garçon, c'est une distillerie établie sur la Lieure, qui donne une excellente force motrice... Les braves gens qui l'ont montée n'avaient pas les reins assez solides, et ils sont très près de leurs piè-

ces... Il faut beaucoup de capitaux pour conduire une entreprise pareille... Ces innocents ont des marchés annuels passés avec les cultivateurs du Nord pour la fourniture des betteraves, et ils vendent les pulpes aux fermiers des environs, au lieu de les utiliser à nourrir eux-mêmes des bestiaux... Mais rien que le lait payerait l'achat des matières premières! Il a fallu que le père Carvajan vînt leur expliquer ça... Dumontier et moi, nous allons leur prêter cent cinquante mille francs... sur première hypothèque... Lisors n'est pas loin... J'irai surveiller l'exploitation de temps en temps. Ah! j'ai bien dîné... mais je n'avais pas volé ma soupe! Et toi, mon brave, qu'est-ce que tu as fait?

Pascal eut une violente palpitation. Allait-il raconter hardiment à son père ce qui s'était passé, ou le préparer adroitement à entendre une pareille confidence? Il n'osa pas parler encore. Il dit évasivement :

— Je suis resté ici toute la journée...

Carvajan dressa l'oreille. Dans l'accent de son fils il avait découvert une sonorité singulière. Il l'observa et lui trouva la contenance embarrassée.

— Eh bien! allons fumer dans mon cabinet, dit-il en se levant.

Ils passèrent dans la grande pièce sombre, éclairée seulement par une lampe placée sur le bureau du banquier. Et, avec une ivresse délicieuse, Pascal retrouva flottant, affaibli dans l'air, le parfum qu'Antoinette avait laissé, trace subtile de son séjour dans la maison de l'ennemi. Carvajan avait un odorat de sauvage; il

respira avec force, mais ne sonna mot. Il marchait à grands pas, suivant son habitude. Les soupçons qu'il avait formés sur le compte de son fils tendaient à se préciser, et lui causaient une sourde inquiétude : Serait-il de connivence avec les gens de Clairefont? se demandait-il. Mais comment, par quelle entremise? Absorbé dans la recherche de ce problème, il allongeait ses enjambées, allant de la fenêtre au bureau, lorsque, sur la console en vieil acajou empire, qui garnissait le trumeau du côté de la rue, un morceau de tissu noir attira son attention. Il s'approcha machinalement, le regarda, reconnut une voilette de femme, et, avec une exclamation, s'en emparant :

— Qui est-ce qui a laissé ça ici? cria-t-il. Qui donc est venu en mon absence? Sacredié! J'avais bien reniflé, en entrant, une odeur qui n'était pas catholique!...

Il mit la voilette sous le nez de Pascal.

— Tu dois être informé, toi, monsieur le casanier, qui n'es pas sorti de la journée? Cet objet de toilette n'appartient pas à une des dames de La Neuville... Dieu merci, elles ne se cachent pas le visage!... Est-ce que?...

La supposition qu'il fit était si énorme qu'il n'osa pas la formuler. Il resta en suspens, les mains tendues, froissant la gaze noire imprégnée d'une délicate senteur d'iris, la bouche tordue par la colère.

Pascal ferma les paupières pour ne pas voir son père qui, ainsi, lui fit horreur, et, affermissant sa résolution :

— Ne cherchez pas, répondit-il, la personne qui est venue est Mlle de Clairefont.

— Ah! ah! fit railleusement Carvajan... Il faut qu'ils soient bien à quia, là-haut, pour que la fière Antoinette se soit décidée à descendre jusqu'ici... Et tu l'as reçue?

— Oui, mon père...

— Qu'est-ce qu'elle voulait?

— Intercéder pour les siens auprès de vous...

— Intercéder? Vraiment! La voilà soudainement devenue bien humble!...

Il changea de ton, et, regardant son fils avec sévérité :

— Et pourquoi, dès mon arrivée, ne m'as-tu pas raconté la chose?...

— Parce que j'espérais, en gagnant un peu de temps, arriver à vous disposer favorablement.

Les deux hommes se dévisagèrent. Il y eut un silence.

— Ah! tu espérais?... Vraiment! Me prends-tu pour un tonton qui va comme on le pousse? Suis-je homme à changer au gré d'un caprice, et à renoncer à mes projets pour des pleurnicheries?... La belle a sans doute tâché de t'émouvoir avec des regards mouillés et de t'entortiller avec des phrases câlines!... Ah! elle connaît son métier de femme, et c'est une sucrée de la première espèce!... Elle nous en a donné un échantillon, le soir de la fête, quand son nicodème de fiancé a refusé de danser en face de toi!... Il faut se méfier de ces gens-là... En paroles, ils vous promet-

tent le bon Dieu ; mais, en actions, ils vous donnent le diable ! Je les connais, moi, et bien, depuis le temps que je les pratique ! Ce qu'ils savent le mieux, c'est mentir ! La demoiselle t'a enjôlé, et elle n'était pas au bout de la rue qu'elle riait de toi... Tu peux m'en croire !

Pascal ne répondit pas. Il s'était promis de subir impassible les sarcasmes et les violences. Pouvait-il acheter trop cher la réalisation des promesses faites à la jeune fille ? Carvajan avait repris sa marche de long en large dans son cabinet. Il réfléchissait, et sa physionomie était devenue très grave. Brusquement il s'arrêta, et, jetant un coup d'œil à son fils :

— Mais enfin elle n'a pas fait que soupirer, n'est-il pas vrai ? Elle a dû parler aussi un peu... Qu'a-t-elle dit ? Qu'a-t-elle proposé ? Quand on demande la paix... c'est à de certaines conditions... Laissons le côté sentimental de la question, et voyons le côté pratique... Que veut-elle, d'abord ?

— Que vous sauviez son frère, et que vous épargniez son père...

— Autrement dit, que je prouve clair comme le jour que le jeune Clairefont est aussi blanc que l'hermine, et que, tenant le vieux dans le creux de la main que voici, je le laisse aller franc et quitte ?... Mazette ! Et que m'offre-t-elle en échange ? Sans doute une reconnaissance éternelle ?...

— Mlle de Clairefont n'a point fixé de conditions...

— Et qui donc les fixera, sacredié ? s'écria Carvajan, dont le visage basané devint d'un rouge sombre.

— Vous, mon père, répondit froidement Pascal... N'êtes-vous pas le maître ?

Carvajan alla s'adosser à la cheminée.

— Je suis le maître, c'est vrai ! dit-il avec une cauteleuse bonhomie... Mais la situation est embarrassante... Et deux avis valent mieux qu'un... Toi, à ma place, qu'est-ce que tu ferais ?

— Je ne vous l'ai jamais laissé ignorer, mon père, et, dès le commencement de mon séjour, je vous ai exhorté à la conciliation. La situation de la famille de Clairefont était alors beaucoup moins grave qu'elle ne l'est aujourd'hui, et c'était uniquement dans votre intérêt que je parlais. Je souhaitais vous voir renoncer à une hostilité qui pouvait vous rabaisser dans l'opinion de beaucoup de gens. Je voulais vous voir des idées qui fussent à la hauteur de la position à laquelle vous avez su atteindre. Vous étiez le plus fort : il convenait de vous montrer généreux. C'était là le langage que je vous tenais... Et ceux que vous considériez comme vos ennemis résistaient encore ! Que dois-je vous dire, aujourd'hui qu'ils sont vaincus, désespérés, et qu'ils demandent grâce ? Ce n'est pas un avis que je vous donne, c'est une prière que je vous adresse. Soyez humain : ne frappez pas des gens à terre. Détournez-vous de ces Clairefont qui n'existent plus maintenant. N'accablez pas le fils, dont le seul et vrai crime est le nom qu'il porte, et laissez le père mourir en paix dans son domaine morcelé et appauvri.

— Le fils ! s'écria Carvajan avec colère. Oublies-tu

qu'il t'a insulté devant toute la ville?... Le père! ne sais-tu pas qu'hier matin il a voulu m'assommer? Des gens à terre?... Que feraient-ils alors s'ils étaient debout? Tu ne les connais pas : ce sont des bandits!

Il redevint très calme et, fourrant ses mains dans ses poches :

— Enfin, mon bonhomme, c'est très joli, mais ils me doivent près de quatre cent mille francs!

— Le domaine en vaut le double!...

— Pardienne! je serais propre, sans ça!

— Mon père, reprit Pascal avec une émotion qui faisait trembler sa voix, ne m'ôtez pas tout espoir de vous convaincre... Faites-moi ce sacrifice, et je vous en serai reconnaissant toute ma vie! En échange, exigez de moi ce que vous voudrez, et j'y consens d'avance. Je serai votre serviteur, je m'attacherai à votre fortune, je ferai triompher votre ambition. Mes jours, mes nuits, tout vous appartiendra. Mais, au nom de ce qu'il y a de plus sacré, ne me refusez pas ce que je vous demande!...

Carvajan marcha sur son fils, et, avec une atroce ironie :

— Qu'est-ce qu'on t'a donc promis, si tu réussissais?

— Mon père! cria le jeune homme.

— Es-tu mon fils ou l'homme d'affaires des Clairefont?

— N'est-ce pas un fils qui veut le nom de son père respecté et honoré?

— Respect, honneur, mots bien placés dans ta

bouche! Allons, monsieur l'honnête homme, dis donc hardiment ce que tu penses, aie donc le courage de ta trahison!... Crois-tu que j'en suis à m'apercevoir que j'ai un ennemi dans ma propre maison? Tu rêves de me tromper!... Tu es encore un peu trop jeune!... Niais, qui se laisse entraîner par une femme, et qui veut duper son père! Parle pour elle, plaide, soupire. Triple sot! Tu verras comment elle t'en récompensera! Ah! j'ai voulu savoir à quoi m'en tenir, et je suis fixé maintenant : tu as marivaudé avec la belle Antoinette, et tu es sa créature... Va, elle t'apprendra le respect et l'honneur!

— Mon père!

— Ose donc me dire qu'elle ne t'a pas ensorcelé! Ose donc nier que tu l'aimes!

Pascal, qui s'était courbé sous la colère paternelle, se redressa, et, montrant un visage illuminé par la passion :

— Eh bien! oui, je l'aime! Et ce sera le malheur de ma vie, puisque je me vois placé entre vous, que je trouve implacable, et elle, que je voudrais sacrée. Prenez pitié de moi! Tous les coups que vous allez frapper tomberont sur mon cœur. C'est la fatalité qui a décidé... Je n'ai pas été au-devant de Mlle de Clairefont. Je l'ai rencontrée sans savoir qui elle était... Et quand j'ai pu réfléchir, il était trop tard... Je vous engage ma parole de ne jamais la revoir, si vous voulez l'épargner... Je ne connais ni son père ni son frère... Devant les yeux je n'ai qu'elle. Elle seule! Vous ne pouvez la haïr : elle ne vous a jamais rien fait... Mon

père, vous avez aimé, vous aussi, et vous avez souffert... Au nom du passé, soyez bon aujourd'hui, et ne faites pas votre fils aussi malheureux que vous l'avez été vous-même!

— Ah! tu as eu tort d'évoquer ce souvenir, dit Carvajan, car il me défend la pitié! Renonce à ton amour: il est un peu moins vieux que ma haine! Du plus loin que je me souvienne, je la retrouve, vivace au fond de mon cœur. C'est en elle que j'ai puisé l'énergie qu'il m'a fallu pour arriver où je suis. Je n'ai rien fait dans la vie que pour assurer son triomphe, et quand je touche au but, tu viens, pour un caprice, pour une amourette, me demander de renoncer à cette joie si ardemment rêvée? Allons donc! Tu n'es qu'un enfant plein de faiblesse et d'aveuglement. Tu ne sais pas te conduire... Laisse-moi faire tes affaires, en même temps que les miennes, et je t'obtiendrai plus que tu n'as pu désirer. Tu m'accuses presque d'être un mauvais père... Je te prouverai mon affection... Cette fille que tu aimes, la veux-tu? je te la donnerai. Tu la verras souple et douce! Sa fierté! ah! ah! j'ai un procédé, moi, infaillible, pour mettre au pas les jeunes personnes qui s'en font accroire... Aie confiance en moi... Suis mes conseils, ne te mêle de rien, sois simplement spectateur, et ta princesse est à toi!...

— Jamais! cria Pascal avec furie. Je mourrais de honte devant elle!

— Ah! ah! fit Carvajan. Je crois m'être montré patient, mais tu commences à m'échauffer les oreilles! J'apprécie la fantaisie, mais à la condition qu'elle ne

se prolonge pas! Il n'y a point de puissance humaine qui me ferait dire non, quand j'ai pensé oui! Or, je me suis fait, il y a trente années, le serment que je mettrais le marquis hors de son château et que je m'y installerais à sa place!

— Et moi, mon père, j'ai fait tout à l'heure le serment que je vous en empêcherais!

— Ah! vraiment! tu as juré cela? dit Carvajan avec un calme effrayant. Eh bien! tu apprendras à tes dépens qu'il ne faut jamais prendre d'engagement téméraire... Dans quinze jours, tu m'entends, le domaine de Clairefont passera en vente, et le marquis sera sur le grand chemin!

— Non, mon père, car demain vous serez payé!

— Allons donc! ricana le banquier. Avec quel argent?

— Avec le mien!

La maison en s'écroulant n'aurait pas produit un plus formidable effet.

— As-tu bien réfléchi, bégaya Carvajan, à ce que tu viens de dire?

— Oui, mon père, comme vous à ce que vous voulez faire!

— Tu contrecarreras mes projets?

— Je ne reculerai devant rien pour empêcher une spoliation indigne!

— Où prends-tu l'audace de me parler ainsi?

— Dans l'horreur que vos actes m'inspirent!

A ces mots, Carvajan s'avança menaçant et terrible. Il parut grandir, son visage fut bouleversé par

une colère sauvage. Debout, tout noir, les doigts crochus comme des griffes, ses yeux jaunes étincelant comme de l'or, on l'eût pris pour le génie du mal.

— Ah ! c'est ainsi ! cria-t-il. Ah ! tu me menaces et tu m'outrages ! Eh bien ! ceux que tu veux défendre, je les poursuivrai sans pitié. Ah ! ils ont cru opérer une diversion triomphante en t'attirant à eux ? Ils ont espéré que je m'arrêterais pour ne pas te combattre ? Ils verront ce que je peux quand on me brave ! Le beau protecteur qu'ils ont là !... Tu es bien hardi d'oser te frotter à ton père ! Ah ! ah ! mon garçon, j'en ai maté de plus forts que toi, et tu connaîtras la poigne de Carvajan !... Imbécile, qui croit à tout ce que ces Clairefont lui ont promis !... Mais ce sont des hypocrites !... Ils se servent de toi... Ils t'ont amorcé avec la fille... Tu n'y as vu que du feu... Ah ! elle n'est pas avare de gentillesses... Demande à l'officier !... Mais elle ne peut que te mépriser : un homme de rien, le fils de ton père, un monsieur qui n'est pas « de » quelque chose !... Quand tu auras tiré les marrons du feu, on te chassera comme un laquais ! Voyons, comprends donc les choses... Pascal... mon ami !... Je ne te trompe pas, moi, je suis franc et sincère... Tu cours à un camouflet certain... Tu auras manqué à tous tes devoirs, renié ton père, et tu resteras avec ta courte honte ! ... Hein ! tu m'écoutes ?... Réponds-moi... Tu es là, les yeux fixes... M'entends-tu ?... Voyons, veux-tu parler ? Tu n'as pas la bouche cousue...

Promets-moi de réfléchir... Ne donne pas des centaines de mille francs comme ça... Sacredié ! C'est difficile à gagner, l'argent... Ah ! ils ne seraient pas longs à te fricoter le tien ! Pascal... Pascal !...

Il s'approcha du jeune homme, le prit dans ses bras, le serra, le caressa, lui parlant avec tendresse, avec éloquence, variant ses intonations, ardent à le convaincre et à le séduire. Il le trouva insensible, muet et sourd, cuirassé par sa volonté. Alors, bavant de colère, Carvajan cria :

— Hors d'ici, misérable ! Je te chasse ! Infâme qui vend son père, qui l'assassine ! Oui, tu me tues ! Si je ne vois pas ces Clairefont dans le ruisseau, je meurs : je n'ai vécu que pour cette heure-là, où je les tiendrai abattus, écrasés, sous mes talons !... Et tu me voles ce bonheur tant attendu !... Va-t'en... Va-t'en donc ! Je te ferais du mal !

— Mon père !... supplia Pascal.

— Je te défends de m'appeler ton père... Le suis-je d'abord ? J'en doute en voyant comment tu agis.

Le jeune homme demeura muet d'horreur devant cette fureur qui ne reculait devant aucune menace, devant aucun blasphème. Il fit un geste de désespoir et se dirigea vers la porte. Son père y fut en même temps que lui, prêt à un dernier effort :

— Pascal... Eh bien ! au moins, transigeons, dit-il, les yeux égarés, mais le cerveau lucide... Ne paie pas... Et je les laisse en repos...

— Non, mon père, je n'ai plus confiance en vous... Vous me tromperiez.

Les cheveux gris de Carvajan se hérissèrent sur son crâne ; il voulut frapper son fils : ses bras retombèrent sans force. Il essaya de crier, d'insulter, il ne put que balbutier :

— Si ta mère était là, elle te maudirait !...

— Non, mon père, dit le jeune homme, qui releva la tête avec orgueil.

Et, laissant le vieillard ivre de rage impuissante, il sortit.

X

Le lendemain, avec une surprise et une satisfaction à peu près égales, la population de La Neuville apprit que la querelle entre Clairefont et Carvajan allait prendre une face nouvelle, grâce à la rupture qui venait de se produire entre le maire et son fils. On avait vu d'une part Fleury, Tondeur et Dumontier accourir dès le matin à la rue du Marché et, au bout d'un temps très long, sortir affairés, discutant et gesticulant. D'autre part, Pascal s'était installé provisoirement chez Me Malézeau, qui, brûlant bravement ses vaisseaux, se déclarait pour la famille de Clairefont.

Quelle aubaine pour la petite ville dont la plate existence se traînait dans la monotonie, et qui, subitement, se trouvait agitée par des émotions violentes! Les langues marchaient bon train, et les commérages prenaient des proportions à la fois effrayantes et risibles.

Les Dumontier avaient raconté aux Leglorieux que Pascal, affolé par Antoinette de Clairefont, avait osé tenir tête à son père, et cette confidence, embellie par

les Leglorieux de quelques broderies de leur façon, tournait maintenant à la calomnie. On disait couramment que Pascal, surpris avec la demoiselle du château, avait été chassé par le banquier indigné. Il avait presque fallu arracher Carvajan des mains de son fils qui voulait l'étrangler. Aurait-on jamais attendu de tels excès de ce jeune homme qui paraissait si convenable? Ah! la démoralisation marchait bien! Autrefois on n'aurait pas vu ça! Mais la punition serait exemplaire, et ces intrigants de Clairefont ne gagneraient rien à avoir fomenté la discorde, car le maire, qui les avait ménagés jusque-là, était maintenant décidé à les accabler. Il savait des choses décisives sur l'affaire du jeune comte, et il les dirait : on pouvait compter au moins sur une condamnation aux travaux forcés à perpétuité, la faiblesse des juges ne permettant pas d'espérer une condamnation à mort. Et, le jour même du procès, le domaine de Clairefont, vendu à l'audience des criées, serait adjugé à Carvajan.

Un autre récit, favorable, celui-là, à Pascal, mais tout aussi gros d'inexactitudes, était mis en circulation par les partisans du château :

— Ah! le maire était dans de beaux draps, et il allait sans doute être révoqué, car il avait fait prêter par des hommes de paille de l'argent à cinquante pour cent à ce pauvre innocent de marquis. De plus, il connaissait le véritable assassin de Rose Chassevent, et il l'avait fait passer en pays étranger pour le soustraire à l'action de la justice, et perdre plus sûrement le malheureux Robert, qui était innocent, mes amis,

comme l'enfant qui vient de naître. Pascal avait tout découvert, et, indigné, il avait voulu forcer son père à entrer en arrangement avec le marquis et à dénoncer le vrai coupable. Mais Carvajan avait résisté : alors le fils était parti, en déclarant qu'il défendrait lui-même Robert de Clairefont en cour d'assises, et saurait bien empêcher la vente du domaine.

La Neuville, en deux jours, avait perdu sa physionomie habituelle. Ce n'était plus la petite cité tranquille et somnolente, dont les habitants traînaillaient leurs plaisirs ou leurs affaires, s'efforçant de tuer le temps qui leur paraissait long. Tout était en mouvement et en rumeur. Les rues, ordinairement désertes, s'emplissaient du matin au soir de curieux et de bavards, s'informant de porte en porte, discourant, bataillant, qui pour le maire, qui pour le marquis. Et, ce qu'on ne se rappelait pas avoir vu de mémoire d'homme, des paris s'engageaient sur le résultat de la lutte.

Les femmes se prononçaient pour le marquis. Pascal avait emporté avec lui toutes les sympathies des âmes sensibles. Il aimait! Était-il rien de plus intéressant?

Les hommes, plus terre à terre, et connaissant par expérience la terrible puissance du maire, hochaient la tête, augurant mal du résultat pour M. de Clairefont et pour son fils : « On ne résiste pas à Carvajan, chuchotaient-ils de la bouche à l'oreille : quand ses intérêts sont en jeu, il est capable de tout. Et, cette fois, il y a, en plus, son orgueil qui est de la partie. Pascal est un honnête et brave garçon, mais il sera

brisé comme un brin d'herbe. Dans quelle diable d'affaire s'embarque-t-il, pour des gens qui ne lui sont de rien? Feu d'amour, feu de paille! Un petit tour de six semaines lui aurait fait oublier la belle Antoinette. Et il ne se serait pas brouillé à jamais avec son père! »

Les oisifs allaient rôder autour de la maison de la rue du Marché pour tâcher de surprendre quelques détails nouveaux. Mais le triste logis restait silencieux, pas un pli de rideau ne bougeait, la porte demeurait close, et Carvajan, enfermé chez lui, ne montrait pas au dehors son visage sombre. Jamais cœur humain n'avait été rongé par une colère plus effroyable. Depuis le départ de son fils, le tyran de La Neuville n'avait ni dormi ni mangé. Il avait passé la nuit et le jour à arpenter son cabinet d'un pas furieux, dépensant dans un mouvement acharné toutes les violences qui bouillonnaient en lui. Malézeau lui avait fait savoir qu'il venait de toucher pour son compte, et de mettre à son crédit, le montant des sommes, capital, intérêts et frais, dont était débiteur le marquis de Clairefont.

Ainsi c'était fini, et l'œuvre patiente de trente années se trouvait ruinée en un instant. Le clerc qui apportait la lettre du notaire s'était enfui, épouvanté par l'explosion d'une de ces rages populacières, où les gros mots tombaient des lèvres de l'ancien commis de Gâtelier, comme la fange déborde du ruisseau. La servante, entendant un bruit terrible dans le cabinet de son maître, avait craint pour lui une attaque d'apoplexie, et s'était hasardée à entr'ouvrir la porte. Elle avait aperçu Carvajan blême, écumant, qui frappait ses

meubles à grands coups en les accablant d'injures. Il l'avait vue, et s'était élancée sur elle en criant :

— Tu oses m'espionner! Va-t'en, idiote, ou je t'écrase!

Tremblante comme la feuille, la petite s'était réfugiée dans sa cuisine et, le soir même, avait raconté l'incident aux commères du marché.

— Bonne sainte Vierge! quel homme! Il était quasiment fou!... Il grinçait des dents... J'en ai été toute épouffée... Je ne voudrais pas être dans la chemise de ses ennemis... Marchez!

En dépit de ces pronostics, à Clairefont, on était relativement calme. L'état du marquis s'améliorait, et, forte des assurances données par Pascal, Antoinette s'était reprise à espérer. Elle avait loyalement avoué sa démarche à Croix-Mesnil, que cette intervention inattendue du fils de Carvajan avait troublé jusqu'au fond de l'âme. Par une intuition particulière aux amoureux, il avait pressenti un mystère et deviné un danger. Quelle influence souveraine, autre que la beauté de la jeune fille, avait pu faire un allié du lendemain de cet ennemi de la veille? Une amertume secrète avait empoisonné la joie que le baron eût dû éprouver. Mais il avait eu le courage de dissimuler, et, dans son cœur généreux, le désir de voir triompher ses amis avait presque étouffé la jalousie qu'il ressentait déjà pour Pascal.

Enfin, le lendemain de la rupture entre Carvajan et son fils, Mlle de Saint-Maurice, rappelée par l'inquiétude où la mettait l'annonce de la maladie de son

beau-frère, était revenue de Rouen, maigrie par les soucis, mais plus écarlate que jamais. Malézeau avait ramené la vieille fille dans son cabriolet. Tout le long de la montée de Clairefont, ils avaient eu le temps de causer, et lorsque la tante Isabelle, sur les piliers de pierre qui soutenaient la grande grille de la cour d'honneur, avait vu les ignobles affiches collées par Papillon, elle s'était élancée à bas de la voiture, et, de sa propre main arrachant les placards, les avait emportés jusqu'au château.

Puis, en plein salon, les agitant avec un geste de triomphe, elle s'était écriée :

— Voilà pour me faire des papillotes !

Il avait fallu la calmer. L'excitation du voyage, le plaisir de se retrouver à Clairefont, les explications que Malézeau lui avait fournies, la mettaient hors d'elle. On lui démontra que, pour être meilleure, la situation n'était pas encore satisfaisante, et de l'excès de la joie elle retomba dans l'excès de la désolation. Elle parla de Robert, qu'elle n'avait pas pu arriver à voir, décrivit l'horrible prison dans laquelle il était enfermé, et finit par pleurer. Le notaire dut lui affirmer que prochainement elle aurait par Pascal des nouvelles certaines. Aussitôt le renvoi devant la cour d'assises décidé, le défenseur pourrait communiquer avec son client. Mlle de Saint-Maurice elle-même serait admise à le voir. C'était un temps assez long à passer, mais avec l'espérance d'obtenir un bon résultat. Car le nom seul de Carvajan valait dix fois mieux pour Robert que l'habileté banale d'un avocat de Paris.

Le talent de parole de Pascal n'était plus à prouver. On se souvenait des succès qu'il avait remportés, alors qu'il n'était encore qu'un débutant. Mûri par le travail, fortifié par l'âge, enflammé par la passion qu'il mettait à soutenir la cause du comte, il devait être pour le ministère public un adversaire redoutable : on n'osait pas dire victorieux.

— J'avais toujours pensé que ce Pascal était un honnête garçon, s'écria Mlle de Saint-Maurice d'une voix forte... Ah! s'il me rend mon pauvre Robert... il pourra me demander ce qu'il voudra. Oui, quoi que ce soit, je le lui donnerai.

M. de Croix-Mesnil eut un pâle sourire.

— Ne le lui dites pas trop, Mademoiselle; qui sait jusqu'où pourrait aller son ambition?

— Elle ne saurait être trop grande après un tel service! répliqua avec exaltation la tante Isabelle. L'honneur et la liberté d'un Clairefont valent tout ce que nous possédons!... N'est-ce pas, Antoinette?

— Oui, tante, dit froidement la jeune fille.

Elle se leva pour rompre l'entretien, et, emmenant Malézeau sur la terrasse, lui posa des questions sur l'heureuse combinaison au moyen de laquelle il avait arrêté les poursuites de Carvajan.

Le notaire déclara avoir trouvé un prêteur dans des conditions très avantageuses. Les affaires industrielles et commerciales étant nulles, les capitalistes cherchaient des placements sûrs. Un remboursement intégral avait procuré une garantie hypothécaire au nouveau créancier, et, moyennant un intérêt annuel

de cinq pour cent, on serait désormais tranquille. Aussitôt le procès terminé, la Grande Marnière serait remise en exploitation, avec un ingénieur comme directeur des travaux. Et si le marquis voulait être sage, en quelques années il arriverait à éteindre sa dette. Mais il fallait, par exemple, qu'il renonçât à se montrer homme de génie et se contentât d'être bon père de famille. Antoinette avait écouté Me Malézeau avec une émotion profonde. Elle lui serra la main, et des larmes roulèrent dans ses yeux. Ils marchèrent pendant un instant sans parler; enfin elle dit :

— Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude... Tout ce qui nous arrive d'heureux, c'est à vous que nous le devons... Votre fidèle amitié, la première, a osé entrer en lutte avec notre persécuteur. Elle nous a valu l'aide providentielle de M. Pascal. C'est elle encore qui met fin à des embarras financiers qui ajoutaient cruellement à l'horreur de notre position... Tous les jours de ma vie, je prierai pour vous...

Les yeux de Malézeau tourbillonnèrent derrière ses lunettes, dont les verres s'obscurcirent, comme des carreaux sous la pluie. Il balbutia :

— Mademoiselle... Je suis pénétré... Mademoiselle... vous me remerciez trop pour le peu que j'ai fait... Mademoiselle... Un autre que moi a tout le mérite... Mademoiselle...

Il craignit d'en trop dire, jeta à la jeune fille un regard terrible et se tut.

— Quant à mon père, reprit Mlle de Clairefont, j'ai

la triste certitude qu'il ne sera plus ni en goût ni en état de reprendre ses occupations. Le ressort de son esprit semble avoir été brisé par ces violentes secousses. Il retrouve des forces, il parle, il écoute, il se souvient, mais il n'y a plus en lui ni énergie ni volonté. C'est un enfant souriant et doux. Vous le verrez... Le docteur Margueron assure qu'il peut vivre très longtemps ainsi.

Ils continuèrent à marcher. Antoinette, du bout de son ombrelle, traçait distraitement des lignes sur le sable. Elle eût voulu parler de Pascal à Malézeau et connaître d'une façon plus complète ce qui s'était passé rue du Marché, à la suite de son entretien avec le jeune homme. Elle était inquiète, troublée, et, pour la première fois de sa vie, ne se sentait pas sûre de sa conscience. N'avait-elle pas allumé la guerre entre ce père et ce fils ? N'était-ce pas en spéculant sur les généreux sentiments de Pascal qu'elle l'avait contraint à rompre avec Carvajan ? Au fond d'elle-même, une voix s'élevait qui disait : Que t'importe ? Pauvre agneau, laisse ces deux loups se dévorer ! Ils sont de même race, de même sang. N'est-ce pas la juste revanche de tout ce dont vous avez eu à souffrir, que ce combat qui met vos ennemis aux prises ?

Mais Antoinette savait bien que Pascal n'était pas un ennemi. Il était son esclave, il lui appartenait sans réserve, et c'était pour lui obéir, pour lui plaire, uniquement pour elle, qu'il avait trahi la faction paternelle et qu'il s'apprêtait à la combattre. Elle était donc responsable de ce qui se passait. Tout le mal

qui arriverait à Pascal, tout le dommage qu'il pourrait souffrir, lui viendrait d'elle. Et, par le fait, une sorte d'engagement tacite la liait au jeune homme. Et elle souffrait, dans son orgueil, à cette pensée.

— Mon père a déjà demandé à voir M. Pascal, dit elle. Quand viendra-t-il ici?

— Je ne saurais vous dire, Mademoiselle. C'est une étrange nature que celle de ce garçon, Mademoiselle. Il est sauvage... Mme Malézeau n'a pas encore pu obtenir de lui qu'il prît ses repas avec nous, tant qu'il habitera notre maison. Il craint d'être importun, et il aime à s'isoler... Vous ne le verrez pas, ou je me trompe fort, avant qu'il y ait, pour lui, urgente nécessité de se présenter au château.

Antoinette respira avec soulagement. Elle avait craint un envahissement. Elle voyait qu'au contraire il faudrait sans doute aller chercher son défenseur. Elle fut heureuse de cette réserve, elle se sentit plus libre.

Enfermé au fond de l'appartement que Malézeau avait mis à sa disposition, Pascal vivait depuis deux jours dans un accablement farouche. Il avait horreur de la vie et de toutes les infamies qui l'accompagnent. En proie à une noire misanthropie, il laissait même ses persiennes fermées et passait son temps à fumer, étendu sur un divan, dans une demi-obscurité. Il fit là des réflexions douloureuses. N'avait-il pas été, à sa naissance, marqué d'un signe fatal qui le vouait au malheur? Son passé s'offrait à lui plein de tristesse, son présent lui réservait des épreuves cruelles, et

l'avenir était vide d'espérance. Que faisait-il sur terre? Exécré et maudit par son père, subi par celle qu'il aimait, comme un mercenaire que l'on dédaigne quand il a triomphé, n'eût-il pas mieux valu pour lui disparaître ?

Qu'était l'angoisse de la dernière heure comparée aux tortures qu'il endurait ? Après ce court passage de la vie à la mort, le calme, le doux repos, le sommeil, avec un rêve unique et délicieux, dans lequel rayonnerait la virginale figure d'Antoinette. Là, sur ses lèvres, il ne verrait que d'indulgents sourires, car toutes les haines seraient éteintes, et, de lui, elle ne connaîtrait plus que son âme. Elle saurait combien il l'avait tendrement adorée. Et, désarmée enfin, elle l'accepterait pour son fiancé éternel.

Et dans le silence et l'ombre de la chambre, Pascal, énervé, souffrant, gémissait et pleurait. Il faisait des retours sur lui-même et s'accusait de lâcheté. Quoi! songer à déserter la lutte quand celle qu'il aimait comptait sur lui? L'abandonner seule, exposée à de redoutables vengeances? Livrer aux hasards de la conscience des jurés Robert qu'il devinait innocent? Non ! c'était impossible. Il fallait d'abord accomplir sa tâche, faire son devoir, et, ayant laissé, par le service rendu, une trace impérissable dans ce cœur qu'il eût voulu emplir de lui, disparaître : fuir ou mourir, à son gré.

Il retrouva un peu de courage, secoua son inaction, et commença sourdement une enquête sur les faits qui allaient amener le comte de Clairefont devant la

justice. Dès les premiers pas, il se heurta à une expédition semblable, conduite par les émissaires de son père, dans le but de recueillir des preuves de culpabilité là où il cherchait, lui, des indices d'innocence. Ainsi l'attaque et la défense prenaient déjà leurs précautions, traçaient les lignes de leur siège, et entamaient les travaux d'approche.

Cette ébauche de combat ranima tout à fait Pascal. Il s'alanguissait dans l'inactivité. Aux prises avec des difficultés, il redevint lui-même. Ayant eu affaire à la ruse des Américains du Sud, il était en mesure de jouter avec les Normands. Il acquit la conviction que l'instruction ne s'était pas bornée à rassembler les charges qui pouvaient si facilement être relevées contre Robert, mais avait été consciencieusement poussée dans divers sens.

Plusieurs individus avaient été soupçonnés et interrogés. Un chaudronnier ambulant, dont la présence à Couvrechamps avait été signalée, pendant la nuit du 25, s'était tiré d'affaire grâce à un indiscutable alibi. Le Roussot, qui avait passé une partie de la soirée avec Rose, avait été questionné. Mais on n'avait rien su obtenir du berger. Il s'était présenté, maigriot, chétif, le visage déformé par des tics horribles, qui lui donnaient un air à la fois riant et stupide. On n'avait pu l'arracher à son mutisme qu'en le menaçant, et alors il avait jeté des cris inarticulés, qui étaient d'une bête sauvage plutôt que d'un être humain. Le fermier de La Saucelle, qui se trouvait présent à l'interrogatoire, avait intercédé en faveur de

l'idiot. Il avait donné les meilleurs renseignements.

— Excepté de ne point parler et de ne pas entendre très bien, ce qui n'est pas toujours un mal, dit-il avec une malice de paysan, il est bon serviteur... Il se connaît aux moutons, et il ne va jamais au cabaret. Il aimait la Rose... Ah ! oui ! on peut le dire, car c'est elle qui l'a quasiment élevé... Elle était bonne pour lui... Il la suivait comme un chien... Plutôt que de lui faire du mal, il l'aurait défendue jusqu'à la mort ! Oui !... D'ailleurs, il est rentré vers les deux heures... deux heures un quart... Ma femme a entendu ouvrir la porte de la bergerie et m'a dit : Tiens ! v'là notre valet qui revient.

Le Roussot alors s'était mis à trembler, son visage avait pris une teinte livide, il avait poussé un hurlement plaintif, comme celui d'un chien qui aboie à la lune, et, battant l'air de ses bras, il avait été pris d'affreuses convulsions.

— Voyez-vous ! dit le fermier, on le ferait mourir, si on le tourmentait... Il est bizarre de cervelle !... Mais pour donner une pichenette à une mouche, n'ayez crainte !

Comment obtenir une déposition d'un être en état de démence, et, si on l'obtenait, quel fonds faire sur elle ? On avait laissé le berger en repos.

En parcourant la Grande Marnière pour se rendre compte du terrain, Pascal rencontra le Roussot et fut frappé du changement qui s'était opéré dans sa physionomie. Il avait les yeux éteints et la bouche crispée. Lui, si vif et si hargneux, il restait assis ou couché dans

la bruyère, et ne poursuivait plus les passants de ses grognements et de ses gambades. Le jeune homme put l'approcher sans qu'il fît aucun mouvement. Le chien noir eut beau aboyer pour prévenir son maître, celui-ci ne bougea pas. Il paraissait dormir éveillé, ses regards étaient fixes, comme si une vision les retenait, et des pleurs coulaient sur ses joues. Pascal prononça le nom de Rose. L'idiot frissonna, mais ne sortit pas de son étrange extase. Quelle différence entre cette torpeur accablée et la vive ardeur qui l'animait la première fois que Pascal l'avait vu!

C'était le lendemain de son retour à La Neuville, par cette merveilleuse matinée d'été qui avait mis le fils de Carvajan en présence de la fille du marquis. Le Roussot et Rose riaient alors, en folâtrant dans les joncs, au bord de la mare, et la lavandière était presque aussi forte que le berger.

Comme Pascal était libre et insouciant, suivant avec sa belle compagne le grand chemin de Couvrechamps! Dans l'air, un parfum enivrant flottait, la verdure des arbres éblouissait les yeux, la terre vibrait, élastique sous le pied. C'était un de ces moments où le corps marche dans une atmosphère plus pure, où l'esprit se sent plus actif et plus pénétrant, où l'être entier se dilate, heureux ainsi qu'une plante caressée par le soleil. Un instant après, quel changement! Il avait suffi qu'Antoinette prononçât son nom, et qu'il ripostât, lui, par le sien. Le ciel avait paru s'obscurcir, le paysage s'était terni, la terre avait frissonné comme sous un vent âpre. Le jeune homme

avait senti son cœur se contracter dans sa poitrine. Il semblait que ce double tableau riant, puis sombre, fût le résumé de son histoire, commencée dans la joie et finie dans la douleur.

Il quitta le Roussot et descendit à travers la colline du côté de l'auberge de Pourtois, comme il avait fait le jour de sa rencontre avec Antoinette, et poussa la porte du cabaret. La même obscurité froide régnait dans la salle, et, avec peine, les yeux du jeune homme distinguèrent les assistants. Fleury et Tondeur n'étaient plus là, jouant aux cartes; mais Chassevent, assis à une table, l'air abruti, buvait de l'eau-de-vie, pendant que la petite et sèche Mme Pourtois tricotait silencieusement dans son comptoir. Le vagabond ne sourcilla pas, mais la femme du cabaretier devint pâle et s'élança au-devant de Pascal.

— Ah! monsieur Carvajan!... Comment! c'est vous!... Qu'est-ce qu'on pourrait bien vous servir?

— Rien!... Mais est-ce que votre mari n'est pas là?

— Vous auriez voulu lui parler? demanda la femme d'un air soupçonneux... Ah! le pauvre homme! il est bien malade depuis quelques jours... M. Margueron dit comme ça qu'il a eu « les sangs tournés ». Il est au lit. Il ne faut pas qu'il parle... il ne voit personne... C'est depuis le malheur, voyez-vous... Un homme qui n'avait jamais eu d'émotions, et qui se trouve obligé de rapporter un cadavre... Ça lui a donné un coup!

Chassevent, qui s'était tenu penché sur son verre, parut se ranimer :

— Est-ce vrai, monsieur Carvajan, demanda-t-il d'un air sombre, que c'est vous qui défendrez l'assassin en justice ?

– C'est vrai, dit Pascal.

— Qu'est-ce que vous avez donc contre le pauvre monde, pour que vous essayiez de lui faire des misères ? Maintenant que ma chère petite mignonne de fille est défunte, comment est-ce que je vas trouver à vivre, à m'n'âge ? A m'nourrissait, a m'réparait mes vêtements, a m'soignait en cas de maladie... Ah ! on peut dire que c'était une belle, douce et brave enfant du bon Dieu ! J'ai tout perdu avec elle ! Et vous voulez empêcher qu'on me donne une somme, et, de plus, qu'on coupe la tête au « guerdin » en place publique ? C'est-y digne d'un homme comme vous, qu'êtes capable ?

Pascal voulut pousser un peu le vagabond, espérant lui faire commettre quelque imprudence :

— Si M. de Clairefont a commis le crime, on le condamnera, dit-il avec fermeté. Mais il est innocent, j'en suis sûr, et nul ne le sait mieux que vous, si ce n'est Pourtois, votre compagnon...

— Innocent ! cria Chassevent, eh bien ! que le gros le dise !... Ah ! malheur ! oui, qu'il dise qu'il n'a pas vu comme moi !.... Et que le diable me brûle si...

Mme Pourtois lui coupa adroitement la parole :

— Êtes-vous venu ici, Monsieur, dit-elle aigrement à Pascal, pour tourmenter de braves gens qui ne demandent rien à personne ? Notre maison est un lieu public, c'est vrai; mais on y donne à boire et à man-

ger, on n'y débite pas de mauvaises paroles... La façon dont vous êtes parti de chez votre père n'est déjà pas si jolie, pour que vous ayez le goût de venir ici nous dire des sottises!...

La cabaretière s'était excitée, et sa physionomie devenait d'une atroce méchanceté, ses petits yeux de vipère étincelaient et sa bouche mince grimaçait comme pour des morsures. Elle allait continuer, lorsqu'une porte s'ouvrit au fond, et Fleury parut :

— Ah ! monsieur Carvajan, s'écria-t-il... Je voulais justement aller vous voir.

— Il paraît que la porte de votre mari n'est pas fermée pour tout le monde, dit railleusement Pascal à Mme Pourtois, qui s'était réinstallée silencieusement derrière son comptoir.

— Venez ! dit le greffier... Et, sans plus se soucier de la cabaretière et du vagabond, il entraîna le jeune homme au dehors.

Ils se retrouvèrent à la place même où Fleury, montrant la terrasse de Clairefont, avait dit avec un accent de triomphe : C'est bien fini !... Ce souvenir lui revint, et, baissant son front soucieux :

— Est-ce donc irrémissible ? dit-il. Sommes-nous ennemis ? Ah ! si vous saviez le mal que vous faites à votre père !... Il a vieilli de dix ans. Vous seriez effrayé des ravages que le chagrin a faits en lui... Et penser que c'est vous qui êtes cause...

— Moi ! s'écria Pascal exaspéré par tant d'hypocrisie. Moi ? vous osez m'accuser ?

Il respira avec force, comme pour calmer les vio-

lentes palpitations de son cœur, puis, avec un éclat soudain :

— Supposez-vous que j'aie oublié vos affreuses confidences? Quelle âme de boue me croyiez-vous donc pour avoir osé me les faire? Oui, vous m'avez, avec un cynisme incroyable, dévoilé vos projets, expliqué vos combinaisons, fait toucher du doigt tous les ressorts de votre piège! Et parce que je restais muet, vous avez cru que j'approuvais vos plans, et peut-être même que j'aiderais à les exécuter? N'était-ce pas séduisant, en effet? Cette admirable entreprise était dirigée contre la fortune d'un pauvre homme incapable de se défendre... Il s'agissait de le dépouiller, de le détrousser! Et tout le trafic des prêts au moyen d'hommes de paille, des billets renouvelés avec escompte, augmentation d'intérêts, était mis en œuvre, tout le brigandage de la banque véreuse se donnait carrière... Et moi j'assistais à ces indignités, me demandant déjà comment je pourrais vous empêcher de poursuivre votre besogne. Je me taisais, étouffé par le dégoût, pris entre l'horreur que m'inspiraient vos actes, et la honte d'avoir à les répudier. Ce que j'ai souffert là, vous ne pouvez le comprendre! J'ai pleuré les larmes les plus amères qui aient jamais coulé des yeux d'un homme! J'ai voulu fuir, disparaître, mettre des espaces immenses entre moi et cette iniquité! J'allais partir... A force d'infamies, vous m'avez contraint à rester! La fortune ne vous a plus suffi : il vous a fallu aussi l'honneur de ces malheureux! Vous avez pris le fils dans un de vos

traquenards, vous l'avez accusé, livré, accablé ! Et moi, témoin de vos manœuvres, j'ai été conduit à me dire que si, m'éloignant, je l'abandonnais, je devenais votre complice. Ma conscience s'est révoltée. Et, las de tant d'ignominies, j'ai été entraîné, pour les faire cesser, à entrer en lutte avec celui dont je porte le nom... Oui ! Carvajan contre Carvajan, comme on dit au Palais !

Fleury laissa passer ce flot de paroles brûlantes, et ricanant :

— J'ai été un niais, dit-il. J'aurais dû tenir ma langue... Mais gageons que, si Mlle Antoinette était moins jolie, vous seriez moins irrité?

Pascal devint pâle. Il prit le greffier par le bras, et le secouant rudement :

— Je vous défends de prononcer devant moi le nom de Mlle de Clairefont !... Le premier usage que je ferai de l'indépendance que j'ai reconquise sera pour corriger les drôles tels que vous, s'ils se permettent des familiarités que je juge abjectes ! Tenez-vous-le pour dit, et prévenez vos camarades...

— Hé ! là ! ne nous fâchons pas ! reprit mielleusement Fleury, je suis un homme pacifique... Je n'avais point l'intention de vous contrarier... Je n'ai que des idées conciliantes... Voyons ! est-ce que vous laisserez votre père dans le chagrin, sans faire un pas vers lui? Allons ! il a été vif, sans doute, mais vous, vous l'avez exaspéré... Ne peut-on concilier les choses?

Pascal s'efforça d'être calme; il voulut savoir quelle lâcheté on osait espérer de lui.

— Qu'entendez-vous par là?

Fleury gratta furieusement ses cheveux indisciplinés:

— C'est vous qui êtes le maître de la situation. Il faut donc être modéré... Cédez-nous la Grande Marnière!

— Rendez la liberté à Robert de Clairefont!

— Vous savez bien que, maintenant, c'est impossible.

— Oui! il est plus facile de faire le mal que de le réparer!

— Ne consentiriez-vous pas à revoir M. Carvajan?

— A quoi bon?

— Un accord peut se conclure.

— Jamais sur les bases que vous proposez.

— Donnerez-vous donc ce spectacle désolant d'un fils combattant contre son père?

— En l'empêchant de commettre des actes que je réprouve, ce sont les intérêts de son honneur que je prends contre lui-même.

— C'est votre dernier mot?

— Mon père a entendu tout ce que j'avais à lui dire... Maintenant je n'ai plus qu'à agir.

— Prenez garde!

— Oh! je sais ce que je peux attendre de votre cupidité déçue. Vous ne reculerez pas devant le choix des moyens... Vous n'hésiterez pas à calomnier, à corrompre. La vérité ne s'en fera pas moins jour. Je ne négligerai rien pour qu'il en soit ainsi.

Fleury fit un geste de colère, puis, se tournant vers Pascal :

— La paix ou la guerre? Une dernière fois, je vous tends la main...

Pascal regarda le greffier avec un écrasant mépris, et haussant les épaules :

— A quoi bon? je n'ai rien à mettre dedans!

Et sans ajouter une parole, sans se retourner, il poursuivit son chemin.

Cependant les menaces de Fleury n'avaient pas été platoniques. Les témoins étaient travaillés avec une audace éhontée. Les Tubœuf, de Couvrechamps, avaient reçu, à plusieurs reprises, la visite de Tondeur. Celui-ci s'était enquis de leurs besoins et les avait longuement interrogés sur la rencontre qu'ils avaient faite de Robert et de Rose, en rentrant de l'assemblée. Tubœuf, ouvrier maçon, avait à compter avec Tondeur, et il se montrait, depuis la visite du marchand de bois, très animé et très loquace. Le docteur Margueron avait été pratiqué par Dumontier et Leglorieux. Il avait une grande fille et point de fortune. On s'était laissé entraîner jusqu'à lui faire entrevoir un brillant mariage. On ne lui demandait rien, on s'en rapportait à sa sagacité; mais il était évident que la condamnation de M. de Clairefont devait lui être très profitable. Le médecin avait écouté beaucoup, parlé peu. Et la conviction qu'il avait de l'innocence de Robert s'était accrue de tous les efforts faits pour établir la culpabilité. Le valet d'écurie, que le comte avait autrefois presque assommé, s'était éloigné du pays. Sa trace avait été suivie, et sa présence était signalée à Mortagne, d'où on allait le faire venir pour déposer.

Ainsi les manœuvres de la partie adverse étaient poussées avec une activité extrême. Le bruit courait déjà dans la ville qu'un éminent avocat, connu comme la plus terrible langue du barreau de Paris, devait soutenir les intérêts de Chassevent, qui se portait partie civile. Tous ces récits, rapportés à Clairefont par les Saint-André et les Tourette qui, décidément, avaient pris fait et cause pour leurs amis, jetaient la tante de Saint-Maurice dans des transes horribles. Elle aurait voulu voir Pascal :

— Si encore nous pouvions causer avec lui, savoir ce qu'il pense, ce qu'il espère! Le métier d'un avocat consiste à rassurer ses clients d'abord, et à gagner leur procès ensuite. Qu'est-ce que c'est que cet avocat invisible? L'influence morale de son nom, c'est très bien! Mais, moi, je n'aurai confiance en lui que quand il aura parlé, en ma présence, pendant une heure, sans débrider.

Antoinette, cédant aux instances de sa tante, dut écrire à Me Malézeau pour le prier d'amener Pascal.

Ce fut une des émotions les plus violentes que le jeune homme eût jamais ressenties, lorsqu'il descendit avec le notaire à la grille de la cour d'honneur. La trace des affiches jaunes se voyait encore sur les piliers. C'était près du massif de l'entrée qu'un soir, rôdant le long du mur du parc, il avait entendu, à son approche, le lévrier gronder et Antoinette parler doucement pour le calmer. Il arriva dans le vestibule, sans savoir comment il avait traversé la cour; une porte s'ouvrit, et il aperçut dans le salon la tante

Isabelle, le marquis et la jeune fille. Un nuage obscurcit ses yeux, le sang siffla dans ses oreilles, il lui sembla qu'il marchait au milieu des flammes. Il distingua la voix de Malézeau qui disait :

— Monsieur Pascal Carvajan, que je vous présente, Monsieur le marquis... Mademoiselle, Monsieur Pascal Carvajan...

Le marquis, pâle sous ses cheveux blancs, sans se lever, agita la main avec un air riant et dit :

— Qu'il soit le bienvenu.

Le jeune homme s'inclina, et s'assit auprès de la cheminée, sur une chaise qu'Antoinette lui avança. Le château ne s'effondra pas sur la tête de ce Carvajan qui devenait l'hôte de Clairefont. La vieille demeure reconnut en lui un ami : elle se fit souriante et hospitalière. Le premier quart d'heure de cette visite se passa, pour Pascal, à essayer de reprendre possession de lui-même, à raffermir sa vue troublée, à apaiser son cœur palpitant, à rassembler ses idées en déroute. Il se contraignit à regarder autour de lui.

Dans le salon à boiseries grises finement sculptées le jour entrait clair, jouant avec les étoffes anciennes des meubles, miroitant dans le lustre de Venise qui pendait du plafond. Des jardinières garnies de fleurs occupaient les ouvertures des fenêtres ; en face de la cheminée un piano était recouvert d'une large draperie d'étoffe brodée. Sur un grand fauteuil le marquis souriait toujours, et parlait d'une voix vide, qui donnait la sensation d'un grelot. Autour du vieillard, sa fille, ayant à ses pieds, pareil à un sphinx,

son fidèle et nonchalant lévrier, la tante Isabelle, rouge comme un cratère en éruption, et Malézeau.

Pascal, avec souci, chercha M. de Croix-Mesnil. Il ne le vit pas. Peut-être était-il dans le château ; peut-être avait-il été obligé de retourner à Évreux pour reprendre son service. Malézeau parlait, et M[lle] de Saint-Maurice lui répondait. Antoinette, grave et triste, écoutait distraitement. Pascal, par deux fois, sentit les regards de la jeune fille se poser sur lui. Il n'osa lever les yeux. Il songeait : Est-ce possible ? Est-ce bien moi qui suis dans ce salon auprès d'elle? Après tant de haine et de dédain, ai-je dompté ses répugnances? Une fois déjà elle m'a tendu la main, et maintenant voilà qu'elle m'ouvre la porte de sa maison. Je suis à ses côtés, je la vois, je respire le parfum qui émane d'elle. Comment tant de bonheur, après tant de tristesse?

Mais une ombre passa sur son esprit. Était-ce Pascal Carvajan qu'on recevait, était-ce à Pascal Carvajan que s'adressaient les regards amis et que s'offraient les mains affectueusement tendues? N'était-ce pas uniquement au défenseur de Robert, à l'auxiliaire utile et puissant qui devait contribuer à sauver l'héritier du nom? On ne l'admettait pas : on le subissait, voilà tout. Et comment le jugeait-on? Qu'y avait-il derrière cette politesse de gens bien élevés, avec laquelle on lui faisait bon accueil? Peut-être un ironique dédain pour le renégat, pour le traître. Qui sait si, en ce moment même, Antoinette ne pensait pas : « Je me sers de toi, mais je te méprise » ?

Il sentit son cœur s'élargir et s'exalter; il se dit : Qu'importe? Est-ce pour eux que je me suis résolu à briser tous les liens qui me retenaient, afin de remplir un devoir terrible? N'est-ce pas pour moi d'abord, pour ma raison, pour ma conscience, pour mon honneur? Qu'ils pensent donc ce qu'ils voudront!

Il était tout à fait remis, plein de sang-froid et capable d'observer. Il écouta Malézeau qui disait à la tante Saint-Maurice :

— Il y a une session en novembre, Mademoiselle, et je crois bien que l'affaire viendra, Mademoiselle, si elle doit venir, vers la fin du mois... Elle est d'une terrible simplicité, Mademoiselle...

— Et vous nous répondez de ce jeune homme? demanda plus bas la vieille fille.

— Comme de moi-même.

— L'avez-vous regardé? dit le marquis. Il ne ressemble pas du tout à son père. Non! non! pas du tout. Il défendra Robert. C'est moi qui en ai eu l'idée... Et vous savez, ma chère, que j'ai de bonnes idées.

La tante Isabelle jeta un regard inquiet au notaire et, entre ses dents, murmura :

— Il me fait frémir!

Elle n'eut pas le temps d'achever. Antoinette s'était levée et marchait vers le perron. Pascal la suivit, entraîné par une force irrésistible. Le lévrier, s'étirant paresseusement, vint flairer le jeune homme, le regarda avec ses yeux mélancoliques semblant dire : Je te devine, je sens que, comme moi, tu es bon, dévoué et fidèle. Et, doucement, il lui lécha la main.

— Étrange animal! dit Mlle de Saint-Maurice, c'est la première fois que je ne le vois pas montrer les dents à un étranger. Il n'a jamais pu souffrir M. de Croix-Mesnil...

Sur le perron, Antoinette s'était arrêtée. Pascal put la regarder à loisir, et s'enivrer de la dangereuse joie de la posséder là, pendant quelques instants, à lui seul. Il admira la blancheur délicate de son teint, la gracieuse courbe de ses épaules, la fière élégance de sa tournure. Elle était très simplement vêtue d'une robe de cachemire gris sans aucun ornement. Elle abritait sa tête sous une ombrelle rouge, et un rayon de soleil indiscret, caressant son cou, donnait aux petites mèches folles, qui frisaient sur sa nuque, un reflet d'or bruni. Elle était si charmante ainsi, que Pascal fut tenté de s'agenouiller comme aux pieds d'une divinité. Il avait tout oublié, ses inquiétudes, ses défiances, ses amertumes; il ne pensait plus qu'à elle, il ne voyait plus qu'elle. Tout disparaissait dans le rayonnement céleste de sa grâce et de sa beauté. Il planait en plein ciel.

En lui parlant, elle le fit tressaillir; il revint sur la terre :

— Vous voyez, Monsieur, dit-elle avec une dignité mélancolique, ce qu'est notre maison. Triste reste d'une grandeur bien peu digne d'être jalousée. Mais, telle qu'elle est, nous y sommes chez nous. Et c'est grâce à vous, je le soupçonne : vous avez trouvé un arrangement qui nous a permis de continuer à vivre sous ce toit. Je ne suis pas versée dans

les questions d'affaires, mais il me semble qu'un changement si favorable et si rapide dans notre situation n'a pu être opéré que par vous. Puissions-nous être aussi heureux quand il s'agira de Robert !

Pascal osa regarder Antoinette, et l'enveloppant des caresses de sa voix profonde :

— Si, pour avoir du génie, il suffisait de vouloir, je vous répondrais de sauver votre frère. Mais je ne dois promettre que ce qu'un homme peut tenir. Soyez sûre, cependant, que je trouverai des forces inattendues dans la conscience de mon bon droit, et que, plus la cause sera difficile, plus je ferai d'efforts pour la faire triompher.

Mlle de Clairefont baissa le front en signe d'assentiment, et se perdit dans une rêverie profonde. Au bout d'un instant, elle soupira, et ses yeux s'emplirent de larmes. Pascal pâlit et fit un mouvement vers elle ; elle sourit et dit :

— Pardonnez-moi... J'ai tant de chagrin. Je m'oublie...

Elle reprit sa sérénité un peu hautaine :

— Il faudra, Monsieur, que vous ayez la bonté de venir souvent ici. Nous serons certainement calomniés : il faut que vous appreniez à nous connaître, que vous viviez de notre existence, afin de pouvoir nous défendre. C'est un sacrifice que je vous impose, en vous demandant de fréquenter assidûment une maison où vous ne trouverez qu'un vieillard malade et des femmes attristées. J'espère que vous voudrez bien vous y résigner ?

Il s'inclina sans répondre. Il tremblait à la fois de crainte et de joie, ravi de voir les portes du château s'ouvrir devant lui, effrayé en pensant au trouble que cette intimité allait jeter dans son cœur. Ils se dirigèrent vers le salon. En entrant, Pascal entendit M[lle] de Saint-Maurice qui disait à Malézeau d'une voix furieuse :

— Mais il n'a pas ouvert la bouche ! Jamais un avocat aussi peu bavard ne pourra sauver l'enfant ! Non, vous ne me ferez pas entrer dans la tête qu'un avocat puisse faire acquitter son client, s'il ne parle pas deux heures de suite !

Et le marquis de répondre, avec sa petite voix grelottante et vide :

— C'est moi qui ai eu l'idée !... Ne craignez rien, tante... Elle est de moi... Elle est bonne !

Pascal rejoignit Malézeau, salua le vieillard, la tante Isabelle, et, reconduit par Antoinette jusqu'à la grille, s'éloigna. Il se présenta chaque jour à Clairefont, à partir de cette visite et, dès le lendemain, rencontra M. de Croix-Mesnil.

Il appréhendait vivement de se trouver en rapport avec le jeune officier. Il revint bien vite de ses préventions. Il vit dans le baron un homme courtois, réservé, un peu froid, dont il apprécia promptement le réel mérite. Il se sentit d'autant plus vivement entraîné vers lui qu'il reconnut, dans celui en qui il redoutait un rival heureux, un compagnon de tristesse. L'indifférence charmante avec laquelle Antoinette traitait M. de Croix-Mesnil parut à Pascal le dernier degré du malheur. Son âme ardente eût

préféré de la haine à cette exquise insensibilité. Il comprit que le baron aimait Mlle de Clairefont et ne conservait aucun espoir. Le danger de Robert était le dernier lien qui l'attachât à cette maison où il avait rêvé de vivre heureux. Il y souffrait maintenant, et n'y venait que par devoir. Il sut trouver des paroles louangeuses et délicates à l'adresse du défenseur de son ami, et se conduisit avec un tact raffiné qui lui conquit définitivement Pascal.

C'était un curieux spectacle que celui de ces jeunes gens auprès d'Antoinette. Tous deux passionnément épris et résolus à n'en rien laisser voir : l'un, aimable, fin, léger, dissimulant ses sentiments avec une grâce aisée et correcte ; l'autre, sévère, âpre, glacé, avec des éclats soudains qui illuminaient ses yeux d'une rayonnante inspiration.

Lorsque Pascal lâchait ainsi, involontairement, la bride à sa fougue, un battement singulier de la paupière, un plissement subit de la lèvre donnaient au visage de Mlle de Clairefont une gravité recueillie. Elle ne semblait plus entendre ce qui se disait autour d'elle ; on eût dit qu'elle écoutait une voix intérieure qui lui parlait, impérieuse. Puis, le jeune homme reprenant son ton mesuré, la physionomie d'Antoinette redevenait calme. Ces sensations fugitives n'avaient peut-être été remarquées que par Malézeau qui, avec ses yeux tourbillonnant derrière ses lunettes d'or, voyait fort clair.

Pendant qu'à Clairefont la vie se traînait ainsi dans l'attente, rue du Marché l'agitation ne faisait qu'aug-

menter. La haine déçue, la convoitise trompée, avaient jeté Carvajan dans un état de fureur qui faisait craindre pour sa raison. Dans la ville, une réaction se produisait en faveur des victimes contre le bourreau. L'oppression matérielle qu'exerçait le banquier sur ses tributaires les laissait libres de leurs impressions morales. S'il pouvait les contraindre à agir dans tel sens, il ne pouvait les forcer à penser telle chose. Et la majorité se déclarait décidément en faveur du fils contre le père. Carvajan, sans sortir de chez lui, avec l'admirable instinct qui le guidait toujours, se rendait un compte parfaitement exact de l'état des esprits. Il se faisait en lui une sorte de répercussion de l'opinion publique. Il pesait, il comparait, et, avec fureur, il était obligé de s'avouer qu'entre ce jeune homme, qui n'avait jamais fait de mal à personne, et lui, le tyran de La Neuville, on n'hésitait pas. Lorsque Fleury, pour essayer de le calmer, lui disait le contraire, il l'interrompait avec violence :

— Taisez-vous, imbécile, vous ne savez point de quoi vous parlez ! C'est Pascal qui nous perd ! Vous ne le connaissez pas... Je n'aurais pas dû le laisser revenir. Il retournera comme un gant tous ceux qui l'entendront... Triple brute que j'ai été, de me brouiller avec lui ! C'est la passion qui m'a emporté !... La passion ne fait faire que des sottises ! Si j'avais raisonné, au lieu de m'emporter, nous aurions eu Clairefont pour prix de la liberté de ce butor, dont la condamnation ne sera pour moi qu'une bien mince satisfaction... Je me suis conduit comme une bête !

Vous même, Fleury, vous n'auriez pas été plus bête que moi !

Et, soulagé par ces injures, il marchait à grands pas dans son cabinet :

— Si je pouvais seulement voir Pascal, peut-être serait-il encore temps d'arranger les choses... Mais il ne veut pas venir ici... Et moi je ne peux pas aller chez Malézeau... J'aurais l'air de capituler !... Ah ! au dernier moment, rattraper la victoire, les rouler, quand ils croient nous tenir ! Quel triomphe ! Mais comment ?

Un jour, vers cinq heures, en descendant de Clairefont, Pascal s'entendit appeler. Il s'arrêta et, au coin de la Grande Marnière, il se trouva en présence de son père.

— Puisque tu ne veux pas faire les premiers pas, dit le vieillard, il faut donc que je les fasse. Veux-tu causer cinq minutes avec moi ?

Il entraîna son fils dans le fourré, et, s'asseyant à l'abri d'un pli de terrain :

— Tu me rends très malheureux, dit-il sourdement. Je ne peux pas m'habituer à la pensée que tu fais cause commune avec mes ennemis. A mon âge, quand il me reste si peu de temps à vivre, être séparé de mon fils, et dans des conditions si cruelles, c'est au-dessus de mes forces !... Voyons, qu'est-ce qu'il faudrait donc pour mettre fin à cette affreuse dissension ?

— Oh ! si vous le voulez sincèrement, cela doit être aisé, dit Pascal avec joie.

— Eh bien ! reviens chez moi, et renonce à défendre Robert de Clairefont.

— Je reviendrai chez vous si vous le désirez, mon père ; mais je ne puis me dérober au devoir que j'ai accepté.

— Mais si tu prends la parole pour ces gens-là, c'est un soufflet que tu me donnes.

— Non, car je puis faire savoir que c'est avec votre consentement que je le fais.

— Es-tu donc si engagé vis-à-vis de ces Clairefont? demanda Carvajan avec une irritation croissante.

— Je suis engagé vis-à-vis de moi-même !

— Pascal ! cria le maire.

Il ne continua pas. Et, se parlant à lui-même :

— Ce garçon a une tête de fer!.. Jamais il n'entendra raison... Jamais !... On le berne, pourtant... Mais il est aveuglé par l'amour!...

Il prit son fils par le bras et le secoua :

— Que fais-tu de tes yeux? Tu ne vois donc pas que la demoiselle de là-haut a pour amant le capitaine de dragons?

— Mon père ! cria Pascal qui blêmit. Oh ! tenez, je ne vous écouterai pas davantage.

Il regagna précipitamment la route. Le banquier le suivit, parlant toujours :

— Ils ne se marient pas... parce qu'ils peuvent se passer du mariage ! Ce n'est pas moi qui ai inventé ceci... Toute la ville l'a répété... Ils doivent bien rire de toi ensemble !...

Pascal poussa un rugissement, et, se retournant, terrible :

— Taisez-vous! je pourrais, une bonne fois, oublier que vous êtes mon père!

Carvajan s'arrêta :

— Eh bien! je ne dirai plus rien! Mais ne me quitte pas ainsi. Pascal, je souffre... Pascal, seras-tu donc intraitable?

Il montra à son fils un visage bouleversé par l'angoisse.

— Adieu, mon père, dit le jeune homme d'un air sombre. J'oublie ce que vous venez de me forcer à entendre... C'est une dernière preuve de respect que je vous donne.

Le vieillard lui cria :

— Reste encore un instant...

Il devint très rouge, ouvrit la bouche pour parler et se tut; il parut en proie à une horrible agitation. Enfin, d'un ton saccadé :

— Tu ne sais ce que tu fais. Tu attires sur toi des colères, dont je ne pourrai peut-être pas toujours te préserver... Ne passe plus jamais par ici!.. Quand tu iras là-haut, prends la grande route... Adieu!

Il partit, presque en courant, dans la direction de l'auberge de Pourtois. Pascal rentra chez Malézeau. Il pensa : Mon père a voulu m'effrayer... Qu'ai-je à craindre?

Il continua à suivre, pour aller à Clairefont, le sentier de la Grande Marnière. Deux jours plus tard, comme il regagnait La Neuville, vers six heures, arrivé au détour du sentier, il entendit une détonation, et une branche de bouleau, brisée à un pied de sa tête,

tomba sur le chemin. D'un bond, le jeune homme se jeta derrière le talus de la route, et, à l'abri, il attendit, regardant au loin. Dans les rougeurs du soleil couchant, une petite fumée blanche monta, mais la lande resta déserte. Celui qui avait tiré ne parut pas. Il s'était enfui au travers des genêts, ou se cachait dans un trou de marne. Pascal demeura là, quelques instants, puis, se courbant pour ne pas être vu, il s'éloigna.

— Il n'y a pas à s'y tromper : c'était Chassevent, se dit-il. Mais comment n'a-t-il pas tiré son second coup?... Il avait le temps... Peut-être se proposait-il seulement de me faire peur?... Cependant la balle a passé bien près.

Les recommandations de son père lui revinrent à la mémoire. Évidemment il se doutait des projets du braconnier. Ne pouvant se faire obéir de cette brute, il avait au moins essayé de protéger son fils. Allons! toute tendresse n'était pas morte en lui.

A Clairefont Pascal garda le silence sur l'incident; seulement il prit un autre chemin.

La semaine suivante l'arrêt de la chambre des mises en accusation fut rendu, et, avec un gros serrement de cœur, il fallut renoncer à l'espoir bien faible, conservé jusque-là, de voir Robert exonéré de la prévention qui pesait sur lui. Le bruit se répandit dans la ville que le comte de Clairefont venait d'être condamné. Il fallut deux jours pour dissiper cette erreur. Encore n'y réussit-on pas complètement. La tâche de Pascal commençait. Il dut s'installer à Rouen, non

pas tant pour étudier le dossier, qu'il connaissait, par avance, aussi bien que le juge d'instruction, que pour se mettre en rapport avec son client. La dernière visite qu'il fit à Clairefont fut triste. Le temps avait changé : une pluie normande tombait lourde et méchante. On eût dit que le ciel se fondait en eau. Un brouillard impénétrable enveloppait La Neuville, et les allées du parc roulaient des flots jaunâtres. A l'idée que Pascal pourrait enfin voir Robert, la tante Isabelle se dressa comme une furie :

— Je vous accompagne! s'écria-t-elle, le visage flamboyant... Oh! mon cher enfant, vous n'aurez pas la cruauté de refuser de m'emmener... Je veux être là, pour recueillir toutes fraîches les paroles que mon pauvre petit vous aura dites.

— Mais, Mademoiselle, vous lui parlerez vous-même. Je vous obtiendrai un permis de communiquer.

— Partons, alors!... Pas de retard!... Le temps de faire une valise, et je suis à vous... Ah! mon cher ami!...

La vieille fille sauta au cou de Pascal et, hors d'elle, courut à sa chambre.

Antoinette sentit une grande tristesse descendre en elle. Quelle solitude morne après cette fiévreuse agitation! Elle allait rester dans ce grand château en tête à tête avec son père. M. de Croix-Mesnil romprait seul, par ses courtes apparitions, la monotonie de leur existence. La tante Isabelle partait avec Pascal : l'avenir parut vide à la jeune fille. Qui donc tenait tant de place dans sa pensée? Était-ce Mlle de Saint-Maurice, ou l'hôte nouveau de Clairefont? Elle eut

un mouvement de colère contre elle-même, elle se jugea faible et, demandant à son orgueil la fermeté qui lui manquait, elle accueillit avec une dignité glacée les adieux du jeune homme.

— Nous ne nous verrons plus avant le jour décisif, dit-il ; promettez-moi que vous serez là. Votre présence apportera une grande force morale à votre frère. Quant à moi...

Il s'arrêta, puis, avec un accent passionné qu'elle ne lui connaissait pas :

— Quant à moi, soyez sûre que devant vous, et pour vous, je ferai l'impossible.

Elle s'inclina sans répondre. Il prit congé du marquis, immuable dans sa souriante sécurité, et, accompagné de la tante Isabelle, il s'éloigna. Restée seule avec le vieillard, il sembla à Antoinette que le jour était plus sombre, la pluie plus maussade, et la bise plus aigre. Elle ne desserra pas les dents jusqu'au soir, écoutant distraitement son père qui parlait pour ne rien dire, comme un vieux moulin qui tourne à vide.

Le surlendemain elle eut une joie très vive. Une lettre de la tante Isabelle lui apporta des nouvelles. La vieille fille avait écrit sous l'influence d'une émotion extraordinaire : elle avait vu Robert. Et, effet évident de sa reconnaissance pour Pascal, qui lui avait ouvert les portes de la cellule, elle s'occupait presque autant du jeune homme que de son neveu. Elle les confondait dans une sorte de communauté attendrie :

« Si tu voyais ce pauvre petit, disait-elle, comme

il est changé! Il a maigri et pâli. Quand nous sommes allés le visiter, il m'a paru que les corridors qu'on nous faisait suivre n'en finissaient pas. Enfin le geôlier s'est arrêté devant une porte percée d'un judas, il a ouvert, et nous avons aperçu l'enfant. Il a poussé, en me voyant, un cri de joie, puis il a reconnu Pascal. Il s'est dressé de toute sa hauteur, et ils sont restés un instant, tous les deux, face à face. Robert ne savait pas encore que notre ami devait le défendre. Saisi, il avait oublié ma présence; il a crié avec une violence terrible : « Que vient faire ici le fils de M. Carvajan? » Alors l'autre a répondu, de cette voix que tu connais, et avec une douceur qui m'a été à l'âme : « Défendre l'honneur et la liberté du fils de M. de Clairefont!... » Ils se sont regardés, comme s'ils se fouillaient au fond du cœur, puis, avec un grand soupir, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Ils se sont compris en une seconde. Alors l'enfant, sans y mettre de fierté, ne s'est plus retenu, et, entre nous deux, il a pleuré longtemps. Nous lui avons tout raconté, la maladie du marquis et les événements qui ont suivi. Il ne pouvait se lasser de m'embrasser, de serrer les mains à Pascal. Il t'envoie toutes ses tendresses et te charge de donner un bon baiser à son père pour lui... Demain et tous les jours maintenant nous le verrons... »

Antoinette mouilla de larmes cette lettre. Et, dans une rapide vision, Pascal et Robert enlacés lui apparurent. Ils étaient tous deux confiants et joyeux. Quelle égalité dans leur affection, et cependant quelle

dissemblance dans leur nature! Pascal, fils de roturier, Robert, descendant des maîtres du pays; l'un, basané, avec ses cheveux courts et son large front, son nez fin, ses yeux gris et sa lèvre rasée, respirait l'énergie et l'intelligence; l'autre, rose, avec les cheveux blonds, le nez large, les yeux bleus, la longue moustache pendante d'un chef franc, incarnait l'audace et la force. Contraste frappant et qui dégageait leur originalité propre. Elle-même, les voyant côte à côte, elle se demandait, du gentilhomme ou du bourgeois, quel était celui qui avait la plus fière tournure. Et, pensive, elle ne répondait pas.

La tante Isabelle écrivait maintenant chaque jour, et elle ne tarissait pas sur le compte de Pascal. Ils s'étaient logés tous les deux chez le carrossier de Saint-Sever, et faisaient ménage ensemble.

« Je ne peux pas me passer de lui, disait Mlle de Saint-Maurice, et je crois bien que je lui manquerais. Nous employons nos soirées à causer. Il me raconte ses voyages... Ah! comme je l'avais mal jugé au début, à cause de sa timidité!... Car ce garçon est réservé et doux comme une vraie fille... Il parle, ma chère, pendant des heures entières et il me tient sous le charme... Jamais je n'aurais pensé qu'un homme pût avoir la langue si bien pendue! Et maintenant qu'il est en confiance, il me dit tout... Si tu savais, à cause de nous, ce qu'il a eu à subir!... Mais il m'a expressément recommandé de ne jamais te parler de cela. Et tu vois que je suis discrète. Seulement, il y a un petit détail qu'il faut que tu connaisses, parce qu'il prouve

l'inquiétude que cause à nos ennemis l'appui que nous prête Pascal. Quelques jours avant notre départ pour Rouen, Chassevent a tiré sur ce cher garçon, à la tombée de la nuit, dans le vallon de la Grande Marnière. Oui! ces gredins ont essayé de supprimer notre avocat!... Il a échappé : donc il doit triompher. La destinée le veut et je l'ai vu dans mes rêves. »

Puis, quelques jours plus tard :

« Le grand moment approche la session est commencée... Pascal m'a fait, hier matin, visiter le Palais de Justice : une merveille d'architecture. Et il m'a conduite à la salle des assises, pour m'habituer. J'ai été saisie. Que c'est majestueux et terrible, cette cour en robes rouges! Il m'a semblé voir un tribunal de l'Inquisition... Au fond de la salle, un grand Christ regarde le ciel de ses yeux mourants. C'est vers lui qu'on tendait la main, autrefois, pour jurer. Car maintenant on ne jure plus devant Dieu, ce qui facilitera bien le mensonge à nos adversaires... Mais c'est égal, j'ai confiance. Hier nous avons rencontré Fleury. Tondeur et Pourtois. Les deux premiers se sont détournés avec des airs de jésuites, le dernier nous a jeté un regard suppliant. Imagine-toi que ce gros homme, en quelques semaines, a tellement maigri qu'il est méconnaissable. La peau de son visage pend ridée et molle. Le poussah est maintenant mince comme une « anguille ». Pascal est convaincu que ce misérable a fait un faux témoignage et qu'il est dévoré par le remords. »

Enfin une dernière lettre arriva :

« C'est dans trois jours... Comme le temps me paraît long!... Tu partiras, le matin même, de La Neuville, tu arriveras à dix heures vingt : ce sera suffisant. Je t'attendrai à la gare de la rue Verte. L'avocat de Paris est ici : Pascal l'a vu ce matin. Le grand homme est allé chasser à Malaunay, chez des amis. Il parlera entre deux battues. Il paraît, dit notre cher enfant, que c'est un gaillard qui « plaide sur le dos de son client » et qui éreinte la partie adverse. Il est rouge jusqu'à la moelle des os, et, ce qui le rend si méchant, c'est qu'il n'a pas encore pu arriver à se faire nommer sénateur. Qu'on le nomme donc, et qu'il nous laisse tranquilles!... A mesure que le moment terrible approche, Robert devient plus calme. Il a confiance dans la justice et dans son défenseur. Il a repris un peu sa mine, mais il n'est pas encore brillant. Tu verras... Mon Dieu! que je voudrais donc que ce soit fini!... »

Le matin de son départ, Antoinette, qui avait caché, jusqu'au dernier moment, à son père la date du procès, dut lui avouer la vérité. Le vieillard n'était pas encore levé. Il se redressa sur ses oreillers. Le sourire qui ne quittait plus ses lèvres disparut, et la pensée revint éclairer son regard. Il dit de sa voix des anciens jours :

— Ma fille, nous subissons une rude épreuve. Va assister ton frère, va tenir ma place et affirmer, par ta présence, la certitude que nous avons qu'un Clairefont n'a pas pu manquer à l'honneur. Porte ma bénédiction à mon fils, et, quoi qu'il arrive, dis-

lui que je ne douterai jamais de son innocence.

Le vieillard posa la main sur la tête de sa fille, et doucement :

— Va, mon enfant, et du courage.

XI

Il était trois heures, et dans la salle des assises le jour commençait à baisser. Une foule énorme se pressait sur les bancs, s'amassait dans les couloirs, refluait jusque dans les tribunes réservées aux avocats et aux journalistes. Dans un recoin, au premier rang, isolées cependant et à l'abri des regards curieux, Antoinette et la tante Isabelle assistaient, depuis le matin, à l'affreux débat dans lequel était engagé tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde : l'honneur et la vie de Robert.

Devant elles s'étendait l'espace vide au milieu duquel se dressait la barre, et, plus loin, la table supportant les pièces à conviction : une écharpe de laine et un mouchoir de soie. Tout au fond, la Cour impassible et effrayante siégeait dans sa sévère gravité. A gauche était le jury, et à droite le banc des accusés où, entre deux gendarmes, se trouvait un Clairefont. Aux pieds de son client, assis au banc de la défense, Pascal, vêtu de la robe noire, avec l'hermine blanche sur l'épaule. Tout l'auditoire était tendu dans une at-

tention passionnée. La lutte se développait vive entre l'accusation et la défense.

L'interrogatoire avait été favorable à Robert qui, conseillé par Pascal, s'était montré plein de tact et de modération. La déclaration du docteur Margueron avait fait bonne impression. Mais l'audition des témoins avait gravement troublé les jurés. Tondeur et Fleury avaient révélé des faits de violence terrible à la charge du jeune comte; et Pourtois, avec des hésitations et des tremblements, avait raconté la scène du meurtre. Les Tubœuf et le palefrenier de Mortagne étaient venus à leur tour, et l'atroce Chassevent avait été entendu par le président, en vertu de son pouvoir discrétionnaire.

Le faisceau des accusations, habilement noué, présentait aux yeux un ensemble de preuves difficile à entamer. Cependant Pascal, avec un sang-froid et une précision inébranlables, avait posé des questions aux témoins, discuté leurs dires, et essayé de les mettre en contradiction avec eux-mêmes. Un point qu'il s'attachait à faire ressortir, c'était le bon accord existant entre Rose et Robert. Elle l'avait suivi de son plein gré : il n'y avait pas eu d'effort tenté par lui pour la décider. Et tous de répondre affirmativement, voyant là un commencement de preuve du crime. Ah! oui, elle s'en allait à son bras, et gaiement, la pauvrette. On l'entendait rire dans le chemin. Elle ne se faisait pas prier pour coqueter avec le fils du marquis... Et lui!...

Dans le banc de chêne poli par le passage des

criminels, Robert impassible écoutait. Et, au fond de son cœur, une voix s'élevait contre l'iniquité de ce procès. Il pensa : J'ai souvent nié les erreurs judiciaires, disant qu'elles étaient impossibles. Et cependant je me sens accablé, moi innocent, sous un amas de témoignages irréfutables. Et ces gens qui sont en face de moi, si la lumière, à la voix de mon défenseur, ne se fait pas dans leur esprit, vont me condamner en toute conscience.

Cependant il demeura calme, n'opposant aux accusations que la fière fermeté de son attitude. Une seule fois, quand il entendit Chassevent le charger avec rage, il perdit patience, et, brusquement, s'adressant au braconnier :

— Le crime dont vous m'accusez, et que je n'ai pas commis, n'est pas le seul dont la Grande Marnière ait été le théâtre... Il y a eu une tentative de meurtre récente... Et celle-là, vous n'en parlez pas.

Chassevent pâlit. Le président engagea Robert à s'expliquer. Mais lui, redevenu froid :

— Je ne suis pas ici pour accuser, mais pour me défendre. Cet homme sait bien ce que j'ai voulu dire...

Il fut impossible de lui arracher d'autres paroles. Mais l'accusation avait cédé du terrain. Une ombre troublante s'était étendue sur elle. Un mystère s'imposait à l'esprit des auditeurs. La plaidoirie de l'avocat de la partie civile rétablit le combat. Élégante, serrée, perfide, elle enlaça Robert dans un réseau de preuves morales, laissant au ministère public l'avantage de s'appuyer sur les preuves matérielles.

Pendant cette attaque terrible, Antoinette et la tante de Saint-Maurice furent sur des charbons ardents. Ce qu'elles souffrirent est inexprimable. Elles jugèrent la partie perdue. Jamais Pascal ne pourrait effacer les traces de cette diatribe affreuse, où le caractère de Robert était analysé avec une redoutable habileté. Tout le côté bon et généreux restait dans l'obscurité, et le côté rude, autoritaire, emporté, s'étalait en pleine lumière. Ainsi dépeint, le comte était bien l'homme qui avait dû commettre le crime, étouffer Rose dans un mouvement de brutalité, inconscient peut-être, mais certain.

Le réquisitoire de l'avocat général mit le comble à la terreur des malheureuses femmes. Ce magistrat à la voix creuse, debout dans sa robe rouge, leur fit l'effet d'un avant-coureur du bourreau. De son bras menaçant, il semblait vouloir prendre la tête de Robert. Son éloquence emphatique leur parut sinistre. Le côté théâtral de l'appareil judiciaire agit sur elles et les plongea dans une prostration invincible. Elles comprirent cependant, qu'au milieu de son enfilade de mots sonores, l'avocat général concédait les circonstances atténuantes. C'était le bagne au lieu de l'échafaud, et cette pensée jeta la tante Isabelle dans une exaspération telle, que sa nièce eut de la peine à l'empêcher d'intervenir, d'interrompre l'audience, et de faire un scandale irrémédiable.

— La prison, le pénitencier, jamais! grinça la vieille fille. Un Clairefont! Je lui porterais plutôt du poison!

— Écoutez, tante, murmura Antoinette, écoutez, je vous en prie, et voyez comme M. Pascal conserve son calme.

— C'est de l'accablement !

La péroraison de l'organe du ministère public fut un appel à la sévérité du jury, gardien éclairé de l'égalité judiciaire, et une flagellation énergique de l'oisiveté qui conduit au crime. Ses dernières paroles furent suivies d'un silence épouvanté.

Puis le président, d'une voix lente, prononça la phrase d'usage : « Le défenseur a la parole », et, au milieu d'un murmure de curiosité, Pascal se leva.

Il était très pâle, mais jamais résolution plus ardente ne resplendit sur le front d'un homme. Il se tourna vers l'auditoire qu'il parcourut d'un regard profond. Il laissa un instant reposer sur Antoinette ses yeux, comme pour lui demander l'inspiration, et commença à parler. Ce fut d'abord très bas, avec une sorte d'indolence, comme s'il dédaignait de réfuter les arguments de ses adversaires, et, dans cette tonalité sourde, son organe avait une douceur pénétrante qui fit passer dans l'auditoire un frisson de plaisir.

Avant qu'il eût commencé à discuter, la caresse de sa voix agissait. Ainsi qu'un grand instrumentiste, il semblait préluder à son morceau d'éclat par des accords délicats et moelleux. Il était si visiblement maître de lui que l'illustre avocat de Paris fronça le sourcil, et cessa de classer les pièces de son dossier avec une affectation d'indifférence. La Cour s'était redressée sur ses fauteuils profonds. Le jury, en proie

à ce trouble intérieur que produisent irrésistiblement les virtuoses, dès la première note ou les premiers coups d'archet, était immobile et saisi.

Dans la vaste salle, assombrie par la première obscurité du soir, pas un tressaillement, pas un souffle.

La plaidoirie de Pascal se déroulait mélodieuse, empruntant à ces demi-ténèbres un charme plus poétique. Et Antoinette, le cœur serré, les nerfs vibrants, écoutait à la fois avec angoisse et ravissement le défenseur de Robert. La jeune fille le savait bien, c'était pour l'amour d'elle qu'il parlait. Oui, toute cette séduction s'adressait à elle. Dans son trouble, elle n'entendait pas ce que disait Pascal. Mais son regard, qui ne la quittait pas, était plus éloquent encore que sa parole. Il disait : Je t'adore, tout ce que j'ai fait, tout ce que je ferai, c'est pour te plaire. Je combats pour toi, pour toi seule, sois sans inquiétude, puisque c'est ta cause que je défends ; je trouverai des forces surhumaines et je triompherai.

Antoinette sentit une confiance soudaine passer en elle. Elle n'avait plus peur, elle était dans une espèce d'engourdissement qui ne lui permettait plus de distinguer le faux du réel. Il lui sembla qu'un nuage l'enveloppait, et qu'elle perdait la notion des choses qui l'entouraient. Elle se vit enlevée dans des espaces vagues où chantait une voix divine, et cette voix évoquait son enfance, celle de son frère ; et le parc de Clairefont apparaissait baigné de soleil. Une pauvre femme souffrante marchait sur la terrasse : c'était la marquise portant sur son front la pâleur de la mort.

Pauvres orphelins qui n'avaient pas connu les douceurs de la tendresse maternelle, et qui, entre leur père, voué tout entier aux travaux scientifiques, et leur tante, cœur ardent mais faible, avaient grandi dans une liberté un peu sauvage! Et toute la vie de la famille, au fond du grand château silencieux et désert, se déroulait dans sa monotonie patriarcale : l'affection respectueuse des enfants pour leur père, la soumission à ses caprices, et, peu à peu, la ruine envahissant la maison, et l'hostilité, faite de la convoitise de tout un pays, grandissant autour de ce vieillard.

Ce fut un tableau complet, saisissant, que celui de cette lutte sourde engagée entre les confédérés, qui voulaient s'emparer du domaine, et le pauvre marquis affolé par sa manie. Tous les dessous de l'affaire commencèrent à se découvrir, sondés dans leurs plus intimes profondeurs.

La voix divine chantait toujours. Maintenant elle n'était plus caressante et attendrie : elle avait une sonorité sévère et attristée. Et plus touchante, elle allait droit au cœur. Elle montait harmonieuse et colorée, remplissant les esprits d'une conviction triomphante. Les périodes se faisaient plus pressées, les arguments se serraient, lancés à l'assaut comme des colonnes d'attaque. Et Antoinette écoutait, dominée par une curiosité ardente, enfiévrée, possédée, s'incarnant en celui qui charmait son oreille, vivant de sa vie, s'échauffant de son enthousiasme. Elle était tout entière en lui, elle l'aidait, le soufflait, l'encourageait; elle était prise de cette illusion qu'elle dé-

fendait son frère elle-même. Cette parole claire et puissante était l'expression de sa pensée, et, par les lèvres de Pascal, c'était elle qui parlait.

La sensation fut si vive que la jeune fille sortit de son rêve. Ses yeux se rouvrirent. Elle revit la foule, sa tante, la Cour, son frère et Pascal.

Il n'était plus pâle, une animation puissante colorait son visage, et son geste s'étendait large et vigoureux. Il discutait avec une âpre ironie, et toutes les questions, qu'il avait posées pendant l'audition des témoins, lui servaient pour la défense. Il prenait corps à corps ses adversaires et les écrasait avec une force irrésistible. Les faits, échafaudage dangereux élevé contre Robert, s'écroulaient et il n'en restait que des débris. Par une gradation savante, il était arrivé à chercher quel mobile aurait pu déterminer Robert à commettre le crime, et il prouvait qu'il était impossible d'en admettre un qui fût plausible.

Pourquoi aurait-il tué ? Dans quel but ? Pour quelle raison ? Dans quel intérêt ? Toutes les présomptions morales étaient nulles, et ne pouvaient s'imposer un instant à des esprits éclairés. Les preuves matérielles étaient plus que douteuses. Qui avait vu le meurtrier ? Chassevent et Pourtois. Comment l'avaient-ils vu ? De loin, dans l'obscurité, fuyant. Et quelle valeur avait ce témoignage du père, entraîné par une cupidité que trahissait la demande en dommages-intérêts ? Il fallait que le coupable fût M. de Clairefont, qui pouvait payer, et non quelque bandit, écumeur de broussailles, assassin mystérieux qu'on avait mal cherché parce qu'on

ne désirait pas le retrouver. Et Pourtois ! Ce témoin tremblant, effaré, méconnaissable, travaillé par des terreurs qui ressemblaient à des remords, qui balbutiait, s'en rapportait à Chassevent, et, en somme, n'avait vu que ce que le vagabond lui avait ordonné de voir. Et c'était sur les témoignages de telles gens qu'on osait baser une accusation capitale !

Ironique, indigné, sanglant, il reprit la démonstration de cette conspiration contre la famille de Clairefont ; il montra le traquenard dans lequel on avait habilement pris Robert, ne ménageant plus rien, frappant à coups redoublés, faisant siffler les sarcasmes, rapides et meurtriers comme des balles. Et les confédérés, avec épouvante, voyaient tomber toutes leurs positions les unes après les autres, devant la furie de leur adversaire. Il était maintenant maître du terrain : tout était renversé, déblayé, et il ne restait rien de l'accusation. Fleury, Tondeur et Chassevent échangèrent entre eux des regards terrifiés, Pourtois gémit sur son banc, aplati comme un ballon crevé. La victoire de Pascal était certaine. L'auditoire conquis commençait à onduler dans un besoin de manifester et d'applaudir.

Alors, brusquement, revenant aux suaves et molles douceurs de son début, il développa sa conclusion plus harmonieuse et plus tendre qu'une prière. Les phrases se balançaient flottantes ainsi que des fumées d'encens. Plus de revendications, plus de fureurs : une tendresse et une pitié profonde pour le malheureux enfant qui avait si injustement souffert. L'ombre

de la victime planait favorable et suppliante, intercédant elle-même en faveur de l'innocent. Un apaisement délicieux s'était fait dans les esprits. Les noirceurs s'étaient effacées ; tout, à présent, était candide et pur. La voix de Pascal s'éteignit dans le silence, et de la foule un murmure s'éleva, prolongé et haletant comme un sanglot.

Antoinette et la tante Isabelle, pour la première fois depuis le matin, se regardèrent sans contrainte. Elles avaient le visage inondé de larmes, mais, dans leurs yeux, l'espérance avait reparu. Leurs mains se serrèrent tremblantes. Elles n'osaient pas encore parler.

Un brouhaha, s'élevant tout à coup, les arracha à leur joie. L'avocat de la partie civile, irrité, se levait pour répliquer. Sentant la nécessité de frapper des coups décisifs, il en venait hardiment cette fois aux personnalités. Avec un esprit diabolique il s'emparait de ce que Pascal avait dit de la conspiration contre la famille de Clairefont, et se livrait à des allusions féroces. Comment! c'était Pascal qui dénonçait ces faits? Mais avaient-ils rien de répréhensible, puisque, disait-on, son père lui-même en était l'instigateur ? Allait-on présenter des opérations financières comme des machinations ténébreuses? Le désir de convaincre entraînait trop loin le défenseur : il oubliait ce qu'il devait à la justice, ce qu'il se devait à lui-même. Car les raisons qui l'avaient amené à défendre Robert de Clairefont étaient inexplicables, et il y avait là, incontestablement, une manœuvre pour égarer l'opinion des jurés.

Ces quelques phrases froides et aiguës causèrent un malaise dans l'auditoire. Les jurés se regardèrent. Le cœur d'Antoinette se serra : elle comprit combien ces paroles venimeuses devaient toucher cruellement Pascal. Elle eut, en cet instant, la sensation d'un combat mortel. Elle serra le bras de la tante Isabelle à lui faire mal, cherchant à prier et ne pouvant dire que : « Mon Dieu ! mon Dieu ! »

Pascal s'était dressé d'un bond. Il agita sa tête comme un lion blessé, ses yeux lancèrent des éclairs, et, martelant la barre de ses poings fermés :

— Voilà donc où vous en arrivez ! s'écria-t-il. Désespérant d'atteindre celui que je défends, c'est en moi que vous essayez maintenant de le frapper. Vous m'accusez d'avoir oublié le nom que je porte, en m'asseyant à cette place ! Et vous osez interroger ma conscience ! Eh bien ! elle va vous répondre. Oui, j'ai tout abandonné, tout répudié, tout oublié pour apporter ici à Robert de Clairefont le secours de ma parole, et c'est la preuve la plus éclatante que je puisse vous fournir de son innocence. Moi qui le soutiens, moi qui l'encourage, moi, le fils de l'ennemi de son père, s'il avait commis le crime, quel homme serais-je ? Son indignité entraîne la mienne, mon honneur est le garant du sien. Aussi, en cet instant, ce sont toutes les forces de mon être qui se soulèvent pour vous attester qu'il n'est pas coupable !

Ce fut un cri tellement exaspéré, une explosion si violente, que les deux femmes oublièrent tout pour ne plus voir que Pascal debout, superbe d'indignation,

resplendissant de fierté. Pendant ces quelques secondes il fut transfiguré. Il jeta sur son adversaire des regards de défi. Il était prêt à continuer la lutte, à mettre à nu son cœur, à laisser saigner sa chair vive, s'il le fallait, pour faire triompher sa cause. Il ne vit plus devant lui que des visages bouleversés par l'émotion. Il devina la partie gagnée, et, avec un geste si ample qu'il enveloppa toute la salle :

— Aussi bien, je crois en avoir assez dit. Et ce serait vous faire injure que d'insister davantage !

Ce fut le dernier coup de canon de la bataille.

Le président, d'une voix maussade, récita aux jurés la formule réglementaire, et, voyant l'accusation très compromise, posa, comme un dernier espoir, la question subsidiaire de coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner. C'était presque un abandon de l'affaire. La Cour se retira, les jurés gagnèrent la chambre des délibérations, l'accusé fut emmené, et, avec une vivacité bruyante, les assistants se levèrent, heureux de se dégourdir les jambes.

Le prétoire fut envahi par les avocats, qui entourèrent Pascal, le félicitant avec des exclamations enthousiastes. Le grand confrère de Paris, lui-même, perça la foule des stagiaires, et vint complimenter son adversaire. La tante Isabelle, pleine de stupeur, vit les deux hommes se serrer la main en souriant.

— Comment ! il lui parle ! J'aurais cru qu'il allait l'étrangler, après ce qu'il lui a dit !

— Des paroles, tante. Autant en emporte le vent !...

— Oh ! ma chère, l'as-tu entendu, notre Pascal ?..

Quel garçon, hein?... Moi je ne pouvais plus respirer... J'avais ma « suffocante »... Je passais du chaud au froid... Ah! Dieu! faut-il avoir du talent pour remuer les gens de cette façon-là! Les as-tu vus, les jurés?... Ah! ma fille, que je suis donc contente!

— Attendez, tante, ce n'est pas fini.

— Allons donc!... Est-ce qu'il y a un doute possible? Alors tous ces gens-là seraient donc vendus à Carvajan? Car l'affaire est plus claire que la lumière du ciel.

La vieille demoiselle se leva comme poussée par un ressort. Pascal était devant elle. Il s'était dérobé à l'admiration de ses confrères, et venait chercher sa récompense : un regard, un mot d'Antoinette.

— Eh bien! mon cher enfant! s'écria la tante de Saint-Maurice avec exaltation, il est sauvé, n'est-ce pas?

— Je l'espère, dit le jeune homme. C'est l'avis général... Mais, avec le jury, on ne sait jamais... Attendons patiemment.

— Que le temps me semble long! murmura Antoinette.

— Il vous semblera court quand vous emmènerez votre frère!

— Oh! mon Dieu! sera-ce donc possible? J'en ai tant désespéré.

— C'est ce que vous allez savoir à l'instant même.

La sonnette du jury tintait. Un grand silence, qui oppressa douloureusement les deux femmes, s'étendit sur la salle. Avec une curiosité impatiente le public

se replaça. Pascal avait regagné la barre; puis, sévère et sombre, reparut la Cour. On avait éclairé, pendant la suspension d'audience, et les visages mornes des magistrats se détachaient sur le ton foncé des boiseries. Les jurés entrèrent, et, debout, tout le monde, avec une grande palpitation, écouta le verdict. La voix grêle et tremblante du chef du jury laissa tomber ces paroles : « Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, sur toutes les questions, la réponse du jury est : Non. »

De tous les points de la salle une acclamation s'éleva, émue, joyeuse, saluant l'acquittement. Puis, au milieu du calme rétabli, l'accusé fut ramené à son banc. Comme il se tenait debout, anxieux et tremblant, un mugissement s'éleva, terrible, semblable à celui d'une bête qu'on égorge. C'était Mlle de Saint-Maurice qui, pour la première fois de sa vie, se trouvait mal. Les paroles du président, déboutant Chassevent de sa demande, et ordonnant la mise en liberté de Robert, se perdirent dans un tumulte impossible à apaiser. Vingt personnes s'empressaient autour de la vieille fille. La Cour se retira, le prétoire se vida. L'huissier audiencier dit : « Il faut sortir... »

— Tante, allons retrouver Robert! cria Antoinette.

Ces mots rendirent le sentiment à Mlle de Saint-Maurice qui, se dressant sur ses jambes, rajusta son chapeau avec un geste effaré, et balbutia :

— Où est l'enfant?

Guidée par Pascal, entraînée par sa nièce, elle gagna la porte des témoins; et là, dans une salle d'at-

tente, elle aperçut Robert qui l'attendait. Elle courut à lui, mais il la prévint, et étreignant son avocat :

— Lui d'abord! cria-t-il. Et ne m'en veuillez pas, vous que j'aime tant!

— Oh! Dieu! dit la tante Isabelle avec transport, il l'a bien mérité!

Le jeune comte saisit sa sœur et sa tante, les réunit sur sa large poitrine, riant et pleurant à la fois, puis, les poussant vers son défenseur :

— Embrassez-le. Je lui dois la vie, car si j'avais été condamné, j'étais résolu à me tuer.

Antoinette frémissante se vit tout près de Pascal. Elle eut un éblouissement, elle crut qu'elle allait tomber, elle lui prit la main, la serra avec une force convulsive et, avec un trouble délicieux, sentit les lèvres du sauveur de son frère effleurer ses cheveux.

La tante de Saint-Maurice ne se lassait pas de regarder Robert, il lui semblait que depuis un temps infini elle ne l'avait pas vu.

— Tu n'as pas la même figure qu'hier, mon pauvre petit.

— Aujourd'hui, tante, j'ai la figure d'un homme content.

— Mon cher comte, dit Pascal, si vous m'en croyez, vous ne vous éterniserez pas ici. Nous allons faire lever votre écrou ; vous partirez par le train de huit heures pour La Neuville. Ces dames, pendant ce temps, enverront une dépêche à M. Malézeau qui préviendra votre père. Il ne faut pas retarder sa joie d'une minute...

— Vous avez raison, comme toujours!... Mais, est-ce que ces braves gens vont nous accompagner? dit-il en montrant les gendarmes qui attendaient à l'écart.

— Il faut qu'ils vous ramènent, comme ils vous ont amené.

— Ils ont été très bien pour moi... Tante, donnez-moi tout ce que vous avez d'argent.

Il vida la bourse de Mlle de Saint-Maurice dans la main des soldats stupéfaits, puis, se tournant vers Pascal :

— Marchons! j'avoue qu'il me tarde d'avoir l'espace libre devant moi.

A neuf heures, ils arrivèrent en vue de La Neuville. Le train ralentit sa marche sur le pont de la Thelle, et siffla pour entrer en gare. Robert, penché à la portière, regardait dans l'éloignement les réverbères qui piquaient la nuit de points brillants. Il se leva avec agitation, et dit : Dans une demi-heure nous embrasserons mon père!...

Mais, à la gare, une surprise lui était réservée. Sur le quai il trouva Croix-Mesnil qui se promenait. Les deux amis poussèrent un cri, et, avant l'arrêt du train, le comte sauta à terre. Ils n'échangèrent que de rapides paroles. Le baron, les yeux humides, le front rayonnant. salua Antoinette et la tante Isabelle, serra la main de Pascal, et, disant : « Venez, venez vite », il les entraîna tous vers la sortie. Ils traversèrent la salle d'attente et, devant la porte, assis dans la vieille calèche du château, ils aperçurent le marquis.

Il attendait, en compagnie de Malézeau, l'arrivée de son fils. Il avait voulu, lui, le chef de famille, être là pour le recevoir, lui apportant ainsi une sorte de réhabilitation solennelle. Le rude Robert, qui avait subi, avec tant de fermeté, de si terribles épreuves, se trouva sans force devant cette manifestation de la tendresse paternelle, et, pleurant comme un enfant, il tomba dans les bras du vieillard.

— Voilà des gens heureux, Pascal, dit Malézeau ; et c'est à vous qu'ils doivent ce bonheur. J'espère qu'ils sauront ne pas l'oublier.

Le jeune homme hocha la tête avec tristesse :

— Soyez tranquille : je ferai en sorte que la reconnaissance leur soit légère.

Et s'approchant de la voiture, en quelques mots très brefs, il prit congé, se refusa aux exigeantes effusions de Robert, qui voulait l'emmener à Clairefont, et s'éloigna avec le notaire. Il regarda se perdre, dans l'obscurité de la promenade, la calèche qui emportait Antoinette, et, poussant un soupir, il murmura :

— C'est fini !

N'était-ce pas en effet fini de son bonheur ?

Il marchait côte à côte avec Malézeau, parcourant la ville silencieuse et endormie. Ils passèrent dans la rue du Marché, et virent les fenêtres du cabinet de Carvajan éclairées.

— Votre père veille, dit le notaire.

Des ombres noires se plaquèrent sur les rideaux.

— Il n'est pas seul chez lui, ajouta Pascal. Fleury et Tondeur ont pris le train qui précédait le nôtre.

En ce moment sans doute ils tiennent conseil. Que veulent-ils encore faire?

— Rien. J'en jurerais. J'ai rencontré M. Carvajan à sept heures... J'étais allé seul au télégraphe, pour demander si la dépêche, que j'attendais avec une vive impatience, n'était pas arrivée. Votre père, pour le même motif, y était déjà. Nous nous sommes salués en silence. Car nous ne nous parlions plus depuis trois semaines, et nous avons stationné là, anxieusement. L'employé du télégraphe, qui était travaillé par la même curiosité que nous, est allé au bout d'un quart d'heure à son appareil qui sonnait, et nous a crié : Acquitté !... Nous n'en avons pas demandé davantage et nous sommes sortis. Sur la place, votre père s'est arrêté ; il était très pâle : j'ai cru qu'il allait avoir une syncope, je me suis approché; il m'a pris le bras, s'est appuyé, et, d'une voix sourde :

— J'étais sûr qu'il l'emporterait!... Du jour où il a été contre nous, j'ai jugé tout perdu... C'est que c'est un Carvajan, voyez-vous! Il a tout de moi, avec l'éducation en plus, et un je ne sais quoi qu'il tient de sa mère...

— Un grand cœur, ai-je dit.

Il a baissé la tête et a murmuré :

— Peut-être est-ce là, en effet, le secret de sa force. Il a des idées que les autres n'ont pas, et il les exprime comme personne. Oh! je le connais bien... Je leur disais : Pascal nous battra tous. Les imbéciles! ils ne voulaient pas me croire. Il a dû bien parler! Le bavard de Paris, qui me coûte de si

gros honoraires, n'a pas pesé une once, ni l'avocat général!... Il a tout enfoncé! Ah! ah! c'est un Carvajan!

Votre père a fait un geste d'orgueil, puis il est resté muet jusqu'à sa porte. Arrivé là, il a fait une pause, m'a pris par le bouton de ma redingote :

— Malézeau, voulez-vous que nous nous raccommodions? Amenez-moi mon fils demain matin... Et voyant que j'allais parler : Pas un mot... réfléchissez d'abord... Et conseillez bien le garçon... Adieu.

Et il est rentré chez lui. Vous comprenez bien, après cela, qu'il n'a pas l'intention de continuer la guerre. D'ailleurs, il ne le pourrait pas. Mais vous, êtes-vous décidé à vous prêter à son désir?

— Je veux bien voir mon père, dit Pascal, mais je n'irai pas chez lui. Il m'a chassé...

— Je le lui ferai donc savoir.

Ils étaient devant la porte surmontée des panonceaux. Ils entrèrent.

— Vous allez souper, n'est-ce pas? demanda Malézeau.

— Je vous avouerai que je meurs de faim et que je tombe de fatigue.

— Allons, ma chère, dit le notaire à sa femme qui descendait l'escalier quatre à quatre, prodiguant les félicitations d'une voix émue, voilà un jeune triomphateur qui a moins besoin de compliments que d'un poulet froid... Ouvrez-nous la salle à manger.

Pascal dormit cette nuit-là d'un sommeil de victoire. Il faisait grand jour quand il se réveilla. Dans

le jardin, dénudé par le vent d'automne, les oiseaux se poursuivaient en criant. Le jeune homme se leva, et, voyant le ciel tout bleu : Ils sont heureux ce matin à Clairefont, murmura-t-il, la promenade doit être bonne, au soleil, sur la terrasse.

Son imagination lui montra sur le sable doré, le long de la balustrade de pierre, une élégante jeune fille qui passait. Elle n'était plus vêtue de noir, sa robe était claire et gaie ainsi que sa pensée. Un grand jeune homme marchait à ses côtés, comme il l'avait fait, lui, presque chaque jour, aux temps de tristesse. Mais le bonheur, rentrant dans la maison, en avait chassé le défenseur, et celui qui accompagnait la promeneuse était maintenant Robert ou Croix-Mesnil. Pascal se dit : Ne savais-je pas d'avance qu'il en serait ainsi ? Vais-je me plaindre ? Non ! non ! qu'ils soient joyeux au prix même de ma joie. En leur rendant la paix de l'esprit et la sérénité du cœur, j'ai acquitté la terrible dette de mon père, voilà tout !

Il descendit au jardin et longea les bordures de buis, en écoutant le murmure du petit jet d'eau, qui chantait dans un bassin au milieu de la pelouse. Comme onze heures venaient de sonner à l'horloge de la mairie, une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, et Malézeau parut, disant : Pascal, venez donc dans mon cabinet.

Le jeune homme entra dans la maison, traversa l'étude, ouvrit une porte et, au coin de la cheminée du notaire, aperçut son père. Il resta immobile, regardant le vieillard, qui lui parut très changé. Malé-

zeau prit des papiers et passa dans l'étude, laissant les deux hommes en présence.

— Pascal?... dit Carvajan, et il lui tendit la main. Froidement, le fils y plaça la sienne. Il fit asseoir son père, et se tint debout devant lui.

— Veux-tu que tout soit oublié ? demanda le maire après une hésitation. Tu vois, c'est moi qui viens à toi... J'ai eu des torts... Mais tu me les as fait durement expier.

— Mon père, il ne dépend pas de moi que l'oubli se fasse. Je ne suis pas seul en cause. Il y a...

— Les gens de là-haut, gronda Carvajan en tendant le poing vers la colline. Que rêvent-ils encore ? Tu as assuré leur triomphe. Ils l'emportent!... Veulent-ils que j'aille aussi leur faire ma soumission ?

Le vieillard eut un rire terrible.

— Ah ! s'ils ne t'avaient pas eu !...

Il changea de ton : Je suppose qu'ils sauront être reconnaissants !...

Pascal ne put se défendre de rougir.

— Mon père, je n'attends rien de personne.

— Même de la belle Antoinette? Elle serait fièrement ingrate si, après ce que tu as fait pour elle, elle ne t'aimait pas !

— Je compte m'éloigner la semaine prochaine, dit Pascal rudement, et je serai longtemps sans revenir à La Neuville.

— Ah ! ah ! Et ils te laisseront partir?... Au fait, pourquoi te retiendraient-ils ? Ils n'ont plus besoin de toi : tu as sauvé l'héritier du nom et tu as donné

ton argent! Que pouvaient-ils attendre de plus?... Tu serais gênant, mon pauvre garçon, tu rappellerais sans cesse les services rendus. On t'aimera toujours bien, mais de loin... Ce sera plus commode !...

— Mon père !

— Écoute, veux-tu rester ? Je renoncerai pour toi à toutes mes ambitions. On sait ce que tu vaux, maintenant, et aux élections prochaines personne n'osera te tenir tête. Tu seras le maître du pays. Nous dominerons, Pascal !... Comprends-tu ce que je suis disposé à faire pour ton avenir ? Si tu veux... Eh bien ! nous ferons comprendre à ces ingrats ce que pèse un homme tel que toi. Allons, donne-moi la main, de bon gré, cette fois?

Le jeune homme agita tristement la tête.

— Je vous remercie, mon père, mais ma résolution est prise, et je ne la changerai pas. Il sera bon, pour moi, de me dépayser pendant quelque temps.

— Ainsi, tu ne veux rien accepter de moi ?

Pascal regarda fixement son père.

— M'accorderez-vous ce que je vous demanderai ?

Le front de Carvajan se creusa ; cependant il répondit :

— Demande.

— Eh bien ! à mon œuvre il manque un couronnement... J'ai fait acquitter Robert de Clairefont, je l'ai arraché des mains de la justice. Mais je n'ai pas lavé complètement la tache qui salit son honneur. Je n'ai pas désigné le vrai coupable. Mon père, aidez-moi à obtenir ce dernier avantage, et j'efface de ma pensée bien des mauvais souvenirs.

Le vieillard demeura absorbé ; il parut oublier qu'il n'était pas seul.

— Même nature, dit-il, même ardeur, même passion : seulement lui n'a pas, ainsi que moi, été inspiré par la rancune. Il se dévoue à son amour, comme je me suis dévoué à ma haine. A quoi bon élever des obstacles? Il les renversera !...

Puis, sortant de sa méditation :

— Je ne puis pas t'apprendre ce que tu veux savoir : je l'ignore... Mais Chassevent n'ose plus poser la nuit des collets dans le vallon de Clairefont, et Pourtois, qui y habite, n'est plus que l'ombre de lui-même. La Grande Marnière a un secret... C'est là qu'il faut chercher.

— Je vous remercie, je chercherai.

Carvajan s'était levé :

— Tu ne partiras pas sans me voir ?

— Non, mon père.

— C'est bien.

Ils se donnèrent la main une seconde fois, et le maire s'éloigna.

Vers trois heures, Robert vint relancer Pascal. On s'étonnait au château qu'il ne se fût pas encore présenté. La tante Isabelle était furieuse.

— Je me suis occupé de vous, dit le jeune homme. Mlle de Saint-Maurice me pardonnera.

Ils partirent pour Clairefont, par un bel après-midi d'automne. Les hêtres du parc avaient pris des tons de rouille qui faisaient paraître plus sombre la verdure des sapins. L'air était doux, et les alouettes en chantant planaient au soleil. Ils suivirent le sentier

dans lequel Pascal avait entendu siffler la balle de Chassevent. Le jeune homme montra à son ami la branche du bouleau brisée.

— Il est bien heureux que le coquin n'ait pas tiré avec des chevrotines, dit le comte. Il vous aurait probablement tué... Et moi, où serais-je?

A cent mètres de là, Robert s'arrêta, et indiquant dans le fourré une large coulée, piétinée comme par un passage fréquent :

— Tiens! les grands animaux viennent par ici la nuit, en ce moment? dit-il.

Pascal se courba et tâcha, dans la terre marneuse du sentier, de découvrir le pied d'un animal. Il ne vit que des traces larges et confuses.

— Oh! ne cherchez pas. Voyez comme les branches sont brisées haut : ce sont certainement des cerfs... Si vous voulez, nous leur dirons deux mots, un de ces jours.

Pascal ne répondit pas. Il réfléchissait. Ils arrivèrent en silence jusqu'au château, entrèrent au salon qu'ils trouvèrent vide, et descendirent sur la terrasse. Sous un des berceaux toute la famille était réunie.

Dans un grand fauteuil de jonc, le marquis se prélassait paresseusement, pendant qu'Antoinette lui lisait le journal. La tante Isabelle, plus rouge que jamais, travaillait à son éternel tricot. Pour la première fois, depuis bien longtemps, les habitants de Clairefont avaient repris leur douce vie intime. Ils ne se fuyaient plus, essayant de se cacher leurs angoisses et leurs larmes. Ils n'avaient plus à se montrer que

des visages souriants. Ce fut Fox qui, par ses aboiements joyeux, signala l'arrivée des deux jeunes gens.

— Ah ! enfin ! Voilà mon compagnon d'exil, s'écria Mlle de Saint-Maurice. Et prenant l'avocat par les épaules, elle l'embrassa sur les deux joues. Ah ! mon cher enfant, aujourd'hui, hein ! nous avons un poids de moins sur le cœur?...

Pascal s'était cérémonieusement incliné devant Mlle de Clairefont. Il chercha Croix-Mesnil auprès d'elle. Il ne le vit pas. Le baron était reparti le matin même pour Évreux. Le marquis trouva des paroles affectueuses pour remercier le défenseur de son fils. Depuis trois semaines sa santé avait fait de très grands progrès. Il avait recouvré la plénitude de ses facultés, mais, de la violente secousse qu'il avait éprouvée, il lui était resté une indolence invincible. Il ne s'occupait plus de ses inventions et le laboratoire restait vide. Il expliqua lui-même à Pascal ce singulier changement et le résuma gaiement :

— Je ne veux plus travailler du tout, dit-il, c'est, je crois, le meilleur moyen de refaire ma fortune.

Il prit le bras du jeune homme et se promena lentement avec lui le long de la terrasse.

— Nous avons, je le sais, des questions d'intérêt à régler ensemble, dit-il, au bout d'un instant, mais je ne vous ferai pas l'injure de vous parler d'argent... Malézeau est là pour tout arranger.

— Je m'en occuperai très sérieusement avec lui, monsieur le marquis, si vous voulez bien m'y autoriser. J'ai lieu de croire que l'exploitation de la

Grande Marnière doit être pour vous d'un très grand profit. Un directeur actif remettra l'affaire en valeur. Je me charge de trouver un ingénieur qui se dévouera à l'entreprise.

Le marquis l'écoutait en l'observant du coin de l'œil. Le jeune homme développa ses vues avec une lucidité pratique qui frappa beaucoup M. de Clairefont. Lorsque, las de marcher, le vieillard fut revenu auprès de la tante Isabelle et d'Antoinette, il profita d'un moment où Pascal et Robert s'étaient éloignés, et dit :

— Je viens de causer industrie avec M. Carvajan... Il m'a étonné : c'est vraiment un homme très remarquable.

— Croyez-vous m'en apporter la première nouvelle? s'écria impétueusement la tante de Saint-Maurice. Je le connais, moi, qui ai vécu avec lui, comme une mère avec son fils. C'est tout bonnement un aigle !... Et vous vous donnez des airs de le découvrir.

Antoinette, penchée sur sa broderie, ne prononça pas une parole, mais ses doigts, en tirant l'aiguille, eurent une étrange agitation. Pascal resta à dîner au château, se montra plein de réserve, et, vers dix heures, prit congé. Robert lui offrit de le reconduire jusqu'à la petite porte du parc, et comme il embrassait sa tante :

— Qu'est-ce que Pascal a donc ce soir? demanda-t-elle. Il est glacé !... On ne peut pas lui tirer les paroles, n'est-ce pas, Antoinette?

— Je n'ai pas remarqué, tante...

— Oh ! toi, tu ne vois rien !

La nuit était très noire. Robert réclama à Bernard une lanterne. Le vieux serviteur fit un geste d'inquiétude, et dit :

— Si monsieur le comte voulait, je l'accompagnerais. Une fois la nuit close, il ne fait pas bon se promener dehors.

— Pourquoi donc? interrogea Pascal.

— Sauf votre respect, Monsieur, depuis le malheur, les abords de la Grande Marnière sont, comme qui dirait, hantés... Et la nuit il s'y passe des choses qu'il vaut mieux ne pas voir.

— Allons! vieux fou, dit Robert, des histoires de poltron ou d'ivrogne... Mais, sois tranquille, je ne crains pas les rencontres.

Il prit la lanterne et partit avec Pascal. Ils descendirent, par les pentes du parc, jusqu'au raccourci. Le comte tira les verrous, ouvrit la porte, et se disposait à pousser jusqu'à l'entrée de La Neuville, mais son compagnon l'arrêta.

— Voici la grande route, et je la suivrais les yeux fermés.

Après des protestations amicales, Robert s'éloigna, et Pascal se trouva seul. Au lieu de continuer sa marche dans la direction de La Neuville, il remonta vers le cabaret de Pourtois. La maison était fermée et silencieuse. Par l'imposte de la porte une faible lueur filtrait. Pascal gagna le raidillon de la Grande Marnière, et, étouffant le bruit de ses pas, le gravit du côté de Couvrechamps. Il regardait autour de lui attentivement. Il avait pour toute arme sa canne en

bois de fer. Mais il était fait aux marches nocturnes dans les plaines et les bois, et son cœur ne battait pas plus vite. Il s'arrêta : il venait de reconnaître la coulée remarquée par Robert. Il fit une quinzaine de pas, et, apercevant au bord du sentier, dans la bruyère, un énorme genévrier, il alla s'y adosser, et, invisible dans l'ombre épaisse, il attendit.

Au ciel, les étoiles brillaient. La lune, comme un disque de cuivre, se levait au-dessus des taillis de La Saucelle. Bientôt elle allait répandre sur les champs sa froide clarté. Tout autour, dans ce vallon désert, une agitation étrange troublait le silence, plantes s'ouvrant aux fraîcheurs de la nuit, animaux se glissant légers dans les branches : la vie nocturne animait les ténèbres. Pascal pensa à la soirée qu'il venait de passer à Clairefont.

Pas une fois Antoinette ne lui avait adressé la parole. Elle s'était montrée telle qu'il l'avait connue avant le service rendu : froide et hautaine. Au moment où il croyait avoir forcé sa confiance et son amitié, il la voyait indifférente s'éloigner de lui. N'avait-elle donc rien dans le cœur? Et cependant, à la cour d'assises, il l'avait, la veille, surprise pleurant pendant qu'il parlait. Dans ce court instant, il l'avait dominée, possédée. Il était entré jusqu'au fond de cette âme rebelle en souverain maître. Mais l'impression avait été fugitive et il avait été chassé de sa conquête.

Ah! qu'un mot dit par elle, un mot de tendre reconnaissance, lui eût pourtant apporté de soulagement et de joie! Dans le néant de ses affections bri-

sées, il eût accueilli ce témoignage affectueux comme une consolation suprême. Et ce souvenir se fût épanoui dans son cœur désolé, ainsi qu'une fleur poussée sur des ruines.

L'horloge de Clairefont, en sonnant minuit, changea le cours des idées de Pascal. La lune était haute maintenant dans le ciel, et une lumière argentée baignait le vallon. Le jeune homme pensa : Jusqu'à quelle heure dois-je prolonger ma faction ? Je suis là, comme Horatio guettant le spectre du feu roi, sur l'esplanade d'Elseneur. Si mon père ne m'a pas trompé, qui vais-je voir venir ? Et si quelqu'un vient, passera-t-il où je suis?

Un instinct secret lui disait que son poste était bien choisi. Il s'entêta. Il fut distrait par les gambades de deux lièvres qui jouaient dans le sentier, pendant que, sur les hauteurs de Clairefont, un renard en pleine chasse jappait pour prévenir sa femelle embusquée. Cependant, vers une heure, il commença à perdre patience, et il se disposait à s'éloigner, quitte à revenir la nuit suivante, quand, après avoir dressé les oreilles, les deux lièvres sautèrent brusquement au bois. Dans le haut du sentier un bruit de pas résonnait.

Pascal frissonna, ses dents se serrèrent, et il assura son dur bâton dans sa main. Le bruit se rapprochait, net, comme celui d'une personne qui va sans précautions. Une ombre se projeta sur la blancheur du chemin, et, nu-tête, les habits en désordre, Pascal reconnut le Roussot.

Il s'avançait, les yeux ouverts, fixes, et pourtant

sans regards, la démarche raide et automatique, comme entraîné par une force dont il était inconscient. Il passa et entra dans la coulée. Le jeune homme s'y engagea à sa suite, et le berger ne parut pas l'entendre. Il filait droit devant lui, sans hésitation, sans arrêt, régulier comme une machine. Il gagna le bord de l'excavation où Rose avait été trouvée morte par son père et par Pourtois, et là s'arrêta. Son visage prit une expression désespérée, il se tordit les mains et, poussant une horrible plainte, il continua sa route, montant vers Couvrechamps. Pascal le suivait toujours. Ils arrivèrent au cimetière. D'un bond, l'idiot sauta par-dessus le petit mur et, allant à une tombe surmontée d'une simple croix de bois, il s'agenouilla, et se mit à gémir. Il se laissa tomber sur la pierre qu'il baisa avec passion, murmurant d'une voix suppliante : « Pardon, Rose ! Oh ! Rose !... » Et, dans la solitude de ce lieu funèbre, c'était un spectacle effrayant que celui de cet insensé appelant la morte avec des sanglots de repentir et d'amour.

Le Roussot resta là longtemps à se rouler dans des spasmes, puis il se releva et partit comme il était venu.

Pascal demeura pensif, appuyé à la muraille. Le voile s'était déchiré brusquement. Il connaissait la vérité. Il reconstitua, en un instant, la scène du meurtre. Comment n'avait-il pas deviné ? Il revit, dans son souvenir, le Roussot lutinant Rose avec une gaieté menaçante. Au fond de cet être privé de raison une passion sensuelle s'était allumée, et, avec la bestialité féroce d'un fauve, le berger avait voulu l'assouvir.

Dans le paroxysme de sa rage amoureuse, il avait emporté Rose comme une proie, mais l'intervention inattendue de Chassevent et de Pourtois l'avait forcé à fuir. Et la puissance de son étreinte avait été mortelle. Il avait tué celle dont il voulait seulement étouffer les cris. Et maintenant il passait ses jours à penser à elle, et ses nuits à la chercher, à l'appeler, dans l'horreur de son sommeil halluciné.

De la sorte, il allait se trahir lui-même et fournir les preuves de son crime. Il suffirait de le voir marcher dans la bruyère en gémissant, et se rouler, dans des extases affreuses, sur la dalle de pierre, pour ne plus conserver un doute. Mais ce qu'il venait de faire, le ferait-il le lendemain? Se livrait-il, chaque nuit, à ce terrible pèlerinage du crime?

Deux fois encore Pascal revint, et deux fois il assista à la même scène. Le somnambule arrivait, traversait la lande, s'arrêtait à la ravine, et gagnait le cimetière. Il suivait les mêmes étapes dans son effroyable cauchemar. Alors, sans avoir parlé à qui que ce fût de sa découverte, Pascal se rendit chez le commissaire Jousselin, le pria de le suivre chez le procureur de la République, et là il raconta ce qu'il avait vu, demandant qu'on voulût bien l'accompagner pour constater ce fait décisif.

— Je suis tout à votre disposition, dit le magistrat très impressionné. Et je vais prendre les mesures nécessaires pour assurer les résultats de notre expédition. M. de Clairefont aurait donc été la victime d'une déplorable erreur judiciaire? Nous croyions que

vous nous aviez arraché un coupable, ajouta-t-il en souriant, et nous avions admiré votre victoire. Mais, si votre client est innocent, nous allons vous devoir des actions de grâces, car, en France, la magistrature est toujours de bonne foi et ne cherche que la vérité.

— Eh bien! si vous voulez, nous nous retrouverons ce soir, à la petite porte du parc, à onze heures. M. Jousselin postera ses gens dans l'église, et s'embusquera près du cimetière... Je suis certain que, dans cet état, le berger n'entend ni ne voit, mais il est préférable de se cacher.

— A ce soir.

Pascal, à cinq heures, arriva à Clairefont sans être attendu. Il fut accueilli par les cris de joie de Mlle de Saint-Maurice et de Robert. Le marquis lui fit gracieuse mine, comme à l'ordinaire. Antoinette s'enferma dans une gravité un peu sombre. Son caractère, depuis quelque temps, avait changé. Elle, qui, autrefois, était la gaieté de la maison, on la voyait rester des heures entières sans parler. Sa tante lui touchait l'épaule, elle tressaillait et semblait redescendre du pays des songes. Elle était douce et bonne, comme toujours, mais une préoccupation intime la troublait. Croix-Mesnil, qui avait obtenu une permission de huit jours, s'était installé au château et faisait de grands frais avec la jeune fille. Il l'accompagnait dans ses promenades, et s'attachait à la faire causer. De préférence, c'était du procès qu'il parlait. Et, insensiblement, il en venait à s'occuper de Pascal. Il se livrait à des éloges excessifs, comme quelqu'un qui veut provoquer une ré-

plique et serait heureux d'être contredit. Antoinette le regardait alors avec une singulière expression et laissait tomber la conversation.

Ce jour-là, en apercevant Pascal, Mlle de Clairefont se tourna vers le baron et, avec une soudaine âpreté, lui dit :

— Tenez! Voici votre ami...

Il pâlit un peu, mais, très calme, il répondit :

— Je ne m'en défends pas. J'aime tous ceux qui vous sont dévoués.

Antoinette releva la tête, jeta un pénétrant coup d'œil au jeune homme et, vivement :

— Si vous étiez sincère, vous seriez le moins aimant ou le plus généreux des hommes!

Elle passa, allant au-devant du défenseur de son frère, et ne vit pas le nuage de tristesse qui assombrit le front de Croix-Mesnil.

Pendant le dîner et la soirée Pascal fut d'une gaieté inaccoutumée. Lui qui se montrait d'ordinaire grave et réservé, il s'abandonna à toute sa verve et tint les convives sous le charme de son esprit. Il révéla un autre Pascal qu'on ne connaissait pas et qui plut beaucoup. La tante Isabelle buvait les paroles de son favori, et, entre lui et Robert, elle s'épanouissait radieuse. Elle ne put se retenir de dire au marquis, dans un accès d'enthousiasme :

— Est-il assez charmant? Ah! ce garçon-là m'a complètement « exorcisée ».

A dix heures et demie, malgré les instances de Mlle de Saint-Maurice, Pascal se prépara à partir et demanda à Robert de l'accompagner.

— Seulement, sans lanterne, je vous prie. Si nous faisons quelque faux pas, tant pis : nous nous ramasserons.

Et, par le parc, les deux amis s'éloignèrent. Ils arrivèrent à la petite porte, l'ouvrirent et se trouvèrent sur la route. De l'ombre du mur une forme noire se détacha, et une voix demanda :

— Est-ce vous, monsieur Carvajan?

— C'est moi, monsieur le procureur de la République, et M. de Clairefont m'accompagne.

— De quoi s'agit-il donc? dit Robert, avec un trouble soudain.

— De votre réhabilitation complète, Monsieur, répondit le magistrat. Et croyez que je serai heureux d'avoir à la proclamer.

— Maintenant, ne parlons plus, dit Pascal.

Et conduisant les deux hommes, il gagna silencieusement le sentier de la Grande Marnière.

Depuis deux heures, Jousselin, à l'affût derrière un petit saule, guettait dans le cimetière de Clairefont. Il avait posté un agent à l'angle du mur, surveillant la route de Couvrechamps. Dans l'église, deux autres se dissimulaient. Tout était silencieux : la plaine et les bois. La lune, dans son plein, tirait des reflets bleus du clocher d'ardoises de la petite église, et la nuit était si claire qu'on eût pu lire les inscriptions des tombes. Le commissaire, glacé par le froid, car il gelait blanc, n'osait remuer et attendait patiemment. Il commençait cependant à éprouver un peu d'inquiétude. Si le berger allait ne pas venir? La

cause de Robert avait toujours été sympathique au brave homme, depuis le jour de la confrontation, et il eût été ravi de voir dissiper les derniers doutes, que des entêtés élevaient sur l'innocence du comte. Il était deux heures du matin, lorsque se fit entendre un sifflement léger, signal convenu avec son agent, pour annoncer que quelqu'un approchait.

Bientôt un bruit de pas retentit sur la route sonore, le lierre, qui couvrait le mur, froissé par un corps pesant, s'agita, et le Roussot parut en pleine lumière. Il avait les yeux ouverts et semblait regarder en dedans.

Il se laissa glisser dans le cimetière, passa raide et tragique dans l'allée bordée de tombes et, s'approchant, comme toutes les nuits, de la pierre qui recouvrait la pauvre Rose, il se mit à appeler sourdement. Par la grille, laissée ouverte à dessein, Pascal, le magistrat et Robert étaient entrés. Derrière l'idiot ils avaient traversé le vallon et maintenant, silencieux, glacés d'horreur, ils assistaient à la lugubre terminaison de cette course nocturne. Couché sur la dalle, la baisant à pleine bouche, le Roussot suppliait, et, de ses yeux étrangement dilatés, des larmes coulaient. Il murmura : « Rose ! Oh ! pardon ! Rose ! Pardon ! »... Et, dans un effort convulsif, il ébranla la croix de bois qui s'abattit sur l'herbe.

Les assistants s'étaient approchés, et entouraient le berger ; mais il ne s'en apercevait pas et, tout à sa rage passionnée, il criait, délirant. Sur un signe du procureur de la République, Jousselin toucha l'épaule du malheureux.

A ce contact, le Roussot releva la tête, puis se dressa à genoux. Il passa la main sur son visage, comme quelqu'un qui se réveille. Il jeta autour de lui un regard terrifié, ses yeux s'agrandirent, ses traits se convulsèrent, un hurlement s'échappa de ses lèvres, et, d'un bond, passant devant le commissaire de police, il s'élança vers le mur. Mais il vit l'agent qui regardait, à cheval sur le chaperon. Il courut alors autour du cimetière, trouva la grille gardée, eut un trépignement de bête traquée, et, apercevant la porte de l'église restée entr'ouverte, il se précipita.

— A vous! à vous! cria Jousselin à ses hommes, il va nous échapper!...

Un bruit de lutte, des grognements sourds retentirent, puis un des agents sortit, disant :

— Il grimpe dans le clocher!

Et, à la clarté de la lune, l'idiot se montra à une des ogives de la plate-forme. Les pas de l'agent, qui le poursuivait, résonnaient à l'intérieur. Le Roussot gravit les échelons qui conduisaient à la charpente supportant la cloche. Il se dressa, apparition fantastique, la figure grimaçante, les cheveux hérissés, livide d'épouvante.

L'agent parut au-dessous de lui, montant toujours. Le berger regarda le faîte du clocher, et, avec une agilité et une force de gorille, grimpa le long des poutres. Il se tint un instant debout sur un étroit rebord, puis il parut pris de vertige, se balança, comme attiré par le vide, poussa un horrible éclat de rire, et, perdant son point d'appui, il fila dans l'espace.

Robert, Pascal et le magistrat n'eurent que le temps de se jeter en arrière. Le corps du Roussot, tournant sur lui-même dans sa chute, décrivit une courbe effrayante, et vint s'abattre, avec un bruit mat, sur la tombe même de Rose, éclaboussant de son sang la pierre encore trempée de ses larmes.

XII

Trois jours plus tard, dans le salon du château, devant la famille rassemblée, Me Malézeau rendait compte de diverses opérations dont il avait été chargé. Le passif du marquis était complètement liquidé, et un acte d'association, entre Pascal et M. de Clairefont, assurait l'exploitation de la Grande Marnière. Le fils de Carvajan, devenu commanditaire, mettait à la tête de l'établissement un directeur de son choix et constituait le fonds de roulement. Un partage égal des bénéfices éventuels devait avoir lieu entre lui et le marquis, l'un ayant apporté son argent, l'autre ayant donné son établissement.

Robert, pris d'un beau zèle, avait demandé à s'employer dans l'affaire, et Pascal lui avait désigné un poste où il pourrait, au grand air, dépenser utilement sa puissante activité de corps. Chassevent, mandé à l'étude, après avoir gémi sur le malheur qui l'avait privé de sa chère bonne petite fille, avait consenti, moyennant le payement d'une somme de deux mille francs, à quitter le pays. Comme le vagabond se lamentait

sur la modicité du prix, le notaire lui avait dit rudement, en le regardant dans le blanc des yeux :

— Deux mille francs donnés par le marquis, et une balle tirée sur M. Pascal, ça fait le compte ! Si vous n'êtes pas content je vous ferai payer par le procureur de la République.

Le coquin, sans répliquer, était parti pour Louviers, où il avait de la famille. Après avoir donné toutes ces explications, Malézeau avait demandé quelques signatures.

— Vous m'excuserez, monsieur le marquis, si je mets tant de précipitation à régler toutes ces affaires, mais M. Pascal part demain, et alors...

— Il part? dit la tante de Saint-Maurice avec éclat. Et où va-t-il?

— Je l'ignore, Mademoiselle, dit le notaire dont les yeux papillotèrent. Je ne crois pas cependant que M. Pascal ait l'intention de quitter le continent.

— En vérité? C'est bien heureux ! s'écria violemment la tante Isabelle. Il ne manquerait plus qu'il allât encore en Amérique, dans des contrées où la fièvre jaune s'attrape, comme ici la grippe ! Mais pourquoi s'en va-t-il ? Quelle rage a-t-il de voyager ?

— Mon Dieu, Mademoiselle, reprit Malézeau, que voudriez-vous qu'il devînt dans ce pays-ci ? Il a rompu toutes relations affectueuses avec son père, il s'est fait des ennemis implacables de tous ceux qui convoitaient un morceau du domaine. La vie lui serait insupportable. Et, quel que soit mon chagrin de le voir s'éloigner, car nous avons pris l'habitude de le traiter

comme l'enfant de la maison, Mme Malézeau et moi, et il nous manquera singulièrement, je ne puis cependant pas lui déconseiller une résolution que je trouve courageuse et sage.

— Pourquoi courageuse? Pourquoi sage? dit la vieille fille d'un air menaçant.

Le notaire devint froid, et dit :

— M. Pascal a d'autres motifs que je ne puis révéler.

Un silence profond suivit ces paroles. Personne n'était plus à la conversation. Robert et Croix-Mesnil pensaient aux motifs cachés que Pascal pouvait avoir de s'éloigner : le premier, avec la surprise brouillonne d'un homme qui ne s'est jamais arrêté à observer ce qui se passe autour de lui, le second, avec la pitié mélancolique d'un amoureux qui, sans espérance, constate que son rival souffre autant que lui-même.

Antoinette, assise auprès de la fenêtre, dans la pâle tiédeur d'un soleil de novembre, avait laissé tomber sa broderie sur ses genoux, et, les mains inactives, les yeux demi-clos, semblait sommeiller. Elle ne dormait pas, cependant. Son souvenir venait d'évoquer ce Jacob luttant avec l'ange, qui formait le sujet d'un des vitraux de l'église de Clairefont. Elle voyait le pasteur biblique, avec ce teint brun, ce front élevé, cette barbe brune et ces yeux gris, qui le faisaient si étrangement ressembler à Pascal. C'était bien lui, opiniâtre et passionné, qui était resté en servage, pendant quatorze années, pour obtenir de Laban sa fille Rachel. La tâche ne l'avait pas rebuté et il avait fini, triomphant

de toutes les résistances, par conquérir celle qu'il désirait. Le fils de Carvajan n'avait-il pas eu le même courage, inspiré par le même amour?

Antoinette le revit dans le chemin creux, l'abordant pour la première fois. Comme il était insouciant et tranquille! Il revenait des lointains pays vers le toit paternel. Il jouissait délicieusement du plaisir de revoir les plaines et les bois familiers à son enfance. Et, brusquement, il s'était trouvé jeté en pleine lutte, et le premier nom prononcé devant lui avait été celui de l'ennemi de son père. La jeune fille entendait vibrer encore sa propre voix disant : « Je suis Mlle de Clairefont! » Avec quelle fierté ombrageuse il avait riposté : « Moi, je suis Pascal Carvajan! » Ne semblaient-ils pas deux ennemis arborant leur drapeau et mesurant leurs armes? Non! ils ne devaient pas se combattre. Dès le premier regard, tout avait été fini, et, en lui, elle n'avait plus compté qu'un ardent défenseur. A partir de ce jour-là, elle l'avait deviné rôdant autour d'elle dans l'ombre, épiant ses joies et ses chagrins, n'ayant aucun espoir, et cependant s'attachant à elle par les liens mystérieux d'une constante communion d'âme. Puis c'était la scène du bal, avec les provocations de son frère, la frémissante colère de Pascal, son intervention à elle, s'excusant, quand, d'un mot, elle pouvait faire tomber à genoux celui devant qui elle s'humiliait. Et enfin, après de nouvelles angoisses, son arrivée dans la sombre maison de Carvajan. Avec quel accent il lui avait dit : « Vous ne serez frappée ni dans votre fortune ni dans vos affections, je m'y

engage, sur l'honneur... » Elle avait répondu dans un élan de cœur : « Je vous en garderai une éternelle reconnaissance... » Il avait tenu sa promesse, lui; il avait, au prix des plus héroïques sacrifices, réhabilité Robert, et sauvé le domaine. Et elle, qu'avait-elle fait pour lui prouver sa gratitude? Quelques larmes versées, un serrement de mains échangé, telle avait été la récompense qu'elle lui avait accordée. Et sans doute ils étaient quittes. Elle pouvait le laisser partir sans regrets et sans remords. Après avoir tant souffert pour elle, il allait souffrir par elle.

Un éclat de voix de la tante Isabelle arracha Mlle de Clairefont à sa rêverie. Robert et Croix-Mesnil avaient conduit Malézeau sur la terrasse, et la vieille fille causait avec son beau-frère.

— Eh bien, mon cher ami, moi, si j'avais trente ans de moins, s'écria-t-elle violemment, je vous garantis que je me serais arrangée de façon à le faire rester !

— Allons, tante, dit le marquis, vous êtes trop impétueuse!

— C'est pour faire compensation avec ceux qui sont trop flegmatiques!

— Je vous ai connu des idées plus exclusives. Vous n'admettiez pas qu'un homme existât en dehors de l'aristocratie...

— Eh! regardez comme elle s'est conduite avec nous, votre aristocratie! Il a fallu que ce brave Pascal se déclarât en notre faveur, pour que nos voisins de Sainte-Croix et d'Édennemare nous fissent bonne mine. Avant que ce roturier prît notre défense,

tous nos nobles amis nous tournaient le dos... Lui, il a été chevaleresque !... Il n'est pas né... C'est vrai... Mais il est du bois dont nos anciens rois faisaient de grands généraux, de grands ministres, et, finalement des ducs et pairs.

— Ma chère sœur, ce n'est pas moi qui vous contredirai. Je croyais être le seul libéral qu'il y eût dans la famille... Nous sommes deux maintenant, à ce que je vois. Seulement ne parlez pas si fort... Vous me fatiguez la tête, que je n'ai pas encore bien solide, et vous allez réveiller Antoinette.

— Elle dort!... Est-ce possible? Quand elle devrait être dans une agitation au moins aussi violente que la mienne! Et c'est moi qui ai élevé cette fille-là! Elle était plus émue le jour du procès! Mais, passé le péril, au diable le sauveur!

— Ma sœur!

— Je dis ce que je pense. Je suis bon cheval de trompette... Je n'ai jamais reculé devant l'obstacle!...

— Tante, vraiment je crois que vous aimez ce garçon plus que nous!

— Et quand bien même! Ne serait-ce pas juste? Il ne nous devait rien, et il nous a donné tout!... Au fait, je suis bien sotte de m'échauffer... On ne me demande pas de conseils... A l'avenir je garderai mes idées pour moi.

Antoinette fit un mouvement et la tante se tut.

— Ces messieurs sont sur la terrasse? dit la jeune fille. Je suis tout engourdie : je vais marcher un peu.

Elle se leva et descendit lentement les degrés de

pierre du perron. Elle entendit derrière elle la tante Isabelle qui disait au marquis :

— Vous en penserez ce que vous voudrez, mais moi cela me passe!... Regardez-la aller, venir, froide et posée!... Ou bien elle est aveugle, de ne pas voir que ce garçon se meurt d'amour pour elle, ou bien elle est de marbre.

Un discret sourire passa sur les lèvres de Mlle de Clairefont, sa figure s'éclaira comme un beau paysage doré par un rayon de soleil. Elle rejoignit le groupe des promeneurs et, prenant le bras de Malézeau, insensiblement elle en vint à prononcer le nom de Pascal. Le notaire, comme s'il n'eût attendu qu'un signal pour dévoiler complètement les projets de son ami, se répandit en détails. Le jeune homme comptait se fixer à Paris, où il était sûr d'avance de se créer promptement une importante situation au Palais. Protégé par des Sociétés puissantes, il avait une clientèle toute prête. Il refusait actuellement de se présenter à la députation, mais il était certain de passer dans l'arrondissement de La Neuville, quand il lui plairait. Le bon Malézeau prit même un malin plaisir à insinuer que, très certainement, dans le monde des grandes affaires où il se trouverait lancé, Pascal serait à même de faire un très brillant mariage. Mais Antoinette ne manifesta ni chagrin ni satisfaction ; elle se montra indifférente, et son visage resta calme. Elle parla même avec une tranquillité qui sembla à Malézeau de la sécheresse, et, ayant voulu trop apprendre, le notaire ne sut rien.

Une heure avant le dîner, Pascal arriva : il était pâle et abattu. Il fit effort pour causer et se montrer aimable, mais il ne put y parvenir. La tristesse, qui était en lui, reparaissait malgré tout. Les yeux de la tante Isabelle se fixèrent sur le jeune homme avec pitié et se reportèrent sur sa nièce avec indignation.

Antoinette, impassible, montra une charmante liberté d'esprit. A plusieurs reprises elle dit à Pascal :

— La Neuville est bien près de Paris. Vous reviendrez nous voir?

Elle parlait avec une gaieté singulière qui mit des larmes dans les yeux du jeune homme. Sentant qu'il allait ne plus pouvoir dominer son émotion, il gagna le perron, et y fut rejoint par M. de Croix-Mesnil. Mlle de Clairefont les suivit du regard avec surprise, et, se levant vivement, elle s'approcha d'une fenêtre.

Le baron et Pascal longèrent lentement la platebande de fleurs. M. de Croix-Mesnil, du geste, désigna un banc de pierre adossé à la muraille, et Pascal s'y laissa tomber. Bientôt ils parlèrent avec animation.

Antoinette, prise d'une inquiétude irraisonnée, devint un peu pâle. Elle pensa :

— Que peuvent-ils avoir à se dire ?

Au-dessus des deux jeunes gens, la fenêtre de la chambre de Robert s'ouvrait, protégée contre le regard par les persiennes. De là on pouvait tout entendre. Une rougeur ardente monta aux joues de la jeune fille, et ses yeux brillèrent de curiosité. Mais écouter, ne serait-ce pas très mal ? Antoinette, entraînée par

un violent désir de savoir, déjà s'était élancée hors du salon, et, sans répondre à son frère qui lui criait : « Où vas-tu? » elle se dirigeait vers la tourelle. Légère comme une biche, elle escalada l'escalier et poussa la porte de la chambre. La fenêtre était entre-bâillée. Silencieuse, retenant son souffle, elle pencha son visage vers les minces lames de bois, et, passionnée, écouta les voix qui montaient, distinctes et nettes, de la terrasse.

— Tout ce que vous avez fait pour elle, disait Croix-Mesnil, j'avais rêvé de l'accomplir... Je vous ai ardemment envié, mais pas un instant je ne vous ai haï... Je vous sentais trop nécessaire.

— Hélas! maintenant c'est fini! répondit douloureusement Pascal... Et, de nous deux, celui qui est enviable, c'est vous, puisque vous restez.

— Pourquoi partez-vous? demanda doucement Croix-Mesnil.

— Je pars, reprit Pascal avec une violence soudaine, parce que rester est au-dessus de mes forces, parce que chaque jour augmente ma tendresse et redouble mon désespoir, parce que je ne sais rien de plus horrible que d'avoir rêvé le bonheur et de ne pas l'obtenir, parce que... Eh! à quoi bon vous dire tout cela? Vous devez me comprendre, puisque vous l'aimez comme moi, et que, comme moi, elle ne vous aime pas!

— Elle ne m'aime pas, c'est vrai, répéta le baron. Mais vous...

Il poussa un profond soupir, puis, d'une voix altérée :

— Mais, vous, Pascal, elle vous aime.

— Que dites-vous?

— Je dis ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est digne! Oh! combien vous êtes heureux d'avoir pu vous dévouer et vous sacrifier pour elle ! Son cœur est un trésor, et il vous appartient. Croyez-en un homme aimant, dont la clairvoyance n'a pu être trompée, qui s'est plu à acquérir la certitude de son malheur et qui en a horriblement souffert. Elle vous aime, et elle le doit, et elle est trop noble, trop grande, trop généreuse, pour ne pas vous aimer. Si elle ne vous aimait pas, elle ne serait pas la femme qu'elle est. Allez, réjouissez-vous, et ne partez pas : elle vous aime !

Pascal prit la main de Croix-Mesnil et la serra.

— Votre peine me fait mal, dit-il avec un accent profond.

— Non! ne regrettez rien! Ce qui est devait être. Il eût été bien désolant qu'il en fût autrement. A une âme comme la sienne il fallait un cœur comme le vôtre. Vous seul pouviez la rendre heureuse, et c'est ma seule espérance, c'est l'unique consolation que je veuille emporter. Je l'ai chérie pour elle, et non pour moi-même, et je crois en donner la preuve en vous parlant comme je le fais...

Pascal hocha tristement la tête.

— Entre elle et moi, il y a un abîme. Je m'appelle Carvajan...

— Vous vous appelez : l'homme qu'elle aime, dit Croix-Mesnil.

Ils restèrent absorbés pendant un temps assez long,

suivant chacun leurs pensées, puis ils se levèrent.

— Je n'ai pas annoncé mon départ, dit le baron, et cependant je partirai demain, moi, et pour ne plus revenir. Disons-nous adieu. Je ne vous souhaite rien : vous avez tout. Mais vous, souhaitez-moi d'oublier.

Pascal ne répondit pas. Il ouvrit ses bras. Croix-Mesnil s'y jeta. Et ces deux rivaux s'étreignirent comme deux frères

Derrière la persienne, Antoinette se tenait debout, immobile. Les jeunes gens s'étaient éloignés qu'elle restait encore là, comme si le son de leurs paroles vibrait encore à son oreille. Elle se retourna, vit la chambre qui s'étendait obscure devant elle, et, avec un tressaillement, se rappela ce jour si triste où elle s'était enfermée là pour lire la première lettre de la tante Isabelle. Elle retrouva toutes ses impressions, toutes ses craintes, toutes ses espérances. A cette table, elle s'était accoudée, dans un complet anéantissement moral et physique. Le papier de ce buvard gardait la trace de ses larmes. L'horizon était bien noir alors, et maintenant il était bleu et riant ! En quelques semaines, par la toute-puissante volonté d'un homme amoureux, tout avait été sauvé. Comme un écho des soupirs passés, un vague murmure se fit entendre dans l'ombre, et, avec une ardente reconnaissance, Mlle de Clairefont, joignant les mains, s'écria d'une voix étouffée :

— Mon Dieu ! combien je vous remercie !...

Elle passa son mouchoir sur son visage, et sortit. Quand elle revint dans le salon, la tante Isabelle, qui

avait le regard perçant, remarqua que la jeune fille avait les yeux rouges comme si elle venait de pleurer. Elle en fut presque heureuse. L'impassibilité de sa nièce la confondait.

Le dîner se traîna morne, malgré les tentatives de Robert pour animer la conversation. Chacun des convives était absorbé par de graves préoccupations, et ne prêtait aux propos échangés qu'une oreille distraite. Pendant la soirée, Antoinette se mit au piano, et, pour la première fois, chanta devant Pascal. Elle avait une voix de mezzo-soprano, aux notes puissantes et pures. Elle choisit, comme au hasard, l'admirable air de la *Reine de Saba,* et fit frissonner le jeune homme par l'expression triomphante et passionnée qu'elle mit dans la reprise :

> Plus grand dans son obscurité
> Qu'un roi paré du diadème,
> Il semblait porter en lui-même
> Sa noblesse et sa majesté !

Elle lui adressa visiblement ces paroles. Elle l'en enveloppa comme d'un manteau de pourpre, et l'en orna comme d'une couronne. Pendant une minute, leurs deux âmes furent en contact, et il parut que quelque chose d'elle allait vers lui. Un nuage passa sur les yeux de Pascal. Quand il put regarder et voir, la jeune fille avait attaqué, avec un brio plein d'indifférence, l'air célèbre du *Barbier :* « Una voce poco fa... » et elle vocalisait avec une sûreté qui démentait toute émotion.

Pascal eut un accès de désespoir. Il se dit : « Je suis lâche de rester là à me faire déchirer le cœur, comme à plaisir. M. de Croix-Mesnil se trompe, et moi-même je perds la raison. Allons! une minute de résolution. Partons, et que ce soit à jamais fini! » Il se leva vivement, et, allant à la tante de Saint-Maurice :

— Je vous prie de m'excuser, Mademoiselle : j'ai encore beaucoup de préparatifs à faire... Il faut que je me retire...

— Comment! déjà? demanda la vieille fille. Mais, au moins, nous vous verrons encore demain?

— Je ne crois pas, répondit-il d'une voix tremblante... A mon grand regret...

— A quelle heure partez-vous?

— A deux heures.

— J'irai donc vous dire adieu, demain matin, s'écria Robert. Je déjeunerai avec vous, chez notre cher ami M. Malézeau...

— Adieu, monsieur le marquis, adieu, Mademoiselle, balbutia Pascal.

— Souvenez-vous, dit le marquis, qu'à Clairefont, vous serez toujours chez vous.

Le jeune homme s'inclina sans répondre; un flot amer lui montait du cœur aux lèvres.

— Adieu, répéta-t-il.

La main d'Antoinette se tendit. Il la serra, et la trouva tiède et douce, quand la sienne était glacée. Il jeta à celle qu'il adorait un regard désolé; il lui découvrit dans les yeux un rayon de tendresse et de pitié. Elle semblait lui dire :

— Mais ose donc, pauvre sot, tombe à mes pieds, crie, pleure, mais agis ! Ne sais-tu donc rien deviner?

Pascal serra les poings avec colère : « Si elle ne fait pas les premiers pas, c'est qu'elle a plus de fierté que de tendresse, et alors je dois la fuir. »

Un adieu, qui ressemblait à un sanglot, tomba de nouveau de ses lèvres. Il saisit le bras de Malézeau, et l'entraîna. Il ne reprit possession de lui-même qu'au milieu de la côte de Clairefont, bercé par le mouvement du cabriolet du notaire. Il aperçut les lumières du château qui se perdaient dans les arbres, et, avec un horrible déchirement, il comprit que tout était fini.

Arrivé chez Malézeau, il serra silencieusement la main de son ami, et monta s'enfermer dans sa chambre. Là, il eut un accès d'horrible désespoir. Il ne voyait plus s'ouvrir devant lui qu'une existence inutile et vide. Pour qui ferait-il des efforts désormais, pour qui rêverait-il la fortune et la renommée? Un amour immense et désespéré avait tout envahi, âme et corps, en lui. Antoinette devait être sa pensée unique et dévorante. Il poussa des cris de rage, et se répandit en blasphèmes. Il maudit le jour où il était revenu dans ce pays où le malheur l'attendait. Il appela, avec un accent déchirant, la jeune fille. Il lui adressa les reproches les plus cruels. Elle avait été fausse et ingrate. Elle l'avait ensorcelé pour le mieux perdre. Et, maintenant qu'il ne pouvait plus la servir, elle le rejetait avec dédain. Puis il fit un retour sur lui-même, et eut honte de ses violences. Il demanda pardon à celle qu'il adorait. Il s'accusa de

l'avoir mal jugée. Elle ne lui avait jamais fait aucune promesse. Ses espérances, ses illusions, elle ne les avait pas encouragées. N'était-il pas encore trop heureux d'avoir pu se dévouer pour elle? Croix-Mesnil était jaloux même de ce bonheur! Il s'écria dans le silence : «Non! tu ne me devais rien, j'étais ton serviteur, ta créature. Tout de moi t'appartenait... Tu as disposé de ton bien!... Et la joie que j'ai eue à te le donner a été ma récompense... Je t'aime et je te bénis, jusque dans les souffrances que tu me causes! »

La nuit s'écoula pour Pascal dans ce désordre et dans ces angoisses. A l'aube il retrouva un peu de calme. Le jour renouvela ses tortures. Il n'avait plus que quelques heures à respirer le même air qu'Antoinette. Le cœur serré, il descendit dans le cabinet de Malézeau. Le notaire était absent. Pascal écrivit quelques lettres, et, vers dix heures, se disposa à aller rue du Marché, faire, ainsi qu'il l'avait promis, ses adieux à son père. En marchant, il passa devant une glace. L'image qu'il y vit lui fit pitié. Il adressa un sourire d'encouragement à ce malheureux qui le fixait de ses yeux creusés par la douleur. En proie à une torpeur qu'il ne pouvait vaincre, il s'arrêta, devant la fenêtre qui donnait sur le jardin, à regarder, par-dessus les toits des maisons voisines, la colline de Clairefont qui s'étageait, blanche, couronnée de noires futaies. Dans ce domaine, Antoinette était maintenant en sûreté. Il avait brisé les haines, annihilé les convoitises. Elle serait heureuse et libre.

Et c'était à lui qu'elle le devrait. Une sensation d'une douceur exquise rafraîchit son cœur.

— Qui sait? se dit-il, peut-être arriverai-je à transformer mon amour en de la simple amitié, et je la reverrai alors sans danger. Oh! la revoir!... La revoir! Lâche que je suis, c'est mon seul rêve, et je tente vainement de me tromper moi-même!...

Il prit sa tête dans ses mains, et essaya d'éloigner ces pensées qui le torturaient. Il resta quelques minutes ainsi, prêtant l'oreille aux bruits extérieurs, et s'efforçant de ne plus voir ce fantôme charmant qui hantait perpétuellement son souvenir. Il lui sembla que la porte de la maison venait de s'ouvrir, il distingua des pas, et, dans le vestibule, la voix de Malézeau dit : Il est dans mon cabinet.

Pascal ressentit une violente commotion, son cœur battit avec force. Qui donc venait pour lui?

La porte s'ouvrit, le notaire parut, et, ainsi que le jour mémorable où il était entré dans le cabinet de Carvajan, il dit :

— J'ai là une dame qui désirerait vous parler!

Pascal poussa un cri et s'élança. Antoinette était devant lui, vêtue de la même robe, coiffée du même chapeau qu'elle portait lorsqu'elle s'était présentée pour intercéder en faveur de son frère. Elle était aussi pâle, mais ce n'était pas de douleur et de crainte. Ils restèrent un instant à se regarder, elle souriante, lui tremblant. Enfin elle dit avec une grâce adorable :

— Une fois encore, il faut que je vienne à vous. Seulement, aujourd'hui, ce n'est pas pour mon frère

seul que je veux vous parler... C'est pour tous les miens. Vous avez entrepris d'assurer notre bonheur. Eh bien, il faut que vous le sachiez, votre œuvre est incomplète. Robert est triste, ma tante se désespère, en pensant qu'ils ne vous verront plus...

Elle fit un geste de charmante coquetterie.

— Que faudrait-il donc pour vous décider à rester?... Si vous n'êtes pas trop exigeant, peut-être pourrons-nous vous satisfaire...

Comme il restait éperdu, n'osant pas comprendre, ayant peur de parler, Mlle de Clairefont fit un pas vers lui, et, avec une tendresse profonde :

— Vous avez un jour, pour moi, sacrifié votre présent, votre avenir, donné votre vie tout entière. Voulez-vous, en échange, accepter la mienne?...

Pascal poussa un cri, ses yeux s'obscurcirent, il tendit vaguement les bras, il sentit sur ses lèvres les cheveux doux et parfumés d'Antoinette, une ivresse triomphante le saisit, et il lui sembla qu'il était emporté en plein ciel.

. . . .

. . . .

. . . .

Pascal et sa femme se sont installés à Paris : ils passent tous les ans l'été à Clairefont. Les prévisions de Malézeau se sont réalisées. Le jeune avocat a remporté de brillants succès et, cédant aux sollicitations de ses amis, il s'est présenté à la députation. Sourdement appuyé par son père, il a été nommé avec une écrasante majorité. Robert, tout à fait rangé, travaille

sérieusement, et il est question pour lui d'un mariage avec Mlle de Saint-André l'aînée. La Grande Marnière, habilement dirigée, est devenue une mine d'or. Le brûleur du marquis y a été installé et donne d'excellents résultats. Antoinette, heureuse, a eu la générosité d'oublier le mal que son beau-père a fait à tous les siens. Mais elle ne le voit pas et ne parle jamais de lui. Le jour où le tyran mourra, avec sa succession une belle maison de retraite pour les vieillards sera construite à La Neuville. En attendant, le bonhomme se porte très bien et continue les affaires. Lorsqu'on lui parle de la prospérité prodigieuse de l'exploitation conduite par Pascal, le banquier hoche la tête et dit :

— Oui, c'est très beau, mais, pour remettre tout sur pied, il fallait un Carvajan.

FIN

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 17142.





